This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

504

Doc. 3975 d. 80
1840-49(2)

Digitized by Google

Digitized by Google

504

Soc. 3975 d. 80
1840-49(2)

Digitized by Google

Digitized by Google

504

Soc. 3975 d. 80
1840-49(2)

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

INSTITUT NATIONAL DE FRANCE.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Digitized by Google

Digitized by Google

RECUEIL
DES DISCOURS,

RAPPORTS ET PIÈCES DIVERSES

LUS DANS LES SÉANCES PUBLIQUES ET PARTICULIÈRES

DE

L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

1840 – 1849.

DEUXIÈME PARTIE.

PARIS,
TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.

M DCCC L.

Digitized by Google

Digitized by Google

II.

DISCOURS

SUR

LES PRIX DE VERTU.

1840 — 1849.

Digitized by Google

Digitized by Google

DISCOURS

DE M. DE SALVANDY,

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

11 JUIN 1840.

MESSIEURS,

L'Académie française est une république bien ordonnée. La part que vous faites à vos magistrats le prouve. Au plus éloquent vous déférez le droit de distribuer le prix d'éloquence. Vous réservez à votre directeur, pour honorer sa charge, le soin de proclamer les prix de vertu.

Je vous remercie, Messieurs, de m'avoir de nouveau décerné cet honneur, de m'avoir jugé digne une seconde fois de tracer cette simple et touchante histoire de tant d'âmes souffrantes et dévouées, de tant d'êtres indigents et généreux, héroïques et inconnus, qui doivent à M. de Montyon leur illustration involontaire. C'est une mission sérieuse, une mission touchante et douce, que celle de descendre avec vous

Digitized by Google

dans les rangs les plus déshérités du sort, pour chercher la vertu obscure et pauvre, et la couronner. L'écrivain antique, tout préoccupé de catastrophes éclatantes, disait qu'il n'est pas de plus beau spectacle que celui d'une grande âme aux prises avec l'adversité. Nous connaissons un spectacle plus beau, quand on y regarde de plus près, celui d'âmes simples aux prises obscurément avec toutes les misères, et les ennoblissant par leurs vertus.

Après les dissertations de mes devanciers et les miennes, je ne chercherai pas à justifier la pensée de l'homme de bien magnifique qui a imaginé de remettre à une compagnie de gens de lettres le soin de découvrir et de récompenser la vertu. Mais peut-être a-t-il considéré que le plus bel attribut des lettres est d'assurer la gloire des peuples, en racontant tout ce qui est digne de renom. Il se sera dit que trop longtemps elles se bornèrent à célébrer les noms éclatants, les travaux illustres, tout ce qui fait du bruit au milieu du monde. Il a voulu que toutes les bonnes actions fussent traitées enfin comme les grandes actions elles-mêmes, et que la vertu misérable eût sa part, sans l'avoir cherchée, du respect et du souvenir publics. Je lui en rends grâce. La société, dans le temps où nous sommes, se calomnie beaucoup elle-même par l'éclat que jettent les crimes qui l'attristent, par l'autorité qu'exercent les passions qui la troublent. On la jugera mieux quand on apprendra, chaque année, ce que recèlent de sentiments élevés, de charité pratique, de foi réelle, de désintéressement et de constance, les plus humbles rangs du peuple. Le cardinal de Richelieu, lorsqu'il nous institua, nous destinait à faire au prince, par le vif éclat des lettres, une grande renommée. M. de Montyon est venu deux siècles plus

Digitized by Google

tard. Grâce à lui, nous ferons une bonne renommée à notre temps et à notre nation.

Vous remarquerez, Messieurs, que c'est entre quatre-vingt-treize traits de dévouement et de courage, entre quatre-vingt-treize existences honorées par des sacrifices exemplaires, qu'il nous a fallu choisir; et le choix était si difficile, dans cette égalité de la vertu, que notre justice a bien souvent hésité. Vous pouvez, Messieurs, avec sécurité juger, par ceux que nous couronnons, de l'estime qui est due à tous les autres.

Suivant l'usage, l'Académie a honoré des mêmes distinctions la vertu qui consiste à donner en une fois toute sa vie pour ses semblables, et celle qui se dévoue à toutes les heures, qui s'immole sans repos : si la première est plus courageuse, la seconde est plus persévérante; l'une porte dans les habitudes civiles quelque chose de l'héroïsme intrépide de la vie guerrière, l'autre met en pratique l'héroïsme plus difficile de la vie chrétienne, sans l'appui de la règle et de l'exemple, sans autre engagement que l'inspiration du cœur.

Ainsi, Rose (Marie-Anne), de Bray (sur Somme), entra, en 1824, au service de madame la comtesse de Saint-M...., veuve d'un officier supérieur des gardes du corps du roi, qui venait de succomber dans un duel bruyant, victime de nos dissensions civiles. Madame de Saint-M...., riche alors, dans ses visites aux hôpitaux, avait rencontré Rose malade et délaissée à l'Hôtel-Dieu. Elle avait remarqué cette fille souffrante et pieuse, apparemment par un secret instinct des cœurs généreux qui se reconnaissent et se rejoignent à travers toutes les distances du rang et de la fortune. Quand elle la vit, non pas guérie, car elle ne devait pas guérir, mais capable

Digitized by Google

de la suivre et de faire un service peu pénible dans sa maison, elle se l'attacha, croyant ne faire du bien qu'à Rose, s'en préparant davantage à elle-même. En effet, cinq ans passèrent. Un jour dissipa toute cette fortune de madame de Saint-M...., qui n'était assise que sur la munificence royale; et déjà, quand elle arrivait inopinément à la misère, elle commençait à être dévorée d'un mal impitoyable qui ne devait qu'avec une cruelle lenteur la mettre au tombeau. Dans cet abîme, rien ne lui restait, parce que dans la prospérité elle n'avait pas prévu les mauvais jours. Tout son superflu, et plus, passait dans le plus doux des luxes, celui de la charité.

Rose resta à madame de Saint-M... Elle fut pour sa maîtresse une infirmière, une amie, une providence. Depuis cinq ans, elle avait thésaurisé, grâce aux caisses d'épargne, préparant ainsi une réserve et un refuge à sa vieillesse anticipée. Avec son épargne modique, elle pare aux premiers coups. Avec son travail, elle pourvoit à l'avenir. Pour sa maîtresse, elle retrouve des forces; pour sa maîtresse, elle demande. Les deux infortunées, aussi indigentes, aussi malades, aussi nobles l'une que l'autre, ne subsistent que du trésor d'affection et de reconnaissance que l'une trouve dans son cœur, pour payer les bienfaits que l'autre versa sur elle. Six ans s'écoulèrent dans cette lutte sans repos. Rose avait tout donné, tout épuisé, quand un jour, au milieu des douleurs atroces auxquelles enfin, par la pitié du ciel, madame de Saint-M.... devait prochainement succomber, un homme se présente qui promet à Rose de la guérir. Seulement, il veut de l'or. Rose en avait. Il lui restait un dernier trésor, cher à sa maîtresse autant qu'à elle-même, auquel sa maîtresse lui avait ordonné de ne toucher jamais, du moins pour elle. C'étaient

Digitized by Google

quatre pièces d'or, qu'au temps de leur prospérité commune, dans une visite au Calvaire où elles habitaient, une main auguste, une enfant parée du charme de son âge et de celui de la grandeur, avait mises dans les mains de Rose en retour de la respectueuse hospitalité de madame de Saint-M..... Ce don maintenant a pour Rose une consécration de plus : après celle du rang et de la jeunesse, celle du malheur. Rose désobéit à sa maîtresse. Elle livre sa relique précieuse, sa ressource dernière, et peu de jours après, madame de Saint-M.... avait trouvé le repos dans le sein de Dieu. Rose demeura seule, sans asile, sans pain, sans amitié, n'ayant plus, dans ses propres infirmités qu'elle sentait maintenant, la force de travailler ; ne demandant plus, car ç'aurait été pour soi. Le bureau de charité du XIe arrondissement découvrit la généreuse fille dans ses misères. Il s'est chargé de la secourir. Il vous demande de faire plus pour elle. L'Académie française lui décerne une médaille de mille francs.

A Paris encore, Marie-Jeanne Dufour, qui compte soixante-deux ans, des infirmités, et n'a pour subsister que le prix de quelques ménages, fait le bien qu'elle aurait besoin qu'on lui fît à elle-même. Elle était en 1815 au service d'un inspecteur des forêts, que la réaction destitua. Il tomba dans la détresse. Jeanne Dufour avait, depuis dix-huit ans, fait des économies à son service; elle les lui prêta, et bientôt le prêt mourut avec lui. En 1830, une autre révolution vint lui donner d'autres occasions de dévouement. Cette fois, elle était liée avec la femme d'un serviteur de la monarchie abattue, la femme d'un cent-Suisse. Le pauvre cent-Suisse fut atteint par les événements. Il partit pour un régiment, ne donna plus signe de vie, et sa femme, étant morte peu après,

Digitized by Google

légua tout ce qu'elle avait, ses deux enfants, à Jeanne Dufour. Le legs a été religieusement accepté, ses conditions religieusement remplies. Depuis cinq ans Jeanne Dufour élève avec tendresse les deux orphelines. Elle est une mère pour toutes deux : car elle leur donne du pain, et elle n'en a pas.

Une médaille de mille francs lui est décernée, en même temps qu'à plusieurs autres vertueuses femmes, chez qui vous allez retrouver les mêmes droits à notre admiration.

Charlotte Barillié, née à Versailles et y demeurant, est un autre modèle, vraiment sublime, de cette fidélité inépuisable en sacrifices. Elle entra, Messieurs, à l'âge de douze ans, il y en a cinquante, au service d'un ménage, aisé alors, que la révolution fit tomber peu après dans la pauvreté. Charlotte cessa de recevoir des gages. Mais ses maîtres l'avaient prise jeune ne sachant pas le service; ils l'avaient élevée; ils étaient malheureux : elle ne les quitta point. Pour se vêtir, pour vivre, elle travaillait. Son travail lui tenait lieu de gages. Depuis cinquante ans, cela dure, Messieurs. Son maître devenu vieux, tombé dans l'enfance, usa, dans les soins qu'il exigeait d'elle, les jours de sa jeunesse, ceux de son âge mûr. A quatre-vingt-dix ans, il mourut sans rendre à Charlotte sa liberté. Elle avait maintenant sa maîtresse septuagénaire et infirme, qui lui demandait de soigner sa solitude et sa vieillesse, et à son tour de la conduire au tombeau. Vous dirai-je, Messieurs, que ce ne sont pas là tous les dévouements de Charlotte; qu'on en cite d'autres? Peu vous importerait! Il n'en est qu'un qui doive nous émouvoir et nous étonner. C'est celui de toute une vie employée à payer une dette de l'enfance. C'est celui de toute une vie dépensée au

Digitized by Google

profit de vieillards étrangers et pauvres. C'est ce jubilé de sacrifice et de résignation qui retrouve Charlotte après ces cinquante ans de nos révolutions, quand tout a changé autour d'elle et au-dessus d'elle, à la même place, auprès des mêmes maîtres, dans la même abnégation, ne recevant rien et donnant tout.

Encore un de ces cœurs généreux, un de ces modèles de serviteurs dévoués qui ennoblissent leur condition par l'attachement, et rehaussent la fidélité même par l'abnégation. A Condé-sur-Noireau vit une honnête fille qui entra, il y a quarante ans, au service d'un tanneur du pays. Le commerce alla mal. La misère vint. Anne Lecouturier demeura. Pendant vingt années, elle soigna, secourut, consola son maître; à la fin, il succomba au chagrin et à la pauvreté, laissant aux soins, et, pour mieux dire, à la charge d'Anne, sa veuve infirme, son gendre malade et mourant, et cinq de ses petits-enfants, sur lesquels il en est deux que cette contagion de misère et de mort atteignit l'un après l'autre. Elle pourvoit à toutes ces maladies et à tous ces deuils. Qui pourvoira au sort des trois orphelins, seuls survivants de toute cette lente succession de funérailles? Dieu ne les a pas abandonnés, puisque Anne Lecouturier est là toujours. Elle les recueille, elle les élève. Ils ont grandi sans pouvoir venir en aide à leur mère adoptive, ni à eux-mêmes. Leur tempérament débile porte l'empreinte de toute cette pauvreté, de toutes ces souffrances au milieu desquelles ils sont nés. Leur bienfaitrice, qui fait ce métier-là depuis quarante ans, travaille pour eux comme elle fit pour leur aïeul, pour leur père, comme on ne fait pas pour soi; aucun sacrifice ne lui coûte. Ainsi, elle était plus avanée que ses maîtres, elle était propriété-

Digitized by Google

taire; une maison qu'elle aimait faisait tout son patrimoine : dans un moment pressant, elle l'a vendue. Cette maison, Messieurs, qui abritait tant de vertu, la pauvre fille l'a vendue deux cents francs. Béni soit M. de Montyon ! nous la lui rendrons.

La veuve Gaulet est une personne de la même famille. Elle a été marchande de verdure ambulante. Des malheurs l'ont fait descendre à l'état de *gardeuse d'enfants*. Il n'en est pas de moins lucratifs. Mais c'est pour elle une vocation que la Providence avait bien favorisée : car elle a commencé par avoir dix-huit enfants elle-même. Ils sont établis pour la plupart; deux sont encore à sa charge. Quand le comité de bienfaisance de son arrondissement pénétra dans la chambre étroite et obscure du faubourg Saint-Antoine qu'elle habite, il trouva quatre lits destinés à sept personnes, la veuve Gaulet, ses deux enfants, deux enfants d'une de ses filles malheureuse, et puis deux orphelins qui lui furent donnés à garder, et qu'elle garda si bien, que, depuis onze ans, elle les élève. La mère selon la nature les a abandonnés, la mère selon le cœur leur est restée fidèle. Elle nourrit tout ce monde de son travail et de celui de ses enfants adoptifs. L'aîné gagnait, il y a peu de mois, six sous par jour, et vient de monter à huit sous dans ces derniers temps. Cependant, elle n'a pas toujours été heureuse dans ses adoptions. Il est arrivé que quelques-uns de ces orphelins montraient de mauvais penchants, et quand on lui donnait le conseil de déposer le fardeau, elle répondait qu'elle s'en garderait bien, qu'il fallait qu'elle essayât d'en faire des hommes honnêtes. La pauvre femme est accoutumée à ces mécomptes. Elle a des enfants établis qui sont dans une position aisée; ils pourraient venir à son aide, et ne lui donnent rien, par une grande raison : c'est,

Digitized by Google

disent-ils, qu'elle donne tout. Heureusement, Messieurs, notre excellent ami, M. de Montyon, n'a pas de ces scrupules.

La veuve Chartin, de Gesvres, canton de Selles-sur-Cher, diffère de la veuve Gaulet en ce qu'elle a été riche, et qu'elle est arrivée à la pauvreté à force de recueillir et d'élever les enfants des pauvres. Son mari, vieux militaire qui avait vu trente-sept campagnes, se reposait de ses travaux en aidant sa femme dans ses soins pour tous ces enfants adoptifs qui venaient grossir leur nombreuse famille. On en compte jusqu'à treize qui ont dû l'éducation à ces braves gens. La veuve Chartin, qui a peu à peu vendu tout son avoir, et qui est réduite à la pension de 240 francs sur l'État que son mari lui a laissée, a encore six pupilles étrangers à sa charge. Plusieurs n'ont point de parents, et ne sont point destinés à en connaître jamais. Le *tour* qu'on supprime dans nos hôpitaux, madame Chartin l'a établi dans sa maison. Elle pense que ces enfants du désordre, jetés sur la terre comme ces plantes qui poussent sans culture et sans racines, ont, plus que d'autres, besoin qu'une tendresse intelligente et pieuse veille sur eux. Elle les élève, elle les place, elle les marie. Elle ne se sépare de ces infortunés qu'après avoir tout fait pour eux.

Maintenant qu'elle a vieilli, qu'elle s'est ruinée dans ces sacrifices, tous les malheurs sont venus à la fois fondre sur elle. Son gendre, qui avait de l'aisance, est mort en vingt-quatre heures de la mort d'un fils. Elle-même vient de perdre une fille de dix-sept ans qui l'aidait dans le pénible travail de sa charité. Cependant elle poursuit son œuvre. Elle répond à toutes les représentations : « Je continuerai; Dieu est bon! » Elle a raison. Si Dieu envoie le malheur à la vertu, c'est pour qu'elle soit réellement la vertu.

Digitized by Google

Françoise Lefebvre, pauvre journalière d'Alençon, âgée de soixante-deux ans aujourd'hui, a vécu comme la veuve Gaulet et la veuve Chartin; seulement elle a une autre vocation : ce sont les vieillards qu'elle adopte, et qui lui font une famille. Quelquefois elle s'est faite leur domestique volontaire; elle s'est établie chez eux, les soignant et les nourrissant, donnant cinq années de sa vie à celui-ci, à celui-là huit années. Depuis dix-sept ans, elle a recueilli, elle sert, elle nourrit de son travail une malheureuse fille paralytique et incurable, qu'aucun établissement public d'Alençon ne pouvait recevoir aux termes des règlements : les maisons de vieillards, parce qu'elle n'était point vieille, elle n'était que paralytique; les hôpitaux, parce qu'elle n'était point malade, elle n'était qu'incurable. Malheureusement, la bienfaitrice a veilli; le travail lui devient difficile. Le pain manque souvent; jamais le courage et la charité! Et ces sacrifices admirables, ils n'ont pas pour but l'estime et les regards des hommes. Quand les autorités d'Alençon veulent retrouver tous les titres de Françoise Lefebvre, elles sont obligées de procéder à une enquête. On s'était adressé à elle-même; mais, « se vanter de ces choses-là, avait-elle répondu, ce serait déplaire à Dieu. »

Messieurs, cette fois, c'est d'un homme que je dois vous entretenir. Je ne vous parlerai pas de patience et d'abnégation; je vous parlerai de courage, mais d'un courage charitable et dévoué. Pierre Bentegeat habite aux bords d'un fleuve poétique de nom, d'allure, d'aspect, mais perfide et dangereux pour les riverains : c'est l'Adour. Participant du fleuve et du torrent, roulant à l'Océan les eaux que lui versent tout à coup les neiges ou les orages des Pyrénées, il a

Digitized by Google

des débordements subits qui déplacent ses rives, noient les gués, et tendent de tous côtés aux habitants un piége formidable. Bentegeat, jeune forgeron de Bernède, département du Gers, passe sa vie à braver l'Adour pour lui disputer ses victimes. Il en est déjà neuf qui lui ont dû la vie. Il promet de continuer. Des médailles d'honneur ont signalé son courage; mais le courage qui se multiplie ainsi mérite un autre nom. Il s'élève à la vertu.

L'Académie française lui décerne, ainsi qu'à toutes les femmes charitables dont nous venons d'enregistrer les titres, une médaille de mille francs.

Un enfant, Messieurs, vient à son tour réclamer le prix du courage héroïque. Le jeune Joseph Serres est du même pays, il a dans les veines le même sang que Bentegeat. Il est d'un département dont j'aime à rencontrer deux fois le nom sur cette liste d'honneur. Il habite Gimont dans le Gers. Il a douze ans à peine. Un jour, le 2 mai de l'année dernière, il entend un grand bruit. Deux enfants de quatre ans chacun jouaient ensemble sur la place publique, exposés à tous les périls, comme il arrive partout où la maternelle institution des salles d'asile ne veille pas sur l'enfance. Ils montent sur le puits de la ville, s'y jouent, s'y précipitent. Tout le monde accourt. Mais que fera-t-on? On délibère, on se lamente. « Nous avions perdu tout sang-froid, » disent naïvement les habitants, dans leur requête. Le jeune Serres a conservé le sien. Il demande une échelle. Elle est trop courte; on la tiendra. Il descend; elle était trop courte, en effet. Mais l'un des deux enfants est debout, tend les mains, aide à sa propre délivrance. En se penchant, Serres peut le saisir; il remonte péniblement, mais ne faiblit pas, ne se décourage pas, et le

Digitized by Google

rend à sa mère. Et le second, il n'a point paru. Il est sous l'eau. Il est perdu. Serres redescend, sans que, de tous ces hommes, aucun se soit avisé du moins d'avoir une échelle moins périlleuse pour l'intrépide enfant. Cependant, il va, il se baisse, il n'arrive point jusqu'à l'eau. Que fera-t-il? Il se suspend, il se tient du pied au dernier échelon, puis, il plonge, il cherche avec effort. On tremble pour tous les deux. Un moment, on ne sent plus rien : on le croit perdu. Cependant, il a senti le petit malheureux, il l'a saisi sans connaissance, mort peut-être. N'importe, il le rendra à la lumière. Comment s'y prend-il? il ne le sait pas lui-même. Dans les actions généreuses, on a, quand il le faut, une force surhumaine. Enfin, il reparaît avec son fardeau. Tous deux sont sauvés, car l'autre enfant peut à la longue être rappelé à la vie. L'Académie française décerne au jeune Joseph Serres un prix de 1500 francs. Puissent ceux qui l'élèvent comprendre et lui enseigner ce qu'un prix de vertu, ainsi envoyé à son enfance, dans cette solennité, impose de devoirs à sa vie!

Marie Grange, à Yvetot, est une malheureuse fille qui eut, à l'âge de six ans, le bras droit fracassé, d'un coup de fusil, par un autre de ces enfants désœuvrés et vagabonds dont le péril est toujours de faire encore moins de mal à autrui et à eux-mêmes dans leurs jeux désordonnés, qu'ils ne s'en préparent à eux-mêmes et à la société par leur précoce déréglement. La pauvre victime, cruellement amputée, semblait ne devoir grandir que pour être à charge à tout le monde. Elle a été l'appui de tout le monde, en prenant des années. Ame forte, elle a tiré parti de son malheur pour s'élever à la résignation, au travail, au dévouement, et, comprenant mieux qu'une autre ces misères du délaissement et de l'infirmité

Digitized by Google

qu'elle avait surmontées, elle a consacré sa vie à les consoler. Elle soigne la vieillesse; elle élève l'enfance. Nous avons une nomenclature de seize infortunés qu'elle a ainsi, pendant des années, nourris, soignés, surtout rendus meilleurs. Car ce qu'elle a admirablement appris dans la vie disgraciée qui a été son lot de ce monde, c'est que nos véritables forces sont en nous et en Dieu. L'Académie donne à Marie Orange un prix de deux mille cinq cents francs.

L'Académie décerne également un prix de deux mille cinq cents francs à Louis-Célestin Pemmejean, ancien militaire au 18e de ligne, actuellement ouvrier à Paris, qui s'est signalé, depuis sa jeunesse, par une foule d'actes de dévouement courageux. Il est également acclimaté au feu et à l'eau. Il voit une vieille femme prête à périr dans les flammes, il s'y précipite. Un soir, il voit, aux bords du canal Saint-Martin, une femme, une mère, errer avec ses deux filles en bas âge, d'un air inquiet et agité. Elle s'arrête, pousse une de ses filles dans le flot, puis l'autre, et s'élance elle-même. Pemmejean, malgré sa femme qui le retient, s'est élancé avant elle. Il plonge et ramène une des jeunes filles; il plonge de nouveau et ressaisit l'autre; enfin, il retrouve la mère, et, pour réconcilier cette malheureuse avec la vie, il lui remet le salaire auquel il a droit pour l'avoir sauvée.

La commune de Prades, dans le département de l'Ariége, a été visitée dans le printemps de l'année dernière, ainsi que quelques communes environnantes, par une épidémie extraordinaire, une sorte de fièvre jaune qui, pendant dix mois, a sévi sans relâche, et dévoré un sixième de la population. Presque tous les habitants étaient frappés. La terreur était universelle. Plus de soins pour les vivants, plus pour les

Digitized by Google

morts. Qui les ensevelira? Qui les conduira au dernier séjour? Le vieux pasteur, M. l'abbé Izauze (il faut écrire son nom), resté fidèle à son troupeau dans cette affliction, promène le saint viatique de demeure en demeure. Lui-même tombe : qui l'assistera? qui lui rendra, dans sa maladie, les soins qu'il a donnés? Il meurt, comme un soldat fidèle frappé sur le champ de bataille en combattant : qui lui rendra les suprêmes devoirs? Après quatre mois, une ambulance est enfin établie; il y a des médecins : qui leur servira d'aide à toutes les heures du jour et de la nuit.

Une pieuse fille, nommée Madeleine Fort, intrépide et infatigable, remplit toutes ces tâches méritoires. Elle a vécu, depuis sa plus tendre jeunesse, pour les bonnes œuvres et pour la charité. C'était elle qui apprenait à lire aux enfants, qui visitait les malades. Tous ceux qui souffraient avaient coutume de l'appeler. Aussi avait-elle refusé tout établissement. « Que deviendraient mes pauvres? » disait-elle. Quand l'épidémie éclate, c'est bien alors qu'elle s'applaudit d'être seule et libre. Elle visite, elle assiste, elle panse, dans l'espace de dix mois, plus de cinq cents infortunés que la mort environne. Elle les sauve, ou bien elle les console, et c'est elle, elle seule, qui les accompagnera dans la dernière demeure pour répondre aux prières du prêtre. Elle est partout. Elle veille huit nuits sur dix. Ce sont les plus pauvres et les plus abandonnés près de qui elle fait la garde la plus fidèle. Enfin, sont arrivées, pour la relever, deux sœurs de charité, saintes filles, dont l'une ne tardera pas à être enlevée par le fléau qu'elle vient combattre, l'autre, par tomber malade à son tour. A leur arrivée, le vieux père de Madeleine, ses frères ont voulu l'arracher au péril, à celui du moins de la fatigue et

Digitized by Google

de l'épuisement. Elle s'éloigne en effet. Les villages d'alentour étaient dévastés, et un curé, M. l'abbé Martimort, qui, remplaçant sur le champ de bataille son devancier, mort dans la mêlée, s'était signalé après lui par l'héroïsme de son courage chrétien, venait à son tour d'être frappé. Il a appelé Madeleine. Elle est allée assister celui qui assistait tout son troupeau. Vous dirai-je, Messieurs, que c'est la religion qui la soutient dans ces veilles, dans ces journées effroyables? Vous le savez avant que je vous le dise. A quelle autre source puiserait-on cette force angélique?

Quand toute cette plaie s'est retirée, le curé a été payé selon ses mérites. Il a été traité comme un officier du col du Teniah ou de Mazagran. Le roi lui envoya la décoration de la Légion d'honneur. Madeleine Fort, de son côté, reçoit une récompense glorieuse. On l'appelle la *sœur de charité!* Elle rougit à ce nom : c'est trop pour sa modestie. En effet, il n'en est pas de plus grand. Celui-là résume tous les sacrifices et tous les martyres. Nous envoyons, à la vertueuse fille qui a pu le mériter, un prix de deux mille cinq cents francs.

Il nous reste, Messieurs, à vous faire faire connaissance avec un honnête marinier de Montereau qui ne pensait pas avoir jamais à l'Académie française les honneurs de la séance, et qui les reçoit à un beau titre : car c'est bien réellement la vertu.

Mathieu *dit* Boisdoux est un brave homme, rangé, sobre, laborieux, qui travaille le jour, qui travaille la nuit, pour nourrir sa mère et élever ses enfants. Son seul désordre est de prodiguer sa vie, cette vie si nécessaire à tous les siens, pour le bien de ses semblables. Qu'il découvre au loin la lueur d'un incendie, il y court, et vous pouvez compter qu'une fois

Digitized by Google

arrivé, il sera partout où seront les grands services à rendre, les grands dangers à braver. Qu'un accident arrive sur la Seine ou l'Yonne, qu'un enfant, qu'un homme crient au secours, si loin que soit Boisdoux, il l'entendra, et l'enfant, l'homme, seront sauvés. On ne compte plus les incendies où a éclaté son courage, les victimes qu'il a disputées aux deux rivières de sa cité. Un jour, leurs flots débordés couvraient au loin la plaine, plusieurs quartiers étaient inondés. Les habitants, réfugiés sur les hauteurs, ne communiquaient plus qu'en bateau avec leurs maisons envahies. Trois d'entre eux, qui étaient allés ainsi voir les ravages de l'inondation, remontent dans leur batelet, et du pied le poussent au large. Ils n'avaient ni croc, ni rames. Ils s'en aperçoivent quand il n'est plus temps. Le fleuve les emporte; le pont est devant eux, dont les arches, pour la plupart, sont déjà cachées sous les eaux; ils vont y être brisés. Ils crient au secours. Boisdoux les a entendus. Que fera-t-il? Ira-t-il chercher son bateau? Point! Le temps presse. Il se précipite, il nage, il fera ensuite comme il pourra. Ce qu'il fit, Messieurs, le voici :

Les malheureux allaient toujours; il était loin. Il les voyait fuir, arriver au pont. Quelles angoisses pour Boisdoux! Enfin, il a tant peur pour ces trois hommes qui vont périr, il fait de tels efforts, qu'il est arrivé. Il a rejoint le bateau. A quoi bon pour un autre que Boisdoux? Avec ce flot emporté, ce pont qu'on touche, sans rame, sans aviron, que peut-il de plus que ces trois hommes, qui n'ont rien pu pour eux-mêmes? Il a, de plus qu'eux, le courage le plus intelligent, celui qui se dévoue. Il y a là une lumière et une force divines. Boisdoux roidit son bras contre le batelet pour l'arrêter, il se saisit de la corde qui pend, lutte contre le flot, et, comme

Digitized by Google

il y faut ses deux bras, tant le flot est terrible, il prend de ses dents la corde qui les doit sauver; Dieu aidant, il les sauve en effet, à force de courage et de fatigue; il arrive au rivage épuisé, mais content. Les trois hommes lui ont dû la vie.

Une autre fois, le 7 novembre dernier, le coche d'Auxerre, ce coche antique, qui a eu dans sa carrière vénérable une fortune qu'on ne sait pas beaucoup, celle de mener à Paris, la première fois qu'il y vint, un jeune officier de l'école de Brienne, qu'on appelait Napoléon Bonaparte; le coche d'Auxerre descendait sur Paris, ne portant pas probablement d'aussi grandes destinées, mais réservé à une grande catastrophe et portant la gloire à Boisdoux. Le flot cette fois encore était rapide. Le coche va droit au pont, manque l'arche. Un grand cri se fait entendre. Il était brisé, englouti. Boisdoux a tout vu, tout entendu; il s'est élancé, il court, jette sa veste; car, a-t-il dit dans son interrogatoire, *je pensais bien qu'il y aurait de la besogne pour moi.* Il y en avait, en effet, Messieurs. Le coche portait vingt-trois passagers. Ils étaient presque tous dans la salle commune. Le navire est englouti, sauf l'arrière qu'on voit encore à fleur de l'eau. Boisdoux y est arrivé; il est sur ce qui reste du pont. Et comme il s'enquiert des moyens de sauver ces malheureux, un homme qui se tenait cramponné dans l'eau jusqu'à la ceinture, lui répond qu'ils sont perdus. Qui pourrait penser à les sauver? « Moi, dit « Boisdoux : je suis venu pour cela. » Et il cherche les issues. Une de ces fenêtres de navire qu'on appelle des sabords était seule à moitié hors de l'eau. Elle est trop étroite pour lui donner passage. Mais tout autre moyen est impossible. Il y passera. Vous l'auriez vu faire effort pour forcer l'entrée du sabord, pour plonger dans ce gouffre où ces infortunés luttent contre

Digitized by Google

la mort, comme d'autres eussent fait pour en sortir. Enfin, il entre, il est dans cet abîme. Il saisit une des victimes, une jeune fille, l'amène au sabord, la fait passer, respire, et se replonge dans le gouffre : il ramène un jeune homme encore vivant, puis encore une jeune fille, puis une autre : celle-ci ne vivait plus. Le temps s'écoulait dans cette lutte héroïque. La mort, malgré tout, allait plus vite que Boisdoux. Cependant il recommence, mais c'est en vain. Il n'y avait plus là d'être vivant que lui. Il faut qu'il se contente de ces trois vies qu'il a sauvées, de ces deux jeunes filles, de ce jeune homme, qui n'ont revu que grâce à lui la clarté du jour.

Enfin, il se décide à revenir à la lumière, à sortir de l'eau, des ténèbres, de ce tombeau si rempli. Il était épuisé de fatigue; il fallut qu'on vînt à son aide, qu'on le tirât avec effort de ce sabord qu'il avait franchi tout seul, quand il avait fallu se dévouer, devant lequel il faiblissait quand il n'avait plus qu'à se sauver lui-même.

L'Académie décerne à cet honnête homme un prix de quatre mille francs.

Notre tâche est terminée, Messieurs. Elle est douce à remplir. Quand partout se manifeste dans le pays un sentiment moral et généreux, le culte de ceux qui l'ont servi et illustré; que chaque cité élève une statue à ses grands hommes; que nous dressons des colonnes à nos héros du rivage africain; que le sol entier s'émeut à l'approche de l'homme immense qui reposait à deux mille lieues de nous, et seulement à l'aspect de son cercueil, nous ici, une fois l'an, honorons la vertu.

Après tout, c'est une bonne institution que celle qui nous oblige à parler le langage que nous avons tenu et qui vous

Digitized by Google

oblige à l'entendre. Au milieu du désordre des idées, de la lutte des principes, de l'incertitude des croyances, il est bien que les lettres, ministres nécessaires de l'incertitude des esprits, soient tenues de venir tous les ans rendre hommage à la seule vérité qui soit encore admise, à peu près sans débat, dans les sociétés humaines, à la vérité morale. En la proclamant, on fait comprendre ses conditions, on raffermit l'ordre sur ses fondements. Après avoir eu la gloire d'écrire, les premiers, dans les lois, le grand principe de l'égalité civile, il est rassurant de voir planer au milieu de nous, avec un égal empire, dans tous les rangs du peuple, une puissance qu'un de mes devanciers, à la place où je suis, appelait éminente, invariable, incontestée, éternelle, en un mot, disait Népomucène Lemercier, la vertu!

Digitized by Google

Digitized by Google

DISCOURS

DE M. DE JOUY,

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

17 JUIN 1841.

MESSIEURS,

Je m'applaudis doublement de l'honneur que me fait aujourd'hui l'Académie française en m'appelant à proclamer à cette tribune les prix qu'elle décerne habituellement aux actions les plus vertueuses.

Cette pieuse institution, fondée par la vertu même sous le nom à jamais vénéré de Montyon, est le legs le plus magnifique dont ce bienfaiteur de l'humanité pouvait enrichir sa patrie.

Fière d'avoir été chargée par lui de la distribution des biens qu'il verse sur la vertu obscure et indigente, l'Académie se voit dans l'heureuse obligation de payer annuellement son tribut d'admiration et de reconnaissance à celui qui fut à la

Digitized by Google

fois le modèle et le rémunérateur de la vertu que nous allons couronner.

Jadis cette obligation de répéter un même éloge fut prescrite à l'Académie française en faveur du cardinal de Richelieu, son illustre fondateur.

Sous le règne du grand roi qui succéda à ce ministre souverain, on dut encore savoir gré, à cette compagnie qu'il avait créée, d'imposer à la postérité le tribut de sa propre reconnaissance; mais deux siècles ont fini par épuiser ce sentiment honorable, et l'admiration publique commençait peut-être à se fatiguer de l'inévitable panégyrique de ce grand ministre.

Il n'en sera pas ainsi de la nécessité où se trouveront nos successeurs de répéter l'éloge de M. de Montyon, quand le temps ramènera la solennité annuelle qui nous rassemble aujourd'hui.

Pourra-t-on se lasser jamais d'entendre rappeler à la mémoire des hommes celui dont la vie tout entière vouée au culte de la vertu en consacra le dernier acte par la fondation d'une école de morale pratique, qu'il dota si généreusement, et dans laquelle la vertu indigente trouvera, chaque année et à toujours, son éloge et sa récompense?

Le sujet perpétuel de cette grande commémoration est d'autant plus assuré, qu'en aucun temps il ne devra rien au talent et à l'éloquence de l'orateur, puisque la vérité la plus laconique et la moins ornée conviendra toujours mieux au récit des faits dont il lui suffira d'attester l'exactitude.

Pour accomplir autant qu'il était en elle la sainte mission qu'elle a reçue du génie de la bienfaisance, l'Académie a dû se tracer des règles d'appréciation entre tant d'actions vertueuses, et fixer les rangs, même entre des égaux, dans les

Digitized by Google

différentes catégories où chacune de ces actions est venue se ranger.

La vertu, si heureusement définie par un de nos prédécesseurs à cette tribune (1), *le génie de l'âme et de la conscience*, ne peut recevoir de prix que pour des actions de notoriété et d'utilité publiques. Ce principe général, que l'Académie a pris pour base de ses jugements, lui prescrit de signaler plus particulièrement à l'admiration et à la reconnaissance deux genres de courage dignes des mêmes éloges et des mêmes récompenses : l'un, qu'exalte au plus haut degré dans une belle âme l'aspect du malheur aux prises avec un grand péril ; l'autre, qui se manifeste par une constance non moins sublime dans une vie de sacrifices et de résignation au profit de l'humanité souffrante et délaissée.

Mettons en regard deux exemples différents d'un dévouement que l'Académie a jugé également digne d'un premier prix de 3,000 fr. qu'elle décerne à chacun d'eux.

Simon-Pierre Moëssard, domicilié rue des Marais-du-Temple, n° 2, est né à Paris, le 15 mars 1781, d'une famille honorable. Le hasard des événements le décida à embrasser la carrière du théâtre, et à s'attacher comme acteur et comme régisseur à la fortune, ou plutôt à l'infortune du théâtre de la Porte-Saint-Martin. Il y a plus de vingt-six ans que Moëssard habite le même quartier, la même maison, et qu'il y donne l'exemple des vertus qu'il ensevelit dans l'ombre.

Bien que l'attachement le plus tendre, le dévouement le plus absolu envers ses parents, ne doivent être considérés et

(1) M. de Salvandy.

Digitized by Google

ne soient, en effet, que l'accomplissement d'un devoir, la piété filiale dont M. Moëssard est un des plus touchants modèles mériterait d'être signalée : mais cherchons hors des affections de famille ces actions vertueuses qui se recommandent plus particulièrement à l'admiration publique.

En 1825, l'acteur Pascal meurt laissant une veuve et une très-jeune nièce dans un dénûment absolu. M. Moëssard, après les avoir affranchies de toutes les dettes de la succession qui pesaient sur elles, les ramène de Belleville où elles demeuraient, les installe dans son propre domicile, et, du consentement de son excellente femme, fait vœu de ne les jamais abandonner. La veuve Pascal est âgée de 78 ans, elle ne le quittera plus; quant à la jeune fille, craignant pour son éducation les relations, même indirectes, du théâtre, il détermine un parent éloigné à partager avec lui les soins et non les frais de cette affectueuse tutelle. La nièce de Pascal, mariée maintenant, se montre digne, par sa reconnaissance et par sa conduite, des tendres soins dont elle a été l'objet.

L'adoption de la veuve fut d'autant plus complète qu'une graduelle cécité, suite d'une affreuse maladie, vint ajouter aux sacrifices que cette infortunée imposait à ses bienfaiteurs; l'invasion d'un ulcère cancéreux, que ses progrès rapides rendaient chaque jour plus repoussant, ne put déterminer le digne ménage à se séparer de celle dont ils avaient adopté le malheur, et que son admission dans un hôpital aurait réduite au désespoir.

Également persuadés que rien ne pourrait remplacer les soins de toute nature qu'elle recevait dans une maison que le ciel lui avait ouverte, les époux Moëssard achèvent jusqu'au

Digitized by Google

bout l'acte de charité, sans exemple peut-être, qu'ils se sont volontairement imposé.

Jamais le bon Moëssard n'a vu de malheureux sans leur venir en aide : c'est ainsi qu'en 1834, un sieur Rigaut, homme de lettres, logé dans la même maison que lui, mourut épuisé de travail, laissant sa veuve dans un chagrin que les secours, les consolations de Moëssard ne parvinrent pas à lui faire supporter : après trois mois d'une pénible maladie, cette veuve inconsolable mourut au milieu des secours de toute espèce qui lui furent prodigués, en bénissant la main qui lui fermait les yeux.

Depuis plus de quinze ans, un ancien acteur, du nom de Boslogne, âgé de 80 ans, que les pertes et les infirmités ont réduit à la plus extrême détresse, est aussi un des commensaux habituels de cet hôte de l'indigence, dont le domicile est connu comme une sorte de succursale des maisons de secours de l'arrondissement et d'annexe aux hospices de Paris.

On est saisi de respect et d'admiration quand on apprend que, pour faire tant de bien, le vertueux Moëssard, sans patrimoine, n'a de ressources que dans les modiques appointements souvent interrompus de sa place de régisseur et des économies où puise son expansive charité, en s'imposant à lui-même les plus dures privations.

Une conduite si honorable a été dignement appréciée, comme l'atteste l'équitable administration des bureaux de bienfaisance, par le récit d'un fait qui ne fait pas moins d'honneur à l'auteur de cette bonne action qu'à celui dont elle achève l'éloge. Dans un moment de gêne où se trouvaient les époux Moëssard, par suite de la clôture du théâtre de la Porte-Saint-Martin, et des avances qu'il avait faites aux ac-

Digitized by Google

teurs et au théâtre même, il arriva que le régisseur ne put solder, au bout du mois, le compte du boulanger dont il restait débiteur personnel. Dans l'impossibilité de payer le tout à la fois, il remit, en à-compte du mémoire qu'on lui présentait, une somme qu'il s'était procurée au moyen de la vente de quelques-uns de ses effets mobiliers; mais son créancier, M. Delahogue, dont nous trahissons aussi le secret, refusa de rien recevoir aussi longtemps que Moëssard serait sans emploi, voulant ainsi, disait-il, s'associer à des sacrifices et à des bienfaits dont il connaissait la source.

Ajoutons que Moëssard, renommé pour la plus scrupuleuse probité et pour son exactitude à remplir ses devoirs, mérite également d'être cité comme un modèle de bienfaisance et de charité : admirable vertu qui rehausse l'éclat du talent dans celui qui sait également la peindre dans les jeux de la scène et la pratiquer dans l'exercice de la vie.

L'autre premier prix de 3,000 fr., que nous avons le bonheur de décerner aux époux Ferrand, est fondé sur des actes de vertu d'une nature différente, mais non moins rare et non moins honorable. Les faits que nous avons à rapporter sont tels, que nous avons eu besoin de preuves irréfragables pour nous les attester à nous-mêmes. Comment croire, en effet, qu'une pauvre blanchisseuse ait trouvé dans le produit de son travail journalier les moyens de nourrir, d'élever et d'établir huit enfants étrangers, et de leur faire à tous un sort que des parents actifs, intelligents et riches auraient eu peine à réaliser? Sans entrer dans les longs et touchants détails des circonstances qui amenèrent Thérèse Mouret à se charger d'une orpheline dont la malheureuse mère avait mis par le suicide un terme à son existence, hâtons-nous d'arriver à l'incident

Digitized by Google

du plus honorable et du plus noble mariage auquel la vertu ait jamais présidé, et que, dans les idées ordinaires du monde, on taxerait de généreuse folie.

Jean-Baptiste Ferrand, ouvrier des ports, habitait la même maison que Thérèse, quand sa femme meurt du choléra, le 5 mai 1832. Il a sept enfants, dont l'aîné a quatorze ans et le plus jeune quatorze mois; les travaux manquent, la misère approche, il est arriéré dans ses loyers; la nourrice de son enfant le lui ramène faute de payement; triste et découragé, il n'a plus qu'une seule pensée, celle de gagner assez pour donner à sa famille le pain de chaque jour. Thérèse est frappée du changement de ses traits, elle veut connaître la cause du chagrin qui le dévore; il se tait; elle interroge un des enfants et apprend que ces malheureux, père et enfants, n'ont pas mangé de la journée. Cette triste révélation inspire à Thérèse une ineffable pitié, et la proposition qu'elle fait ensuite à Ferrand d'unir légalement leur destinée. On peut juger avec quelle reconnaissance Ferrand donna son nom à sa bienfaitrice, à cette adorable Thérèse qui, sans avoir été mère, accomplit les plus saints devoirs de la maternité, par l'adoption des cinq enfants de son mari et des quatre enfants de l'orpheline qu'elle avait élevée.

Le mari de cette excellente femme est, comme elle, un modèle de vertu dans la profession qu'il exerce. Ferrand, dans un espace de plus de trente années, a sauvé la vie par sauvetage à un grand nombre de citoyens, avec un désintéressement qui ne s'est jamais démenti. Sans compter plusieurs actions de ce genre que la notoriété publique a seule constatées, on a les certificats les plus authentiques que depuis 1814 seize personnes lui ont dû la vie. Pour tout le bien

Digitized by Google

qu'il a fait, Ferrand n'a jamais voulu d'autre récompense que l'amour de ses concitoyens et les témoignages d'estime qu'on s'est empressé de lui prodiguer. Ce n'est pas seulement par des actes de sauvetage que s'est distingué cet homme intrépide; la profession qu'il exerce d'ouvrier des ports pourrait en affaiblir le mérite; aussi nous empressons-nous d'ajouter que cet instinct généreux s'exalte au seul aspect du péril dont un autre est menacé. On l'a vu se plonger dans les flammes d'un incendie, comme il s'est plongé dans les eaux, pour y préserver de la mort qui le menaçait lui-même ceux qu'elle allait atteindre. Est-il besoin d'ajouter qu'un pareil homme est un objet de respect et d'admiration pour les habitants de son quartier?

Dans cette première catégorie des actes de vertu, nous regrettons de n'avoir à récompenser que par des éloges un brave militaire en retraite, M. Hugo de Neuville, domicilié à Condé-sur-Noireau, département du Calvados. Cet officier supérieur, distingué par quinze ans des plus honorables services dans les armées de l'empire, s'est créé, dans sa retraite, le noble emploi de secourir l'indigence, et de venir gratuitement en aide de ses conseils et quelquefois de sa bourse à tous les genres d'infortune. Mais, bien que M. de Neuville se trouve lui-même dans une situation de fortune très-précaire, nous n'avons pas dû oublier que la lettre de notre programme testamentaire nous faisait la loi de réserver à l'indigence absolue les récompenses pécuniaires dont la distribution nous était confiée.

C'est aux acclamations générales de la ville de Saintes que l'Académie décerne à Jacques Sorbier un prix qu'il a mérité à tant de titres.

Digitized by Google

Ce jeune homme, simple garçon de café, poussé par un instinct irrésistible à secourir ses concitoyens, a sauvé, en 1827, d'une mort presque certaine un soldat de la légion dite *Hohenlohe*, qui se baignait dans la Charente; en 1829, un sieur Spirkel, père de famille, qu'il va chercher au fond de la rivière et qu'il ramène asphyxié sur le rivage; en 1831, même service rendu à Charles Robillard, qui se baignait à dix heures du soir, et que le courant entraînait; en 1832, le 26 juillet, Louis Bellanger, père de famille, conduisait un cheval à l'abreuvoir pendant la nuit; le cheval perd pied, renverse son cavalier, qui pousse des cris horribles; ces cris de désespoir sont parvenus à Sorbier : il franchit un parapet de quinze pieds de haut, se jette tout habillé dans la rivière; après des efforts inouïs, il parvient à sauver Bellanger et son cheval.

En 1834, Sorbier renouvelle avec plus de mérite encore ce même acte d'un héroïque dévouement. Le nommé Guichou, domestique du sieur Prouhet, tomba du haut d'un trottoir avec un cheval dans la rivière, dont les eaux étaient alors très-hautes. Guichou courait le plus grand danger; le nommé Gouin, très-bon nageur, se trouvait là; il se jette à l'eau pour secourir Guichou; le courant l'entraîne, il périt. L'intrépide Sorbier, dont la maison est près du rivage, arrive aux cris de détresse, saute par-dessus le parapet, plonge d'une hauteur de plus de cinq mètres, saisit le pauvre Guichou plus mort que vif, le dépose sur la grève, se rejette à l'eau, et ramène le cheval à son propriétaire.

Ce qui ajoute quelque chose de sublime à ce dernier acte de dévouement, c'est qu'il se passait le 19 janvier, par un froid excessif, en présence de plus de cinq cents personnes

Digitized by Google

instruites que Sorbier était alors atteint d'un catarrhe et d'une fièvre continue qui faisait craindre pour ses jours. Pour dernier trait à son éloge, disons que Sorbier est dans l'indigence, qu'il n'a pour vivre que de misérables gages auxquels le réduit le plus inaltérable désintéressement. L'Académie s'empresse de lui décerner un second prix de 2,000 francs.

On citerait bien peu d'exemples d'un instinct aussi généreux, d'une pitié aussi intrépide que celle dont Gabriel Bininger a multiplié les preuves.

Un violent incendie éclate à Tillé, département de l'Oise, dans le mois de juillet 1825, vers huit heures du soir. La garnison de Beauvais et une foule d'habitants accourent aux lieux du désastre. Plusieurs bâtiments étaient devenus la proie des flammes ; chacun rivalise de zèle. Bininger, alors grenadier à cheval du 2e régiment, aperçut à la fenêtre de l'une des maisons embrasées un enfant de dix ans, presque nu, qui faisait des signes de détresse. Il s'empare d'une échelle, monte, ou plutôt se précipite ; un instant après, il avait retiré l'enfant du milieu des flammes.

En 1826, un ouragan affreux fond sur la ville (le 22 mars) ; en un instant, les arbres sont déracinés. Des cheminées et des toitures sont enlevées. Tout à coup un épouvantable fracas se fait entendre : la maison de M. Millocheau, sur les ponts, venait de s'écrouler. On accourt de toutes parts, mais comment parvenir à sauver les malheureux habitants de cette maison ? Un énorme pan de muraille est resté debout ; mais, ébranlé par la violence du vent, il penche déjà vers les décombres et menace d'engloutir ceux qui oseraient entreprendre d'arracher à la mort ses premières victimes. A ce

Digitized by Google

spectacle, les plus intrépides s'arrêtent; mais Bininger a déjà remarqué au milieu des ruines une légère ouverture à travers laquelle s'échappaient des cris plaintifs : « *Sauvez ma fille!* » criait une pauvre mère. Ému de pitié jusqu'au fond du cœur, le brave soldat s'élance, rien ne peut le retenir; il commence par déblayer les matériaux enflammés qui lui font obstacle; enfin, il pénètre dans ce gouffre de feu où deux femmes, mutilées et tombées sans connaissance, conservent à peine un souffle de vie : c'étaient madame et mademoiselle Savouray, précipitées du deuxième étage de leur maison. Par bonheur, une poutre, soutenue encore d'un côté par la muraille, les protégeait contre une mort imminente. Bininger saisit la pauvre mère, l'emporte au milieu des acclamations des spectateurs enthousiasmés. A peine l'a-t-il déposée dans une maison voisine, qu'il revient, pénètre de nouveau sous les décombres, et rapporte bientôt mademoiselle Savouray qui, ainsi que sa mère, ne tarda pas à être rappelée à la vie. Une ville entière a été témoin de cet événement.

Au mois d'octobre 1838, Bininger se promenait à cheval sur la route de Neuilly; des cris de détresse se font entendre : il accourt au galop, apprend qu'un malheureux vient de tomber dans la Seine. Aussitôt il met pied à terre, plonge tout habillé dans la rivière, et ramène le malheureux qui était sur le point de se noyer.

Depuis ce dernier événement, l'intrépide soldat a été promu au grade d'officier dans le 9e régiment de dragons, en garnison à Givet. Ce modèle de toutes les vertus a trouvé le moyen de faire, sur sa solde, des économies qu'il fait parvenir régulièrement à sa pauvre mère, chargée d'une nombreuse famille.

Digitized by Google

L'Académie, en décernant un prix de vertu au lieutenant Bininger, doit s'excuser auprès de lui d'avoir trahi le secret de son invincible modestie, et d'avoir produit au grand jour, sans son aveu et même à l'insu de ses chefs, des actions vertueuses que le devoir rigoureux de l'Académie était de faire connaître et de récompenser par un prix de 2,000 francs.

C'est à Rouen, sur la place publique, que nous trouvons un pauvre chanteur des rues dont l'Académie proclame aujourd'hui le nom dans cette enceinte, en lui décernant une des premières médailles de mille francs qu'elle destine à la récompense des actions vertueuses.

Pierre Bignon, dit le Borgne, dans un état voisin de la misère, a successivement recueilli chez lui son beau-père, sa belle-mère, son beau-frère, et les quatre enfants de ce dernier. Toute cette famille (qui n'est pas la sienne à proprement parler), réduite à la plus affreuse misère, vivait aux dépens du malheureux chanteur, lorsqu'une maladie causée par l'excès du travail vient le priver de son gagne-pain. Bignon perd sa voix ; mais il redouble d'efforts et se remet à chanter ou plutôt à crier dans les rues, pour subvenir aux plus pressants besoins de ceux dont il soutient l'existence. Son beau-frère meurt en 1839, et laisse à sa charge une veuve enceinte et sept enfants; Bignon continue à les garder et à les faire vivre des efforts de sa pauvre voix éteinte. La mère de Bignon tombe malade et expire dans ses bras, après avoir reçu de lui pendant vingt ans les mêmes soins qu'il avait prodigués plus longtemps encore à son mari.

Marie-Madeleine Bonnard, demeurant à Paris, rue Charlot, n° 25, arriva à Paris, pauvre, orpheline, et dans le dénûment

Digitized by Google

le plus complet. La misère lui fit accepter la condition la plus pénible en entrant chez le sieur Noblet, dont la femme, frappée de paralysie, ne pouvait manger seule, et qu'il fallait entourer des soins les plus constants et les plus pénibles. La pauvre malade elle-même avait le sentiment de la répugnance invincible que son état inspirait. Madeleine, touchée de compassion, se dévoua par humanité au sort de cette infirme, dont le mari ne pouvait faire que de bien faibles sacrifices. Il avait entrepris un petit commerce; les suites en furent fâcheuses; il se trouva bientôt réduit lui-même à la plus grande misère.

On conseilla alors de placer la malheureuse femme dans un hospice pour soulager Madeleine Bonnard d'un service si pénible; mais rien ne put ébranler son courage : elle ne voulut point consentir à se séparer de l'objet de sa pieuse affection.

Il y a vingt-deux ans qu'elle est attachée à ce malheureux ménage, qu'elle fait exister depuis neuf années du produit de son travail et à l'aide de quelques secours qu'elle obtient des âmes charitables de son quartier; ces faits sont attestés par les autorités, auxquelles se joint avec empressement M. Duméril, membre de l'Institut. Une médaille de mille francs est la récompense que l'Académie décerne à Madeleine Bonnard.

Françoise Rigollier, de la commune de Bourgoin, département de l'Isère, restée orpheline à l'âge de quinze ans, sut, avec le modique produit de son travail de lingère, élever ses frères et sœurs jusqu'à ce qu'ils pussent se passer d'elle, soulager un grand nombre d'infortunés, soigner les malades de sa personne et les soulager de ses économies.

Digitized by Google

La sollicitude de cette vertueuse fille pour les pauvres, les malades et les affligés, ne s'est jamais ralentie depuis quinze ans. Deux jeunes filles ont été recueillies par elle; elle leur apprend son état, et les met à même de gagner leur vie. L'une d'elles est morte au bout de neuf ans, et la seconde est aussi tombée malade. Françoise Rigollier eut pour elle les soins d'une bonne et tendre mère. Cette vertueuse fille, en vénération dans son hameau, a mérité la médaille de mille francs.

Julie Reculard, de Pont-Audemer, département de l'Eure, s'est signalée par son dévouement à la famille Leroux, à laquelle sa vie entière fut consacrée. Après quelques années de service dans cette maison, madame Leroux, frappée d'une maladie dangereuse, est obligée d'aller à Rouen pour s'y faire soigner, Julie suit sa maîtresse, que des revers de fortune plongent dans la plus profonde misère. Julie redouble d'efforts pour nourrir la mère et élever des enfants qui la récompensent du moins par les qualités et les talents qu'elle leur a procurés. Julie poursuit encore aujourd'hui sa noble tâche. Après y avoir consommé les économies qu'elle avait faites, elle voit arriver avant l'âge les infirmités contractées par un excès de travail et de zèle. La médaille de mille francs est sa récompense.

Obligée de prendre en considération la quotité des fonds dont le rémunérateur de la vertu l'a faite dépositaire, l'Académie s'est vue forcée de réduire à une valeur de 500 francs les onze médailles qui lui restent à distribuer, et qui ont eu plus spécialement pour objet le dévouement domestique, la piété filiale et les secours donnés aux orphelins. Dans le premier cas, l'Académie a dû examiner si des maîtres n'avaient pas mis trop souvent leur reconnaissance à la charge de l'Aca-

Digitized by Google

démie, si les domestiques eux-mêmes n'avaient pas antérieurement reçu le prix de leurs services; enfin, si des autorités suffisantes attestaient la nature et la durée d'un dévouement dont ils demandaient la récompense.

Ne craindrions-nous pas d'élever dans cette enceinte un murmure improbateur, en déclarant que la piété filiale n'est pas plus une vertu que l'amour maternel ? L'un et l'autre sont un besoin instinctif, un sentiment inné tellement impérieux, que la nature même le prescrit à la société, et que l'opinion en poursuit l'oubli comme un crime. Veuille le ciel, a dit à cette même tribune une voix éloquente (1), veuille le ciel nous épargner la honte et le malheur de voir luire des jours où les enfants qui aiment et qui honorent leurs parents mériteraient d'être loués !

Cette réflexion, que nous avons faite à propos de la piété filiale et de l'amour maternel, peut s'appliquer en grande partie aux secours envers les orphelins. Nous retrouvons le caractère de l'amour maternel dans les sentiments que l'orphelin inspire à la femme étrangère qui le plus souvent l'a nourri de son lait, et qu'elle s'attache par les liens d'une mutuelle reconnaissance.

Convenons cependant qu'il est des circonstances qui peuvent élever à toute la hauteur de la vertu l'accomplissement d'un simple devoir. Telles sont les actions vertueuses que l'Académie a récompensées par une médaille de 500 francs dans les personnes de :

---

(1) M. Charles Nodier.

Digitized by Google

Pélagie COULOMBEL, d'Abbeville, département de la Somme;

Olive-Aimée MELLOC, demeurant à Brest;

Augustine MATHIEU, de Montargis;

François-André LAJUS, de Peyrehorade, département des Landes;

Françoise MARCHAL, de Mallaucourt, département de la Meurthe;

Rosalie FIOT, commune de Selles-sur-Cher, département de Loir-et-Cher;

Marie MUNIER, commune de Vesvres, département de la Côte-d'Or;

Rose CÔME, veuve LAROCH, de Luxeuil, département de la Haute-Saône;

Marie-Louise SIOT, demeurant à Paris, rue du Gherche-Midi, n° 4;

Catherine-Jeanne-Françoise GUÏOT, demeurant à Paris, rue de Ponthieu, n° 23;

Les époux COUTURIER, commune de Beauche, département d'Eure-et-Loir.

Tous ces noms dignes d'éloges seront consignés, avec les circonstances honorables qui les distinguent, dans le livret annuel où l'Académie rend compte à la France entière de cette solennité, et qu'elle fait parvenir à toutes les autorités et sur tous les points du royaume.

Nous sera-t-il permis, en terminant ce rapport, de remercier M. de Montyon de nous avoir en quelque sorte nommés les historiographes de la vertu? C'est en cette qualité que nous croyons pouvoir exprimer notre pensée tout entière sur la mission que nous venons de remplir.

Digitized by Google

Plus il est vrai que l'esprit du siècle et la tendance des mœurs actuelles s'efforcent d'établir, dans les hautes classes de la société européenne, le culte de l'égoïsme universel, et de mettre la vertu même à l'encan, plus nous avons à nous féliciter que parmi nous, du moins, la classe indigente et vertueuse soit restée étrangère à ce honteux calcul d'intérêt personnel, dont les mœurs publiques sont partout ailleurs infectées. Montrons-nous donc fiers des nombreux exemples de cette vertu pauvre et secourable dont la France abonde, et que pourtant nous avons eu peine à découvrir dans la foule, sous le voile épais dont sa modestie s'enveloppe. Couronnons cette fête de la vertu par la citation d'un fait qui se passe en ce moment sous nos yeux. Un homme de bien par excellence, un militaire français, sans autre revenu que les émoluments de son grade, est appelé par la loi à hériter d'une fortune immense; il en connaît la source; elle ne lui paraît pas assez pure : il l'accepte cependant, mais par le même contrat qui la lui confère, il dispose en faveur des hospices de Paris de la totalité des millions dont il hérite. Dans l'impossibilité de qualifier dignement une pareille action, contentons-nous d'en faire honneur à la France entière, et de réclamer, pour elle et pour *lui*, le premier rang dans nos paisibles annales de la vertu.

Digitized by Google

Digitized by Google

DISCOURS

DE M. LE COMTE MOLÉ,

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

30 JUIN 1842.

MESSIEURS,

En voyant l'illustre secrétaire perpétuel de l'Académie française occuper sa place dans cette solennité littéraire, et suspendre l'exercice de ses hautes fonctions politiques pour ressaisir ce sceptre de la critique que tous les amis des lettres lui décernèrent dès ses plus jeunes ans, je le félicitais plus encore que l'Académie, plus encore que cette assemblée avide de l'entendre, de rester si bon juge de sa propre gloire; je me rappelais l'éclat de ses débuts, les palmes que je l'avais vu remporter dans cette enceinte, où les esprits les plus avares d'éloges, parce qu'ils étaient les plus délicats, répétaient à l'envi que la France aurait, dans ce jeune homme, un critique et un modèle de plus. Après lui, Messieurs, après

Digitized by Google

ce morceau si achevé dont il vous a donné lecture, il eût mieux valu sans doute vous laisser sous le charme salutaire des impressions que vous aviez reçues.

Mais la mission que l'Académie m'a confiée est de celles qui ne redoutent ni préoccupation, ni concurrence; elle ne demande aucun de ces dons brillants que vous êtes accoutumés à couronner dans l'orateur ou l'écrivain. Me sera-t-il permis, Messieurs, après tant d'illustres confrères qui l'ont si dignement remplie, de dire ici ce que j'en pense, et de la caractériser à mon tour?

Chaque année, l'Académie distribue les bienfaits d'un homme riche et bon, qui a voulu secourir d'âge en âge, de génération en génération, la vertu malheureuse, ou plutôt le pauvre donnant, au sein même de la misère, l'exemple des plus nobles ou des plus touchantes vertus. Mais cet homme généreux a-t-il voulu seulement tendre une main charitable à la vertu unie à l'infortune, ou M. de Montyon n'était-il pas trop éclairé lui-même pour se méprendre sur la véritable origine de sa belle action? N'appartenait-il pas, par ses lumières autant que par la beauté de son âme, à la philanthropie de cette époque, dont il avait partagé les nobles espérances, je dirai même les illusions?

Pendant longtemps, il faut bien le reconnaître, le christianisme seul, proclamant non l'égalité de condition, mais l'identité de vocation de la race humaine tout entière, avait montré que tous les hommes étaient appelés à la pratique des mêmes vertus, à la même dignité morale, à mériter une autre vie après celle-ci par les mêmes sacrifices, par les mêmes actions. Principe de sociabilité admirable, qui rend celui qui obéit, et qui doit obéir, respectable aux yeux de celui que

Digitized by Google

la Providence appelle à commander, qui maintient l'égalité avec la hiérarchie, la discipline avec l'indépendance, la liberté avec l'autorité, et répartit entre tous, avec une équité inflexible, abstraction faite du rang et de la fortune, les seuls vrais biens que nous soyons appelés à recueillir, je veux dire l'estime, la reconnaissance de nos semblables, et les récompenses du ciel.

Ces notions si vraies, si simples, quoique si élevées, sur la nature de l'homme et sa destination sur la terre, étaient sorties de l'Évangile; les orateurs et les moralistes chrétiens les avaient propagées depuis plusieurs siècles, et elles étaient entrées dans le domaine de la raison humaine, où la philosophie, méconnaissant parfois leur origine, s'était emparée d'elles pour s'en enorgueillir. Elles avaient pénétré dans tous les esprits, dans tous les cœurs, et devaient changer, sinon la forme des sociétés, du moins la pratique des différents rapports des hommes entre eux; elles obligeaient les humbles à s'honorer eux-mêmes, les forts à justifier leurs forces. Le lien commun, évident, entre les uns et les autres, c'était l'identité, l'égalité de vocation, c'était cette vérité révélée pour le chrétien, et démontrée pour le philosophe, que tous les hommes étaient appelés à la même beauté morale, à recevoir les mêmes récompenses, quelles que fussent d'ailleurs les circonstances mobiles, prospères ou misérables, qui accompagnent le passage de chacun ici-bas.

L'œuvre de M. de Montyon porte le caractère de son époque; philanthropique et libérale, elle a moins pour objet de secourir l'infortune que de faire ressortir ces vertus pratiquées sous le toit du pauvre, et qu'on accusait le passé de n'avoir pas su reconnaître ou découvrir. Ce but a-t-il été at-

Digitized by Google

teint? Je n'hésite pas à l'affirmer. Je n'en voudrais pour preuve irrécusable que la réunion des pièces authentiques qui, depuis vingt-trois ans, vous ont été adressées, et le recueil des livrets rédigés sous les yeux et par les soins de votre secrétaire perpétuel pendant cette même période. La nature, la spontanéité des actions que vous avez récompensées, la simplicité des vertus, l'ignorance bien souvent de ceux qui les exercent, rendraient impossible de croire, même aux esprits les plus chagrins, que la prévoyance de vos encouragements, ou le désir secret de vos récompenses, aient altéré en rien la pureté ou le mérite des actes dont l'éclat de vos suffrages a fait des exemples pour tous. Honorons donc la mémoire du fondateur des prix de vertu. De tous les sentiments, le plus utile à répandre dans les classes inférieures, le plus propre à préserver l'extrême misère de la dégradation morale qui en est trop souvent la suite, c'est le respect de soi-même. Or, je le demande, le pauvre, dont la belle action ou la conduite vertueuse a, je ne dirai pas seulement obtenu le prix, mais mérité d'être racontée dans cette solennité annuelle, n'a-t-il pas une autre conscience de lui-même, ne se respecte-t-il pas davantage? Assurément, il ne devient pas impeccable; l'homme, à quelque perfection qu'il s'élève, reste capable de bien et de mal jusqu'à ce qu'il ait rendu sa dépouille à la terre. Mais si celui qui aurait reçu le pur et éclatant honneur de vos suffrages se laissait plus tard entraîner au mal, je dirai même au crime, il ne pourrait en supporter la honte, vous lui auriez appris à rougir (1).

---

(1) Les journaux ont annoncé dernièrement qu'une femme ayant ob-

Digitized by Google

Je me hâte d'arriver aux faits dont vous m'avez confié la tâche consolante de présenter le récit. Que seraient, en effet, les paroles, même les plus graves et les plus éloquentes, auprès de ces traits qui surpassent l'esprit et saisissent le cœur? Le bien, le véritable bien est plus cher aux hommes qu'ils ne le pensent eux-mêmes. Racontez-le, exposez-le tel qu'il est, sans ornement surtout, sans le mettre en contact avec l'esprit, tel qu'il sort du cœur, et vous verrez les plus secs s'attendrir, les plus durs s'émouvoir, et s'accomplir sous vos yeux cette belle loi de la Providence, qui a doué d'une sympathie inévitable tout ce qui est bon à imiter. Et d'abord, Messieurs, je commencerai par annoncer, pardonnez-moi le mot, une bonne nouvelle: c'est qu'il s'est rencontré deux exemples, que dis-je? deux vies entières si admirables, que l'Académie, se sentant dans l'heureuse impossibilité de choisir entre elles, leur a partagé le prix.

Dans une commune rurale du département du Rhône, à Saint-Étienne-la-Varenne, naissait, en 1802, un enfant qui reçut le nom de Madeleine Saunier. La famille qu'il venait accroître était déjà nombreuse, pauvre et honnête également. Constatons-le, Messieurs, Madeleine Saunier eut des parents estimables, fut pleine de foi, de religion, dès son berceau; mais là se bornèrent pour elle les secours visibles de la Providence, à moins de regarder la carrière que vous lui verrez

---

tenu un des prix de vertu décernés par l'Académie, se trouvait sous la prévention du crime de vol domestique. Cette femme a nié d'abord, avec opiniâtreté, qu'elle fût coupable des faits qui lui étaient imputés, et se voyant ensuite sur le point d'être convaincue, elle n'a pu supporter sa honte et s'est pendue de désespoir.

Digitized by Google

parcourir comme une de ces saintes missions auxquelles il est d'autant plus permis de croire, que jamais ceux qui les ont reçues ou qui les remplissent ne sont tentés de se les attribuer. Madeleine, dans son enfance, s'était consacrée d'elle-même au soutien de ses jeunes frères et sœurs; les jeux de son âge ne tenaient aucune place dans sa vie; mais elle s'était réservé des jouissances qu'elle entourait d'un certain mystère, et dont en particulier elle avait dérobé la connaissance à tous ses parents. Emportant chaque jour aux champs sa frugale nourriture, elle en distribuait une portion aux pauvres du voisinage, et ne leur demandait en retour que de lui garder le secret. Cependant le dévouement, le courage n'empêchent pas la nature d'avoir ses droits; le développement physique de Madeleine eut à souffrir du peu de nourriture; elle se livrait à des fatigues qui excédaient ses forces. Des infirmités précoces vinrent l'atteindre, mais ne purent ralentir l'essor de son ardente charité. Devenue plus âgée et plus indépendante, le bien qu'elle fit dépassa toutes les limites de la vraisemblance, je dirai presque du possible.

Ne nous lassons jamais d'admirer, Messieurs, cette force, cette puissance surnaturelle que donne l'abnégation de soi-même, l'absolu dévouement. Cet être faible, dont les privations et la misère avaient déjà miné l'existence, franchissait de longues distances pour aller porter ses soins ou le fruit de ses sacrifices à de plus malheureux que ceux qu'elle aurait trouvés auprès d'elle; et lorsqu'elle avait épuisé toutes ses chétives ressources, lorsqu'elle se voyait en présence de douleurs qu'elle ne pouvait plus soulager, elle s'imposait une tâche plus rude que toutes les autres, celle de fléchir l'insensibilité de l'égoïsme, d'affronter le refus brutal ou glacé de

Digitized by Google

l'aisance sans pitié, pour rencontrer parfois quelque sympathie, et obtenir quelque moyen de secourir ceux qu'elle avait laissés sans espoir. C'est au chevet des malades que nous verrons briller surtout cette physionomie céleste; c'est là que, surmontant toutes les répugnances naturelles, dépouillant en quelque sorte toutes les faiblesses de la terre, nous allons la voir centupler ses facultés et ses forces pour consoler ceux qui pleurent, soulager ceux qui souffrent, ou les diriger vers le ciel en les faisant mourir en paix. Ainsi, pendant quinze ans, elle a fait vivre le nommé Nesme, aveugle, avec sa fille idiote. Chaque jour elle partait et faisait à pied une demi-lieue pour donner à l'aveugle et à sa fille leur nourriture, et, ce qui était plus difficile, le courage d'attendre et de vivre encore jusqu'au lendemain. Pendant quinze ans, Messieurs, je l'ai relu et constaté avec soin dans les renseignements qui nous ont été transmis; quinze ans, pendant lesquels se répètent tous les jours des actes dont un seul suffirait pour embellir, honorer toute une vie; c'est ce que la religion, la foi en Dieu seule explique, l'humanité n'y suffit pas. — Voulez-vous un autre exemple? A la même distance de la demeure de Madeleine, au hameau des Grandes-Bruyères, il existait une fille infortunée, couverte d'une lèpre si repoussante, que sa famille, hélas! oui, sa famille l'avait abandonnée. Reléguée dans une étable, Marie Carrichon n'eut, pendant dix-huit mois, que Madeleine pour l'approcher. Un cœur comme celui de Madeleine, il faut le dire, devait battre bien fort à la vue de cet excès de dénûment et de souffrance, à l'idée de cette créature humaine de laquelle toute pitié, toute sympathie s'était retirée. Aussi deux fois par jour elle se rendait auprès d'elle, moins encore pour lui porter le peu

Digitized by Google

de nourriture qu'elle pouvait prendre, que pour rendre moins douloureuses des plaies qu'elle parvenait ainsi à panser plus souvent. Sa vertu reçut ici sa récompense : Marie Carrichon exhala son âme entre les bras de Madeleine, qu'elle bénissait après Dieu, en qui Madeleine lui avait appris à placer toutes ses espérances.

Au mois de novembre 1840, lors des inondations du Rhône, Madeleine faillit périr en traversant un torrent débordé entre Saint-Étienne et le hameau de la Grange-Maçon, où demeurait une autre femme nommée Liottard, à laquelle elle portait des secours quotidiens. On lui reprochait son imprudence : *Que voulez-vous?* répondit-elle, *je n'y étais pas allée hier, je ne pouvais y manquer aujourd'hui.*

Je terminerai par un trait qui surpasse peut-être tous ceux dont cette vie presque surnaturelle est remplie. Je l'ai réservé pour le dernier, quoiqu'il ait précédé celui que je viens de raconter. On était au plus fort de l'hiver rigoureux de 1835; Madeleine Saunier avait découvert au loin, dans la campagne, une femme appelée Mancel, dont la retraite ressemblait plutôt à celle d'une bête fauve qu'à l'asile d'une créature humaine. La femme Mancel, depuis longtemps malade, voyait approcher son dernier moment. Madeleine, assise à son chevet, ne la quittait plus. C'était vers la fin d'une longue nuit; une neige épaisse couvrait la terre, un vent glacé soufflait et ébranlait les parois où s'abritaient tant de misère et de charité. Madeleine, pour combattre le froid mortel qui se joignait à tant d'autres souffrances, avait allumé quelques morceaux de bois vert, qui remplissaient la hutte de fumée, et incommodaient d'autant la malade, en proie aux convulsions de la mort, lorsque la porte, fermée seule-

Digitized by Google

ment par une pierre qui la butait à l'intérieur, s'entr'ouvre et laisse apercevoir un loup affamé prêt à s'élancer sur Madeleine ou à disputer à la mort sa proie. Madeleine, épouvantée, seule eût pris la fuite; elle s'élance pour défendre le dépôt que la Providence a placé dans ses mains; elle tient ferme, repousse, contient la pierre et la porte, rassemble quelques autres obstacles, ne cesse de pousser des cris, qu'elle varie pour que l'animal féroce croie avoir affaire à plusieurs personnes à la fois. Ses forces s'épuisaient. Rassurez-vous, Messieurs, le jour paraît et le loup s'éloigne. Quelques heures après, la femme Mancel avait cessé d'exister. Vous croyez que Madeleine se tient quitte envers elle et ne songe qu'à regagner son village?... non : son respect pour la forme humaine, sa piété envers son semblable, ne lui permettent pas d'abandonner ainsi les restes de cette créature dont elle avait longtemps soulagé les souffrances, et tout à l'heure encore défendu au péril de sa vie les derniers moments. Elle frémit à l'idée du loup revenant dans la chaumière; elle court au paysan le plus voisin, et le supplie de permettre qu'elle dépose chez lui la dépouille de sa pauvre Mancel. Sa prière est exaucée; aussitôt elle disparaît, charge sur ses épaules le pieux fardeau, et sa mission providentielle enfin accomplie, tombe à genoux et remercie Dieu d'avoir béni ses efforts. Jugez de son bonheur, Messieurs, lorsqu'elle sut que l'animal contre lequel elle avait héroïquement lutté était revenu la nuit suivante, et que ses pas, imprimés sur la neige et dans la cabane, lui prouvèrent jusqu'à quel point son courage était récompensé!

L'Académie n'avait pas été la première à découvrir l'asile de Madeleine Saunier; sur le trône, veille une princesse dont

Digitized by Google

la charité pénètre jusque dans les plus obscures retraites de la misère ou du malheur. Invisible comme la Providence, sa main, qu'elle dissimule, dispense d'un bout de la France à l'autre les consolations et les secours. Ce serait la trahir que d'insister davantage; mais cette identité de vocation, cette égalité devant Dieu, dont je parlais pour tous les hommes, pourquoi le trône ne la réclamerait-il pas à son tour? Est-il, je le demande, un plus beau spectacle, sur la terre, que celui de la bonté, de la charité, que dis-je? de toutes les vertus unies au rang suprême, et répandant au loin des exemples qui méritent d'être mis au premier rang des bienfaits! Ne les voyons-nous pas déjà suivis, Messieurs, ces exemples, autour de celle qui les donne? Demandez à Madeleine, elle vous parlera d'une autre princesse dont elle a aussi reçu les secours, et que la France aime et respecte en la voyant marcher sur les traces de celle qu'elle a nommée sa mère.

Je passe au second prix donné par l'Académie : c'est encore toute une vie dont j'ai à vous présenter le tableau. Au lieu du dévouement passionné, héroïque et chrétien de Madeleine Saunier à l'humanité souffrante, nous verrons une jeune fille de seize ans, s'ignorant elle-même, entrer au service d'honnêtes époux, s'attacher à eux toujours davantage à mesure qu'elle leur devient plus nécessaire; les perdre, transporter son attachement à leur enfant, qui ne peut non plus se passer d'elle; et de génération en génération, retenue toujours par le bien qu'elle fait, se consacrer durant trente-six années à cette même famille, sans que les chances de fortune qu'on lui offre, ni les infirmités qui l'accablent, fassent hésiter un seul instant son dévouement. Marie-Catherine Nainville, surnommée Manette, est née à Sanderville, dans le dé-

Digitized by Google

partement d'Eure-et-Loir. Entrée en 1808 chez M. et Mme de Létan, avec lesquels, jusque-là, elle n'avait eu aucun rapport, Manette s'aperçut, au bout de deux années, que la santé de sa maîtresse s'altérait, et que l'aisance de la maison diminuait tous les jours. Elle n'avait que dix-huit ans, et ne savait pas encore que l'instinct le plus impérieux de son âme, sa vocation la plus irrésistible, seraient de s'attacher aux êtres dont elle aurait été le soutien, et de se dévouer à leur personne, avec cette même ardeur que Madeleine Saunier ressentait pour le principe lui-même de toute bienfaisance, de toute charité. Depuis que les souffrances de madame de Létan devenaient plus cruelles, et que le malheur qui planait sur les deux époux se faisait pressentir, Manette se révélait, pour ainsi dire, à elle-même. Non-seulement elle était devenue la garde-malade la plus intelligente, la plus affectionnée, mais ses mains avaient appris à multiplier, à perfectionner leur travail pour subvenir aux besoins de sa maîtresse, qui ne tarda pas à expirer dans ses bras.

M. de Létan, hors d'état de remplir les devoirs d'une petite place, dont le salaire ne suffisait même pas à son existence, se vit non-seulement dans l'impossibilité de rien donner à Manette sur ses gages déjà fort arriérés, mais aussi dans l'impuissance de se procurer pour lui le plus strict nécessaire. Que fait alors Manette? elle se partage entre la nuit et le jour. Le jour, elle soigne, elle ne quitte pas M. de Létan, dont la faiblesse et le mal allaient croissant; et la nuit, elle travaille pour le nourrir. Enfin, en 1814, quatre ans après qu'elle avait fermé les yeux et enseveli à elle seule sa maîtresse, elle rendait les mêmes et religieux devoirs à son maître. Les deux époux étaient morts insolvables, et Manette eut la

Digitized by Google

douleur de voir leurs meubles délabrés vendus par les créanciers. Mais il restait une orpheline à laquelle Manette pouvait encore se consacrer. La Providence sembla un moment bénir ses efforts. Un mari se présenta; M. Lhoste, possesseur d'une modique somme, que le travail pouvait augmenter, épousa mademoiselle de Létan. Puis, ayant risqué et perdu tout ce qu'il avait dans une entreprise industrielle, M. Lhoste se trouva bientôt avec sa femme et son enfant dans la dernière détresse. Il devait à Manette, pour ses gages accumulés, plus d'argent qu'il n'en avait jamais possédé, et celle-ci restait non pas seulement l'unique serviteur du père, de la mère et de l'enfant, mais encore leur soutien, je dirai même leur protection. C'est alors qu'une personne âgée et riche, habitant la même maison, et témoin journalier du dévouement de Manette, eut l'idée sacrilége de l'enlever à ses maîtres infortunés pour se l'attacher. Elle offre d'abord à Manette 10,000 fr. et de bons gages si elle veut la suivre, puis 20,000 fr.: singulière illusion de la richesse, qui croit que tout s'achète, et ne s'aperçoit pas que Manette n'eût plus été Manette, si elle se fût seulement sentie hésiter. Au lieu de cela, cette noble fille refuse sans colère, naturellement, simplement, comme on répond à qui se trompe, et redouble d'efforts, de veilles, de privations, pour subvenir à toutes les nécessités de cette famille qui venait de s'accroître encore par la naissance d'un second enfant. Une vie comme celle de Manette fortifie l'âme, mais aux dépens du corps. Déjà elle n'était plus jeune, et sa santé se ressentait de tant de privations et de sacrifices; telle est cependant la puissance du dévouement véritable, qu'il élève presque toujours les forces de l'être dont il s'empare au niveau du malheur qu'il veut secourir. Ruiné, accablé de

Digitized by Google

cuisants chagrins, M. Lhoste fut tout à coup frappé d'épilepsie. C'est dans les bras de Manette qu'il passait ses horribles accès. Madame Lhoste, tombée elle-même dans un affaiblissement qui s'étendait jusqu'aux facultés morales, était hors d'état de venir en aide à son époux. Et ne croyez pas que Manette eût une de ces organisations impassibles que rien n'ébranle et ne rebute; loin de là : le spectacle hideux qu'elle avait sous les yeux eût été contagieux pour elle, si elle n'eût été préservée par l'ardeur de son dévouement. Seule en face du malheureux épileptique qui la couvrait de son écume, elle le contenait, l'apaisait, et ne s'en séparait pas qu'elle ne l'eût remis, calmé et soulagé, dans son lit. Il mourut, et elle fut seule encore à recueillir son dernier soupir et à s'occuper de sa sépulture.

Souffrante et malade elle-même, la voilà restée avec la fille de ses premiers maîtres, la veuve Lhoste et sa petite fille. Mais, comme si la Providence se fût complu à montrer dans Manette toute la beauté du cœur humain, lorsque le dévouement l'inspire, de nouvelles et plus rudes épreuves l'attendaient. Madame Lhoste, atteinte d'une paralysie au cerveau, tombe en enfance; le sentiment que Manette lui portait semble alors changer de nature. Il devient celui d'une mère. Même tendresse, même sollicitude dans tous les instants. Elle lève, habille madame Lhoste, la couche, la fait manger, ne lui adresse que d'affectueuses ou compatissantes paroles. Heureuse lorsqu'elle peut ramener le sourire sur ces lèvres, si tristement inanimées, par quelque innocent artifice, ou par un de ces refrains mélodieux qu'elle lui chante et que sa maîtresse aimait autrefois. C'est en portant madame Lhoste dans ses bras et la replaçant dans son lit, que Manette sentit

Digitized by Google

en elle soudainement un craquement, une douleur : elle était estropiée pour le reste de ses jours. Cette pieuse et admirable fille ferma encore les yeux de madame Lhoste : c'était la quatrième personne de cette famille infortunée qu'elle déposait dans la tombe, après lui avoir consacré son existence ici-bas, la quatrième qu'elle rendait à Dieu, et si j'ose le dire, qu'elle n'aurait jamais rendue qu'à lui. Mais sa mission n'était pas achevée. Cette même personne qui avait cru à l'argent le pouvoir d'enlever Manette aux objets de son dévouement, en apprenant la mort de madame Lhoste, crut le moment favorable. et renouvela ses propositions. « Vous êtes libre main-« tenant, fit-elle dire à Manette. — Libre! répondit celle-ci : « la fille de ma maîtresse n'existe-t-elle pas encore? Moins « que jamais je m'appartiens, puisque je suis son seul sou-« tien. »

Manette se consacra, en effet, à l'éducation de cet enfant, dernier rejeton de deux générations dont elle avait été l'ange gardien. Aujourd'hui encore, et âgée de cinquante-deux ans, elle poursuit cette même tâche ; elle élève mademoiselle Lhoste et dirige son éducation avec un succès que le ciel lui devait bien pour récompense. Me serait-il permis de m'arrêter un moment en terminant ce récit, pour contempler cette série de belles actions, de sublimes vertus, qui pendant trente-six ans ont rempli la carrière d'une pauvre fille obscure et ignorée? Plus nous chercherons en nous-mêmes, plus nous irons jusqu'au fond de notre nature morale, et plus nous constaterons qu'il n'est pas donné à l'humanité d'atteindre plus haut que Madeleine Saunier et Manette ne sont arrivées par leurs vertus. Et pourtant, Messieurs, sans M. de Montyon, sans cette solennité, elles auraient passé inconnues sur la terre; la

Digitized by Google

bienfaisance particulière eût pu les secourir, mais nous aurions perdu l'édification de leurs exemples, et nous n'aurions pas éprouvé cet attendrissant respect, cette pénétrante admiration que leurs vertus inspirent et qui inclinent les cœurs à les imiter.

M'excuserai-je devant cette assemblée de m'être étendu avec trop de complaisance sur la vie de ces deux filles, entre lesquelles l'Académie a partagé le prix en leur donnant à chacune 3,000 francs? Je l'avouerai sans embarras, j'étais ému, entraîné, charmé par le spectacle de tant de vertus unies à tant d'indigence, et de la vocation sublime de l'homme, se révélant sous le toit du pauvre, dans tout son éclat. Mais je craindrais d'abuser de l'attention de ceux qui m'écoutent, d'affaiblir même les impressions qu'ils peuvent avoir reçues, en reproduisant des récits de même nature, et cependant, je dois le dire, quelquefois aussi touchants. Tant de beaux traits, de vies dédiées au bien, ont été de tous les points du royaume portés cette année à la connaissance de l'Académie, qu'elle a cru devoir distribuer encore sept médailles, chacune de 1,000 fr., et huit de 500 fr. Celles de 1,000 fr. sont données à Marguerite Leymarie, femme Pouyadoux, aux demoiselles Point et Ansart, aux époux Trotot, à Marie Delaforge, et aux nommés Jean-Baptiste Festin et Ignace Quéter, pour des actes de bienfaisance et de dévouement à l'humanité, dont le détail se trouvera dans le livret destiné à répandre de tels exemples dans toutes les communes de France. Les médailles de 500 fr. ont été accordées à Pierre Ruche, Marie Goutelle, Louise Perrin, aux époux Busson, à la veuve Gobin, à Marie Ardaillon, au gendarme Marteau, et à Françoise Colin. Enfin l'Académie a voulu qu'une mention très-honorable fût faite,

Digitized by Google

dans le rapport de son Directeur, des actes de charité chrétienne dont se compose la vie entière de madame Postel, supérieure des sœurs de la Miséricorde, établies à Saint-Sauveur le Vicomte, arrondissement de Valognes, et de la fondation du sieur Lacourtyade, demeurant à Saint-Sever, département des Landes, fondation qui a pour but le soulagement de la classe ouvrière et indigente.

L'Académie, Messieurs, aurait cru qu'elle n'avait pas accompli toute sa mission, celle que M. de Montyon lui a confiée, si elle était demeurée indifférente ou silencieuse en présence du fatal événement dont Paris restera longtemps attristé. Assurément, il n'y a pas de vertu sans moralité. Si le mot *virtus* pour les anciens voulait dire force, énergie, courage, le mot *vertu*, pour des chrétiens, ou même aux yeux de la morale éclairée de notre époque, exprime avant tout une idée morale; et la vertu, pour nous, est inséparable de l'honnêteté. Il n'en faut pas moins encourager, récompenser, et de la façon la plus éclatante, ces traits de courage, de dévouement, ou plutôt d'abnégation spontanée, par lesquels l'homme risque sa vie pour sauver celle de son semblable. L'acte est moral et beau, quelle que soit la moralité d'ailleurs de celui qui s'en montre capable. L'Académie aurait donc méconnu, cela est certain, les intentions de M. de Montyon, si elle ne s'était pas associée au sentiment public en proclamant ici les noms de ceux qui ont acquis le plus de droits à la reconnaissance de tant d'infortunés, dans la catastrophe arrivée au chemin de fer de la rive gauche, le 8 mai dernier. Le premier qui ait attiré ses regards, est celui de Piart, brigadier de gendarmerie à Meudon. Plusieurs fois, et au péril de ses jours, ce brave homme s'est précipité dans la fournaise, et il en a retiré trois

Digitized by Google

victimes qui allaient succomber. Un tel dévouement, Messieurs, se retrouve souvent dans ce corps d'élite, qui rend journellement au pays de si bons services. Mais le roi a, sur-le-champ, donné à Piart la récompense qu'il eût préférée à toutes les autres, la croix de la Légion d'honneur. L'Académie a donné trois médailles : la première à Thévenot, ouvrier typographe; la seconde à Testefort, cocher de madame la duchesse de Talleyrand, au courage, à l'intrépidité desquels plusieurs personnes ont déclaré qu'elles devaient d'avoir été arrachées à la mort; la troisième au jeune Virieux, qui cheminait sur ce fatal convoi, en revenant de visiter son frère à Saint-Cyr. M. de Virieux, échappé comme par miracle, s'élance au milieu du gouffre embrasé; il en sort avec une victime qui allait y périr; mais il en sort pour s'y plonger deux fois encore, et ne peut se séparer de tant de malheureux dont il espère toujours qu'il pourra sauver un de plus. Pourquoi ne rappellerions-nous pas ici, Messieurs, les écrits d'une piété si douce et si éclairée, sortis de la plume de sa mère, et qu'elle dédiait avec toute son existence à l'éducation de ses enfants? Pourquoi ne signalerions-nous pas, en passant, les fruits de l'éducation tout aussi bien que les dons de la nature? Je terminerai en nommant le jeune Clarac, élève en pharmacie, qui, tout blessé qu'il était, s'est jeté au milieu du feu, et a sauvé un élève de l'École polytechnique, appelé Guillot; l'étudiant en médecine Labat et le jeune Deschaux, qui ont rivalisé tous deux de courage et de dévouement. J'éprouve le regret, je le déclare, que les bornes de ce discours ne me permettent pas de raconter avec plus de détails tant de traits qui honorent l'humanité. Tous les ans le gouvernement publie le compte rendu au roi de la justice criminelle. A côté de ce

Digitized by Google

tableau des crimes commis et des châtiments infligés qui glace d'une horreur et d'une épouvante peut-être salutaires l'âme du lecteur, je voudrais que l'on plaçât le tableau de ces vertus du pauvre, que nous devons à M. de Montyon de pouvoir mettre en lumière. Je demanderais aussi que les vertus du riche ne fussent pas oubliées, et que le pauvre apprît ce qu'il ne sait pas assez : c'est que dans aucun pays du monde il n'existe autant que chez nous de sympathie, je dirais presque de fraternité, entre les différentes classes de la société. Nulle part le riche ne vit plus rapproché du pauvre; nulle part il ne se souvient autant qu'il est enfant du même Dieu, qu'il marche vers le même but, et que les bonnes actions ne sont pas seulement le chemin du ciel, mais la source des plus grands plaisirs qu'il nous soit donné de goûter sur la terre.

Bossuet, dans son oraison funèbre de la princesse palatine, de cette Anne de Gonzagues, « qui réunissait, disait-il, en « elle, avec le sang de Gonzagues et de Clèves, celui des Pa- « léologue, celui de Lorraine, et celui de France, par tant de « côtés, » croyait ne pouvoir élever plus haut la gloire des ancêtres de cette princesse qu'en faisant ressortir l'immensité de leurs aumônes; « le duc son père, ajoute-t-il, avait fondé « dans ses terres de quoi marier tous les ans soixante filles; » et Anne de Gonzagues, digne elle-même d'un tel père, écrivait à celui qu'elle chargeait de répandre ses dons : « Je suis « ravie que l'affaire de nos bonnes vieilles soit si avancée; « achevons vite, ôtons vitement cette bonne femme de l'éta- « ble où elle est et la mettons dans un de ces petits lits; » et ailleurs : « Dieu me donnera peut-être de la santé pour « aller servir cette paralytique; au moins je le ferai par mes « soins si les forces me manquent; et, joignant mes maux

Digitized by Google

« aux siens, je les offrirai plus hardiment à Dieu. » Avais-je raison, Messieurs, de m'écrier, le jour où je recevais l'insigne honneur de m'asseoir au milieu de cette illustre compagnie, que *la France est le pays de l'aumône?* — Oui, la France de tous les temps, de toutes les époques, a été le pays de la bienfaisance, de la sympathie pour le malheur, de l'égalité devant Dieu avant d'être celui de l'égalité devant la loi : puissent notre civilisation et nos lumières ne rien ôter, ajouter même aux qualités du cœur! puissions-nous dans notre société nouvelle ne former qu'une seule et même famille, où le pauvre sans envie et le riche sans défiance remplissent chacun les devoirs que la Providence leur impose et donnent l'exemple des mêmes vertus!

Digitized by Google

Digitized by Google

DISCOURS

DE M. FLOURENS,

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

20 JUILLET 1843.

MESSIEURS,

En instituant des prix de vertu, il semble que M. de Montyon ait voulu fonder l'enseignement pratique de la morale.

Observateur aussi éclairé que bienveillant, il vit les instincts généreux du peuple former partout les premières bases des sociétés humaines; il vit partout des malheurs, mais à côté du malheur il vit partout la compassion; et l'inépuisable charité lui parut établie de Dieu pour servir de contre-poids éternel au mal éternel qui est sur la terre.

La Providence est le dernier mot de toutes les études sérieuses. Newton la découvrait dans l'ordre, admirable et un, qui régit les mondes; Descartes la prouvait par l'intelligence; M. de Montyon la trouva dans le cœur de l'homme.

Digitized by Google

En effet, toutes ces vertus qu'une pieuse fondation nous a révélées, ces dévouements, ces courages, ces abnégations sublimes, toutes ces vertus sont de Dieu, et la Providence est partout où est la bonté.

Cette année, comme toutes les autres, l'Académie a reçu de nombreux rapports sur les faits les plus méritoires ; et, cette année comme toutes les autres, elle regrette de ne pouvoir présenter à la reconnaissance publique tout ce qui lui a paru digne d'estime.

Une pensée, du moins, la console : c'est que le petit nombre de belles actions auxquelles elle s'est arrêtée suffirait seul pour prouver que M. de Montyon ne s'est point trompé, que l'homme tel qu'il l'a vu est bien le véritable homme, que l'héroïsme anime toujours cette terre, et que la charité fait toujours des miracles.

Il est, au sein de nos grandes populations, des êtres privilégiés, inconnus de tous, excepté des malheureux qu'ils soulagent, et qui semblent ne vouloir que Dieu pour témoin de leurs bonnes actions.

Près de l'enceinte même où je parle, à l'étage le plus élevé d'une maison modeste, est une petite chambre où l'on ne voit qu'un fauteuil, qu'un lit, qui n'a pour ornement qu'un crucifix : c'est là que demeure mademoiselle Pierrette Linet ; c'est là qu'une femme de soixante et seize ans travaille dix-huit heures par jour, s'impose les privations les plus dures, vend ses meubles, ses effets, se cache à tous, et accomplit, dans le silence, un de ces beaux et rares dévouements qui, une fois connus, deviennent un titre d'honneur pour l'humanité entière.

Mademoiselle Linet comptait déjà soixante années, rem-

Digitized by Google

plies de bonnes œuvres, lorsque près d'elle, dans une mansarde voisine de celle qu'elle occupe, vint se réfugier une pauvre et vieille femme, madame Billy, veuve d'un ancien employé des postes.

Madame Billy n'avait, pour tout moyen d'existence, qu'une pension viagère de 30 francs par mois. Mais le dénûment, la misère, n'étaient pas ce qui l'affligeait. Tristement parvenue au terme de la vie, une douleur profonde accablait son âme : sa fille était infirme, idiote, sourde, muette. Où lui trouver un appui, et comment supporter l'idée de la laisser seule ?

Chaque jour ajoutait au désespoir de la pauvre mère, lorsque mademoiselle Linet, émue de compassion sur tant d'infortunes, vint doucement s'initier aux chagrins de la mère, aux besoins de la fille, et se placer, comme une seconde Providence, entre ces deux êtres.

Alors madame Billy put mourir ; et, à sa dernière heure, confiant sa fille à son amie, elle entendit celle-ci répéter : « Jamais, non jamais je ne la quitterai. »

Ne songeant plus qu'à remplir cet engagement sacré, mademoiselle Linet a commencé, à soixante-cinq ans, une tâche de dévouement pour laquelle elle s'est inspirée de toute une tendresse de mère.

A peine madame Billy eut-elle fermé les yeux, que mademoiselle Linet fit transporter la pauvre orpheline dans son petit réduit. Là il n'y avait qu'un lit, ce lit fut pour la malade. Mademoiselle Linet travaillait déjà dix heures par jour ; elle en travailla quinze, elle en travailla dix-huit ; quand le travail ne suffit plus, elle vendit ses meubles.

Que ne peut la passion de la charité ? Jusqu'alors un seul

Digitized by Google

être au monde avait pu comprendre les gestes et les sons inarticulés de la malheureuse infirme : l'ingénieuse vertu de mademoiselle Linet lui donna la clef de ce langage.

Depuis onze ans, elle cache sa charité de tous les instants. Elle a toutes les inquiétudes, tout l'amour troublé d'une mère, sans en avoir jamais eu les joies ni les espérances : jamais un sourire, jamais une marque d'affection ne la payent des soins qu'elle prodigue; et quand on lui parle de l'impossibilité de continuer à son âge cette vie de perpétuels sacrifices et d'une résignation surhumaine, elle lève les yeux au ciel, et de là les portant sur sa fille adoptive, elle répond avec confiance : « Je l'ai reçue de sa mère, et je ne la rendrai « qu'à Dieu. »

L'Académie décerne à mademoiselle Linet un prix de 3,000 francs.

Nous venons de voir, Messieurs, tout ce que peut la charité, inspirée par la sensibilité douce et patiente d'une femme. La charité de l'homme est surtout dans le courage uni à l'humanité, dans le dévouement intrépide.

Cette année, l'Académie est assez heureuse pour avoir à proclamer les noms de deux hommes dont la vie entière n'est qu'une suite des plus beaux faits : l'un de ces hommes est Jean Prévot, l'autre est Gilbert Bellard.

Jean Prévot est un ancien marin, attaché depuis seize ans, comme surveillant, au port de Libourne.

Placé sur le bord de la mer et au confluent de deux fleuves, les occasions de dévouement ne devaient pas lui manquer, et il n'a manqué à aucune. Pour lui, l'héroïsme est une vertu de chaque jour. Il vit au milieu de la tempête. Si un vent d'orage s'élève, si une tourmente s'annonce,

Digitized by Google

Prévot est là, toujours là, toujours prêt à disputer aux flots leurs victimes.

Jeune encore, les périls qu'il a tant de fois bravés ont usé sa vie, dont chaque année peut être comptée par un père rendu à sa famille, par un citoyen rendu à la patrie. Aucune infortune ne le trouve insensible. Père de cinq enfants, il partage souvent le fruit de son travail avec les malheureux qu'il sauve.

La population de Libourne est fière de Jean Prévot. Elle proclame avec orgueil son dévouement, son désintéressement, son intrépidité secourable. Un danger survient-il, tous les yeux le cherchent. L'aperçoit-on, un cri d'espérance se fait entendre.

Ses forces, son habileté, son courage sont le patrimoine de tous ceux qu'un péril menace. Vingt-sept familles lui doivent un père, ou un fils ou un frère; et vingt-sept voix reconnaissantes répondront à Dieu interrogeant une si belle vie.

L'Académie décerne à Jean Prévot un prix de 3,000 francs.

Gilbert Bellard est un de ces vieux soldats de l'empire qui ont puisé sous les drapeaux de nobles inspirations. Licencié en 1815, le département du Puy-de-Dôme, son pays natal, devint son asile. La commune d'Artonne le choisit pour garde champêtre; et, dès ce moment, Bellard sembla ne plus vivre que pour ses concitoyens.

Bientôt, un violent incendie est arrêté par les secours qu'il organise.

Plus tard, un jour d'une terrible inondation, il apprend qu'un village voisin, le village de Combronde, est presque entièrement submergé. Il y vole, arrache plusieurs habitants

Digitized by Google

à la fureur des flots; et, concevant tout à coup un moyen de donner de l'écoulement aux eaux, il entreprend un périlleux travail de mineur, et réussit; les eaux disparaissent.

Bellard se retire, mais le génie du bien l'accompagne. Un habitant d'Artonne, traversant la rivière qui a débordé, est entraîné dans le courant avec sa monture. Bellard accourt et le sauve : un peu plus loin, il tire de ce même courant deux vaches qui faisaient toute la fortune d'une pauvre famille.

A quelques jours de là, un métayer lui doit encore la vie.

Toujours Bellard brave les dangers; et cependant il est père, il chérit une nombreuse famille. Depuis quinze ans il a recueilli dans sa chaumière une vieille parente infirme, que son humeur difficile a fait abandonner par les siens. Compatissant autant que courageux, il associe les soins d'un fils qu'il donne à cette pauvre femme à ses devoirs de père. Quatre petits enfants attendent de son travail le pain de chaque jour, et s'acquittent par des caresses qui font tout le bonheur du vieux soldat. Un fils aîné, sa plus chère espérance, et dont le secours commençait à lui être si nécessaire, lui est enlevé par la conscription : Bellard, qui n'a pas oublié son vieil amour pour la patrie, se résigne; ce fils succombe sous les drapeaux, et pour la première fois l'âme forte de Bellard paraît abattue. Mais le ciel lui devait une consolation, c'est-à-dire une occasion nouvelle de dévouement, et bientôt le ciel la lui donne.

Le 25 juillet dernier, tandis que les cultivateurs d'Artonne et de Saint-Myon sont retenus au dehors par les travaux de la moisson, un orage épouvantable les surprend; une énorme trombe d'eau, s'abattant subitement, leur coupe toute re-

Digitized by Google

traite : la pluie, la grêle, poussées par un vent furieux, font déborder la rivière de Morge, torrent impétueux qui se précipite des montagnes voisines. Les propriétaires des usines établies sur cette rivière paraissent d'abord les plus menacés, et déjà Bellard est au milieu d'eux.

Mais il leur est bientôt enlevé : de plus grands dangers le réclament. Toutes les populations voisines sont accourues, et la terreur les glace. Sur un très-petit espace que les eaux vont infailliblement envahir, cinq malheureux se sont réfugiés, et attendent une mort contre laquelle tout secours humain semble impossible, car d'énormes troncs d'arbres, roulés par les eaux, se pressent, se heurtent, et rendent au plus habile nageur l'abord impraticable. Les cris de détresse de ces infortunés, les déchirantes supplications de leurs familles, portent la consternation à son comble. Leur pasteur désolé prie et gémit en les bénissant.

Enfin Bellard arrive; il voit, il comprend : au milieu du groupe de ces malheureux il distingue un père qui élève son jeune enfant et prie pour lui. Alors Bellard, le noble Bellard, s'adressant à ses concitoyens : « Je sais, leur dit-il, à quoi « je m'expose; si je péris, je vous lègue ma femme et mes « quatre enfants. »

Aussitôt il plonge et commence une lutte affreuse, car il ne peut ramener chacun de ces infortunés que l'un après l'autre, et n'arrive, prêt à succomber sous le poids de celui qu'il sauve, que pour songer à ceux qui restent, renouvelant pour chacun d'eux tout ce que le plus intrépide courage peut inspirer de plus héroïque.

Les cris d'admiration des populations entières, les larmes de reconnaissance des mères et des enfants le soutinrent sans

Digitized by Google

doute, car, après six heures d'affreux périls, tous furent sauvés, tous furent rendus à leurs familles.

L'Académie offre à Gilbert Bellard un prix de 2,000 francs.

Il est aussi, Messieurs, d'autres dévouements. Il est des serviteurs, généreux et fidèles, qui ne se comptent pour rien, qui comptent leur maître, tombé dans le malheur, pour tout, et qui ennoblissent leur état par leur vertu.

Telle est Marie Girard. Née de parents pauvres, elle fut, dès l'âge de onze ans, l'unique soutien d'un père infirme et d'une mère épuisée. Devenue orpheline, le besoin qu'elle avait de s'oublier pour les autres lui imposa de nouveaux devoirs.

Elle servait, depuis trente-neuf ans, à Étampes, une famille aisée, lorsque des événements imprévus ruinèrent ses maîtres. Marie, qui leur avait confié une somme de 3,200 francs, fruit d'une vie entière de travail et d'économie, vit son petit trésor emporté dans une faillite. Elle crut alors n'avoir qu'à consoler et à soulager : le produit d'un labeur forcé fut, chaque jour, apporté par elle dans la maison de ses maîtres.

Après quelques années de cette vie de privations, la fortune des époux Ménault parut, un moment, se relever. Marie, en partageant cette aisance temporaire, ne se permit rien pour elle : rigoureusement économe, elle songeait à un avenir, et ce n'était pas au sien.

Le jeune Ménault, arrivé à l'âge de s'établir, prit une maison de commerce à Rouen. En lui faisant ses adieux, Marie, qui avait amassé 1,200 francs, lui remit sa bourse. « Voilà « tout ce que je possède, lui dit-elle ; mais ne songe qu'à tes « parents, car je peux leur manquer. »

Digitized by Google

Le désir d'améliorer le sort de ces bons vieillards pousse le jeune homme à trop entreprendre; ses espérances sont trompées; il tombe malade. Marie quitte pour la première fois ses maîtres, vole à Rouen, et là tout ce que la tendresse d'une mère peut apporter de consolations est prodigué par elle. Cinq mois de soins et de veilles ne peuvent sauver les jours de son enfant d'adoption; il succombe, et laisse des créanciers qui viennent arracher à ses parents jusqu'à la maison qu'ils habitent. Ces derniers coups sont au-dessus des forces de la pauvre mère, que le chagrin réunit bientôt à son fils.

Marie reste seule alors avec un vieillard complétement infirme : ne voulant pas lui laisser le temps de connaître toute l'étendue de sa misère, elle loue une petite chambre, y rassemble quelques objets échappés au naufrage, y conduit M. Ménault. Là, son premier soin est de cacher à lui et aux autres que c'est du travail le plus rude qu'elle tire les ressources qui sauvent le maître qu'elle vénère, des secours de la pitié publique; elle le respecte trop pour ne pas imposer à tous le respect. La sérénité de son visage, le doux contentement qui lui vient du cœur, peuvent même laisser encore au vieillard quelque illusion de bonheur. Il est, dans ces âmes privilégiées, d'exquises délicatesses. Marie, qui, pour elle, oublie le nécessaire, se souvient que M. Ménault aime à lire son journal; il le trouve chaque matin à son réveil, et sa tabatière a toujours été scrupuleusement remplie.

Alliant ainsi le respect à un dévouement si persévérant, à une abnégation si pure, Marie Girard, à soixante et seize ans, après cinquante ans d'une vie consacrée à un maître qui, aujourd'hui, en a quatre-vingt-deux, paraîtra sans doute avoir bien mérité un prix de 2,000 francs.

Digitized by Google

Catherine Augé, de Neufchâteau, dans le département des Vosges, est encore un modèle admirable de dévouement.

Elle est, depuis trente-deux ans, l'unique soutien de l'être infortuné auquel elle s'est attachée. Vainement sa maîtresse elle-même l'a-t-elle conjurée plusieurs fois de ne pas associer sa vie, encore pleine d'espérances, à une existence brisée par le malheur. Le malheur n'a fait que redoubler la délicatesse, la fidélité, le courage de cette généreuse fille.

Veuve d'un capitaine de cavalerie, et conservant dans la position la plus rigoureuse toute sa noblesse d'âme, puisse aujourd'hui la respectable maîtresse de Catherine Augé, qui n'a pu s'acquitter elle-même d'une dette du cœur, apprendre, à quatre-vingts ans, avec quelque bonheur, que l'Académie décerne à sa vertueuse domestique un prix de 2,000 francs.

Deux médailles de 1,000 francs sont décernées : l'une à Anne Catton, pauvre journalière de Jussey (Haute-Saône), pour les soins gratuits qu'elle prodigue, depuis dix-neuf ans, à une famille d'idiots infirmes; l'autre au sieur Laury de Fontainebleau, qui, après avoir conquis sur nos champs de bataille la croix des braves par son courage, mérite d'y voir associé aujourd'hui, pour ses actes d'humanité, l'un des prix destinés à la vertu.

Neuf médailles de 500 francs chacune sont accordées pour des actions qui, toutes, mériteraient d'être racontées; car on verrait des êtres pauvres, qui n'ont rien et qui donnent; on verrait de bonnes femmes dont l'industrieuse charité a des secours pour toutes les infortunes, et qui font douter qu'il puisse exister des malheureux dans les lieux qu'elles habitent.

Enfin une médaille particulière de 1,000 francs a été votée

Digitized by Google

pour un fait que je crois devoir citer, parce qu'il nous montre jusqu'où peuvent aller, dans une classe pauvre, la délicatesse de l'honneur et la distinction exquise des sentiments.

Il y a quelques années que, dans la petite ville de Provins, une famille honnête fut complétement ruinée par des entreprises hasardeuses. Après avoir donné tout ce qu'il possédait, le malheureux père, âgé et incapable de travail, devait encore près de 4,000 francs.

Déclaré insolvable, et n'ayant que des enfants mineurs, ses créanciers l'abandonnèrent. L'un de ces enfants était une jeune ouvrière de quatorze ans, qui travaillait depuis plusieurs années pour s'amasser une dot qui lui permît d'entrer dans la vie religieuse. C'était là l'unique objet de ses vœux.

Aussitôt que le désastre de sa famille lui fut connu, abandonner son petit trésor pour suffire aux premiers besoins, devenir par son travail l'unique appui d'un père infirme, d'un frère enfant, d'une grand'mère octogénaire, tout cela ne fut pas assez pour la jeune fille.

Sa mère, sa pauvre mère, est là mourante, et ce n'est pas la misère qui la tue. L'ange qui veille auprès d'elle comprend des vœux que le cœur d'une mère ne laisse pas échapper, et toute sa vie y sera consacrée. Le travail du jour, celui des nuits, joints aux plus rudes privations, lui permettront d'acquitter les dettes de la famille, et un jour le nom de son père sera réhabilité.

La malheureuse mère ferme les yeux, en bénissant sa fille. Peu après, celle-ci va trouver les créanciers, leur demande du temps, beaucoup de temps, et les supplie de laisser quelques effets à son vieux père.

On est ému à la vue de cette enfant, mais son projet

Digitized by Google

étonne : elle n'a que son travail, trois personnes sont à sa charge, et elle entreprend de payer des dettes qui ne sont pas les siennes. Une résolution aussi forte, dans un âge aussi tendre, trouve des incrédules.

Il y a aujourd'hui vingt ans que Mlle Josserand a pris ce noble engagement dont elle a rempli toutes les obligations; et elle semble croire que sa conduite n'a rien que de très-ordinaire. Son courage n'ayant jamais failli, une vie, qui n'a été que la mise en œuvre d'une bonne pensée, lui a laissé toute sa délicatesse et toute sa modestie.

Elle a reçu les derniers vœux de sa grand'mère; la vieillesse de son père a été honorée par elle et pour elle; son frère lui doit une bonne éducation et un état; il lui doit surtout un nom sans tache, car toutes les dettes ont été acquittées; et ce sont des créanciers payés, ce sont des voisins qui ont admiré en silence, qui viennent aujourd'hui, et à son insu, divulguer le secret d'une vertu qui s'ignore.

En terminant ce rapport sur des faits qui honorent à un si haut degré la nature humaine, il serait difficile de ne pas rappeler une fois encore le nom de M. de Montyon.

Après avoir admiré les belles actions que nous proclamons ici chaque année, notre admiration remonte naturellement au génie heureux qui a mis cette suite, cette grandeur, cet ensemble dans l'art de faire du bien aux hommes.

Je dis cet ensemble. En effet, les institutions diverses qu'il a fondées tiennent les unes aux autres, et ne forment toutes qu'une institution immense en faveur du pauvre.

Le pauvre est malade, M. de Montyon lui a préparé des secours pour ses maladies; le pauvre se livre à des arts souvent insalubres, M. de Montyon a chargé une autre Acadé-

Digitized by Google

mie d'assainir ces arts, de rendre l'art de guérir plus constamment utile, de jeter les bases solides de la science du bien public; enfin, il vous a confié, Messieurs, le soin plus doux, et sans doute non moins important, d'améliorer les mœurs par les lettres, et les lettres elles-mêmes par l'exemple, toujours présent, des vertus du pauvre.

M. de Montyon a reculé toutes les limites connues de la bienfaisance.

Il avait vu le peuple, sous l'influence d'une religion toute d'amour, faire, de l'humanité, la charité; et cela seul lui avait tout appris, car la charité est tout.

Bossuet a dit : « La pitié est le tout de l'homme; » et Newton termine l'un des plus beaux ouvrages qui soient sortis de la main des hommes, par ces paroles : « Sans la « charité, la vertu n'est qu'un vain nom. »

Digitized by Google

Digitized by Google

DISCOURS

DE M. SCRIBE,

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

29 AOUT 1844.

MESSIEURS,

J'aurais désiré pour moi, et surtout pour vous, qu'une voix plus imposante que la mienne vînt proclamer à cette tribune les noms de ceux qui ont remporté les prix de vertu fondés par M. de Montyon, dans ce testament récompense et modèle à la fois de la vertu, ce testament dont nous sommes les exécuteurs et dont les pauvres sont tous les légataires. Mais cet honneur, je ne l'ai point demandé; je l'ai accepté, c'était mon devoir.

L'Académie nomme ceux qui doivent la représenter, et pour vous prouver que vous êtes bien ici dans une république..., la république des lettres, des trois consuls qu'elle a choisis, l'un est, dans ce moment, un ministre du Roi, l'autre est un

Digitized by Google

poëte, le troisième un auteur dramatique, et cette dignité temporaire, dont mes collègues ont daigné m'honorer, vous dit assez qu'on ne reconnaît, dans cette enceinte, aucune espèce d'inégalité.... Je me trompe, Messieurs, il y en a une qui existera toujours, celle des talents.

L'illustre orateur qui m'a précédé à cette tribune avait une tâche facile..., il avait à vous parler de l'éloquence!... C'était rester dans sa sphère, c'était, pour ainsi dire, ne pas sortir de chez lui; mais pour moi, habitué aux jeux de la scène et aux fictions du théâtre, venir vous retracer des misères véritables et des douleurs qui ne sont pas feintes, porter au milieu de vous une parole grave et sévère, c'est une mission qui n'est pas la mienne, et je regrettais de n'avoir pas plutôt à vous tracer quelque drame où je fusse moins faible et moins inhabile, lorsqu'en parcourant ces annales où brillent tant de péripéties naïves et touchantes, tant de scènes presque invraisemblables de dévouement, de persévérance et d'abnégation, il m'a semblé que ce simple récit, déroulé à vos yeux, était le drame le plus beau, le plus pur, le plus instructif à vous offrir..., drame qui ne ressemble à aucun autre! car ceux qui le racontent sont véridiques; ceux qui y paraissent, sublimes; ceux qui l'ont écouté, meilleurs!

David-Pierre Lacroix est né à Dieppe, et Dieppe s'en félicite, car depuis qu'il existe, David Lacroix a préservé de la mort cent dix-sept malheureux... Oui, Messieurs, *cent dix-sept* de ses concitoyens dont il est le sauveur; et si vous demandez quel est son état, on vous dira presque qu'il n'en a pas d'autre. David Lacroix est un homme simple et sans prévoyance, qui n'a jamais pensé à lui ni à son avenir! Sa tâche de chaque jour, c'est sa vie qu'il expose pour ses conci-

Digitized by Google

toyens..., et sa tâche..., il l'a commencée de bonne heure, car, à seize ans, son coup d'essai pensa lui être fatal. En atteignant le rivage avec celui qu'il venait de sauver, il perdit connaissance, et, pour le rappeler à la vie, pour lui faire rendre l'eau qu'il avait bue, ceux qui lui portaient secours ne trouvèrent rien de mieux, dans leur ignorance, que de le suspendre la tête en bas..., c'est-à-dire, de lui donner une apoplexie...; il en devait mourir!... Mais rassurez-vous..., trop de jours dépendaient des siens, pour que Dieu ne lui vînt pas en aide... Et il semble que cet homme généreux ait fait vœu de consacrer aux périls des autres cette vie qu'un miracle venait de lui rendre.

Dès qu'un orage se prépare, dès qu'un bateau pêcheur apparaît au loin, battu par la tempête, David Lacroix est là, debout sur la jetée, sentinelle avancée, épiant le danger, et au premier cri d'alarme il est à la mer!

Ainsi le flambart *le Saint-Charles* de Calais, qui avait six hommes d'équipage, *le Saint-Jean* de Boulogne, quinze, et *la Catherine*, quatorze; ainsi, le bateau de pêche *le Jeune Henri*, qui portait vingt-cinq personnes à bord..., se seraient perdus corps et biens, si David Lacroix n'avait été, au milieu d'une mer furieuse, leur porter à la nage une amarre qui les sauva et les fit entrer au port.

En novembre 1841, par un coup de vent terrible, un brick anglais nommé *Ver* allait être jeté contre les rochers, à l'est de Dieppe. Aux cris d'effroi qui s'élèvent, David Lacroix, qui demeure au bord de la mer, s'élance hors de chez lui, malgré sa femme et ses enfants, car David Lacroix est marié, Messieurs, et ceux pour qui il allait exposer ses jours n'étaient pas ses compatriotes.... Huit hommes, qui composaient l'é-

Digitized by Google

quipage, sont sauvés par ses efforts et ceux de ses camarades. Mais le capitaine est resté le dernier sur le brick, et la mer devient à chaque instant plus furieuse.

David Lacroix, quoique déjà blessé à la jambe, se précipite de nouveau vers le navire; il y monte, enlève le capitaine qu'il ramène à la nage, et quelques minutes après, le bâtiment anglais était en pièces et ses débris flottaient sur l'eau.

Vous croyez peut-être que David Lacroix regarde son œuvre comme terminée!... Non, d'autres devoirs lui restent encore à remplir.... Celui qu'il vient de sauver a tout perdu..., il n'a plus d'asile... Lacroix lui en offre un... Le capitaine anglais est devenu son hôte... Il le garde plusieurs jours..., il partage avec lui son feu, son pain, ses vêtements... ; il ne voit dans un marin comme lui, dans un marin anglais, qu'un frère et qu'un ami!...

Je vous ai dit que David Lacroix était un homme simple, sans défiance, sans prévoyance, qui a fait son devoir, et qui le ferait encore, même aujourd'hui!

Le capitaine anglais est parti dispos et bien portant, et Lacroix reste chez lui malade..., car sa jambe gauche a manqué d'être fracassée, et il lui faut trois mois pour guérir ses blessures.

A peine rétabli, et pour réparer le temps perdu, il sauve sept hommes du brick français *la Mauve* de Saint-Malo, capitaine Juhel, qui, jeté à la côte, allait périr; et comme si l'intrépide Lacroix était né pour combattre et vaincre les éléments les plus furieux, dans l'année où nous sommes, en mars 1844, un incendie éclate à bord de la goëlette *l'Active*, et ce qui redoublait les alarmes, c'est qu'il y avait alors dans le port trente ou quarante navires prêts à partir pour Terre-

Digitized by Google

Neuve. L'incendie pouvait les atteindre... Pas un moment à perdre, et tous ceux qui étaient à bord du navire enflammé s'étaient hâtés de l'abandonner.

Ce feu si terrible que chacun fuyait, voici quelqu'un qui y court; il descend par un sabord où son corps pouvait passer à grand'peine, et, au risque d'être suffoqué par la fumée ou dévoré par les flammes, il travaille tranquillement et arrête l'incendie.

Cet homme, qui semble vivre dans le danger, vous l'avez déjà reconnu... : c'était celui que la ville de Dieppe nommait *le Sauveur*... Aussi lorsque le Roi, qui ne laisse aucune gloire du pays sans récompense, eut envoyé au brave marin la décoration de la Légion d'honneur, elle lui fut remise devant les troupes sous les armes, aux acclamations de la population entière, et, selon l'expression de M. le maire de Dieppe, ce fut un jour de fête nationale.

Tous ces traits, Messieurs, et bien d'autres encore, nous sont attestés par ceux-là même qui, chaque jour, en furent les témoins..., par les magistrats et les habitants de Dieppe. Parmi tant de signatures, il en est une que nous avons lue avec un pieux respect, et qui, à défaut de toute autre, aurait suffi pour notre conviction. Cette signature, pour ne pas dire cet ordre, est de la petite-nièce de M. de Montyon, madame de Balivière, aujourd'hui religieuse à la congrégation de Notre-Dame du Roule.

L'Académie décerne à David Lacroix un prix de 3,000 fr.

Ne croyez pas cependant, Messieurs, que ce genre de dévouement soit rare dans notre pays. Il est des peuples chez qui tout est réfléchi et calculé, même les bons sentiments. En France, tout est d'élan et d'inspiration... on réfléchit après;

Digitized by Google

mais on est humain et brave d'instinct. Aussi vous concevrez aisément que l'Académie ne puisse récompenser tous les traits d'humanité et de courage qui lui ont été signalés... Elle a dû choisir, et son choix s'est arrêté sur Pierre Thiane, dit *Cayanne*, né à Moissac, département de Tarn-et-Garonne. Comme David Lacroix, c'est un intrépide marin, et comme lui il n'a jamais craint d'exposer ses jours... Le théâtre est moins vaste, le courage est le même... Ce n'est plus l'Océan, c'est le Tarn, c'est la Garonne qui sont témoins des traits les plus héroïques.

Neuf fois de suite, il se précipite dans le Tarn pour arracher à une mort certaine neuf malheureux que, l'un après l'autre, il ramène au bord.

Pendant trente ans, on le trouve toujours prêt à répondre aux cris de détresse des naufragés; et enfin, en 1842, au moment où il travaillait comme ouvrier dans la commune de Malause, il entend plusieurs voix appeler du secours... Un jeune homme de quinze ans, l'espoir de sa famille, venait de tomber dans un endroit où la Garonne offre le plus de danger. Il luttait en vain contre l'impétuosité du fleuve qui l'entraînait! Trente personnes, témoins de son agonie, poussaient des cris de désespoir et n'osaient le secourir.

Cayanne, qui vient de quitter son ouvrage, arrive haletant, couvert de sueur... Il ne réfléchit pas que les eaux glacées du fleuve peuvent lui donner la mort... Il ne pense pas au danger qui le menace, il ne voit que celui de la victime et se précipite tout habillé. Quelques minutes après, il avait rendu un pauvre enfant à sa famille; mais lui, il était perdu pour la sienne. Son dévouement lui avait coûté cher... Des fièvres

Digitized by Google

intermittentes ont épuisé ses forces, et des douleurs cruelles l'ont forcé de renoncer à ses travaux.

L'Académie accorde à Pierre Thiane, dit Cayanne, un prix de 2,000 fr.

C'est peu, sans doute; mais songez, Messieurs, qu'il est encore d'autres actions à récompenser, qui, pour être moins éclatantes, n'en sont pas moins héroïques et moins sublimes.

Les actes de courage brillent au grand jour, ils éclatent à tous les yeux... Les vertus dont je vais vous parler se cachent, et il faut aller les chercher... Si elles sont trahies, c'est par le pauvre qu'elles ont secouru, par l'orphelin qu'elles ont recueilli, par le malade dont elles ont pansé les plaies... C'est la reconnaissance qui seule les dénonce à notre admiration.

Telle est dans les communes de Bourg-lez-Valence et de Château-Neuf, département de la Drôme, une pauvre femme qui est la sœur de charité, l'institutrice et la providence du canton. C'est Julie-Jeanne Mazade. A peine a-t-elle elle-même de quoi vivre, et elle porte secours à tout le monde... Sa bienfaisance a su se créer des ressources, non pour elle, mais pour les autres. Son humble chaumière s'est transformée en hospice et en salle d'asile.

Y a-t-il un malade dans le village, Jeanne va à Valence chercher un médecin. Les médecins ne refusent point Jeanne; ils viennent! Pour les soins à prodiguer, pour les nuits à passer, c'est Jeanne qui s'en charge; et cette charité de tous les instants, ce dévouement constant, infatigable, tout le monde s'en étonne, excepté elle. C'est son droit, c'est son privilége; tous les malheureux lui appartiennent.

Une nuit, un grand bruit se fait entendre dans le village. C'est une pauvre femme dont le désespoir et la misère ont

Digitized by Google

égaré la raison; elle est prise d'un accès de folie, de folie furieuse; elle menace les jours de son mari, de ses enfants; personne n'ose en approcher. — Jeanne, Jeanne, venez!... — Et Jeanne accourt. Ses soins et l'ascendant de sa parole contiennent et calment cette malheureuse insensée, qui bénit Jeanne, comme si elle avait sa raison. Mais ce n'est rien encore: cette femme ne peut rester au village, elle ne peut y être soignée. Il faut la faire admettre à l'hospice Saint-Alban près de Grenoble. Mais comment l'y conduire? De Bourg-lez-Valence à Grenoble il y a plus de dix-huit lieues. Dix-huit lieues à pied! car on n'a pas les moyens de voyager autrement; et à chaque moment les accès de fureur redoublent. L'insensée a tenté d'étrangler son vieux père, et a déchiré avec ses dents la joue de sa sœur qui l'embrassait. Comment, pendant dix-huit lieues, lui servir de compagne et de guide? Qui oserait le tenter? — Moi, dit Jeanne, je partirai. — Et elle part! Je ne vous parle point de ses jours qu'elle expose, je vous ai dit qu'ils appartenaient aux malheureux. Mais pendant ce long voyage, que de soins, que de patience, que de dévouement sublime! On le conçoit pour son père ou pour son enfant; mais pour un étranger! Ah! c'est que, pour Jeanne, il n'y a pas d'étranger: tout ce qui souffre est de sa famille!

Et cette famille s'augmente chaque jour, car la maladie envahit le pays. Il faut du linge, des médicaments; elle les trouvera. Il y a à Valence un homme qui a compris le dévouement de Jeanne, et qui est digne de s'associer à ses vertus. Cet homme, dont nous trahirons le nom, c'est le docteur Salette. C'est à lui que Jeanne a recours; et, forte de ses conseils et de son appui, elle court au chevet du pauvre et de

Digitized by Google

l'ouvrier. Là, ce sont des maladies longues et pénibles, elle les soigne; contagieuses, elle les brave; repoussantes, elle ne les voit pas. La charité ne voit rien... que l'infortune à secourir!

Là, c'est une jeune fille de huit ans, Joséphine Clerfont, atteinte d'un mal au pied tellement grave, qu'on juge l'amputation inévitable. Jeanne seule ne désespère point; elle parcourt tous les jours l'espace d'une lieue pour venir panser la pauvre enfant, dont les parents habitaient une cabane près de l'Isère; et quand elle voit enfin son zèle et ses efforts insuffisants contre les progrès du mal, elle songe à sa providence, au docteur Salette, qui seul sauvera sa malade; mais pour cela, il faut la conduire près de lui, la lui amener tous les jours; et le docteur est loin. Il demeure à Valence, et la jeune fille ne peut marcher. Jeanne trouvera encore des moyens de transport. Sa charité est une puissance à laquelle chacun obéit! Par un impôt volontaire qu'elle vient de créer, tous ceux dans le village qui sont assez riches pour avoir charrette, transporteront tour à tour, à la ville, la jeune fille que Jeanne escorte et surveille à pied.

Joséphine Clerfont n'est pas la seule à qui Jeanne a servi de mère. Elle avait déjà, depuis longtemps, recueilli et pris à sa charge trois petites filles appartenant à des familles pauvres et nombreuses, lorsqu'au mois d'octobre dernier, un malheureux fermier, poursuivi par des créanciers impitoyables, se jette, dans son désespoir, sous la roue d'une voiture, et meurt, laissant une femme enceinte et quatre enfants. Jeanne prend les quatre enfants; elle les élèvera; comment? Dieu y pourvoira; car sa charité ne s'étend pas seulement sur ces enfants qui sont devenus les siens, mais sur tous

Digitized by Google

ceux du pays, qui, pendant que leurs parents sont à l'ouvrage, trouvent chez Jeanne un asile, des soins, de l'instruction, et mieux encore, l'amour de Dieu qu'elle leur enseigne par ses paroles et par son exemple.

Vous vous demandez, ainsi que nous, Messieurs, comment une pauvre femme, qui n'a d'autre bien que le produit de son aiguille, peut suffire à tant de bienfaits, et comment elle peut vivre. Hélas! c'est à peine si elle vit, et les austérités des plus saints anachorètes n'égalent point les privations qu'elle s'impose.

Un magistrat de Valence, dont j'emprunte le récit, a rencontré dernièrement Jeanne, pâle et se soutenant à peine; non que ce soit une femme qu'aucune douleur morale puisse abattre, mais elle cédait en ce moment à une faiblesse, à un anéantissement physique indépendant de sa volonté et de son courage; et, pressée de questions, elle avoua enfin, avec une émotion qu'elle cherchait de son mieux à surmonter, mais que trahissaient de grosses larmes, qu'*elle n'avait pas de quoi manger!*

Quoi! vous, Jeanne! qui avez séché tant de pleurs, vous pleurez! Vous qui avez donné du pain à tant de monde, vous n'avez pas de quoi manger! Ah! que d'ici à quelque temps, du moins, ce mot cruel ne sorte plus de votre bouche. M. de Montyon avait pensé à vous; il vous avait devinée. Recevez ces 3,000 francs qu'il vous envoie. Et vous, pauvres enfants qu'elle a recueillis, malades qu'elle soigne, indigents qu'elle fait vivre, vous voilà riches pour quelques jours : Jeanne a trois mille francs!

Vous remarquerez, Messieurs, que toutes les passions, même celles du bien, portent avec elles un caractère d'exal-

Digitized by Google

tation. La vertu elle-même s'exagère ses devoirs, et ne croit jamais avoir assez fait pour les remplir.

Ce que Jeanne Mazade fait pour son village, Germaine Pâris le fait pour sa famille et pour tous les siens.

Germaine est une ouvrière dévideuse de coton à Arcis-sur-Aube. A l'âge de seize ans elle a perdu sa mère ; elle reste l'unique soutien de son père et de neuf frères et sœurs. Mais Germaine gagne quarante à cinquante centimes par jour ; et, grâce à ce revenu, elle ne désespère pas de soigner, d'élever et d'établir ces pauvres enfants dont elle se regarde comme la mère. Et puis elle a un oncle, son oncle Deschamps, un soldat qui montera en grade et lui viendra en aide. Or, ce que je vous raconte se passait en 1814. Un soir, après une grande bataille livrée contre les Russes, on frappe à la chaumière de Germaine. C'est son oncle le soldat dangereusement blessé; il a perdu un bras, et ne peut plus rien faire, pas même se battre. Il s'appuie sur sa femme accablée comme lui par la maladie et la misère, et tous deux viennent demander un asile et du pain à leur nièce, qui s'écrie : Entrez, mes bons parents! Et Germaine ne pense qu'au bonheur de voir tous les siens réunis autour d'elle. Elle travaillait le jour, elle travaillera la nuit ; c'est son devoir, elle le fera ; et cette résolution n'est pas l'effet soudain d'un enthousiasme passager : voilà trente ans, Messieurs, trente ans que cela dure. La femme du soldat est morte, mais le vieux soldat existe encore. Avec les années se sont augmentés ses maux, ses besoins et le zèle de l'ange qui veille sur lui ! Germaine a établi ses frères; elle a marié ses sœurs, et ne s'est pas mariée. Germaine, qui eût été une si bonne épouse et une mère si tendre, a renoncé au bonheur du ménage et aux joies de la famille. Elle

Digitized by Google

en a une que Dieu lui a envoyée, et elle n'en veut pas d'autre. Je me trompe, Messieurs, près d'elle sont deux vieilles voisines infirmes, paralytiques, aveugles. Germaine se fait leur servante. Il lui reste du temps et des soins pour toutes les misères. Quant aux siennes, elle n'y a jamais pensé, tant sa foi est ardente, tant la charité lui paraît une mission sainte qu'elle est appelée à remplir!

Sa récompense n'est pas de ce monde, Messieurs; Dieu seul peut payer tant de vertus; et, en lui décernant un prix de 2,000 francs, nous avons fait comme Germaine, nous avons pensé, non pas à elle, mais à ceux qui l'entourent.

Outre les quatre grands prix dont je viens de vous parler, l'Académie a accordé cette année seize médailles, les unes de mille francs, les autres de cinq cents francs, car l'année a été riche en belles actions, et je voudrais bien vous les dire toutes; mais, avare de l'attention que vous daignez me prêter, je crains d'en abuser; et vous concevez alors la peine que j'éprouve, non pas à choisir, c'est facile, mais à passer sous silence tant de traits généreux.

A Auxerre, c'est la femme Potenot, qui a cinq enfants, et qui n'a pas tous les jours du pain à leur donner. Elle vient implorer une grâce..... laquelle? Elle désire sans doute que la charité publique se charge d'un de ses cinq enfants qu'elle ne peut plus nourrir? Non; elle vient en demander deux autres! deux orphelins qui appartiennent à ses anciens maîtres; elle se plaint et crie à l'injustice, parce qu'on ne lui en accorde qu'un seul.

A Savenay, c'est Mathurine Méha qui se dévoue pour son frère.

A Compiègne, c'est Marie Paul qui résiste à toutes les of-

Digitized by Google

fres de fortune, pour consacrer sa jeunesse et sa santé à sa maîtresse, en proie à une maladie épouvantable et hideuse, dont M. de Mestre nous a dépeint les horribles effets dans le Lépreux de la cité d'Aoste.

Dans le Calvados, à Bayeux, c'est Anne Desbuissons, jeune fille qui, à dix-sept ans, a quitté la ferme de son père pour entrer au service d'une famille, tombée plus tard dans l'infortune, et qu'elle soigne pendant trois générations sans un sou de gage, sans espoir de récompense. Elle fait plus, elle va vendre le champ qui lui revient de son père, pour nourrir son vieux et dernier maître; et comme elle se hâtait de lui en rapporter le prix, la voiture qui la conduisait se brise... Anne Desbuissons a les deux bras cassés au-dessus du poignet... Et quand son modeste héritage est épuisé; que va devenir la pauvre servante, qui, vieille elle-même, et désormais infirme, ne peut plus travailler? Comment nourrira-t-elle celui auquel elle s'est dévouée?... Elle n'avait bravé jusqu'ici pour lui que la misère, la souffrance et le malheur; plus courageuse encore, elle bravera les refus, le dédain, la honte!.... Et les mille francs de M. de Montyon sont tombés dans cette main généreuse qu'elle tendait, non pour elle, mais pour son vieux maître.

Auprès de ces tristes et sombres peintures, permettez-moi, Messieurs, de vous offrir un tableau d'intérieur d'un autre aspect, le tableau de mœurs naïves et patriarcales.

A Versailles, dans l'avenue de Saint-Cloud, n. 6, on voit une petite maison bien simple, bien propre et surtout bien tranquille.... Le dernier étage ne compte que deux locataires. Madeleine Dubois, la plus jeune des deux, a quatre-vingts ans. Elle ne travaille plus, mais elle fut autrefois une bonne

Digitized by Google

ouvrière, et elle a amassé une petite somme, qui, placée en viager, lui assure un revenu d'à peu près cinq sous par jour... C'est peu pour tenir son ménage; mais sa sœur aînée, Delphine Dubois, qui a quatre-vingt-un ans, est, grâce au ciel, bien plus riche qu'elle, riche du double; elle a par jour dix sous de rente, placés de même en viager. Les deux sœurs ont réuni leur fortune et leur existence, comme leurs souvenirs et leurs peines... Que dis-je? des peines, elles n'en ont plus... Seule on est pauvre, mais à deux, quelle différence! Chacune d'elles a une garde-malade, une servante dont la seule occupation est de soigner et d'aimer sa maîtresse, qui le lui rend bien... Enfin, et dans un autre genre d'affection, c'est le ménage de Philémon et Baucis!... Mais quelque parfaite qu'on soit, on n'a pas toutes les vertus: Madeleine, la sœur cadette, aimerait volontiers le luxe et la dépense... Delphine est plus raisonnable: c'est tout simple, elle est l'aînée. Mais malgré l'économie sévère qu'elle apporte dans le ménage, la vie est chère à Versailles... Les étrangers y abondent, et les deux sœurs se plaignent du tort que cela fait aux rentiers! Elles voient avec effroi le désordre se mettre dans leur fortune, et, avec le désordre, la détresse arriver.

Par bonheur le ciel avait placé près de nos octogénaires, et dans la même maison, une protectrice, un ange gardien, Catherine Chasseraie, veuve sans enfant, et maîtresse de son bien. Or, Catherine Chasseraie est à elle seule bien plus riche que nos deux sœurs réunies, car elle jouit d'un revenu perpétuel d'environ trente sous par jour. Mais que faire de la fortune, si on ne l'emploie en bonnes œuvres?... Catherine, qui a vingt-cinq ans de moins que ses voisines, se dévoue tout entière à ces deux pauvres femmes qu'elle aime,

Digitized by Google

parce qu'elles sont bonnes et aimantes ; qu'elle respecte, parce qu'elles sont vieilles, et qu'elle traitera désormais comme ses parentes, parce que pour Catherine l'âge et le malheur sont une parenté.

Depuis ce jour, et il y a de cela neuf années, Messieurs, Catherine s'est privée de viande et de vin pour en donner à ses deux filles d'adoption, qui ont aujourd'hui, l'une quatre-vingt-neuf ans et l'autre quatre-vingt-dix. Elles sont presque tombées en enfance ; mais, comme aux jours de leur enfance, elles ont une mère qui veille sur elles, qui, aux dépens de son bien-être, les soigne, les nourrit, les entoure d'une exquise propreté et d'un confortable jusqu'alors inconnu... Et cependant l'aînée des deux sœurs est parfois triste et pensive, parfois l'inquiétude vient sillonner son front d'une ride de plus... La vieillesse est prévoyante, et la pauvre femme, dont les dix sous de rente sont placés en viager, craint pour l'avenir de sa sœur cadette. Si je mourais, dit-elle de temps en temps à Catherine, j'emporterais avec moi tout mon bien ; je ne pourrais pas le laisser à ma sœur : que deviendrait-elle alors ?... Et Catherine se hâte de calmer ses alarmes, en lui disant avec confiance : Soyez tranquille, mon enfant, je ne l'abandonnerai jamais... car je suis riche ! oui, riche !... La pauvre femme !... riche de ses privations... Et c'est pour venir en aide à son opulence, que l'Académie décerne à Catherine Chasseraie un prix de 500 francs ! Quant à l'embarras que pourront lui causer ces capitaux inattendus, nous nous en sommes peu inquiétés ; nous connaissons la manière dont elle place son argent.

Mais à côté de ces vertus de la vieillesse, dernières lueurs dont s'éclaire, comme dit la Fontaine, *le soir d'un beau jour,*

Digitized by Google

voici s'offrir à nous le dévouement et le courage d'un enfant, vertu qui apparaît et brille pour nous consoler de celle qui va s'éteindre.

Non loin de Paris, une jeune fille de douze ans, Louise-Hortense Boyer, qui habite Montfaucon, voit de pauvres enfants tomber et disparaître dans ce gouffre immense et infect, nouveau marais de Lerne, placé aux portes de la capitale, et où s'entassent chaque jour toutes les immondices de Paris. A l'aspect de ces abîmes pestilentiels, qui exhalent l'asphyxie et la mort, David Lacroix lui-même, et le brave Cayanne, ces hommes intrépides dont je vous parlais tout à l'heure, auraient peut-être hésité... La jeune fille n'hésite pas : « Je savais bien qu'il y allait de ma vie, dit-elle plus « tard, mais je ne pouvais pas laisser périr ces pauvres en- « fants. »

Trois sont ainsi sauvés par elle, et lorsqu'en lui envoyant une médaille d'honneur, on lui fait demander ce qu'elle désire, de plus, pour récompense, elle implore une grâce, non pour elle, mais pour un coupable qui est presque de sa famille... Son beau-père, homme violent et emporté, dont elle a souvent subi les mauvais traitements, son beau-père, dans une querelle avec un de ses camarades, a porté à son adversaire des blessures qui ont occasionné la mort... Il a été condamné à huit ans de réclusion ; et adoucissant la juste sévérité des lois, le Roi, dans sa bonté, a diminué de moitié la peine, non pour lui, mais pour son enfant... Les vertus de la jeune fille ont racheté les crimes du père.

Et vous, par qui les fautes sont remises, courage, jeune fille, continuez! restez fidèle aux promesses de votre jeune âge, et que ces enfants que vous avez sauvés, que vos com-

Digitized by Google

pagnes, voyant l'estime dont on entoure votre jeunesse, s'instruisent par vous aux actions courageuses comme aux nobles sentiments. On dit que le vice est contagieux, et se communique; pourquoi le contact de la vertu ne produirait-il pas les mêmes effets?

Vous le voyez, Messieurs, j'avais raison de vous dire que l'année était bonne et la moisson abondante. En vain des esprits mécontents et frondeurs vous répètent chaque jour, dans leurs écrits, que l'égoïsme étouffe chez nous toutes les vertus... C'est calomnier le pays! Çà et là la terre peut être inculte, mais elle n'est jamais stérile; de bons sentiments y germent toujours. Ce qui parfois les empêche d'éclore, c'est notre légèreté, c'est notre insouciance, et surtout, j'aime à le croire, l'ignorance des maux qui nous entourent.

Dans leurs jours de détresse, nos pères s'écriaient autrefois : *Ah! si le roi savait!*... Il sait tout aujourd'hui; la tribune et les journaux lui disent la vérité, la vérité tout entière... pour le moins! Mais de nos jours, et avec plus de justice, on pourrait s'écrier : *Ah! si les riches savaient!* S'ils savaient, et puissent les nobles actions que je viens de vous raconter arriver jusqu'à eux, s'ils savaient que d'héroïsme obscur, que de sublime patience, que de vertus et de misère se taisent et se cachent dans les mansardes! S'ils savaient ce que les yeux du pauvre contiennent de larmes et son cœur de désespoir, s'ils savaient qu'il y a tel moment fatal où le secours le plus léger peut éloigner une pensée coupable! ils courraient sur-le-champ tendre la main au malheureux, l'arracher à sa ruine, et au crime peut-être!... Quelques gouttes d'eau, tombées du ciel, raniment et relèvent la plante qui se dessèche et va se flétrir!

Digitized by Google

Digitized by Google

DISCOURS

DE M. DUPIN,

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

11 DÉCEMBRE 1845.

Ornari res ipsa vetat, contenta doceri.

Un auteur italien du siècle dernier, Beccaria, inspiré par les idées de réforme qui fermentaient au sein de la société française, venait de publier son célèbre *Traité des délits et des peines*, lorsqu'un de ses compatriotes (Dragonetti), persuadé que la tâche n'était qu'à moitié remplie, fit paraître un *Traité des vertus et des récompenses*.

Plus d'un publiciste, en effet, dissertant sur les institutions positives des sociétés, ne craint pas d'assigner à ces institutions une double mission : celle d'organiser dans l'État, à côté de la justice *pénale*, une justice *rémunérative*.

Ce serait certes une noble magistrature, celle qui aurait pour charge de rechercher l'existence de tous les actes ver-

Digitized by Google

tueux, comme on recherche celle de tous les délits; d'en rassembler, d'en débattre toutes les preuves; d'en juger, d'en récompenser les auteurs. — Ces causes seraient de nature à reposer les juges, les orateurs et le public des tableaux affligeants de nos assises criminelles, et de ces circonstances atténuantes à l'aide desquelles on s'efforce quelquefois d'excuser les parricides!

Mais ne sommes-nous pas en pleine utopie? Une telle rémunération est-elle possible ici-bas?

Un de ces publicistes dont je viens de parler, auteur anglais qui a pris pour unique base du droit et de la morale *l'utilité;* à qui l'on ne peut refuser toutefois l'originalité et souvent la profondeur des aperçus, a écrit, avec la puissance d'analyse qui le distingue, une *Théorie des peines et des récompenses* (1). Or, il s'est trouvé, à la suite de toute cette analyse, que l'auteur avait tracé des règles pour récompenser, non pas les vertus, mais les services.

En effet, on peut récompenser les services; on peut rémunérer les talents, le savoir, le mérite dans tous les genres, et les œuvres qu'ils ont produites. Mille moyens se présentent pour acquitter cette partie de la dette publique; il n'est pas de gouvernement qui ne s'en préoccupe; le plus difficile, l'essentiel pourtant, est de faire en sorte que la justice, et non la faveur, préside à cette dispensation. — Mais comment récompenser la vertu? — La vertu, qui ne consiste que dans l'abnégation et le sacrifice! et qui cesserait d'être vertu, du moment qu'elle aurait l'intérêt ou l'ambition pour mobile!

---

(1) Bentham.

Digitized by Google

Comment soumettre, pour la constater, à des investigations, à un examen, à des débats publics, la vertu qui ne cherche point « un plus ample ni plus riche théâtre, pour se « faire valoir, que sa propre conscience ; » qui ne marche que couverte d'un voile, et dont la pudeur souffre et se sent blessée chaque fois que ce voile vient à être soulevé ?

Enfin, quelle sorte de loyer donner à la vertu ? — Ne faut-il pas tenir pour maxime, avec l'auteur du livre de *la Sagesse*, « que le fruit des belles actions est de les avoir faites, et que « la vertu ne sauroit trouver hors de soy récompense digne « d'elle (1) ? »

Lors donc que l'Académie française distribue, comme elle va le faire aujourd'hui, les prix fondés par M. de Montyon, elle n'a pas la prétention d'exercer cette haute justice rémunératoire à laquelle les institutions humaines ne sauraient atteindre. Pour quelques traits qui lui sont signalés, si éclatants et si méritoires qu'ils soient, combien qui restent ignorés !

Elle n'a pas non plus la prétention de payer les auteurs des actes qui ont mérité son suffrage. Ces hommes de courage providentiel, ces pauvres femmes de dévouement angélique, ont mis leur récompense ailleurs.

Simple exécuteur testamentaire, l'Académie française ne fait que leur délivrer un legs pieux qui leur a été destiné. Elle proclame en même temps, à haute voix, leurs actions ; elle se plaît à en répandre la connaissance au dehors, non pour leur procurer une vaine satisfaction d'amour-propre,

(1) Charron.

Digitized by Google

mais pour servir d'instruction aux autres hommes; pour émouvoir ceux qui en liront le simple récit, et faire naître dans tous les cœurs l'amour du bien, et le désir de les imiter.

Les philosophes, souvent, se sont montrés embarrassés pour définir la vertu, pour assigner ses caractères et la diviser en plusieurs classes. L'Académie n'y met pas tant de subtilité. Elle prend de préférence entre les vertus, quand il s'agit de déterminer ses choix, celle qui les contient, qui les inspire toutes; celle où nous voyons l'homme, faisant abnégation de soi, employer tour à tour l'intrépidité, la force d'âme, la patience, le travail, le dévouement et toutes les richesses morales que Dieu lui a départies; celle dont le propre est de se résoudre en bienfaits! Cette vertu, qui dépasse la bienfaisance des anciens, qu'il ne faut pas non plus confondre avec la philanthropie moderne, et qui, née du sein de la morale évangélique, n'a trouvé son véritable nom que dans le vocabulaire du christianisme : cette vertu, c'est la *charité*.

L'Académie n'oublie pas non plus que la vertu, pour nous servir des expressions de Montaigne, « présuppose de la difficulté et du contraste; » qu'elle refuse la facilité pour compagne, qu'elle est l'apanage d'un être souvent faible de sa nature, mais fort par sa volonté.

« Tant s'en faut, écrit le disciple de Montaigne (1), tant « s'en faut que l'honneur soit deu à non mal faire, qu'il n'est « pas deu à tout bien faire; mais seulement à celuy qui est « utile au public, et où il y a de la peine, de la difficulté, du « danger. »

(1) Charron.

Digitized by Google

Lorsqu'il s'agit de bienfaits surtout, nous admirons ces êtres secourables, qui, n'ayant rien, si ce n'est leurs cœurs, leurs bras, ont trouvé le moyen de devenir la providence des autres : ceux qui, dans l'unique désir d'être agréables à Dieu en se rendant utiles à leurs semblables, ont donné tant qu'ils ont pu, et même au delà, « de ce qui faisoit de besoin ou « estoit le plus cher ; » de ce qu'ils enlevaient à leur propre nécessité, pour subvenir à la nécessité d'autrui (1).

Voilà comment le legs que nous sommes chargés de leur délivrer, en même temps qu'il est un hommage à leur vertu, se tourne en de nouveaux bienfaits, et va, le plus souvent, dans leurs mains, servir à soulager de nouvelles infortunes.

S'il est quelqu'un en qui brille, à un degré éminent, le mérite d'avoir beaucoup donné, quoique ne possédant rien, certes c'est JEANNE JUGAN.

Née à Cancale, Jeanne Jugan vint chercher à se placer comme servante, il y a plus de vingt-cinq ans, dans une petite ville de l'arrondissement de Saint-Malo, à Saint-Servan.

Elle entra en dernier lieu dans une maison où l'on peut dire qu'elle était à l'école des bonnes œuvres. Sa maîtresse étant venue à mourir, Jeanne, dit naïvement la notice bretonne, se retira *à sa part,* c'est-à-dire, à sa part de charitables actions, à sa part de sollicitude pour les malheureux, à sa part de secours et de consolations à prodiguer. La maîtresse est morte; la servante, qui n'a rien, la remplacera.

Or, voici ce que cette résolution, cette sorte de vœu, a produit :

---

(1) In beneficio hoc suscipiendum quod alteri dedit, ablaturus sibi, utilitatis suæ oblitus. — Sénèque, de Beneficiis, liv. V, ch. 2.

Digitized by Google

Une vieille aveugle, infirme et dans la misère, venait de perdre sa compagne, son unique soutien, une sœur âgée et dans la misère comme elle; l'hiver de 1839 allait commencer. Comment un aveugle se passerait-il d'un appui? où celle-ci trouvera-t-elle le sien? Jeanne Jugan la fait transporter dans sa demeure. La voilà avec quelqu'un à nourrir et à soigner.

Une servante s'était dévouée à ses maîtres; elle les avait servis d'abord fidèlement dans la prospérité, puis sans gages dans la détresse, puis en les nourrissant des fruits de son labeur et de ses propres épargnes; l'âge, les infirmités, l'incapacité du travail, enfin l'isolement, étaient venus pour elle-même; ses maîtres étaient morts; elle était sans abri: Jeanne Jugan l'emmène chez elle; elles seront trois. La maison est petite, les ressources aussi; la Providence y pourvoira.

D'autres malheureux viennent frapper à la porte de cette pauvre demeure, devenue comme une maison d'asile. Les vieillards abandonnés sont nombreux à Saint-Servan: c'est une population de marins; les flots et les fatigues d'un rude métier emportent brusquement l'homme fort de la famille, celui dont le travail fournit aux besoins de tous. Lui mort, les enfants, les vieux parents restent sans ressources; Jeanne veut bien leur venir en aide, mais il lui faudra chercher une maison plus grande: elle trouve cette maison, elle la loue, elle déménage avec ses pauvres, elle s'y installe le 1er octobre 1841; un mois après, la maison est pleine; douze pauvres gens y ont un abri.

Alors on en parle dans la ville, dans les classes aisées; on va voir; on admire et l'ordre et les soins, et les moyens ingénieux qui servent à une simple femme dénuée de tout bien à nourrir, à entretenir, à tenir content tout son monde; on

Digitized by Google

veut s'unir à cette bonne œuvre. Une maison plus spacieuse est acquise, on la cède à Jeanne; mais on l'avertit bien : c'est tout ce qu'on fera; on ne peut contribuer à la dépense; qu'elle y prenne garde, c'est elle seule que cette dépense regarde; qu'elle ne multiplie pas trop son personnel : — « Donnez, donnez la maison, dit-elle; si Dieu la remplit, Dieu ne « l'abandonnera pas. »

Bientôt, au lieu de douze pauvres, elle en a vingt; et aujourd'hui elle compte autour d'elle une famille de soixante-cinq malheureux des deux sexes, tous vieux ou infirmes, ou estropiés, ou atteints de maux incurables, tous arrachés à la misère dans leurs greniers, ou à la honte de mendier dans les rues, ou soustraits aux vices que le vagabondage traîne après soi.

Excitées par son exemple, trois personnes sont venues se joindre à Jeanne pour le service, vouées à toutes les occupations de l'intérieur; le travail est organisé dans la maison, volontairement, selon l'aptitude et les facultés de chacun; un médecin y visite gratuitement les malades; il y a élevé une petite pharmacie : en un mot, Jeanne Jugan a doté d'un véritable *hospice* la ville de Saint-Servan !

Messieurs, le plus grand nombre des hospices a été fondé par des communes ou par l'État. D'autres établissements du même genre l'ont été par des hommes riches, par des dispositions testamentaires, par des appels à la bienfaisance, à l'aide de souscriptions ou même de loteries savamment organisées : l'hospice de Saint-Servan a été fondé par une pauvre servante qui n'avait pour richesses que sa charité.

Massillon a dit, en parlant des grands, que « la Providence « se décharge sur eux du soin des faibles et des petits : »

Digitized by Google

ici elle s'est déchargée sur le pauvre du soin des pauvres et des affligés.

Il faut voir comme Jeanne Jugan recrute les habitants de son hospice! Il n'y a pas là de bureau, de registre, de pétition, de formule administrative.

Jeanne apprend qu'un vieux marin de soixante-douze ans est délaissé dans un caveau humide, couvert de quelques haillons, sur un lit de paille brisée, avec quelques morceaux de pain noir pour nourriture; elle y court, elle le fait transporter chez elle : il sera l'un de ses commensaux.

Une petite fille vient de rester orpheline, sans parents aucuns; elle n'a que cinq ans, elle est estropiée, personne n'en veut : elle sera pour Jeanne Jugan.

Deux enfants de neuf à dix ans, qui manquaient de pain dans la maison paternelle, ont fui du fond de la basse Bretagne ; ils sont parvenus jusqu'à Saint-Servan ; ils errent dans les rues, frappent à toutes les portes au milieu de l'hiver, par un froid rigoureux, à l'entrée de la nuit; tout reste fermé, nulle part on ne les recueille, partout on les renvoie. — « Il faut les conduire à Jeanne! » s'écrie une voix, et Jeanne les prend, et les nourrit jusqu'à ce que, par les soins de l'administration, ils soient reconduits à leur famille.

Et cette jeune fille de quatorze ans que ses parents, en fuyant de la ville à l'improviste, y ont abandonnée, qui ne sait que faire, qui ne sait où aller! Déjà l'on s'en est emparé!... Rassurez-vous : Jeanne Jugan est là; elle l'arrache à des mains impures, elle ouvre un asile à sa vertu.

Une femme de mauvaises mœurs, fille dénaturée, s'est lassée de sa vieille mère : sa mère coûte à nourrir, sa mère est dévorée par un ulcère horrible; elle n'en veut plus! elle

Digitized by Google

la dépose dans la rue en face de la maison de Jeanne, comme pour dire à celle-ci : Tu la prendras, si tu veux. Jeanne la prend en effet.

Mais il reste un problème qui se présente sans doute à l'esprit de chacun de vous : Comment est-il possible que Jeanne puisse suffire aux dépenses d'une telle maison? Que vous dirai-je! la Providence est grande, Jeanne est infatigable, Jeanne est éloquente, Jeanne a les prières, Jeanne a les larmes, Jeanne a le travail, Jeanne a son panier qu'elle emporte sans cesse à son bras et qu'elle rapporte toujours plein (1).

Sainte fille! l'Académie dépose dans ce panier la somme dont elle peut disposer; elle vous décerne un prix de 3,000 fr.

Maintenant, Messieurs, l'humanité va prendre une nouvelle forme.

Pierre Plaignaud, fils d'un cultivateur né à Manle, département de la Charente, est un brave militaire qui appartient à la gendarmerie de la marine, et dont la conduite, comme soldat, a toujours été louée par tous les chefs sous lesquels il a servi.

Le 23 juillet 1842, il se trouvait en surveillance à Libourne sur les bords de la rivière de l'Ile. Un enfant de treize ans, nommé Dumon, qui s'était hasardé sur une gabare, tombe à l'eau; Plaignaud s'élance après lui : un courant rapide entraînait la victime; Plaignaud livrait une lutte désespérée pour la lui arracher; le père de l'enfant courait éperdu sur la rive, en proie à des alternatives d'espérance et de terreur;

(1) Faits attestés par le maire, les membres du conseil municipal, le curé de Saint-Servan et le sous-préfet de l'arrondissement de Saint-Malo.

Digitized by Google

mais lorsqu'il eut vu le nageur plonger, replonger, recommencer encore, s'obstiner de nouveau, toujours en vain, sans pouvoir s'attacher même à un cadavre; lorsqu'il le vit enfin, perdant ses forces, revenir, se jeter tout épuisé sur la berge, le père désespéré ne veut pas survivre à son fils, et se précipite lui-même dans le fleuve. A cette vue, Plaignaud se ranime; sa vigueur lui est revenue, il est encore au milieu de l'eau : cette fois, il n'a pas même à lutter contre les flots, mais à se débattre contre un homme qui repousse son secours; plus heureux, toutefois, pour celui-ci, il le ramène, malgré lui, à la vie.

Le 12 janvier 1843, la Dordogne avait débordé, ses eaux avaient envahi plusieurs communes : un villageois, aux approches de la nuit, accourt en hâte au bureau du port : une maison dans le palus d'Arvayres est presque engloutie, les habitants réfugiés sur le toit appellent du secours! A ce récit, Plaignaud s'émeut; il se jette seul dans une frêle yole, et, malgré l'obscurité profonde, malgré la tempête qui sévit avec violence, il arrive au but et ramène au rivage ceux qu'il avait été recueillir.

Pendant cinq jours et cinq nuits, il n'a pas quitté ces lieux de désolation, se portant sur tous les points d'où partaient des cris de détresse, sauvant à la nage une femme infirme âgée de soixante-trois ans, oubliée dans son lit; un mari avec sa femme; un père avec son petit-fils, plusieurs autres encore. Les personnes que dans ce désastre il a ainsi préservées d'une mort presque certaine, sont au nombre de sept (1). L'Académie accorde à Pierre Plaignaud, que d'autres

(1) Faits attestés par le président du tribunal, le procureur du roi, le

Digitized by Google

vertus privées recommandent encore à son choix, un prix de 2,000 fr.

Un troisième prix est donné à Suzanne Bichon, née à Bourgneuf, près la Rochelle, département de la Charente-Inférieure.

Entrée en 1823 au service des époux de Butler, Suzanne Bichon avait reçu de tout le voisinage le nom de *la bonne Suzette*. La famille qu'elle servait, riche autrefois, mais frappée par les événements de Saint-Domingue, n'était pas dans l'aisance. En 1830, M. de Butler ayant perdu une petite place de percepteur, qu'il occupait, la gêne de la famille devint extrême. De nombreux enfants, nul bien à soi, plus d'occupation lucrative, il fallut renoncer à l'unique serviteur que l'on eût, à la bonne Suzette. Madame de Butler, le désespoir dans le cœur, se mit elle-même à lui chercher une place, et on lui déclara qu'il fallait se séparer : on n'avait plus le moyen d'acquitter les gages.

Se séparer! quitter ses maîtres! quitter ses chers enfants! et pourquoi? Qu'est-il besoin de gages? Suzette n'en veut pas; elle ne sera pas à charge à la famille, elle travaillera au dedans, au dehors s'il le faut; elle conjure qu'on la garde, et lorsque enfin la délicatesse des époux de Butler, vaincue par cette insistance, a cédé, la bonne Suzette remercie en versant des larmes, comme si on venait de lui accorder un bienfait.

Dès ce moment, elle redouble à la fois de respect et de dévouement. Elle devient, dans des jours de cruelles épreu-

---

curé, plusieurs autorités maritimes, et un grand nombre d'habitants notables de Libourne.

Digitized by Google

ves, la seule ressource de cette maison; et lorsque plus tard, témoin secret de tant de vertus, un honnête artisan veut s'acquérir ce trésor; lorsqu'il presse Suzanne d'accepter l'intendance de son petit ménage, jetant sur lui un regard de regret et laissant échapper un soupir, Suzanne refuse : « Il vous sera facile, dit-elle, de trouver une autre femme, « mes maîtres pourraient-ils se procurer une autre ser- « vante? »

Nous ne la suivrons pas dans toutes les vicissitudes d'espérances déçues et de malheurs croissants qui, depuis quinze années, ont frappé ceux à qui elle avait lié son sort. De la Rochelle à Paris, de Paris à un village de la Manche, de ce village à Paris, elle est toujours la servante respectueuse, la providence tutélaire. Au moment où M. de Butler venait d'être réintégré comme percepteur dans l'administration des finances, en 1843, il mourut, laissant sa veuve et six enfants dans la plus profonde détresse, mais avec Suzanne Bichon.

Alors commença entre ces deux nobles femmes un combat de courage et de générosité. Madame de Butler résolut de se placer et de gagner à son tour, s'il était possible, le pain de sa famille. Suzanne s'y opposait; son cœur se révoltait à l'idée de voir une personne qui lui était si chère descendre ainsi du rang qu'elle avait jusqu'alors occupé; elle avait des espérances mensongères, elle avait des ressources supposées, elle avait mille ruses ingénieuses pour retarder chaque jour le parti que sa maîtresse voulait prendre. Enfin, la mère l'emporta; madame de Butler devient dame de compagnie, et Suzanne, retirée aux Batignolles, prit pour elle la charge des petits enfants.

Son amour pour les orphelins décuplait ses forces; mais

Digitized by Google

que de peines! que de privations! Elle les renfermait en elle, elle les cachait à la mère; la position de celle-ci ne lui permettait guère de venir à leur secours : ira-t-elle briser son courage, augmenter ses chagrins, déjà si cruels! Suzanne faisait argent de tout, elle vendait tout, jusqu'à ses vêtements; puis elle souriait, et tout paraissait aller bien, quand la pauvre mère venait les visiter.

« Au moment où nous traçons ces lignes, dit la notice en-
« voyée à l'Académie, si vous pénétrez dans une modeste
« chambre aux Batignolles, vous trouverez dans leurs ber-
« ceaux trois orphelins; autour de ces berceaux, deux fem-
« mes; l'une verse des larmes en les contemplant, inquiète
« qu'elle est de l'avenir; l'autre, en étendant sa main vers le
« ciel, lui dit d'espérer! » — Et celle-ci est Suzanne Bichon (1).

L'Académie lui accorde un prix de 1,500 fr.

Les actes de vertu auxquels l'Académie a décerné trois prix, se reproduisent sous des formes analogues, quoique avec des détails variés, et ont déterminé la distribution de dix-sept médailles : huit de 1,000 fr., neuf de 500 fr.

Le courage qui affronte le danger, qui lutte contre les éléments, et qui se présente à nous avec une liste de plusieurs vies arrachées aux flots, nous le trouvons chez Louis-Henri Panier, dit Henriton, marinier de Saint-Mammès, que la société générale des naufrages pour toutes les nations a décoré du brevet honorable de *Sauveteur-maître*.

---

(1) Faits attestés par madame de Butler et par un grand nombre de personnes recommandables de la Rochelle.

Digitized by Google

Le long dévouement domestique à des maîtres accablés par la mauvaise fortune, nourris dans la détresse, soignés dans les infirmités, consolés, soutenus, et toujours servis avec respect, nous est offert par sept pauvres femmes, qui toutes, lorsqu'il est question de les proposer pour un des prix Montyon, conjurent qu'il ne soit fait aucune mention d'elles, et n'y consentent que sur l'idée que ces prix pourront les aider à adoucir les privations de ceux à qui elles ont dévoué leur existence.

La bienfaisance qui se prodigue à tous les êtres souffrants, qui les accueille, va les chercher, et choisit de préférence ceux que tout le monde abandonne, fait l'objet de trois de ces médailles, accordées à des femmes pauvres elles-mêmes, en qui se justifie bien cette vérité que « le bienfait et le mérite « n'est pas proprement ce qui se donne, se voit, se touche, « ceci n'est que la matière grosse, la marque, la montre ; — « mais c'est la bonne volonté. — Le dehors est quelquefois « petit et le dedans est très-grand. »

Les sentiments affectueux de la famille sont des inspirations si naturelles à l'homme, que les soins donnés à des proches ne sont ordinairement que l'accomplissement d'un devoir. Cependant, il est un point où ces sentiments et ces actes arrivent jusqu'à la hauteur du sacrifice, jusqu'à l'énergie des efforts qui constituent la vertu. L'Académie consacre deux médailles à les récompenser. L'une de ces médailles est destinée à Catherine Lafage. — « Qu'allez-vous faire à l'hospice ? disait-on à cette vertueuse fille ; est-ce que vous voudriez y placer votre mère ? » — « Non, certes ! répondit-elle ; j'espère que Dieu me conservera la santé, et que mon travail pourra continuer de la nourrir ; mais je vais voir com-

Digitized by Google

ment les sœurs de la charité soignent les malades, pour apprendre à les soigner comme elles. » — Et pendant plus de vingt ans, elle a mis ces leçons en pratique auprès de ses parents infirmes et malheureux (1).

Enfin, de tous ceux dont la misère provoque nos secours, quels sont ceux dont la voix, quoique la plus faible, résonne le plus dans nos cœurs; sur lesquels la compassion douce et tendre se repose avec le plus de complaisance; pour qui les caractères réputés les plus rudes perdent soudainement leur apparente insensibilité? Ne sont-ce pas ces créatures innocentes, pauvres petits êtres abandonnés ou restés seuls, prêts à s'appuyer sur la première main qu'ils peuvent saisir, à qui l'on ne peut rien reprocher de leur infortune, et qui ne peuvent rien contre elle; car ils ne la comprennent même pas!

L'Académie décerne quatre médailles pour des orphelins recueillis, pour une paternité d'adoption qui est venue réparer les torts ou la perte de la paternité véritable.

Parmi les personnes à qui ces médailles sont accordées, il en est pourtant deux que je veux vous signaler particulièrement.

L'une est la *veuve Clément :* c'est ainsi qu'on la nomme, quoiqu'elle n'ait jamais été mariée.

La veuve Clément est une fruitière qui a commencé son état en promenant le matin quelques paniers de fruits dans la rue Saint-Honoré, de l'église Saint-Roch au Palais-Royal, et qui a fini par avoir pour magasin, au n° 290 de cette rue, une porte cochère achalandée de tout le voisinage.

---

(1) Voyez dans la notice, n° XVI.

Digitized by Google

Si l'on demande son origine, je dirai que, fille d'un chirurgien de Paris, elle perdit de bonne heure sa mère, puis son père, frappé de démence par ses revers et placé d'autorité à Bicêtre. Sa jeunesse se passe à soigner ce père qui n'avait pas même assez de lueur de raison pour reconnaître sa fille. Quand elle l'eut perdu, il ne lui restait, de la position où sa naissance semblait l'avoir appelée, rien, pas même l'éducation.

Après avoir vécu dix-sept ans dans la domesticité, au chevet d'une nouvelle malade, qui fut sa première, sa seule maîtresse à qui elle ferma les yeux, Marguerite Clément voulut se faire une manière d'exister moins dépendante; ce fut alors qu'elle devint revendeuse de fruits par la rue, et finalement fruitière sous une porte cochère.

Un jour, un pauvre petit de cinq ans à peine était accroupi près de son étalage : il regardait d'un œil d'envie tantôt les paniers, tantôt le déjeuner qu'elle s'apprêtait à prendre, et il pleurait : — Qu'as-tu donc à pleurer, mon enfant? lui dit-elle. — L'enfant avait faim : elle partagea ses vivres avec lui, et bientôt, ranimé par un repas frugal, le voilà qui veut se rendre utile, qui cherche à ranger les paniers sur le trottoir, et fait le guet contre les maraudeurs.

Dans la journée on devint bons amis; à la nuit, il ne voulait plus s'en aller; alors vinrent les confidences.

Sa mère était morte; son père avait pris une autre femme qui avait elle-même un enfant; celui-ci avait la préférence, les mauvais traitements étaient pour l'enfant du premier lit; le soir on le recevait mal; on le battait à la maison; et dès le point du jour, presque tous les matins, on le mettait à la porte avec un ou deux sous, en lui disant : « Va chercher « ta vie! »

Digitized by Google

« Eh bien! dit la bonne Marguerite, viens ici tous les jours, tu mangeras avec moi. » — Une semaine ne s'était pas écoulée, qu'elle avait été trouver le père; elle en avait obtenu l'autorisation de se charger de l'enfant; elle l'avait amené, installé près d'elle; en un mot, Louis Riquet, c'était son nom, était devenu son fils d'adoption.

Ce n'est pas tout de vouloir être mère; il faut savoir en remplir la sainte mission. Ce devoir, vous l'avez compris, bonne Marguerite! vous l'avez accompli avec sollicitude, avec tendresse, avec simplicité, avec le sentiment religieux que réclame un pareil titre, sans vouloir rien usurper sur ce que le fils doit toujours à son père par le sang : et voilà plus de douze ans que cela dure! Vous avez songé au présent et à l'avenir de votre enfant adoptif, en veillant sur son instruction, sa religion, sa conduite, son initiation à quelque gagne-pain futur.

Dieu a béni vos efforts; la *Société des Amis de l'Enfance* a joint son adoption à la vôtre; vos bonnes semences ont fructifié dans l'âme de Louis Riquet; aujourd'hui adolescent, pourvu bientôt d'une profession utile, il promet à la société un honnête homme, et à vous un fils toujours reconnaissant (1).

L'Académie a décerné à Marguerite Clément une médaille de 1,000 francs; nous sommes bien sûrs qu'il en reviendra

(1) Faits attestés par le propriétaire et plusieurs locataires de la maison, rue Saint-Honoré, 290; par le curé de Saint-Roch; par le directeur des frères des Écoles chrétiennes; par le chef d'institution chez qui l'enfant a été placé; par son chef d'apprentissage et divers membres de la Société des Amis de l'Enfance, etc., etc.

Digitized by Google

quelque chose à l'établissement de Louis Riquet, qui est sur le point de terminer son apprentissage de ferblantier.

A côté de la veuve Clément, je placerai Anne le Scars, femme le Taridec, brave fermière de la commune d'Erguë-Armel, dans le département du Finistère. La ferme n'est pas grande; le revenu n'est que de 80 fr. par an.

Là, Anne le Taridec a reçu successivement de l'hospice civil de Quimper des enfants abandonnés à nourrir. Les prix alloués par l'administration varient, suivant l'âge du nourrisson, de 5 à 7 fr. par mois. Passé douze ans, il n'est plus rien payé.

Mais quoi! du moment qu'Anne le Taridec a emporté un de ces orphelins, il est son enfant; elle ne peut plus s'en séparer; elle les nourrit, les habille, les élève, les voit grandir; elle les place, les marie et les dote, et ne cesse de les regarder comme siens. — Elle en compte déjà seize. N'est-ce pas aussi là une *ferme modèle?*

Il faut la voir lorsqu'elle va à l'église ou qu'elle se présente à l'administration environnée de cette famille; filles et garçons, depuis l'âge de vingt ans, dix-huit ans, jusqu'à l'âge où ils marchent à peine, tous proprement, tous bravement vêtus, la santé, le contentement répandus dans tous les traits, se pressant à l'envi autour d'elle, sans qu'aucun d'eux paraisse se douter qu'elle n'est pas sa véritable mère (1).

L'Académie lui a attribué une médaille de cinq cents francs.

J'aurais encore, Messieurs, beaucoup d'autres faits à vous

(1) Faits signalés par la commission administrative de l'hospice civil de Quimper, par le conseil général et par le préfet du Finistère.

Digitized by Google

raconter, puisque l'Académie a donné dix-sept médailles. — Mais, pour soutenir l'attention dans ce long détail, il faudrait avoir le talent de l'ingénieux écrivain (1) qui, l'an dernier, remplissait le même devoir. Heureux à faire naître l'intérêt sur la scène pour des sujets fictifs et de pure imagination, quel secours son art, devenu plus puissant, ne trouvait-il pas dans la vérité même, lorsqu'il exposait, dans cette enceinte, ces actes de vertu comme autant de petits drames, dont le dénoûment était toujours couronné par des applaudissements!

Moins habile, je dois me restreindre. Je veux seulement terminer par une réflexion.

Les pauvres seuls sont couronnés dans ces solennités, et je vois déjà la malveillance toute prête d'en conclure que les pauvres seuls méritent apparemment cet honneur!

Ce serait à la fois une erreur et une injustice. — Il est des vertus de toute sorte; il en est dans tous les rangs, dans toutes les classes de la société. Si quelques-unes sont révélées, beaucoup restent dans l'obscurité et produisent le bien sans apparaître, semblables à des feux qui répandent leur chaleur et ne s'environnent pas de lumière. Pour ceux-là, en si grand nombre, dont les bienfaits et le mérite demeurent cachés, j'invoquerais quelque chose d'analogue à ce culte mystérieux que les anciens réservaient aux dieux inconnus!

Toutefois, parmi les actes de bienfaisance que la reconnaissance publie, on conçoit que l'opinion attache plus de

---

(1) M. Eugène Scribe.

Digitized by Google

prix aux charités des pauvres qu'à celles du riche. Le riche est censé ne donner que son superflu; en cela, il remplit un devoir; on ne se croit point tenu de lui en savoir gré. — Le pauvre, au contraire, ne peut être charitable qu'aux dépens de son nécessaire : là commence l'effort, et par conséquent la vertu.

Et pourtant, sous d'autres points de vue, les bienfaits du riche ont aussi leur côté vertueux. — N'en est-il donc point parmi eux qui donnent, pour ainsi dire, jusqu'à épuisement? On les croirait avares, si, en les voyant sordides pour eux-mêmes au sein de l'opulence, ceux qui partagent leur intimité ne savaient qu'ils ne se refusent tout à eux-mêmes que pour donner davantage aux malheureux.

La manière de donner n'ajoute-t-elle pas aussi à la valeur de ce qu'on donne? Le riche qui distribue ses dons avec amour, avec intelligence, ne trouve-t-il pas, dans sa supériorité même, de puissants moyens de consolation, de soulagement propres à relever le courage, à soutenir l'espérance du pauvre? Les soins personnels, les visites, l'accueil bienveillant, les secours qu'on distribue soi-même, les conseils dont on les accompagne, l'éducation quelquefois procurée, tout cela n'est-il pas d'un prix infini, d'un prix supérieur peut-être à l'acte matériel de partager le morceau de pain qu'on a avec le pauvre qui n'en a point?

Les femmes surtout, lorsqu'elles s'adonnent à la bienfaisance, n'ont-elles pas mille moyens ingénieux de la multiplier et de la rendre plus touchante et plus féconde? Entourées chez elles des recherches d'un luxe délicat, souvent elles ne craignent pas de s'en séparer pour aller dans l'asile du pauvre surmonter la répugnance qu'inspirent une ex-

Digitized by Google

trême misère ou de dégoûtantes infirmités. Partout on les voit s'intéresser aux institutions que le génie du bien suscite pour le soulagement de l'humanité. Les pauvres femmes, les orphelins, tous les êtres faibles, sont l'objet de leur prédilection : et ne dois-je pas aussi une mention spéciale à cette récente fondation des *crèches*, qui, à peine créées (1), viennent, par le concours des dames, de recevoir tant de précieux encouragements?

Dans ce concours angélique d'âmes généreuses et compatissantes adonnées à toutes sortes de bonnes œuvres, n'avons-nous pas déjà nommé au fond de nos cœurs Celle qui donne à la France l'auguste exemple de toutes les vertus chrétiennes, et qui nous offre le modèle le plus parfait de cette charité noble, active, ingénieuse, infatigable, exercée avec une sollicitude qui peut bien quelquefois, dans l'immensité des dons qu'elle répand, se voir surprise ou trompée, mais qui prend toujours ses inspirations dans l'amour du prochain le plus pur et le plus vrai, comme elle puise sa force dans le sentiment, modeste et sincère, du pieux patronage que la Religion commande aux grands de la terre d'exercer envers les faibles et les malheureux (2)?

---

(1) L'idée de cette institution est due à M. Marbeau, avocat, adjoint au maire du 1er arrondissement.

(2) S. M. la reine tient à honneur d'être *la première Dame de charité de France.* — Elle est PROTECTRICE de la *Société de charité maternelle de France*, et spécialement Présidente de celle de Paris. Ces sociétés, partout où elles sont établies, ont pour but de secourir les pauvres femmes en couches, de pourvoir à leurs besoins, et de les encourager à allaiter elles-mêmes leurs enfants. — Viennent ensuite les dons à domicile, les secours

Digitized by Google

Enfin, ne dirons-nous rien de cet homme de bien, dont nous distribuons ici les bienfaits; lui qui a trouvé le moyen, en soulageant la misère, d'inspirer la vertu et de créer l'émulation au sein de la charité?

M. de Montyon (1), riche magistrat du dernier siècle, s'était de bonne heure signalé par d'ingénieuses fondations. La révolution en interrompit le cours; lui-même se vit forcé d'émigrer; heureusement sa fortune avait pris les devants, il la trouva en pays étranger. Là, ses premières largesses furent pour ses compagnons d'infortune : le pain qu'il leur donnait n'était pas amer comme celui de l'étranger! — Rentré en France, il reprit le cours de ses bonnes œuvres avec une intelligence qui annonçait, si l'on peut parler ainsi, son progrès dans l'art de faire le bien.

Il rajeunit ses anciennes fondations, il en institua de nouvelles. D'abord, c'est un prix pour récompenser l'ouvrage le plus utile aux mœurs; puis un autre pour récompenser les actes de vertu; il consacre des fonds pour le rachat des effets déposés par les pauvres aux Monts-de-Piété; il accorde des encouragements aux enfants de troupe; il dote richement les hospices, et non content de songer aux pauvres malades, il étend sa sollicitude jusque sur les pauvres convalescents. Toute sa fortune, de plusieurs millions, est consacrée à ces nobles emplois. Pendant sa longue vie, il avait été le bienfaiteur anonyme des lettres et de l'humanité; son testament seul a divulgué l'étendue de ses bienfaits.

---

aux veuves, aux orphelins, les éducations des enfants pauvres et délaissés, surtout dans les familles des marins, des militaires.....

(1) Né en 1733, mort en 1820, à 87 ans.

Digitized by Google

La vie d'un tel riche, Messieurs, ne fut-elle pas aussi une vie vertueuse, une vie dont les actes ne sauraient être récompensés par une médaille ou par un prix vulgaire, mais dont le souvenir mérite d'être consacré par les âges futurs, et qui doit rester entourée de cette vénération profonde et sincère que la postérité doit surtout garder à la vertu!

Digitized by Google

Digitized by Google

DISCOURS

DE M. VIENNET,

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

10 SEPTEMBRE 1846.

MESSIEURS,

Un philanthrope, assez opulent pour pouvoir démontrer que la philanthropie n'est pas toujours une vaine théorie ou un calcul de vanité, a voulu ajouter un nouvel éclat à nos solennités académiques. A côté des palmes littéraires que nous décernons aux jeunes écrivains qui nous demandent de la renommée, il a mis dans nos mains des palmes plus modestes pour des êtres obscurs, qui ne se doutent pas même que leurs actes de vertu puissent être révélés par cette renommée dont ils ignorent peut-être le nom. Agents mystérieux de la Providence, on les trouve toujours à la suite ou à la recherche des maux qui affligent l'humanité, pour les atténuer et les combattre; et la main qui les récompense est

Digitized by Google

presque toujours la première à leur apprendre qu'ils ont fait ce que bien d'autres n'auraient pas fait à leur place.

Cette mission de l'Académie française n'est pourtant pas nouvelle. M. de Montyon n'est pas le premier qui lui ait imposé le devoir de rechercher ces actes de vertu, ces traits de bienfaisance qui honorent leur temps, et dont le monde se pare quelquefois plus qu'il ne mérite. Dès le dix-huitième siècle, des donations fréquentes procuraient à nos ancêtres l'occasion et le plaisir de signaler et de couronner ces nobles actions; les académies étaient alors les seuls corps en possession de ce qu'on appelle aujourd'hui une tribune, et j'aime à croire qu'une pensée morale présidait au choix qu'on faisait de l'Académie française pour décerner ces couronnes.

Cette préférence rappelait aux écrivains ce qu'ils ne devraient jamais oublier : c'est que l'art de bien dire n'est pas un don gratuit de la Divinité, qu'il apporte avec lui le devoir de bien faire; et, en nous instituant juges des bonnes actions, on nous commande de les inspirer par nos écrits, en les encourageant par nos éloges. Telle a dû être la pensée philosophique de cette mission, que la munificence de M. de Montyon a perpétuée en assurant la solennelle périodicité de ces concours.

Je me sers de ce mot, Messieurs, pour caractériser cette recherche, cet examen comparatif de ces traits de courage, de bienfaisance et de charité qui honorent les classes les plus pauvres de notre société. Il y a concours sans doute; mais seulement entre les autorités qui nous signalent ces âmes d'élite pour qui la nature a été plus généreuse que la fortune. Leur abnégation entière, leur désintéressement

Digitized by Google

ajoute un charme de plus aux qualités si précieuses dont le ciel les a dotées.

J'entrevois avec douleur le moment où le retentissement de ces solennités en portera la pensée dans ces sphères obscures où se meuvent ces vertus pratiques. Il en résultera peut-être une émulation nouvelle : l'espoir d'une proclamation honorable, l'attente, le désir d'une récompense pécuniaire, multiplieront ces traits de courage et de dévouement. L'humanité, la charité, pourront y gagner; mais la charité, la vertu, y perdront leur pudeur; ou plutôt ce sera encore la charité, ce ne sera plus la vertu, puisqu'on ne fera plus le bien pour le bien même.

La vanité, qui vicie notre atmosphère, qui mine de tous côtés notre corps social, cette lèpre d'une civilisation avancée, pénétrera dans ces âmes candides. L'ambition, la cupidité, les sollicitations, les recommandations, les rivalités, le mécontentement, la plainte, les réclamations, les appels à l'opinion publique, cortége fatigant et honteux de tous les concours scientifiques et littéraires, comme de toutes les concurrences politiques, viendront altérer la pureté de nos jugements.

Ce temps n'est pas encore venu. Les noms que je vais révéler à votre estime, à votre admiration peut-être, sont purs de toute vanité. Aucune espèce d'égoïsme n'a pénétré dans ces âmes où respire uniquement l'amour de l'humanité, le besoin d'en soulager les misères : et si je suis forcé de vous montrer encore une fois quelle variété le génie du mal met dans ses attaques incessantes contre l'espèce humaine, il est doux, il est consolant de penser que le génie du bien n'est ni moins ingénieux à produire ces mouvements spon-

Digitized by Google

tanés, ces dévouements infatigables, cette charité active, cette philanthropie pratique, dont les classes pauvres nous offrent tant de modèles. Et ne croyez pas, Messieurs, que les dix-sept personnes que l'Académie a récompensées cette année, à divers degrés et à divers titres, soient les seules que les autorités locales lui aient signalées.

Le peuple et le siècle sont plus féconds en belles et bonnes actions. Cent procès-verbaux nous ont été adressés; nous avons eu un grand choix à faire. Malgré la munificence de M. de Montyon, parmi tant d'existences méritoires, nous n'avons pu couronner que les plus dignes; et le simple récit de ce qu'ont fait les dix personnes auxquelles nous avons décerné de modestes médailles de cinq cents francs, vous fera comprendre ce qu'il faut encore de vertu pour arriver à la moindre de nos distinctions.

Suivez-moi dans un galetas de la rue des Poules, à Paris. Là vit et travaille une couturière du nom d'Anne Billard. Le sieur Léger, son mari, était boulanger; son pain n'était pas toujours payé; mais ils n'avaient ni l'un ni l'autre le courage d'en refuser à celui qui avait faim. Le nombre de leurs débiteurs insolvables épuisa leurs ressources. La charité les fit pauvres; le mari ne put supporter sa situation, et un cabanon de Bicêtre cache aujourd'hui sa malheureuse existence. Anne Billard n'a pour lit qu'un matelas bien mince et une couverture; elle est sans feu l'hiver; elle vit de mauvais bouillon, de légumes ramassés souvent au coin des bornes, du pain dont les prisonniers ne veulent plus. Et vous croyez que je vais vous parler de quelque âme charitable qui vient au secours de la pauvre sexagénaire? Non, Messieurs, c'est elle qui va au secours des autres. Le produit de son ai-

Digitized by Google

guille lui donnerait des meubles, du bois, une nourriture plus abondante et plus saine; mais il y a près d'elle une femme plus malheureuse encore, une vieille institutrice, infirme, à qui le travail est interdit.

Anne Billard la soigne, la nourrit pendant quatre ans. Des malades, des pauvres honteux, deviennent ses pensionnaires; un vieux soldat septuagénaire, père de quatre enfants, chevalier de la Légion d'honneur, est secouru par ses bienfaits; un ancien serviteur de son ancienne prospérité, un pauvre Polonais, dont elle a même ignoré le nom, sont arrachés par elle à la faim, à la misère; et voilà treize ans que cette vie dure, et jamais une plainte ne sort de sa bouche; et quand on s'en étonne, elle fuit les éloges en disant que Dieu le veut ainsi! J'aime mieux ce *Dieu le veut!* que tant d'autres dont l'histoire de nos pères s'est enorgueillie.

Une femme du même caractère habite la commune de Bavincourt, département du Pas-de-Calais : c'est Joséphine Caron, épouse de Joseph Dreville, que ses compatriotes appellent la providence de leur village. Elle passe sa vie au chevet des malades, des infirmes et des mourants, arrive partout en même temps que la maladie. Les femmes en couche, les nouveau-nés reçoivent toujours ses premiers soins, ceux qui souffrent ou qui craignent sont soulagés ou rassurés par sa venue; le médecin s'en fie à sa prudence; elle a deviné l'art de guérir, et ses prescriptions ne sont jamais démenties par l'homme de l'art. Aucune plaie ne lui répugne, aucun danger ne l'arrête. C'est surtout pendant une maladie épidémique que Joséphine Caron a déployé, en 1839, tout ce qu'elle avait de patience, de sensibilité et de courage. Il y a plus de vingt ans que cette charité s'exerce, et ce

Digitized by Google

modèle de toutes les vertus chrétiennes en a aujourd'hui soixante-six.

Le département des Deux-Sèvres nous présente un nouvel exemple de cette charité dans la personne de Suzanne Monnet, qui habite la commune de Lamothe-Saint-Héraye. C'est en soignant sa pauvre mère, qu'une maladie incurable a retenue longtemps sur un lit de douleur, que cette fille a contracté la noble habitude de soulager les souffrances de ses semblables. Libre à vingt-six ans par la mort de la pauvre infirme, elle a refusé tous les partis qui se sont offerts, pour vouer son existence au pénible métier d'infirmière. Ce n'est pas même assez de prodiguer aux malheureux des soins gratuits : elle les aide de ses faibles ressources, elle quête pour eux quand les fruits de son travail ne peuvent suffire. Le soir, dans sa demeure, elle change de rôle : elle se fait institutrice des enfants du pauvre, et ne les renvoie que pour reprendre un travail nécessaire à sa propre existence. Cette vie, qui dure aussi depuis vingt ans, peut rendre encore de longs et d'utiles services; et le ciel l'accordera sans doute aux prières des infortunés, qui lui rendent en bénédictions les bienfaits qu'elle leur prodigue.

Plus près de nous, dans la rue du Vieux-Colombier, vit une autre femme, digne de nos encouragements. Louise Legrand est le reste honorable d'une famille d'artistes. Son père était entrepreneur de peinture. Quatre filles lui étaient nées. Deux étaient mariées; et leurs époux, faits pour entrer dans cette famille patriarcale, vivaient et travaillaient en commun. Père, enfants, petits-enfants, tous rivalisaient de zèle et d'activité. Mais la mort s'abattit sur cette maison; les infirmités y pénétrèrent. Un des deux gendres devint l'uni-

Digitized by Google

que soutien de ce qu'il en restait, et il fut lui-même atteint par le malheur. Une faillite lui enleva le fruit de ses économies; le contre-coup porta sur sa santé, une paralysie fatale pesa sur tous ses membres. Qui va le soigner, le nourrir? Celle qu'il soutenait lui-même par son travail. Elle n'avait presque plus de force; la nécessité lui en rendit. Louise Legrand veille, travaille de ses doigts pour soutenir son beau-frère. Elle s'épuise, elle use depuis six ans ce que le malheur et la fatigue lui ont laissé de courage; elle dévore une vie si utile au malheureux que Dieu lui a confié, et le moment n'est pas loin peut-être où ces deux infortunés n'auront d'autre ressource que la charité des autres.

Cet esprit de famille, si précieux, si plein de consolations, distingue au plus haut degré le sieur Jules-François Félix, de Bastia. Il était l'aîné des cinq enfants d'un perruquier; il avait dix-neuf ans quand son père mourut, et, sans la moindre hésitation, il résolut d'en servir à ses frères et sœurs. Les cinq orphelins n'ayant rien à partager, aucun débat de succession ne troubla leur union fraternelle. Jules-François n'a point désespéré de la Providence; il a vécu de privations, il a multiplié les faibles ressources de son état par son industrie; il a élevé, il a établi ses trois sœurs; il s'est voué lui-même au célibat, comme s'il avait prévu ce que l'avenir lui réservait d'obligations volontaires. En effet, la mort de ses beaux-frères lui rendit ses sœurs, et avec elles sont venus des enfants qu'elles ne pouvaient nourrir. Jules-François ne recule point devant ces nouvelles charges; il fait face aux besoins de tous, il remplit envers eux tous les devoirs d'un père de famille. C'en est un peut-être que ce dévouement; mais combien de frères s'en abstiennent!

Digitized by Google

La multiplicité de ceux que Jules-François Félix s'est imposés en fait un acte de haute vertu; et l'Académie a été heureuse de reconnaître que, dans cette île aux mœurs si énergiques, l'esprit de famille ne se traduisait pas toujours en assassinats et en vengeances.

Rentrons à Paris, pénétrons dans cette échoppe du faubourg du Roule. Cet homme, courbé sur son alêne, est un vieux soldat mutilé par le fer de l'ennemi. En rêvant des dernières campagnes de l'empire, Jacques Loffer taille et assemble des chaussures. Sa femme, Jeanne-Françoise Baudoin, lui avait donné cinq enfants. L'aîné est loin d'eux, le ciel a rappelé les quatre autres. Ils manquent tous à leur tendresse, et ils leur ont laissé, si je puis m'exprimer ainsi, un besoin de paternité qui est loin d'être en rapport avec leurs moyens d'existence. Le hasard les met sur la voie d'une de ces malheureuses créatures pour qui la maternité n'est, au contraire, qu'un accident funeste. Elle nourrit en murmurant les tristes fruits de son libertinage, et une fille, objet particulier de son aversion, est en butte aux traitements les plus sauvages. Les époux Loffer demandent cette fille, l'obtiennent, l'élèvent, lui donnent un état, lui inculquent les principes religieux dont ils sont pénétrés eux-mêmes.

Une chiffonnière, témoin de cet acte de charité, les prie de placer le dernier de ses quatre enfants. Qui nous empêche de nous en charger nous-mêmes? dit la femme Loffer. Sans doute, répond le vieux soldat; et Philippine Truffaut devient la sœur de Joséphine Voyer; elle est élevée dans les mêmes principes. Proprement vêtues, convenablement nourries, elles bénissent leur père adoptif, qui partage gaiement avec elles le fruit de son travail et ce qu'y ajoute le bureau de bienfaisance.

Digitized by Google

Le faubourg Saint-Antoine nous présente dans les époux Loiseau les mêmes vertus à récompenser. Mais ceux-ci n'avaient pas besoin de se créer des charges : le ciel leur a donné six enfants, et n'en a repris aucun; ils en avaient déjà trois quand ils vivaient au bourg d'Airaines, dans l'arrondissement d'Amiens; et l'état de domestique ou de journalier n'était plus pour Alexandre Loiseau une ressource suffisante. Sa digne femme, Marie-Thérèse-Ludivine Digeon, vient chercher à Paris un nourrisson qui puisse ajouter à ses moyens d'existence. Le fils naturel d'une cuisinière lui est offert; elle l'emporte dans son village; mais à peine le premier mois lui est-il payé, que la mère de cet enfant meurt à l'hôpital Saint-Louis.

Cette nouvelle consterne les époux Loiseau. Ce nourrisson n'est pour eux qu'un embarras de plus; mais ils ne l'abandonneront pas. C'est en vain que leur propre famille s'augmente, l'orphelin en fait désormais partie. Les besoins, cependant, s'accroissent avec elle. La femme Loiseau se souvient, au bout de trois ans, que la marraine de son nourrisson avait paru jouir de quelque aisance; elle vient la trouver, lui présente son fils adoptif, et la prie de venir à son aide. La marraine lui parle des Enfants-Trouvés; et la femme Loiseau, qui ne conçoit pas cette indifférence, reprend à pied le chemin de sa province. Cette famille vit maintenant au sein de la capitale. L'orphelin est parvenu à sa dix-septième année, et pendant dix-sept ans les époux Loiseau ne l'ont point distingué de ceux qu'il appelle ses frères.

La jeune Marie-Anne Chopinet, fille d'un tisserand de Donnemarie, département de Seine-et-Marne, avait trouvé un parrain plus généreux. Abandonnée à la charité publique

Digitized by Google

par ses indignes parents, qui s'irritaient de n'avoir mis au monde qu'une pauvre aliénée, elle fut recueillie par ce parrain, tisserand comme son père. Mais la vieillesse anéantit les forces de ce brave homme et de sa digne compagne. Ce n'étaient que trois infirmes, incapables de se soutenir l'un l'autre. Qui se chargera de leurs infirmités? C'est un ouvrier du même état, qui a épousé la fille des deux vieillards. Hippolyte Rouy accepte ce fardeau comme une dot; il ne répudie pas la pauvre aliénée, et la femme Rouy lui continue des soins que l'infortunée ne peut jamais reconnaître. Un nouveau malheur vient s'abattre sur ce ménage. Mariée à un mauvais sujet, à qui son prénom de Philibert avait sans doute porté malheur, la sœur de Rouy meurt, et laisse un fils sur la terre. Un second mariage donne à cet homme un nouvel enfant, mais il oublie tous ses devoirs, il abandonne sa femme et sa famille. Les époux Rouy n'hésitent point, et ce n'est pas assez pour eux de recueillir le fils de leur sœur. Le jeune frère de leur neveu restera-t-il sans pain, sans asile? Non. Ses malheurs sont des titres de plus aux yeux de ces braves gens. Ils redoublent d'activité; et cette réunion d'êtres divers, à demi étrangers l'un à l'autre, présente le tableau de la plus unie, de la plus respectable des familles; et leur chef, en recevant les cinq cents francs que lui adjuge l'Académie, ne comprendra pas même qu'il ait fait plus que son devoir.

Il y a dans le dévouement des époux Laumone, de la commune de Vassy, une circonstance nouvelle qui rehausse le prix de leur sacrifice, en révélant une grande noblesse de caractère. Domestiques d'un entrepreneur de travaux publics, ils plaçaient leurs économies chez leur maître; et déjà une somme de sept cents francs, péniblement amas-

Digitized by Google

sée, était dans leur esprit comme un futur soulagement pour leur vieillesse. Mais des spéculations malheureuses ruinent l'entrepreneur. Obligé de faillir, il meurt, il emporte aux époux Laumone, et les sept cents francs qu'ils ont économisés, et les gages qu'il leur devait encore. Vous pensez qu'ils vont fuir cette maison en la maudissant. Non, Messieurs! Au milieu de cette ruine gémit un enfant infirme: c'est le fils de leur maître, de celui qui leur a tout enlevé. Eh bien! ils l'adoptent, ils l'élèvent, ils le nourrissent du fruit de leur travail, et, depuis treize ans, ils remplissent avec un zèle paternel le pieux fardeau qu'ils se sont généreusement imposé.

J'ai groupé ces quatre ménages, pour faire mieux ressortir ce qu'il y a de touchant dans cette vertueuse sympathie qui les distingue; et si nous contemplons avec tant de plaisir dans le monde ces unions modèles, où une heureuse conformité de goûts et de sentiments fixe la paix et le bonheur, quelle estime ne leur devons-nous pas quand cet accord, cette sympathie tournent au profit de l'humanité souffrante. Les cinq cents francs que nous décernons à ces actes charitables, en produiront sans doute un nouvel exemple, en assurant le mariage de Fanny Muller et de Jean-Pierre Wat, son fiancé, qui fermeront cette série de nos plus modestes récompenses. Fanny Muller appartient au département de la Moselle, mais elle habite Paris depuis son extrême jeunesse.

Domestique dans un hôtel garni, elle s'y faisait déjà distinguer par sa réserve et sa modestie, lorsqu'en 1830 vint y descendre un officier italien qu'une horrible blessure, reçue depuis seize ans dans les armées françaises, avait mis hors de service. Exilé de son pays natal par les réactions politiques,

Digitized by Google

méconnu par celui qu'il avait défendu au prix de son sang, il eut bientôt épuisé ses faibles épargnes; et Fanny Muller, qui aidait tous les jours à le panser, n'apprit sa misère qu'au moment où le maître de l'hôtel lui donna son congé pour défaut de payement. Cette domestique avait fait quelques économies sur ses gages de 35 francs par mois; elle les sacrifia sur-le-champ pour conserver un asile au malheureux banni, dont les souffrances l'avaient intéressée. Elle apprit, en l'interrogeant, qu'il était en état de donner des leçons de musique. Elle lui loua un appartement modeste, lui acheta des meubles, le mit à même de trouver des élèves. Au bruit de cet établissement, le jeune fils de l'officier accourut de Londres, où il vivait avec sa mère.

Ce fut une nouvelle charge pour Fanny Muller; elle l'accepta, et pourvut à l'éducation du fils. Mais un redoublement de souffrances enleva bientôt au blessé la faculté de donner des leçons. Fanny Muller espéra des temps meilleurs, et emprunta secrètement pour soutenir ses deux protégés. Ces temps n'arrivèrent point. Il fallut rembourser, et cette fois, la Providence vint à son secours, mais en lui imposant de nouveaux sacrifices. Elle était promise à un jeune homme de son pays; et Jean-Pierre Wat, qui avait amassé par son travail une somme de 2,000 francs, vint réclamer l'accomplissement de sa promesse: elle s'empressa de lui faire part de sa situation, et le jeune homme lui permit sans hésiter de disposer de sa petite fortune en faveur du malheureux dont elle avait adopté la misère. L'exilé est mort après trente ans de douleurs, et par suite d'une amputation trop longtemps différée; mais le trésor de Wat a disparu tout entier, mais le travail de Fanny Muller sert encore à l'éducation libérale de l'orphelin, et les deux

Digitized by Google

fiancés n'ont plus le moyen de monter leur ménage. Ils vivent séparés l'un de l'autre, travaillant avec ardeur pour réparer leurs pertes volontaires. L'Académie est heureuse de pouvoir les aider; et le prêtre qui nous a signalé ces deux bienfaiteurs d'un malheureux proscrit pourra bénir l'union de deux êtres si bien faits pour s'entendre.

Je voudrais abréger, Messieurs, et je crains d'abuser de votre patience; mais ces détails sont une partie nécessaire des récompenses que nous avons à distribuer. La simple nomenclature des personnes qui les obtiennent ne saurait suffire à la rémunération de leurs bonnes œuvres. L'Académie doit justifier d'ailleurs ses préférences; et vous reconnaîtrez, je l'espère, qu'en graduant la valeur de ses prix, elle a fait une juste appréciation des mérites.

Deux médailles de mille francs ont été votées par elle, et c'est encore à deux femmes qu'elles sont destinées. Marie-Françoise Martin, née à Harreville, dans la Haute-Marne, habite aujourd'hui notre faubourg Saint-Jacques. Son mari, Nicolas Borlot, n'avait pour fortune que ses bras et des crochets de porteur d'eau. Mais il y a dix-huit ans que ses bras sont sans force et sans rapport. Ce fut alors à elle de soutenir un époux infirme; et, pour se créer une ressource, elle entra au service d'un graveur de la marine. Jeu cruel de la fortune! ce graveur, frappé de paralysie et de cécité, n'eut plus lui-même pour vivre que de faibles économies.

Deux ans suffirent pour les épuiser; mais Françoise Martin n'abandonna point le nouvel impotent que le ciel avait commis à sa pitié. Elle fit transporter son ancien maître dans sa modeste demeure, et le produit de deux ménages et de quelques commissions pourvut aux besoins des trois vieil-

Digitized by Google

lards, car la femme Borlot était déjà sexagénaire. M. Hacq, élève du graveur, voulut s'associer à cette bonne œuvre, en lui assurant une pension mensuelle de vingt francs : et cette somme fut uniquement employée au soulagement du paralytique. Pendant douze ans la femme Borlot continua les mêmes soins gratuits à celui dont elle avait à peine connu la prospérité, et qui n'avait plus même le sentiment de la reconnaissance. La mort du graveur venait à peine d'alléger son fardeau, qu'une déception nouvelle la replongea dans de nouveaux embarras. Une femme lui confia son enfant moyennant une promesse de quinze francs par mois. Françoise Martin s'en réjouit comme d'un bienfait de la Providence. Mais cette femme disparut : les mois ne furent point payés. Ce fut encore une épreuve de trois années, pendant lesquelles les époux Borlot ne démentirent ni leur désintéressement ni leur charité. La mère de l'enfant n'en avait point douté; mais il faut lui dire que, s'il y a seulement quelque bassesse à tromper la charité du riche, il y a crime à tromper celle du pauvre.

Cette mère vint réclamer son enfant; mais elle n'a point parlé de sa dette, et les honnêtes vieillards n'ont pas même songé à la lui rappeler : ils ne regrettaient que la présence et les caresses de leur pupille. Les époux Borlot sont aujourd'hui sans pain; le mari est octogénaire, la femme a passé soixante et dix ans. La charité publique est la seule ressource de ceux qui ont si bien pratiqué la charité; et l'Académie, légataire de M. de Montyon, ne pouvait se dispenser de les comprendre dans la distribution de ses largesses.

Ce n'est pas un seul infortuné qui plaide maintenant pour Bertine Guédin : c'est toute la commune d'Étrée-Blanche, dans le Pas-de-Calais, qui, témoin, depuis quarante-trois

Digitized by Google

ans, de l'admirable conduite de cette fille, nous l'a signalée par l'organe de son maire et de son curé. Bertine est une créature faible, chétive, disgraciée de la nature, qui semble n'avoir songé qu'à son âme ; et cette âme est infatigable pour le bien. Elle s'est imposé la noble mission de soulager les malades, de secourir les malheureux, de pourvoir aux besoins de ceux qui pâtissent. Elle provoque la charité de ceux qui ont quelque chose à donner. Eh ! qui pourrait refuser une parcelle de son avoir à celle qui donne tout ce qu'elle a ? Et ce tout, qu'est-il ? cinquante centimes que lui procurent, jour par jour, son aiguille et son fer à repasser.

Quand on est habitué à vivre dans les campagnes ; quand on voit ces chaumières, basses, enfumées, aux abords si fétides, habitées par des familles mal nourries, mal vêtues, on ne saurait trop admirer ces femmes charitables qui, vivant de privations pour soulager les privations des autres, parcourent ces asiles de la misère comme des anges consolateurs. En racontant la vie de Joséphine Caron, de Suzanne Monnet, j'ai raconté celle de Bertine Guédin ; mais les premières n'avaient que vingt ans d'exercice. Ici la persévérance est plus que doublée, et nous avons doublé la récompense.

Nous la doublerons encore pour Catherine Quéron, du village de Rogny, dans le département de l'Yonne. Un prix de 2,000 francs lui a été décerné, parce qu'il y a eu dans son premier acte de charité une bonté d'âme peu commune, qu'elle a rendu le bien pour le mal, qu'elle a noblement résisté aux exemples de dureté et de bassesse dont son enfance a été victime. Chassée à dix ans de la maison paternelle par une indigne marâtre, elle apprend, deux ans après, que les débordements de cette femme ont ruiné son malheureux père.

Digitized by Google

L'état de lingère qu'elle s'est donné lui rapportait déjà quelques centimes qui servaient à l'entretien de son aïeule; elle s'impose des privations pour aider ce père qui l'a laissé opprimer. La marâtre, frappée à son tour par la colère céleste, est en proie à des souffrances aiguës qui la retiennent sur son grabat. Catherine oublie tout, elle vole auprès de la malade, lui prodigue les soins de la fille la plus tendre, soutient ainsi, pendant trois ans, celle qui l'a tant affligée; et, quand meurt cette malheureuse femme, c'est encore Catherine qui devient la mère des deux enfants auxquels on l'avait sacrifiée. Ces devoirs de famille ne suffisent plus à son inépuisable charité; le besoin de soulager des misères devient pour elle un penchant irrésistible.

Une pauvre et nombreuse famille passe dans son village; le père y est arrêté par une mort subite, la mère par une fièvre ardente; six enfants en bas âge pleurent autour de cette femme; ils sont sans pain, sans asile; mais Catherine Quéron est auprès d'eux. La mère est guérie, les enfants vivent, et cette famille errante peut suivre sa route. Pendant le choléra, la charité de Catherine devient de l'héroïsme: elle lui arrache des victimes, elle expose à chaque instant sa propre vie pour sauver la leur. Il serait trop long d'énumérer tout ce qu'on raconte de cette existence si utile, si généreuse. Elle fait plus. Le ciel l'a douée d'un rare esprit d'observation; elle étudie les maladies qu'elle soigne, les consultations du médecin; elle acquiert une science pratique dont elle ose essayer les inspirations. On assure même qu'elle a guéri des malades abandonnés par l'homme de l'art; et en attendant que la Faculté fasse punir Catherine Quéron de cette audace,

Digitized by Google

l'Académie lui envoie un prix de 2,000 francs, pour la récompenser de tant de bienfaits.

Le même prix est accordé aux époux Lucas, comme le digne salaire d'une bienfaisance qui ne se lasse point. Vous savez quelle peut être la fortune d'un savetier dont la femme n'a point d'état. Allez au Marais, rue Saint-Claude, n° 7, et vous verrez ce que peuvent le travail, l'ordre et l'économie. Alexandre-Joseph Lucas a une femme et trois enfants à nourrir; c'est beaucoup, direz-vous : mais que penserez-vous quand vous apprendrez que le travail de ce même homme a donné du pain, des vêtements, un toit, à sept orphelins? Des trois premiers qu'il a recueillis, deux sont morts après quatre ans, le troisième vit d'un état que les époux Lucas lui ont enseigné. Une de leurs voisines meurt dans leurs bras, et leur lègue trois autres enfants. Ils ont promis, à son lit de mort, de ne pas les abandonner, et, sans regarder au lourd fardeau qu'ils s'imposent, ils remplissent depuis trois ans leur généreuse promesse avec le soin le plus paternel et le plus religieux. Le bureau de bienfaisance du huitième arrondissement a inscrit ces braves gens au nombre de ses pensionnaires. L'Académie les place au rang de ses lauréats. Je leur demande pardon cependant pour le nom de savetier que j'ai donné à cet honnête homme, quand tous les certificats qui attestent sa belle conduite l'appellent *cordonnier en vieux*. Chacun cherche aujourd'hui à ennoblir son état en prenant une qualification qu'il croit plus élevée. Pitoyable indice d'une vanité ridicule! Qu'importent les noms quand les choses restent les mêmes? Le savetier Lucas a trouvé un plus sûr moyen de s'ennoblir; et puissent ses enfants considérer le brevet qu'il reçoit de nous comme un encouragement à ne pas dégénérer de leur père!

Digitized by Google

Ils seront fiers aussi de celui qui leur a donné le jour, les enfants de Pierre-François Rétel; ils lui pardonneront de les avoir oubliés au moment de risquer sa vie pour sauver deux de ses semblables. Dans la commune de Beauquesne, près de Doullens, un ouvrier travaillait à extraire de la pierre d'une carrière de vingt-cinq mètres de profondeur, quand tout à coup un des piliers de la chambre s'écroule, et le malheureux est enseveli jusqu'aux épaules. Son fils était à l'orifice du puits, attendant l'ordre de hisser les pierres. Il n'entend que les gémissements étouffés d'une voix qui peut à peine crier au secours. La foule accourt aux cris du jeune homme épouvanté. On le lie à la corde, on le descend. Il arrive; il ne voit pour ainsi dire que la tête effrayée de son père. Il attaque cet amas de pierres... Vaine espérance! Un nouvel éboulement le couvre lui-même. Ses bras meurtris ne peuvent plus secourir son malheureux père. Sa tête est ensanglantée, et sa voix n'annonce qu'avec peine à la foule effrayée qu'ils vont périr tous deux. Cette foule crie, se presse, sonde le précipice de ses regards; mais personne n'ose descendre. On se montre avec effroi des amas de pierres ébranlées et prêtes à ensevelir les malheureux.

Le frère de la première victime recule lui-même devant ce péril imminent, lorsqu'un maître maçon, qui travaillait près de là, demande la cause de ces clameurs. C'est François Rétel, le père de trois enfants en bas âge; mais leur souvenir ne vient point glacer son intrépidité : il prend la corde à son tour, il est au fond de cet abîme; le fils n'a que la force de lui montrer la tête de son père. Rétel s'élance; il essaye de soulever une pierre qui pèse sur l'épaule du malheureux ouvrier, elle résiste; elle pèse quatre cents, n'importe! Rétel

Digitized by Google

revient à la charge; il la soulève, il la renverse, il arrache les autres; il ramène le père auprès de la corde, il revient au fils, et l'emporte à son tour. Mais le père est sans mouvement. Rétel craint d'être venu trop tard; il demande de l'eau-de-vie; et quelques gouttes suffisent pour ranimer le mourant. Un fort panier descend; il l'y place, il le lie, et une première victime est dérobée à la mort; le fils est remonté à son tour. Rétel ne reparaît que le dernier; et au moment où la foule le salue de ses acclamations, un nouvel éboulement se fait entendre; une minute plus tard, le sauveur des deux ouvriers eût payé de sa vie le courageux dévouement qui le signale à l'admiration publique. Mais, grâce au ciel, l'Académie a pu l'en récompenser, et un prix de 3,000 francs sera le juste salaire de cette belle action.

Nous nous occupions de lui, Messieurs, quand la catastrophe de Fampoux est venue effrayer la France entière. Un homme s'est distingué dans ce désastre : c'est Benoît Hocq, l'un des conducteurs du convoi, qui s'est précipité sur les wagons submergés pour en arracher les voyageurs. Ceux qu'il a pu sauver se sont empressés d'attester sa belle conduite, que la voix publique nous avait déjà fait connaître; et en votant pour ce conducteur une médaille de 1,000 francs, nous nous sommes associés à leur reconnaissance.

Il me reste à vous parler du vieux soldat qui nous a paru mériter le premier prix de 4,000 francs. Il se nomme Jean-Baptiste Miller. Il est maître bottier au 5e régiment de chasseurs. Ce sont encore des orphelins recueillis, nourris, élevés par un ouvrier qui n'a que ses bras pour fortune. Je vous ai signalé bien des actes de cette nature; mais ceux-ci sont

Digitized by Google

accompagnés de circonstances qui leur donnent un nouveau relief.

Le premier de ces orphelins est recueilli parmi les débris sanglants et glacés de la fatale campagne de Russie; et telle est l'excellence de l'éducation que Miller lui donne, que ce jeune homme est aujourd'hui officier supérieur dans un régiment de ligne. Le second est demandé comme un bienfait à une famille indigente de Toulouse; et il dessert aujourd'hui une paroisse du diocèse de Viviers. Un troisième est, pendant treize ans, l'objet de ses soins; il lui enseigne son état, et la bonne conduite de ce jeune pupille en fait un maître cordonnier de régiment. Ce sont enfin deux petits enfants soustraits à la brutalité de leur père, mauvais soldat de son corps, homme sans mœurs et sans principes, et nourris pendant plus de vingt ans de bons sentiments et de bons exemples. Le garçon sert aujourd'hui dans l'artillerie, et la fille sera un jour convenablement établie. Elle appartient aux époux Miller, non-seulement par les soins qu'ils lui ont prodigués, par l'éducation qu'elle en a reçue, mais parce qu'ils l'ont rachetée à beaux deniers comptants du mauvais père, qui, après l'avoir abandonnée dans son enfance, l'avait enlevée à son bienfaiteur dans le seul but d'en obtenir une rançon. Nous avons vu dans cette vie d'un ouvrier militaire, d'ailleurs recommandable à d'autres titres, une charité exercée avec intelligence, le désir constant de transformer en citoyens utiles des êtres que la misère aurait livrés peut-être aux entraînements du vice; et nous avons placé le vieux soldat en tête de ce concours.

Redisons maintenant, en l'honneur de M. de Montyon, que, sans lui, ces beaux exemples seraient perdus pour nous.

Digitized by Google

Cette portion du peuple ne serait connue peut-être que par le récit des brutalités, des audiences de cours d'assises, des châtiments ou des supplices qui font l'aliment éternel de nos feuilles publiques. Nos rapports annuels viennent heureusement nous en distraire et donner à l'étranger une plus juste idée de notre nation. Sans doute, en vous révélant ces traits de vertu et de bienfaisance, je vous ai révélé bien des misères, puisque ce sont ces misères mêmes qui les ont suscités. Mais ne prenons point ces souffrances du peuple, ces belles actions des hommes du peuple pour texte d'une vaine déclamation contre les classes plus heureuses. Je plains les écrivains qui cherchent la popularité au détriment de la société elle-même. L'inégalité des conditions dans l'ordre social est la suite nécessaire de l'inégalité des caractères dans l'ordre de la nature.

Constatons, au contraire, que toutes les classes de la société rivalisent de zèle, luttent d'intelligence et d'efforts pour adoucir les misères du pauvre. M. Villemain vous a fait un éloquent tableau du caractère charitable de notre époque. Je ne redirai pas ce qu'il a si bien dit; mais jamais le superflu du riche n'a été plus activement prodigué à l'indigent. Louons cette noble émulation, cette action incessante de la philanthropie, qui, malgré le ridicule de quelques exagérations, et l'odieux de quelques hypocrisies, n'en travaille pas moins utilement à l'amélioration de l'espèce humaine, au rapprochement des nations et des classes, au bien-être de tous.

Digitized by Google

Digitized by Google

DISCOURS

DE M. DE TOCQUEVILLE,

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

22 JUILLET 1847.

MESSIEURS,

Entre des livres utiles aux mœurs et des actes de vertu, la liaison est naturelle : les uns mènent aux autres ; et le talent de bien dire serait peu de chose, s'il ne conduisait les hommes à bien faire. Le vénérable Montyon, dont nous sommes en ce moment les exécuteurs testamentaires, l'a senti. Après avoir fondé des prix pour récompenser les auteurs des livres moraux, il en a fondé d'autres dans le but d'honorer les actions vertueuses, et il a voulu que tous ces prix fussent décernés le même jour, afin de mieux montrer le lien étroit qui les unit entre eux.

M. le secrétaire perpétuel vient de vous entretenir des

Digitized by Google

premiers dans son éloquent et ingénieux langage; mon devoir est maintenant de vous parler des seconds.

La tâche, Messieurs, est plus douce encore à remplir et plus facile. La meilleure manière d'honorer la vertu sera toujours de l'imiter; mais quand on ne peut le faire, ce qui convient, du moins, le mieux pour lui rendre hommage, c'est d'en parler simplement.

Parmi les différents traits de vertu qui sont arrivés à la connaissance de l'Académie, il y en a un qui a été placé par elle bien au-dessus de tous les autres, et auquel elle a cru devoir accorder une distinction particulière.

La femme modeste qui en est l'auteur est une pauvre servante des environs de Buzançais, nommée Madeleine Pirodeau. Restée veuve d'un bûcheron appelé Blanchet, après un an de mariage, au moment où elle venait d'accoucher de son premier enfant, elle allait être livrée sans ressources aux horreurs de la misère, lorsqu'une dame âgée et respectable de la ville de Buzançais, madame Chambert, mit l'enfant de la veuve Blanchet en nourrice, et la prit elle-même à son service. Elle y était depuis neuf ans, lorsque éclatèrent, au mois de janvier dernier, les troubles dont la cherté des grains fut la cause et peut-être l'occasion, et qui eurent une fin si tragique pour leurs victimes et pour leurs auteurs.

Jamais insurrection ne se montra dès l'abord sous des traits si sauvages : des rumeurs vagues, comme il arrive toujours à l'approche des événements funestes, parcouraient depuis quelque temps le pays, et excitaient les craintes sans leur donner encore d'objet précis. Des menaces de pillage, d'incendie et de meurtre étaient proférées contre la classe entière des propriétaires, désignés sous le nom générique de

Digitized by Google

bourgeois. On racontait qu'un vieillard avait dit : J'ai déjà vu deux révolutions; à la troisième, je mets ma faux à l'envers, et alors malheur aux bourgeois!

Ces voix menaçantes qui sortaient du milieu du peuple, sans qu'on vît précisément d'où elles partaient, avaient d'avance porté la terreur dans les âmes, et rempli les cœurs les plus courageux d'appréhensions sinistres.

Parmi les riches de Buzançais, plusieurs avaient été particulièrement désignés aux violences populaires. Madame Chambert et son fils étaient de ce nombre. La veille de l'émeute, on était venu avertir leurs domestiques. Si vous essayez de défendre vos maîtres, leur avait-on dit, vous serez tués.

Le 14 janvier, le tocsin sonne. La foule, déjà assemblée, se précipite vers une grande usine qui est placée à la porte de Buzançais. Les propriétaires de ce vaste établissement sont chassés et maltraités. La maison est pillée; on y met le feu.

Excitée par ce premier acte, l'insurrection poursuit son chemin. Elle entre dans la ville et fait subir à plusieurs maisons qui se trouvent sur son passage le même sort.

Cependant la plus profonde terreur régnait dans Buzançais, non cette terreur mêlée d'énergie qui tourne bientôt le désespoir en courage, mais ce sentiment mou, égoïste et inintelligent, qui s'empare si souvent, dans les révolutions, des âmes honnêtes et timides, et qui porte les bons citoyens à s'enfermer chez eux et à y attendre leur sort.

En un mot, la ville entière est au pouvoir de l'insurrection et à sa merci.

C'est après plusieurs scènes de dévastation, dont le récit, passant de bouche en bouche, grossissait en courant, qu'une

Digitized by Google

troupe furieuse se présente enfin à la demeure de M. Chambert.

Celui qui la conduit, le nommé Venin, entre le premier. Il pénètre jusqu'à une salle où se tenaient en ce moment madame Chambert et son fils. Je suis le chef des brigands, dit-il.

M. Chambert avait un domestique qui lui était très-affectionné, appelé Bourgeau. Cet homme se jette courageusement sur Venin, et le terrasse. La foule entre. Effrayé à sa vue et au souvenir des menaces qui lui ont été faites la veille, Bourgeau s'enfuit. M. Chambert, qui était allé chercher un fusil pour défendre son domestique, reparaît à la porte. Venin se précipite sur lui; le coup part; Venin tombe. Chambert fuit. Il se retire de chambre en chambre, toujours poursuivi. Une foule en fureur s'attache à ses pas, brisant les meubles sur son passage. Il s'élance hors de sa demeure; elle s'élance après lui. Il se réfugie chez un voisin, elle l'y suit; il s'y cache, elle le découvre, elle l'en arrache. L'en voilà maître. Les coups se croisent alors sur le corps de ce malheureux avec une aveugle furie, il chancelle, on redouble. Il tombe, on frappe encore. Il meurt en s'écriant : Grâce, mes amis! Un homme répond du sein de la foule : Tu n'as plus d'amis!

Il se trompait, Messieurs : au milieu de cette ville livrée tout entière par la peur à la violence, et où chacun ne songeait qu'à soi, une âme intrépide et fidèle veillait sur ce que Chambert avait eu de plus cher, sur sa mère.

A la vue de ces hommes, qui envahissaient la maison de ses maîtres et dont on racontait déjà tant de crimes, la servante de madame Chambert, Madeleine Blanchet, se trouble d'abord et s'évanouit.

Digitized by Google

Admirez un instant ici, Messieurs, avec nous, le contraste que présente le courage moral dont la source n'est que dans l'âme, et ce courage presque physique qui naît et s'éteint au milieu de l'irritation du moment. Remarquez comme ces deux physionomies sont distinctes, quoique souvent on les confonde.

Bourgeau, le domestique de M. Chambert, cède d'abord à un premier mouvement d'indignation et d'énergie imprudente; il attaque le chef de l'attroupement et le renverse. Bientôt après, le cœur lui manque et il s'enfuit.

Le premier mouvement de Madeleine Blanchet est, au contraire, de s'abandonner à sa terreur. Elle tremble, elle se trouble, elle se trouve mal. Revenue bientôt à elle, cette pauvre servante demande ce que sont devenus ses maîtres : elle apprend qu'on égorge le fils, qu'on va tuer la mère. Une force intérieure élève aussitôt son cœur au-dessus de cette tempête. Son trouble cesse, son âme se rassérène et se rassoit tout à coup. Sa résolution est prise : elle s'élance vers le lieu d'où elle entend partir les cris de sa maîtresse.

Cette dame respectable et infirme était alors exposée aux plus grandes indignités et aux plus grands périls. Elle était entourée par une foule en désordre, toute tachée de vin et de sang, le sang de son fils. Des injures grossières, des cris de mort retentissaient de tous côtés à ses oreilles : sur toutes les figures, l'aspect de la haine; sur toutes les lèvres, l'outrage : nulle part un regard ami ou protecteur. C'est en ce moment que Madeleine Blanchet, se frayant péniblement un chemin, arrive enfin jusqu'à elle. Elle la rassure d'abord, en s'associant à sa destinée. Puis elle entreprend de la sauver. D'un bras elle la soutient; de l'autre, elle écarte les assaillants, et se fait jour

Digitized by Google

à travers la foule, dont les flots, resserrés dans un espace étroit, devenaient plus dangereux en se heurtant. Elle parvient ainsi, après beaucoup de temps et avec des efforts inouïs, à conduire ou plutôt à porter madame Chambert jusque dans la cour. C'est là que l'attendait le plus grand péril. En voyant madame Chambert sur le point d'échapper, la rage de ceux qui la suivaient arrive à son comble. Un coup l'atteint; d'autres le suivent : elle est renversée. De sanglants exemples nous l'ont trop appris : malheur à qui tombe devant une populace en fureur! Déjà on se précipite vers elle avec les mêmes cris de mort qui ont accompagné la chute de son fils.

Va-t'en, ma pauvre fille, murmure madame Chambert; c'est ici que je dois mourir; va-t'en!

Madeleine était bien loin de lui obéir : Vous ne tuerez ma maîtresse, s'écrie-t-elle, qu'après m'avoir tuée moi-même. En disant ces mots, elle couvre madame Chambert de son propre corps. Un homme brandit un coutelas au-dessus de sa tête. Plusieurs femmes la frappent.

Tandis que de ses deux mains elle essaye de parer les coups qui sont destinés à sa maîtresse, elle en appelle à haute voix à la justice, à la générosité des assistants, avec cette éloquence naturelle que l'esprit ne fait pas découvrir, mais qui se révèle tout à coup aux grands cœurs dans les grands périls.

Deux hommes touchés de ce spectacle se décident enfin à intervenir. Avec leur aide, Madeleine parvient à relever sa maîtresse, à protéger sa fuite. Elle la dépose enfin dans une maison amie, et l'y cache. Qui le croirait, Messieurs, Madeleine ne se renferme pas avec elle dans cet asile! Elle le quitte

Digitized by Google

aussitôt. Elle rentre dans cette demeure encore humide du sang de M. Chambert, et dont elle-même vient de s'échapper avec tant de peine. La maison était alors livrée au plus affreux pillage. Que vient-elle y faire? Cette servante intrépide croit qu'elle n'a pas rempli tous ses devoirs en sauvant sa maîtresse, si elle ne s'efforce de préserver la propriété que celle-ci avait commise à sa garde. C'est à cette seconde tâche qu'elle se dévoue. Tantôt elle arrache des mains des meurtriers des objets précieux dont ils s'étaient emparés; tantôt, par un vertueux larcin, elle les leur dérobe. Quand elle les a mis en sûreté, elle revient. Les injures ne l'humilient pas, les menaces ne lui font pas peur, les mauvais traitements ne la rebutent point. Elle ne se retire qu'au bout de plusieurs heures, quand tout ce qui n'a pu être préservé par elle a été enlevé ou détruit par l'émeute.

Cet acte a moins d'éclat sans doute, mais a-t-il moins de vraie grandeur? Ne se rencontre-t-il pas, au contraire, quelque chose de particulièrement méritoire dans cette vertu qui ne se lasse point par un premier effort, qui passe immédiatement de l'accomplissement d'un devoir principal à l'accomplissement d'un devoir secondaire, et qui, ayant fait le plus, ne se trouve pas quitte envers elle-même tant que le moins reste à faire?

Ces faits nous paraissent admirables, Messieurs; ils ont toujours paru tout simples à celle qui en est l'auteur. Elle n'a jamais eu, depuis, l'idée de s'en enorgueillir ni de s'en vanter.

Lorsque Madeleine Blanchet parut devant la cour d'assises, assemblée pour juger les coupables de Buzançais, on lui demanda ce qu'elle avait vu. Elle le raconta avec une

Digitized by Google

brève et nette simplicité. Puis elle se tut. Elle avait tout dit, excepté ce qui ne se rapportait qu'à elle. « Mais, dit le président, les témoins nous ont appris que vous aviez couvert votre maîtresse de votre corps, et que vous l'aviez ainsi dérobée aux coups des assassins : est-ce vrai ? — Oui, Monsieur, répond simplement Madeleine. — On vous a entendue vous écrier qu'on vous tuerait avant de pouvoir tuer votre maîtresse : est-ce vrai ? — Oui, Monsieur, réplique Madeleine avec la même brièveté ! » Rien de plus, pas un mot à travers lequel on puisse voir percer l'orgueil qui jouit enfin de son triomphe, ou la fausse modestie qui ne s'est tue que pour pouvoir ensuite mieux parler.

Frappé de la simple et modeste grandeur de cette fille du peuple, le président prononce ces paroles mémorables, qui resteront comme le dernier mot sur ce sanglant drame :

« S'il s'était trouvé dans Buzançais, dit ce magistrat, vingt hommes seulement qui eussent le cœur de cette femme, aucun des malheurs que nous déplorons n'aurait eu lieu. »

Cela est vrai, Messieurs : Madeleine s'imaginait n'avoir accompli qu'un acte honnête, elle avait fait une action sublime. Elle avait donné à ses concitoyens un grand exemple, et, nous ne craignons pas d'ajouter, une sévère leçon.

L'Académie a voulu créer, cette année, un prix exceptionnel de 5,000 francs. Elle y a joint une médaille d'or. Elle accorde l'un et l'autre à Madeleine Blanchet. Cette distinction ne surprendra personne, excepté peut-être celle qui en est l'objet.

D'autres prix de moindre valeur ont été décernés par l'Académie à d'autres personnes dont le mérite, sans être aussi éclatant, est encore digne de nos respects.

Digitized by Google

Un prix de 2,000 francs est donné à un brave jeune homme de la commune des Sablons, département de la Gironde, nommé Pierre Égreteau, qui a arraché successivement un grand nombre de personnes à la mort.

Un homme se noyait dans la rivière d'Isle. Égreteau le sauve au péril de ses jours. Cela fait naître chez lui une espèce de vocation à laquelle depuis il a été fidèle.

Peu après, il retire un autre homme du fond d'un marais où celui-ci allait disparaître. Plus tard, une rivière débordée enveloppe tout à coup la malle de Bordeaux; la voiture est submergée; le postillon coupe les traits des chevaux et s'échappe. Le courrier et un voyageur se voient sur le point d'être engloutis. Pierre Égreteau survient et les sauve. En 1843, une inondation envahit plusieurs villages; Pierre parvient à retirer du milieu des eaux trois familles. En 1845, un père et sa fille traversaient tous les deux un gué dangereux. Le vieillard passe heureusement, la jeune fille est entraînée par le courant. Pierre Égreteau se trouvait sur la rive. Il s'élance, et l'enfant est rapportée pleine de vie aux pieds de son père.

Ces aventures se sont si souvent reproduites dans la vie de Pierre Égreteau, qu'on dirait que cet homme a embrassé la profession héroïque de sauver ses semblables, et que la Providence, venant en aide à son courage, l'a muni d'une sorte d'instinct particulier et sûr, qui lui fait sentir de loin le péril, et qui l'amène avec certitude sur le lieu même où des malheureux vont périr.

Un autre prix de 2,000 francs est accordé aux époux Renier.

Les époux Renier ont eu autrefois quelque fortune; ils

Digitized by Google

exerçaient, dans un quartier populeux de Paris, un commerce de charbon et de bois. Le mari était rangé, la femme économe, la boutique achalandée. Ils auraient dû s'enrichir; il n'en était rien pourtant. Les époux Renier avaient une passion qui les entraînait à des dépenses plus grandes que leurs ressources; car toutes les passions vraies et vives sont naturellement un peu aveugles et imprudentes. Ces braves gens avaient la passion de la bienfaisance. Au lieu de vendre leurs marchandises, il leur arrivait bien souvent de les donner pour rien. On comprend qu'à ce compte ils devaient avoir beaucoup de pratiques et peu de profit. Parmi les pauvres familles de leur voisinage, celle-ci manquait de charbon pour préparer ses aliments, cette autre de bois pour se chauffer au milieu d'un hiver rigoureux. Madame Renier ne pouvait résister à la vue d'un si pénible spectacle. « Peut-on laisser, disait-elle, des malheureux mourir de froid, quand on a un chantier à sa disposition? » La charité faisait alors taire l'esprit du négoce, et la marchande se transformait en sœur hospitalière.

Dans leur maison habitait un homme livré à toutes les misères physiques et morales dont la maladie, la pauvreté, l'isolement, peuvent accabler la vieillesse. Un tel malheur placé si près d'eux avait des attraits irrésistibles pour les époux Renier. Le vieillard devint un membre de leur famille. Il mourut près d'eux sans s'être jamais aperçu des durs sacrifices qu'il leur imposait.

Près des époux Renier vivait un jeune ménage, qui cachait avec soin, sous des dehors décents, une grande pauvreté. Le mari écrivait, et, quoique dans un siècle où les lettres donnent souvent plus de profit que de vraie gloire, il avait

Digitized by Google

grand'peine à faire vivre sa jeune femme du produit de sa plume, et à en vivre lui-même. Une longue maladie survint, et avec elle les créanciers, puis les huissiers, puis la saisie. On ne lui laissa bientôt rien que la vie; encore le désespoir et la misère allaient en abréger le cours, lorsque ce spectacle attira les regards des époux Renier.

Ceux-ci se contentèrent d'abord de payer quelques dettes qui restaient encore au jeune ménage. Puis la tentation devenant plus forte à mesure qu'ils y cédaient davantage, ils conçurent le désir d'attirer ces malheureux chez eux et de les y loger. Mais la place manquait; voici comment ils y pourvurent. Quand j'ai dit que Renier n'avait qu'une passion, la bienfaisance, j'exagérais un peu; il en avait encore une autre, Messieurs, qui, bien que fort petite en apparence, devient très-tyrannique quelquefois. Il avait la passion, ou, si l'on veut, la manie de la botanique; il faisait depuis longtemps une grande collection de plantes, et il aspirait secrètement à la gloire de composer enfin un bel herbier. Un appartement était consacré à cet usage; il en emportait toujours la clef avec lui, de peur qu'on lui dérobât son trésor. L'herbier fut sacrifié pour sauver le pauvre ménage. Le sacrifice est petit, dira-t-on; mais le sentiment qui l'a fait faire ne l'est point, et peut-être que Dieu, qui sait le fond des cœurs et qui voit si bien que la grandeur des affections humaines est rarement en proportion de la grandeur de l'objet qui les fait naître, tiendra plus de compte à ces pauvres gens de s'être privés, par charité, de leur herbier que d'avoir abandonné tout le reste.

Quand la vertu a une fois pris l'allure vive de la passion, elle ne recule pas devant les entreprises ardues. Le difficile

Digitized by Google

la tente, le rare l'aiguillonne, et, dans ses caprices sublimes, on la voit souvent préférer le bien qui est loin d'elle à celui qu'elle peut accomplir aisément. Les époux Renier découvrirent un jour, sous un hangar, au milieu d'ordures et d'immondices, un pauvre idiot qui semblait parvenu à ce comble de misère où l'homme ne comprend plus même qu'il est malheureux. Quels étaient son nom, ses parents, son histoire? Nul ne le savait, il l'ignorait lui-même. Ce spectacle ne les rebuta point. Ils entreprirent de réunir et de diriger les rayons épars et divergents de cette faible intelligence, et ils y parvinrent. L'idiot aperçut bientôt avec plus de clarté le spectacle du monde, dont il n'avait eu jusque-là qu'une vue confuse et troublée. Il comprit, pour la première fois, une partie de ce qu'il n'avait fait encore que voir. Il apprit du moins ce qu'il faut savoir pour gagner sa vie en travaillant. On pourrait presque dire que les époux Renier ont plus fait pour lui que Dieu même, car ils lui ont donné l'intelligence, tandis qu'avant de les connaître il n'avait que la vie.

Nous pourrions vous citer, Messieurs, quelques autres traits également touchants : le temps nous force de les écarter; qu'il nous suffise de dire que la vie entière de M. et de madame Renier en est remplie.

Pour pouvoir venir en aide aux malheureux, ils achevèrent de déranger leur petite fortune. On les vit prendre d'abord sur le superflu, puis sur l'utile, puis sur le nécessaire. Ils sont aujourd'hui presque aussi pauvres que ceux qu'ils ont secourus jadis.

L'Académie a voulu montrer à ces époux vertueux que la Providence ne les oubliait pas, tandis qu'ils s'oubliaient eux-

Digitized by Google

mêmes, et qu'elle leur ménageait, sans qu'ils le sussent, pour leurs vieux jours, une petite épargne.

La vertu de Pierre-Hubert Jacoillot s'est surtout exercée dans les limites de la famille. Jacoillot est par sa mère le petit-neveu d'un ancien ministre de la guerre sous la République. Son père était un cultivateur riche de la commune de Coulmier-le-Sec en Bourgogne. La mère de Jacoillot étant morte, son père se remaria bientôt, quoiqu'il eût déjà de nombreux enfants. Il épousa une femme pauvre. Cette union imprudente dérangea d'abord, et bientôt ruina de fond en comble la fortune de cette famille. Lorsque le père de Jacoillot mourut, tous ses biens étaient saisis; ils furent vendus sans pouvoir couvrir les dettes. A peine eut-il fermé les yeux, que sa femme et les enfants qu'il avait eus de sa seconde union étaient chassés de sa demeure par les créanciers. Cette pauvre veuve, malade et entourée de ses petits enfants en bas âge, était sans asile. Jacoillot la recueillit, elle et ses huit enfants. Il la nourrit, il les éleva. Tous ses amis, qui, comme il arrive souvent, donnaient plus volontiers des conseils que des secours, le pressaient de se marier; il croyait leur fermer la bouche en disant: « Si je me marie, qui prendra soin des enfants de mon père, qui nourrira ma belle-mère? » Pour cet homme courageux et honnête, la réponse était, en effet, sans réplique. Quand les enfants furent élevés, il ne se reposa pas; ses sacrifices changèrent seulement d'objet. Après avoir sauvé de la faim les enfants de son père, il continua à se dévouer pour préserver la bonne renommée que son père avait eue: il paya toutes ses dettes.

Aujourd'hui Jacoillot a atteint le terme de ces deux grandes entreprises; mais elles ont rempli et usé sa vie. Sa santé,

Digitized by Google

profondément altérée par les privations et les excès de travail, ne lui permet plus de grands efforts. Il est resté fort pauvre; il restera désormais tel. Cet aspect sombre de l'avenir ne l'attriste point: il a l'âme sereine, le cœur content, le propos joyeux. Il ne regrette rien et ne craint rien. Accoutumé à braver volontairement la pauvreté, il ne la redoute pas davantage quand elle devient inévitable. Mais ses concitoyens, dont il est tout à la fois l'ami et l'exemple, la redoutent pour lui. Ils se sont unanimement adressés à l'Académie pour lui signaler cette rare vertu. L'Académie, Messieurs, les a entendus; elle n'a jamais cru pouvoir mieux remplir les intentions de M. de Montyon qu'en décernant un prix de 2,000 francs à Jacoillot.

C'est aussi sur une sorte de cri public, qu'une distinction pareille a été accordée à la veuve Gambon.

Depuis dix-sept ans, cette sainte femme est la consolation et le soutien de tous les pauvres de Nanterre.

Compatir aux misères de l'humanité, les soulager quand par hasard on les rencontre, prendre sur son superflu pour venir au secours de ceux qui n'ont rien, une telle conduite mérite sans doute qu'on l'honore; mais se consacrer tout entier à soulager le malheur, l'étudier et le suivre obstinément sous les formes diverses et innombrables que Dieu lui a permis de prendre sur la terre, s'en rapprocher sans cesse pour l'embrasser et l'adoucir, braver, pour arriver jusqu'à lui, les glaces de l'âge, les souffrances de la maladie et la peur de la pauvreté, pire que la peur de la mort, cela ne mérite pas seulement notre estime, Messieurs, mais nos hommages. La charité ainsi comprise touche à l'héroïsme. C'est ainsi que l'a toujours entendue la veuve Gambon. On

Digitized by Google

peut dire qu'il n'y a pas de malheureux dans son voisinage qui n'ait reçu d'elle des secours : celui-ci des médicaments, celui-là du pain, cet autre l'éducation. On disait à un médecin de Nanterre : La veuve Gambon vous accompagne donc souvent aux lits des malades? Jamais, répondait-il; elle s'y trouve toujours la première.

La charité délicate et ingénieuse de madame Gambon ne s'arrête pas aux limites de la vie; elle suit, en quelque sorte, les malheureux au delà.

On ne sait pas assez combien l'idée d'être jeté dans la terre comme un fardeau inutile, sans les derniers égards qui se doivent à la dépouille d'un homme, est cruelle pour le pauvre, auquel tout manque à l'heure suprême, jusqu'à un linceul et à un cercueil, et on ignore combien cette image funeste trouble et empoisonne souvent ses derniers moments.

Madame Gambon le savait, et elle ne se croyait pas quitte envers le malheureux auquel elle avait fermé les yeux, si elle ne lui avait assuré de modestes funérailles.

Madame Gambon touche à l'extrême vieillesse; elle est atteinte d'infirmités cruelles. Ces obstacles rendent pour elle l'exercice de la bienfaisance plus pénible, mais non moins actif. Elle ne s'est jamais plainte que de n'être pas assez riche; c'est la plainte du siècle. Messieurs, plût au ciel que tous ceux qui la font entendre de nos jours fussent comme cette pieuse femme, et qu'ils ne souhaitassent avec tant d'ardeur la richesse que pour se procurer comme elle de sublimes plaisirs.

Pour subvenir à sa charité, madame Gambon a pris chaque année sur son petit patrimoine. Elle possédait quelques champs de terre, fruits des économies et des labeurs de plu-

Digitized by Google

sieurs générations. On sait quel est l'attachement ardent, et quelquefois aveugle, que le petit propriétaire foncier porte à sa terre. La veuve Gambon s'est cependant décidée à vendre, chaque année, tantôt un champ, tantôt un autre. Mais, dissipatrice avec prudence, elle ne se ruine que lentement, de manière à ne pas réduire tout à coup ses pauvres à la misère. Quand sa bourse est vide, elle va puiser dans celle des autres, en les intéressant aux infortunes qu'elle ne peut plus soulager elle-même; et lorsqu'enfin l'argent lui manque entièrement, il lui reste encore pour les malheureux de chaudes et consolantes sympathies, cette richesse inépuisable des bons cœurs. Frappé de ces vertus, le comité de bienfaisance de Nanterre a voulu la nommer dame de charité. Madame Gambon est la veuve d'un simple vigneron. Ce titre de *dame de charité* effaroucha d'abord sa simplicité et sa modestie : elle refusa longtemps de l'accepter; mais le peuple de Nanterre trouva moyen de lui assigner, sans la consulter, un nom plus modeste, mais plus doux, qui rappelait tout à la fois les bienfaits de cette miséricordieuse femme et les soins maternels, plus précieux souvent, qu'elle savait y joindre. Il l'a nommée, et il la nomme encore : *La mère de bon secours!*

L'Académie accorde 2,000 francs à madame Gambon. Il serait plus exact de dire, Messieurs, qu'elle les donne aux pauvres de Nanterre; car c'est dans les mains de ceux-ci que cet argent se trouvera bientôt.

Le principe de la vertu est partout le même; mais la physionomie de la vertu varie sans cesse, suivant les temps et les lieux. Il n'y a rien qui ressemble moins à madame Gambon, cette pieuse veuve dont nous venons de raconter l'histoire, que l'homme dont nous allons parler.

Digitized by Google

Franceschi est hardi, vigoureux, énergique. Il exerce une profession fort pacifique, mais il habite une contrée où l'artisan lui-même est familiarisé avec l'usage des armes, et a toujours sous la main son fusil à côté des instruments de son travail.

Franceschi est Corse. Il est né dans ce singulier et beau pays auquel nous donnons, depuis si longtemps, nos lois, sans pouvoir lui donner complétement nos idées et nos mœurs; pays de sauvages vertus et de crimes sauvages, dans lequel chaque famille conserve le souvenir des injures plus précieusement que les titres de propriété; où tout est stable et immobile, surtout la haine, et où, en dépit du christianisme et de la civilisation, la vengeance paraît encore le premier des droits et le plus impérieux des devoirs.

En tout pays, le rôle de conciliateur, quoique fort digne d'estime, est assez ingrat; mais, en Corse, il est, de plus, très-difficile, et souvent fort dangereux. Pour l'exercer, il ne suffit pas seulement d'avoir un cœur bienveillant et honnête, il faut encore un esprit ferme, un caractère éprouvé et une âme intrépide.

Franceschi s'est plusieurs fois dévoué à cette mission conciliatrice.

Un jour, un de ses voisins, nommé Micaelli, est assassiné par les frères Giafferi. La famille Micaelli prend aussitôt les armes.

L'un des frères Giafferi est tué. Sa sœur combat à sa place, et est tuée à son tour.

C'est alors que Franceschi, s'interposant, au péril de sa vie, entre ces passions furieuses, parvient à amener entre les familles, sinon une réconciliation, au moins la paix.

Digitized by Google

En 1840, le meurtre de M. Monti avait mis du sang entre deux familles de Corte; la guerre était ouverte. La mort planait déjà sur plusieurs têtes. Franceschi et quelques autres gens de bien interviennent et font déposer les armes.

Il est facile, dira-t-on, de faire bon marché de la haine des autres. Il faudrait voir cet homme de paix dans sa propre cause. L'y voici :

Un des parents de Franceschi, le sieur Mattei, venait de succomber, dans une rixe, sous les coups d'un de ses voisins. Les parents du mort s'assemblent aussitôt. Franceschi se joint à eux, mais non pour partager leurs fureurs. La maison de l'homicide est entourée, le meurtre va être vengé par le meurtre. Franceschi seul s'y oppose. C'est à la justice, dit-il, à prononcer; il faut lui livrer le criminel, mais non l'assassiner. Ceci, Messieurs, nous paraît fort simple. Mais, en Corse, de pareilles doctrines semblent encore fort étranges et quasi déshonnêtes. La famille Franceschi résiste; il insiste; elle murmure. Après avoir menacé le meurtrier, on le menace lui-même. Il persévère, et il l'emporte enfin, grâce à cette autorité qu'obtiennent les hommes d'un courage éprouvé et d'une énergie reconnue, quand ils conseillent la modération. Le meurtrier est donc remis dans ses mains, et il l'emmène dans sa propre maison.

Mais ici la scène change. Les parents du coupable ne se souciaient pas plus d'avoir affaire à la justice que ceux du mort. S'il avait paru fort intempestif à ceux-ci de s'en remettre aux tribunaux pour obtenir une vengeance qu'ils tenaient déjà dans leurs mains, il paraissait très-imprudent et fort inutile à ceux-là d'attendre un arrêt de la justice pour sauver un ami qu'ils pouvaient mettre eux-mêmes en liberté.

Digitized by Google

Ils s'arment donc à leur tour, enveloppent la maison de Franceschi, demandent à grands cris qu'on leur délivre leur proche, et menacent, en cas de refus, de donner l'assaut. Mais Franceschi tient bon; il brave les menaces, il repousse les attaques. La gendarmerie du voisinage, avertie de ce qui se passe, arrive enfin, le délivre et le décharge de son prisonnier.

L'Académie, Messieurs, a vu, dans l'ensemble de cette conduite, de la grandeur; elle a jugé que les plus difficiles, et par conséquent les plus louables de toutes les vertus, sont celles qui s'exercent à l'encontre des préjugés de son temps et au rebours des passions de son pays. Elle pense qu'il y a un vrai mérite à s'élever au-dessus de la peur de l'opinion commune, cette dernière faiblesse des âmes intrépides. Elle accorde une médaille de 1,000 francs à Franceschi.

Les vertus qui l'ont déterminée à accorder la même distinction aux époux Carbo sont moins viriles et plus modestes, mais elles méritent également d'être signalées.

Les époux Carbo sont deux vieillards qui ne vivent que du travail de leurs mains, et qui, à l'âge où ils sont arrivés, commencent même à trouver grand' peine à en vivre. Ils habitent, à Grenoble, une de ces vastes maisons peuplées d'ouvriers qni forment, dans les villes industrieuses, comme un monde à part, où une même pauvreté a rendu toutes les conditions égales. Celle-ci contenait près de trois cents locataires.

La charité pouvait, sans en sortir, rencontrer un échantillon de presque toutes les misères humaines. C'est là que les époux Carbo, quoique très-pauvres eux-mêmes, n'ont cessé de venir en aide à la pauvreté de leurs voisins, distribuent

Digitized by Google

à quelques-uns d'entre eux de petits secours et de grandes consolations à tous. Mais c'est principalement vis-à-vis des enfants renfermés dans ce triste séjour que leur bienfaisance aimait à s'exercer. Ils avaient autrefois perdu une fille unique en bas âge, et peut-être le souvenir de cette paternité, sitôt évanouie, avait-il incliné leur âme à s'occuper de l'enfance et à compatir à ses malheurs. Le cœur, d'ailleurs, est comme l'esprit : il a ses spécialités, dans lesquelles il aime à se renfermer. Un enfant naturel avait été abandonné par sa mère. Les époux Carbo le recueillirent; ils l'élevèrent; et quand il fut en âge de travailler, il leur vint l'ambition de l'envoyer à Lyon apprendre un état lucratif. Mais comment se procurer l'argent nécessaire pour mettre à exécution une si grande entreprise? Le mari se défit de quelques-unes de ses hardes. Sa femme (pourquoi ne pas entrer dans ces détails? il n'y a pas de détails vulgaires quand ils servent à faire mieux connaître une action peu commune, et la vertu relève tout ce qu'elle fait faire), sa femme vendit la plupart de ses propres chemises. L'enfant partit donc, emportant ainsi dans son modeste bagage une bonne part de la garde-robe de ces pauvres gens. Au lieu de reconnaître, par sa bonne conduite, de si touchants bienfaits, il les paya d'ingratitude. Bientôt il quitta son nouveau maître, et se livra au vagabondage, sans que, depuis, les époux Carbo aient entendu parler de lui. Un si mauvais début ne les dégoûta point de la bienfaisance. Ils adoptèrent le frère du voyageur; il était abandonné, comme le premier, de sa mère. Ils gardèrent celui-ci près d'eux, et l'élevèrent. Ils lui donnèrent une bonne éducation, et lui firent apprendre un état; et c'est aujourd'hui un honnête ouvrier.

Digitized by Google

Plus tard, une voisine des époux Carbo meurt à l'hôpital; c'est là qu'allaient mourir d'ordinaire les habitants de cette maison voués à la misère. Elle laissait dans son galetas désert une petite fille et un garçon de neuf ans. Les époux Carbo donnèrent asile à l'une et à l'autre. Plus tard encore, une jeune fille de quatorze ans venait de perdre sa mère; son père lui était inconnu. Elle était donc seule sur la terre, assez âgée pour comprendre le malheur, trop jeune encore pour le combattre. Les époux Carbo l'introduisent à leur misérable foyer; elle y est encore aujourd'hui.

L'Académie a été touchée de cette vive et féconde charité, éclatant au milieu du dénûment d'un pauvre ménage, qui lui-même eût eu un si grand besoin que la charité lui vînt en aide. Il est rare que l'extrême pauvreté ouvre le cœur; d'ordinaire, elle resserre, et celui-là est doublement compatissant, qui, au milieu des étreintes cruelles de la misère, peut encore s'occuper des maux d'autrui.

Hortense Fagot, dont il nous reste maintenant à parler, est née dans le sein d'une de ces familles infortunées où la pauvreté, la maladie et l'inconduite semblent s'unir. Sa mère, depuis longtemps atteinte d'une de ces cruelles affections de poitrine qui font apercevoir la mort de si loin, n'en travaillait pas avec moins de courage; mais son mari venait d'ordinaire lui enlever, le soir, le peu d'argent qu'elle avait gagné dans la journée, pour l'aller dépenser en orgie, et il ne rentrait au logis que pour la battre. Cinq enfants en bas âge achevaient ce complet tableau des misères humaines. Lorsque la pauvre mère se sentit enfin mourir, elle fit venir sa fille aînée auprès de son lit : c'était Hortense; elle avait seize ans. Elle lui donna ses derniers conseils : c'était, hélas! son seul héritage.

Digitized by Google

Elle lui recommanda longuement ses frères et ses sœurs, lui dit qu'elle était désormais leur seul appui (le père avait entièrement abandonné sa famille depuis peu), et lui fit jurer de leur servir de mère. Vous allez juger, Messieurs, si cette vertueuse fille a bien tenu son serment.

La mère d'Hortense avait laissé quelques dettes; l'aîné des quatre enfants confiés à sa garde n'avait pas quatorze ans. Hortense, dans cette extrémité, ne s'adressa point à la charité publique; elle ne demanda de ressources qu'à l'ordre et au travail. Voici comment elle s'y prit. Entendez ces détails, Messieurs; ils sont dignes d'être écoutés par une assemblée, quelque grande qu'elle soit, quand elle est composée de gens de bien.

Hortense place d'abord sa sœur cadette, enfant de quatorze ans, en apprentissage, et ne la rappelle au logis que quand elle sait assez bien travailler pour aider à la vie commune. Elle l'institue alors la ménagère. Elle obtient, pour les deux enfants qui suivent celle-ci, l'entrée de la manufacture où elle travaille elle-même. Quant au quatrième, elle se charge d'en faire un excellent ouvrier en lui apprenant le tissage à la mécanique, dans lequel elle excelle, et bientôt il peut se placer avantageusement dans un atelier d'une ville voisine. Grâce à l'admirable économie qu'Hortense introduit dans la maison, non-seulement on ne fait point de dettes, mais on épargne quelque argent. Cet argent-là est d'abord consacré à acquitter les dettes qu'avait laissées la mère de famille. Les dettes n'étaient pas grandes, mais le fonds destiné à les amortir était fort petit; on mit quatre ans à se débarrasser de cette lourde charge. La dette éteinte enfin, Hortense n'employa pas le léger superflu qui en résultait à accroître l'ai-

Digitized by Google

sance commune; elle le plaça à la caisse d'épargne. Elle prit un livret pour elle-même. Elle voulut que chacun de ses frères et sœurs en prît un. Sur ces livrets, on ne devait pas voir figurer, sans doute, des sommes considérables; mais les enfants s'habituaient ainsi à l'épargne.

N'y a-t-il pas, Messieurs, quelque chose de singulièrement touchant et réjouissant pour le cœur, dans le spectacle offert par la prospérité de ce petit ménage, composé entièrement d'enfants, et si sagement conduit par une jeune fille à peine hors de l'enfance!

Tous les faits que nous venons de raconter sont confirmés par les habitants les plus recommandables de Bolbec. Des dames de charité, des ecclésiastiques, des négociants, en ont témoigné à l'envi. Ces personnes respectables ont joint à leur attestation la copie du compte des recettes et des dépenses tenu par Hortense. C'est le budget complet de cette république enfantine. On y voit que, pendant les dix derniers mois, le travail de la communauté a produit 1,279 fr.; sur cette somme, on en a dépensé 1,000 pour pourvoir aux besoins de toute espèce; 144 ont été placés à la caisse d'épargne, et 135 ont été gardés par la ménagère pour parer aux nécessités imprévues. L'Académie vient ajouter 1,000 fr. à ce petit trésor.

Nous venons de vous montrer la vertu, Messieurs, sous des aspects divers. Nous avons fait passer sous vos yeux plusieurs de ses vivantes images, depuis cette héroïque servante de Buzançais jusqu'à cette autre femme dont je viens de tracer le portrait, cette jeune fille si courageuse aussi dans sa lutte opiniâtre et heureuse contre l'adversité. En accordant des prix aux auteurs de ces actes si méritoires, ne croyez

Digitized by Google

pas que l'Académie ait prétendu les récompenser, ni même leur donner des imitateurs. Non, Messieurs, l'Académie n'a point de telles pensées. Non, ce ne sont point les académies qui peuvent rémunérer la vertu ou la faire naître; les gouvernements, ces grands instruments du bien et du mal sur la terre, y sont presque toujours eux-mêmes impuissants. C'est Dieu qui récompense la vertu, et c'est Dieu qui la donne.

Et cependant, Messieurs, gardez-vous de croire que ce que nous venons de faire soit vain.

Une nombreuse assemblée qui, dans ce siècle d'incessante et souvent de cupide industrie, ne se réunit que pour jouir du plaisir que donne la vue des bonnes actions, qui s'attendrit au malheur des plus pauvres citoyens, qui s'émeut en pensant à leurs mérites, qui expose ceux-ci à nos regards et les signale de préférence à l'admiration publique, il y a là, Messieurs, un noble spectacle pour le pays. Ce spectacle est grand, et en même temps il est utile. C'est ainsi, en effet, qu'on encourage la vertu et qu'on la suscite, non pas en distribuant à quelques lauréats de l'argent ni même des couronnes, mais en donnant aux esprits le goût du beau, qui conduit si naturellement au goût de l'honnête; aux âmes, l'amour des jouissances pures et saines qui les fortifient au lieu de les amollir, en faisant voir pour le peuple ces vives et efficaces sympathies sans lesquelles les classes élevées seraient indignes de marcher à sa tête, et en rendant enfin un volontaire et éclatant hommage à l'égalité dans sa forme la plus légitime et la plus nécessaire, l'égalité que doit créer une même vertu entre tous les gens de bien.

Digitized by Google

DISCOURS

DE M. SAINT-MARC GIRARDIN,

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

17 AOUT 1848.

MESSIEURS,

L'Académie m'a chargé de rendre compte des actions de courage et de charité qui ont mérité cette année les prix fondés par M. de Montyon. L'Académie a décerné deux prix : le premier de 5,000 fr., le second de 3,000 fr.; trois médailles de première classe, douze médailles de seconde classe.

Mais elle doit surtout faire connaître les actes de dévouement qu'elle a cru devoir récompenser, non pour ajouter le bruit de la louange au mérite de la vertu, mais afin que le récit du bien vienne à propos consoler et encourager la conscience publique.

Joseph-Désiré Looten, simple éclusier à Dunkerque, est le premier de ces consolateurs publics. Son père, comme lui

Digitized by Google

éclusier, a sauvé quarante-cinq personnes. Le fils n'a pas encore quarante ans, et il en a sauvé cinquante-deux. Il est vrai qu'il a commencé de bonne heure, à quatorze ans.

Dans le nombre de ceux qu'il a sauvés, il en est dont il a oublié le nom : ç'a été parfois la faute de ceux mêmes qu'il arrachait à la mort, et qui, dans le trouble de la délivrance, oubliaient de dire leurs noms à leur libérateur. Il aurait mieux aimé le savoir; car c'est, après tout, la seule récompense qu'il veuille recevoir. M. Looten est pauvre; mais il aime surtout à enrichir d'un nom nouveau les archives de sauvetage qu'il tient de son père. Il a plus besoin de contentement que d'aisance. Une seule fois, en 1829, l'administration lui fit délivrer un mandat de 50 francs, qu'il accepta pour en faire aussitôt don à un pauvre ouvrier de Dunkerque, nommé David, alors malade à Paris.

Avec ces 50 fr., David revint à Dunkerque retrouver sa femme et ses enfants.

A Dunkerque, M. Looten est une sorte de providence populaire. Quelqu'un tombe-t-il à l'eau, tout le monde aussitôt appelle Looten; c'est le nom qui est dans toutes les bouches au moment du péril. Non-seulement on le sait intrépide, mais de plus on le croit heureux : il a si souvent réussi! il fait cela depuis si longtemps! et son père le faisait avant lui. Touchant effet du dévouement qui, n'hésitant jamais et ne perdant jamais un moment, passe pour heureux aux yeux de la foule, qui ne comprend pas que M. Looten n'a la main si bonne que parce qu'il a le cœur toujours prompt.

Ce que nous admirons le plus dans M. Looten, c'est sa persévérance héréditaire dans le dévouement. Si un acte de générosité a droit à nos hommages, même quand il est isolé,

Digitized by Google

qu'est-ce quand la générosité et la bonté se tournent en habitude? Les bonnes qualités de l'âme humaine ne méritent le nom de vertus que lorsqu'elles s'éprouvent par la durée.

C'est aussi un dévouement assidu, quoique plus obscur, que l'Académie récompense dans mademoiselle Adeline Castanet. Mademoiselle Castanet est une simple ouvrière, malade et souffrante depuis longtemps. Mais sa pauvreté et sa faiblesse ne l'ont pas empêchée de se charger de deux orphelins. Elle avait soigné leur mère, ouvrière comme elle; elle l'avait vue mourir, et elle a pris avec elle les deux enfants restés sans secours.

Cette charité patiente n'a point l'éclat du dévouement de l'intrépide éclusier de Dunkerque; mais c'est la condition des meilleures vertus de la femme, d'être renfermées dans l'enceinte de la maison plutôt que d'éclater au dehors. L'homme donne hardiment sa vie pour l'honneur, pour les lois, pour l'humanité : le camp, la ville, l'église, ne le savent que trop de nos jours. La femme ne donne pas sa vie; mais elle conserve, par ses soins, celle du vieillard, du blessé, de l'enfant; quand elle remplit cet office maternel, rien ne la lasse, rien ne la décourage. Cette constance dans la charité est, chez la femme, le signe caractéristique de la vertu. Toutes les femmes sont capables de se dévouer beaucoup; mais les meilleures entre les bonnes sont celles qui sont capables de se dévouer longtemps.

C'est à trois femmes qui se sont dévouées longtemps que l'Académie a décerné les trois médailles de première classe.

L'une, Marie Lubet, à Hagetmau, dans les Landes, est une pauvre domestique qui depuis 1825 soigne et nourrit ses maîtres, devenus pauvres et infirmes. Sa maîtresse est folle;

Digitized by Google

son maître impotent et presque idiot; le fils des deux pauvres malades est lui-même épileptique, et toute cette douloureuse maison n'a pour la surveiller, la soulager, la nourrir et l'entretenir, que la charité de Marie Lubet, charité aussi ingénieuse qu'elle est infatigable. Lorsque toutes ses ressources étaient épuisées, Marie Lubet a eu recours à la charité publique; mais elle s'est adressée aux anciens amis et anciens clients de son maître, qui était officier de santé, afin que les secours qu'elle obtenait pussent avoir l'air du prix de quelques vieux services.

L'autre, Marie Huchet, s'est faite depuis plus de quinze ans la sœur hospitalière du village de Vieillevigne, dans la Loire-Inférieure. Elle a commencé l'apprentissage de ses bonnes œuvres par soigner sa mère infirme, et par nourrir, dans les années de disette, les quatre enfants d'un de ses frères qui était tombé dans l'indigence. Mais, comme si la charité qu'elle exerçait envers les siens ne lui suffisait pas, elle s'est mise à soigner les malades du village, sans se laisser rebuter ni par le dégoût des plaies, ni par l'ingratitude ou l'impatience des malades. Quiconque souffre à Vieillevigne a droit aux soins de la sœur hospitalière. Elle est faible, elle est pauvre, elle a besoin de travailler pour vivre; mais quand il s'agit d'assister les malades et les infirmes, elle trouve tout ce qu'elle n'a pas, de la force et de la santé, du temps, des médicaments, du linge, des vivres. Un médecin de l'endroit, qui la connaît presque depuis son enfance, disait : « Elle se trouve partout; je ne puis faire un pas la nuit chez les pauvres sans la trouver près de leur lit. »

Mariette a la vraie charité, celle qui oublie volontiers le mal pour ne faire attention qu'au malheur. Parmi les mala-

Digitized by Google

des que soigne Mariette, il est parfois des femmes qui ne semblent que punies quand elles sont malheureuses. Mariette, qui a toujours été honnête, se sert du respect qu'elle inspire pour être compatissante à son aise; elle va voir les pauvres délaissées et fait une layette pour les enfants. Bienfaisante pour les vivants, elle est charitable aussi pour les morts. Elle n'abandonne pas les corps des pauvres malades qu'elle a soignés; elle les ensevelit et leur fait rendre les derniers devoirs. Ce dernier trait achève d'en faire une sainte aux yeux des bonnes gens de Vieillevigne, qui croient que la vraie humanité est celle qui honore l'homme au delà du tombeau, celle à qui la mémoire des morts ne devient pas trop vite étrangère.

La troisième médaille de première classe est affectée par l'Académie à Jeanne Darthenay, du village d'Agneaux, dans la Manche. Le père et la mère de Jeanne Darthenay avaient eu dix-sept enfants. Quand le père mourut en 1801, il en restait encore neuf à la pauvre veuve. Jeanne alors avait dix ans, mais déjà elle était forte et courageuse. Dès douze ans, elle gagnait de bonnes journées, qu'elle rapportait à la maison. Comme sa mère était malade et infirme, c'est elle qui devint la mère de famille. Elle éleva ses frères et sœurs, elle les plaça en apprentissage; mais bientôt les charges de la pauvre Jeanne augmentèrent. Une de ses sœurs meurt dans la plus profonde misère, abandonnée par son mari, et laissant six enfants. Jeanne a promis à sa sœur mourante de ne pas abandonner les six pauvres petits, dont l'aîné a neuf ans. Elle les emmène à la maison. Pendant longtemps rien n'a manqué à la pauvre mère infirme et aux six orphelins, parce que la santé n'a point manqué à Jeanne. Aujourd'hui, les six orphelins sont

Digitized by Google

placés; mais il est venu deux autres neveux et une nièce, car Jeanne est le refuge de la famille. Jeanne aujourd'hui a cinquante-sept ans, et elle est menacée de devenir aveugle. Elle s'afflige, mais elle ne se décourage pas. « Pourvu que je puisse toujours marcher et soutenir ma mère, je prendrai mon parti d'être aveugle. » La résignation et la charité, l'une qui consent à ses propres souffrances, l'autre qui soulage les souffrances d'autrui, toutes deux qui déposent l'égoïsme, soit aux pieds de Dieu, soit aux pieds du prochain, voilà le touchant exemple que donne Jeanne Darthenay, et qu'honore l'Académie.

Les douze médailles de seconde classe sont toutes accordées à des dévouements persévérants. Tantôt ce sont de pauvres domestiques, nourrissant leurs maîtres, devenus plus pauvres qu'eux, et ne croyant pas que le malheur doive rompre cette association qui dans nos anciennes mœurs était une sorte de parenté, et qui n'est plus qu'un louage passager (1); tantôt ce sont des filles dévouées à la vieillesse infirme de leurs père et mère (2), ou des sœurs qui deviennent les soutiens de leurs frères et sœurs. L'une, mademoiselle Lequitte, ouvrière tapissière à Nantes, travaillait avec zèle, voulant disait-elle, se faire une petite fortune pour ses vieux jours, lorsque sa sœur aînée, mère d'une nombreuse famille (elle

(1) Mademoiselle Cervain, Amélie-Clotilde, à Paris, rue Guy-la-Brosse, n° 12, entretient et soigne sa maîtresse pauvre et malade; depuis dix-huit ans mademoiselle Boulée, Antoinette, à Beaune, Côte-d'Or, consacre ses économies et ses soins à ses maîtres indigents et infirmes.

(2) Mademoiselle Claudine Dondon, à Crux-la-Ville, Nièvre, soigne depuis six ans son vieux père et un neveu, enfant qu'elle a pris au berceau.

Digitized by Google

avait eu treize enfants et s'était chargée d'un neveu orphelin), accablée de pertes inattendues, vint trouver Augustine Lequitte à Nantes, lui déclarant qu'elle était obligée de renoncer au petit commerce qu'elle faisait, sans savoir ce qu'allaient devenir ses enfants. « Vends ce que tu peux avoir, paye tes dettes, lui dit Augustine, et viens demeurer avec moi; nous travaillerons ensemble, nous élèverons tes enfants, et j'ai la confiance que Dieu ne nous abandonnera pas. » La proposition fut acceptée, et bientôt la pauvre mère arriva chez Augustine avec six enfants et soixante francs, seul reste de sa fortune; mais elle avait payé ses dettes, et pour ressource et pour providence elle avait sa sœur. La mère et les six enfants trouvèrent place autour de la table de la bonne ouvrière jusqu'au jour où il fallut se serrer un peu pour y laisser asseoir une autre sœur avec un enfant. Celle-là aussi était malheureuse, et Augustine l'accueillit et la nourrit. Cette bonne action, avec l'aide de Dieu, dure depuis quinze ans.

Jenny Migot, à Ussel (Corrèze), sert aussi de mère à ses cinq frères et sœurs; elle soutient aussi son père, qui n'est ni laborieux, ni sobre. Un jour, ce père quitta sa famille et alla chercher fortune ou aventure à Lyon : il n'y trouva que la maladie; à peine Jenny l'eut-elle appris, qu'elle envoya à son père tout ce qu'elle avait d'argent. Il fallut un peu jeûner à la maison, et les enfants se plaignaient : « Il faut d'abord que le père soit servi, » disait Jenny. Le père! voilà le mot qui sert de règle à Jenny; elle a raison : si nous n'étions bienfaisants qu'envers ceux qui sont parfaits, nous ferions le bien trop rarement.

A Rouves, dans la Meurthe, Élisabeth George s'est faite

Digitized by Google

aussi la mère de famille de ses frères et sœurs, de sa mère elle-même et de son père, et cela depuis treize ans. Le père, longtemps malade, est mort en 1841; la mère survit, mais elle ne peut quitter son lit de douleur; et enfin le frère et la sœur d'Élisabeth sont paralytiques tous les deux depuis l'âge de trois ans. Voilà la maison. Eh bien, cette maison de souffrances physiques a eu ses joies, grâce à Élisabeth. Le père est mort en bénissant sa fille, qui devait soutenir la famille; la mère, sur son lit de misère, prie pour sa bonne gardienne, et les deux paralytiques, non-seulement nourris et soignés par leur sœur, mais instruits peu à peu par elle, ont pu faire leur première communion. Il a fallu bien de la patience et de la douceur pour instruire les deux pauvres paralytiques; Élisabeth y a réussi, croyant que, puisqu'elle ne pouvait pas leur donner la santé, il fallait au moins leur donner la résignation qui s'en passe. Elle les a faits chrétiens pour les faire moins malheureux.

Les âmes compatissantes et généreuses semblent maîtresses du corps qu'elles aiment; voyez Hélène Pichon, elle est sourde et muette depuis sa naissance : elle s'est consacrée à soigner un pauvre idiot, fils de sa sœur, grand enfant qui a aujourd'hui trente-six ans, et qu'il faut soigner comme un enfant au maillot. Rien ne la rebute, rien ne la fatigue : oserai-je même dire que ces âmes d'élite sont comme attirées vers les plus souffrants, et qu'il y a une espèce de miraculeuse harmonie entre la charité et le malheur? Ceux qui ont le plus à donner se rapprochent de ceux qui ont le plus à recevoir (1).

---

(1) Mademoiselle Marguerite Pottier, rue Beautreillis, n° 15, nourrit et

Digitized by Google

J'ai quelque plaisir, je l'avoue, à raconter ces vertus de la famille. Quand le paradoxe cherche à ébranler jusqu'à l'autel des dieux domestiques, il est bon de voir quelles sont les opérations de ces dieux outragés, et comme ils se vengent de l'insulte par le bienfait. Non, la famille n'est pas une convention arbitraire que les lois ont faite et que les lois peuvent défaire. Non, pour en revendiquer les droits imprescriptibles, je n'ai pas besoin du secours des philosophes ou des législateurs; je n'ai besoin que du témoignage de ces filles et de ces sœurs empressées autour du lit de leurs parents paralytiques ou du berceau de leurs frères orphelins. A quoi donc sacrifient-elles sans hésiter leur santé, leur temps, leur travail? A une convention? Singulière convention entre le fort et le faible, où c'est le fort qui donne et le faible qui reçoit. A ce signe seul je reconnais que ce n'est pas là une convention qui soit de la main des hommes.

Les bons sentiments s'exercent et se développent dans la famille; mais ils ne s'y renferment pas; aussi les médailles que décerne l'Académie ne sont pas seulement réservées aux devoirs qui, à force de persévérance, deviennent des dévouements : la charité qui recueille les orphelins (1), la bonté

---

soigne une famille, celle de son beau-frère, composée de six personnes : deux femmes, l'une âgée de quatre-vingt et un ans, et l'autre de quatre-vingt-sept ans; les deux filles de cette dernière, l'une non mariée, ayant cinquante et un an, l'autre, veuve d'un ancien comptable, âgée de cinquante-quatre ans, presque aveugle; enfin les deux filles de celle-ci, dont une est atteinte d'aliénation mentale. Elle a la neuvième médaille de la troisième classe.

(1) Mademoiselle Prin, Madeleine-Ambroise, rue Bourg-l'Abbé, n° 12 (médaille de 500 fr.), a soigné et élevé une jeune fille qui était la fille

Digitized by Google

courageuse qui soigne les malades, l'intrépidité qui risque sa vie pour sauver celle du prochain, ont droit aussi aux hommages que nous décernons.

Je ne puis pas, à ce sujet, résister au plaisir de dire un mot de M. Colliot, ancien soldat, aujourd'hui ouvrier bonnetier à la Fère en Tardenois, et de M. Laroche, marinier à Melun. M. Colliot a quitté le service en 1814, après avoir été décoré sur le champ de bataille; retiré à la Fère, il s'est fait le garde-malade des pauvres. Le jour il travaille, la nuit il va veiller auprès de ceux qui souffrent. Pendant le choléra, en 1832, il a, par son courage, raffermi les esprits ébranlés; et voyant qu'on avait peur surtout d'ensevelir les morts, il se dévoua à ce pieux office. A la Fère, il est aimé et vénéré de tout le monde; mais il ne se doute pas de sa vertu, et recevra la médaille que nous lui offrons comme il a reçu la croix d'honneur sur le champ de bataille, sans s'y attendre, et la méritant d'autant mieux qu'il y pensait moins.

M. Laroche, le marinier de Melun, a reçu, en 1844, sans y prétendre non plus et sans s'y attendre, la médaille que le gouvernement décerne à ceux qui, par des actes de courage et de dévouement, ont sauvé la vie de leurs semblables. L'hommage que l'Académie lui offre en ce moment s'ajoute à cette récompense pour la confirmer et pour témoigner que depuis 1844 M. Laroche a continué son œuvre généreuse. C'est ainsi qu'en 1846 il sauvait un enfant de six ans que le courant entraînait et qui allait périr. Au moment où l'enfant tombait dans l'eau,

---

adoptive de sa sœur. — Mademoiselle Clémentine Beaugeois, à Warloy-Baillon, Somme (médaille de 500 fr.), a recueilli, soigné et mis en apprentissage un orphelin qui errait de village en village.

Digitized by Google

Laroche, avec plusieurs mariniers, portait au cimetière le corps d'un de ses camarades; tout à coup on crie : Au secours! un enfant se noie! Laroche alors, déposant un instant la bière : Veuillez m'attendre, M. le curé, dit-il au prêtre qui accompagnait le corps, j'ai là de l'ouvrage : ce sera l'affaire d'un moment. — Et ce fut l'affaire d'un moment. L'enfant sauvé, Laroche revint porter le corps jusqu'au cimetière, ne se croyant pas dispensé même d'un petit devoir par un grand dévouement, ou plutôt croyant qu'en sauvant cet enfant, il n'avait fait aussi que remplir un devoir.

L'Académie vient de recommander dix-sept noms à la reconnaissance publique. Il en est trois encore qu'elle m'a chargé de citer, quoiqu'elle n'ait pas cru devoir joindre une médaille à l'hommage qu'elle leur rend : ce sont trois sœurs appartenant à des congrégations religieuses : la sœur Hubert, qui, à Dieppe a établi un dispensaire pour les enfants atteints de la teigne, et qui, depuis 1842, sur deux cent huit enfants reçus au dispensaire, en a guéri deux cent cinq; la sœur Reine, qui, à Saint-Étienne, a fondé une maison dite de la Providence, pour recueillir les jeunes filles pauvres : cette maison dure depuis trente-cinq ans; la sœur Saint-Jean enfin, institutrice à Pierrefiche, dans la Lozère, qui, depuis quarante ans, donne, le jour, l'instruction aux enfants, et la nuit, va soigner les malades dans leurs chaumières.

L'Académie honore profondément les vertus qu'inspire la vie religieuse. Mais ces vertus mêmes qui se séparent du monde par le goût de la perfection et qui ne s'en rapprochent que par le penchant de la charité, ont des récompenses supérieures au monde, et en les laissant dans la sphère

Digitized by Google

qui leur appartient, l'Académie croit leur rendre l'hommage qu'elles aiment le mieux.

J'ai raconté les belles et nobles actions que l'Académie aime à honorer d'un remercîment public. Ce récit est toujours bon à faire; il l'est surtout cette année, où nous avons besoin de l'exemple des bons sentiments pour nous consoler du spectacle des mauvais. Profondément convaincus que la société ne peut durer, si elle n'a pas, selon la parole sainte, les dix justes au moins qui sont nécessaires au salut des cités, nous attachons nos regards avec émotion sur ces âmes généreuses qui croient ne faire le bien qu'autour d'elles, et qui en font à la société tout entière. L'utilité de la vertu ici-bas a été souvent contestée et souvent raillée; et cependant, si nous comprenons bien l'ordre caché des sociétés humaines, c'est l'obscure vertu des bons qui apporte au monde la dose de bien qui est nécessaire à sa conservation; c'est à l'aide de ces bonnes actions cachées, de ces conduites généreuses et modestes, que l'ordre moral s'entretient et se conserve. Ces cœurs dévoués et affectueux qui soignent un malade, qui recueillent un orphelin, qui assistent un père ou une mère paralytique, qui sauvent le prochain de la mort, qui font prévaloir le dévouement sur l'égoïsme, la compassion et l'assistance sur l'indifférence et sur l'isolement; ces bons cœurs accomplissent, sans le savoir, le salut de la société qui les ignore ou les dédaigne, et de même que les savants nous disent qu'il y a dans la nature des forces inappréciables, tant elles sont petites et cachées, qui, durant et travaillant toujours, entretiennent l'ordre merveilleux de la création matérielle; de même au sein des sociétés, ce sont les vertus petites et cachées qui, persévérant en silence, ne cherchant jamais

Digitized by Google

ni le bruit ni la gloire, entretiennent le monde, et veillent, pour ainsi dire, au maintien de la création morale, sous la garde de Dieu.

Quand la société rend hommage à la vertu, elle semble souvent croire qu'elle fait à la morale une politesse de bon goût : elle ne sait pas qu'elle rend hommage à ses sauveurs, et qu'en se montrant respectueuse elle n'est que reconnaissante.

Digitized by Google

Digitized by Google

DISCOURS

DE M. DE SAINTE-AULAIRE,

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

5 JUILLET 1849.

MESSIEURS,

Les rapports que le directeur de l'Académie doit annuellement vous soumettre sur les prix de vertu fondés par M. de Montyon comportent peu de variété dans leurs développements. Aux termes du testament dont vous êtes les exécuteurs, ces prix appartiennent exclusivement à des Français pauvres. Les actions charitables que vous avez à rechercher et à honorer ont ainsi un caractère spécial, et elles doivent le plus souvent se reproduire avec des circonstances analogues. Rien de plus admirable assurément, rien de plus digne de nos respects et de notre sympathie que la charité exercée par les pauvres. Mais les pauvres n'ont pas le monopole de cette vertu : elle fleurit

Digitized by Google

dans tous les rangs de la société civile. Dieu a voulu qu'aucune des conditions de la vie ne fût exempte d'épreuves et de souffrances; mais à côté de chaque infortune il a marqué la place de la bienfaisance, et le nombre des malheureux qui souffrent n'est pas plus grand que celui des cœurs généreux qui consolent.

J'aimerais à voir développer cette vérité; j'aimerais à voir représenter la charité sous ses diverses formes, resserrant tous les liens, vivifiant tous les rapports des hommes entre eux. Il serait facile de prouver que les riches apportent leur bonne part à ce trésor, fonds commun de la race humaine, et que leur cœur n'est pas plus fermé que celui du pauvre aux inspirations du dévouement et de la fraternité. Dans cette société de Paris, si brillante naguère, parmi ces jeunes hommes et ces jeunes femmes du monde élégant, dont les habitudes semblaient frivoles, combien ne pourrait-on pas citer de zélés collaborateurs des associations charitables, si multipliées de nos jours? Il doit être permis de le dire, Messieurs, le riche ne s'était jamais plus occupé du pauvre que pendant les dernières années de la monarchie. Les plus augustes exemples nous enseignaient la bienfaisance, et trouvaient partout des imitateurs. Pendant près de vingt ans, nous avons vu un ange de charité sur le trône ne chercher de distractions aux soucis du rang suprême que dans le bien qu'il pouvait faire. Aujourd'hui Marie-Amélie n'est plus défendue par le prestige des grandeurs humaines; mais je ne crains pas qu'une voix s'élève pour me démentir, si je dis que personne ne l'a jamais implorée sans en recevoir un bienfait, que personne n'a pleuré devant elle sans voir des larmes dans ses yeux. Ceci n'est pas une digression,

Digitized by Google

Messieurs; je crois être dans le cœur de mon sujet quand, ayant à parler de malheurs et de bienfaisance, je rappelle Marie-Amélie.

Si, dans le rapport que je vais avoir l'honneur de vous soumettre, je ne présente à vos hommages que les vertus des pauvres, ce n'est donc pas que les palais soient plus vides de bonnes œuvres que les chaumières; mais M. de Montyon a cru qu'il importait de signaler surtout à la reconnaissance et aux respects publics le bien qui s'accomplit par les seules forces de la charité; il a voulu mettre en lumière l'admirable puissance de cette vertu qui, sans autre ressource qu'elle-même, obtient des résultats au-dessus des forces humaines, et semble souvent renouveler le miracle de la multiplication des pains. Parmi les faits que je vais vous raconter, plusieurs répondent à cette pensée de M. de Montyon et sont merveilleusement propres à encourager les bonnes œuvres, en prouvant à quel point Dieu bénit et féconde les sentiments généreux qui les inspirent.

Je vous entretiendrai d'abord d'une pauvre vieille femme qui, pendant sa longue vie, sans autres ressources que le travail de ses bras, a pu constamment soigner des malades, secourir des pauvres, élever des orphelins. Antoinette Charron, veuve Grognet, âgée aujourd'hui de quatre-vingt-neuf ans, s'est établie, il y a soixante ans, dans le village de Lieusaint, département de Seine-et-Marne. Elle y a épousé le berger de la commune. Tous deux actifs, intelligents, économes, gagnaient aisément leur vie. Ils eussent pu même amasser quelques épargnes; mais ils dépensaient leur superflu en bonnes œuvres, et ils avaient l'ambition d'en pouvoir faire encore davantage. Pour s'en procurer les moyens, ils

Digitized by Google

imaginèrent de tenir auberge dans leur chaumière. C'était une de ces spéculations dont le succès est assuré, parce que les retours ne s'en soldent pas sur la terre. Les chalands de l'établissement étaient des mendiants, de pauvres voyageurs qui n'avaient pu trouver de meilleurs gîtes. Le plus souvent ils ne payaient pas leur modeste écot et recevaient en pur don les moyens de continuer leur route. Quand la bourse, la cave, le grenier d'Antoinette Charron étaient vides, elle donnait ses vêtements, les couvertures de son lit. Un jour, une mendiante épuisée de fatigue, chargée de deux enfants qu'elle ne pouvait plus porter ni nourrir, s'arrêta devant la cabane hospitalière. Elle y fut recueillie, hébergée, et après quelques jours de repos elle continua sa route, soulagée de la moitié de son fardeau : elle laissait aux soins de son hôtesse une petite fille de trois ans.

Dieu n'a pas accordé d'enfants à Antoinette Charron, mais il a mis dans son cœur toutes les vertus d'une mère, et ce trésor n'y est pas resté enfoui : elle a nourri, élevé, puis doté du fruit de ses épargnes la petite fille de la pauvre mendiante. Elle a successivement adopté sept autres enfants, choisissant toujours les orphelins les plus délaissés et les plus maltraités par la nature. L'un d'eux était couvert d'une lèpre hideuse : à force de soins, elle l'a guéri et lui a fait une santé robuste. Il est devenu un brave soldat, et est mort à Paris pour la défense de l'ordre public. Cette excellente femme élevait honnêtement, religieusement ses enfants adoptifs ; elle leur enseignait, par son exemple, la bienfaisance et la probité ; mais elle ne pouvait les faire riches et ne savait pas leur apprendre à le devenir : tous sont restés dans la misère ; plusieurs sont morts, laissant leur petite fa-

Digitized by Google

mille à la charge de celle qui avait aimé et protégé leur enfance. Ces legs n'ont jamais été refusés.

Devenue veuve à soixante-treize ans, Antoinette Charron a continué à vivre pour les autres, donnant tout ce qu'elle peut gagner par son travail, sans consulter ses besoins ni ses forces, et sans s'inquiéter de l'avenir. Parvenue à une extrême vieillesse, elle abrite encore aujourd'hui sous son chaume les malades, les voyageurs indigents, et partage avec eux le denier de la veuve. Femme forte et vraiment chrétienne, elle édifie le village de Lieusaint par sa piété, son courage, et répand autour d'elle la bonne odeur de ses vertus. L'Académie lui a décerné un prix de 2,500 francs.

L'Académie accorde un prix de pareille somme à la veuve Guillouzic, que des vertus de même nature et des actes de bienfaisance non moins nombreux recommandent au même degré à la reconnaissance publique. Mariée en Bretagne à un commis des vivres de la marine, la dame Guillouzic semblait à l'abri de l'indigence; mais une maladie lente et d'un traitement dispendieux, dont son mari fut atteint peu après son mariage, détruisit leur bonheur et leur fortune. Pendant quatorze ans, l'employé Guillouzic lutta contre un mal incurable. Sa femme, au chevet de son lit, le jour, la nuit, l'entourait de ses soins, et travaillait pour acheter des médicaments, payer des médecins. Les secours de l'art furent inutiles; le malade mourut, et sa veuve resta accablée de douleur et obérée de dettes. Pour les acquitter, elle dut vendre tout ce qu'elle possédait de meubles et d'effets. Sans appui, sans aucuns biens, mais pleine d'intelligence et d'énergie, elle se mit courageusement à l'ouvrage, et bientôt le produit de son travail journalier dépassa ses besoins.

Digitized by Google

A l'abri de la misère, la veuve Guillouzic souffrait de sa solitude. Elle avait pris l'habitude du dévouement, et sentait le besoin de se dévouer encore. Le hasard lui fit alors rencontrer une famille respectable en lutte avec le malheur. Une mère déjà âgée et malade elle-même soignait sa jeune fille expirante. A ce spectacle la veuve Guillouzic reconnut sa vocation; elle se fit la garde-malade, la servante de ces deux femmes, pourvut à leurs besoins; et quand, par ses soins intelligents, elle eut rétabli leur santé, elle continua à les aider à vivre. Aussi pauvre, mais plus aguerrie contre la pauvreté, elle leur apportait conseils et secours. Un mariage sortable pour sa jeune amie allait manquer, faute d'un peu d'argent : elle se procura la somme nécessaire. La veuve Guillouzic a bon crédit; on sait qu'elle fait honneur à ses engagements; elle trouva facilement à contracter un petit emprunt qu'elle a remboursé depuis, en prolongeant son travail dans la nuit et en retranchant sur ses premiers besoins.

Bien d'autres bonnes actions ont honoré la vie de la veuve Guillouzic; elle a successivement adopté cinq orphelins de différents âges; elle les a nourris, élevés, fait instruire. Sa charité embrasse tous les âges. Elle va chercher sur leurs grabats des vieillards indigents, sollicite avec intelligence auprès des autorités leur admission dans les hospices, et les garde à sa charge jusqu'à ce qu'ils l'aient obtenue. Enfin cette infatigable bienfaitrice trouve encore le temps de tenir chez elle une école gratuite de broderie pour les jeunes filles pauvres. Elle y reçoit de préférence celles qui, par leur âge et leur isolement, seraient plus accessibles aux séductions du vice; elle leur apprend à lire, à écrire, et leur

Digitized by Google

donne les premiers enseignements de la morale et de la religion. Je vous le disais en commençant, Messieurs, la puissance de la charité est en quelque sorte infinie, et les bornes du possible reculent devant celui qui, avec une volonté forte et désintéressée, s'applique à faire le bien. La vie des deux femmes respectables dont je viens de vous citer quelques traits ne rend-elle pas témoignage de cette consolante vérité?

Louise Desmousseaux, à qui l'Académie accorde un autre prix de 2,500 francs, n'a pas secouru un si grand nombre de malheureux. Elle a concentré sa charité sur une seule famille; mais, elle aussi, a constamment vécu pour les autres; elle a consacré son existence à soigner des maladies, à consoler des peines de cœur, sans prétendre à d'autre récompense que la satisfaction d'avoir bien fait. Née à Mantes, dans une famille d'honnêtes cultivateurs, Louise Desmousseaux entra, en 1830, au service de M. et de Mme Combat, qui tenaient alors à Paris un magasin de papeterie. Elle s'attacha tendrement à sa jeune maîtresse, qui la traitait en amie plutôt qu'en domestique, et qui eut bientôt de grandes peines à lui confier. M. Combat, malheureux ou malhabile, avait dérangé ses affaires, dissipé ses capitaux et contracté des engagements qu'il ne pouvait remplir. Sa ruine était imminente; sa liberté, son honneur, compromis. Louise Desmousseaux ressentit ces malheurs comme s'ils lui étaient personnels. Sur ces entrefaites, son père vint à mourir, et lui laissa quelques arpents de terre en héritage. Elle les vendit, et réalisa 6,000 francs. Six mille francs, c'était une fortune pour Louise; elle pouvait former un établissement avantageux, assurer son indépendance; mais elle avait un autre emploi

Digitized by Google

à faire de son argent. Elle le remit aux mains de madame Combat, l'autorisant à s'en servir pour ses besoins. L'honneur du commerçant fut sauvé, sa liberté rachetée; mais il n'a pas rétabli ses affaires, la fortune a continué à lui être contraire, et il n'a pu ni rembourser, ni payer les intérêts du capital que lui avait prêté Louise; il n'a pu même lui payer ses gages. La généreuse fille ne l'en a pas servi avec moins de zèle, et son attachement pour ses maîtres s'est accru avec leur malheur.

En 1837, madame Combat, épuisée par de longs chagrins, est morte dans les bras de Louise. A ce moment suprême, elle lui recommanda son mari, déjà infirme, et cinq enfants en bas âge qu'elle laissait sans moyens d'existence. Louise lui promit de ne les jamais abandonner; et, depuis ce jour, elle est devenue le chef de cette famille. Elle a soigné le père, qui, après la mort de sa femme, fut atteint d'une maladie mentale. Elle a élevé les cinq enfants, et, par un infatigable travail, pourvu à tous leurs besoins. M. Combat est mort au mois de mars de l'année dernière; mais ses enfants ne sont pas orphelins. Depuis leur naissance, Louise avait été et elle est encore aujourd'hui pour eux une tendre mère. Elle a dirigé avec une piété sincère leur éducation religieuse, fait faire à tous leur première communion. Trois jeunes garçons vont à l'école; deux filles plus âgées ont appris à travailler à l'aiguille, et peuvent aujourd'hui soulager leur mère adoptive. Toutes ces bonnes œuvres ont été accomplies dans le silence. Louise Desmousseaux n'a jamais rien demandé à personne. Les faits que je viens de raconter sont arrivés par hasard à la connaissance de M. le curé de Saint-Vincent de Paul et de madame la présidente de l'Œuvre des Mères de

Digitized by Google

famille, qui les ont transmis à l'Académie, et qui en garantissent l'authenticité.

Le dévouement de Louise Desmousseaux pour M. et madame Combat était tout volontaire, et paraît ainsi plus méritoire que s'il avait été commandé par des relations de parenté. Gardons cependant une part de notre admiration pour les vertus et les devoirs de famille. Eux aussi peuvent devenir méritoires, surtout quand l'affection et la reconnaissance n'en sont pas la récompense.

Marie-Geneviève-Françoise Levent, âgée aujourd'hui de soixante-quatorze ans, était née dans l'aisance; mais son père, par un odieux égoïsme, plaça à fonds perdu la moitié de sa fortune, et dissipa l'autre moitié. Sa fille ne l'en soigna pas moins avec la plus touchante tendresse pendant de longues et cruelles maladies. Après la mort de son père, elle resta le seul soutien de sa mère, femme dure, égoïste, qui lui imposait un travail au-dessus de ses forces. Françoise Levent était jolie, spirituelle; plusieurs fois elle fut recherchée par des partis avantageux qui, pour l'obtenir en mariage, consentaient même à se charger de sa mère; mais celle-ci craignait de perdre une partie des soins qui assuraient son bien-être; par ses menaces et ses artifices, elle empêcha sa fille de s'établir. Françoise Levent porta son joug avec douceur et soumission. Sa jeunesse se passa tristement; sa beauté se flétrit. Quand sa mère mourut, elle avait quarante-sept ans, et il ne pouvait plus être question de mariage : mais elle aurait vécu facilement du produit de son travail, si une charge nouvelle ne lui eût été imposée.

Madame Levent avait laissé une sœur impotente, aussi

Digitized by Google

dure, aussi égoïste qu'elle. Cette femme réclama la place vacante dans la chambre de sa nièce, comme si c'était un héritage qui lui fût échu. En venant s'y établir, elle déclara sa volonté de n'en jamais sortir; et sa résolution à cet égard était si bien prise, qu'avant de quitter son domicile elle avait vendu son mobilier et disposé de tout ce qu'elle avait en faveur d'autres parents, objets de ses préférences, ne réservant pour Françoise que le privilége de soigner ses infirmités et de supporter sa mauvaise humeur.

Françoise Levent n'a pas réclamé contre ce partage; elle a été pour sa tante ce qu'elle avait été pour sa mère, soumise, respectueuse et tendre. Elle l'a soignée jusqu'à son dernier jour, et est parvenue elle-même à une vieillesse avancée sans avoir goûté les joies de la famille, mais en ayant religieusement rempli tous les devoirs. L'Académie a accordé à Marie-Geneviève-Françoise Levent un prix de 2,000 francs.

Les belles actions dont je vous ai entretenus jusqu'ici, Messieurs, sont toutes à la gloire des femmes. Il faut l'avouer, les femmes s'entendent mieux que nous à consoler les profondes douleurs, à soigner les longues misères; leurs mains sont plus exercées que les nôtres à retourner un malade sur son lit; et, en pratiquant la patience et la résignation, elles réussissent mieux que nous à inspirer ces vertus. Avouons-le aussi, l'homme risque plus souvent et plus volontiers sa vie; mais les femmes savent mieux dévouer la leur. C'est surtout contre un danger imminent que l'homme secourt et protége la faiblesse. Il ne faut pour cela que du courage, et le courage est tellement commun en France, que l'Académie croirait diminuer la valeur de ses prix en les accordant à un simple acte de courage. Si cependant un homme a plusieurs fois hasardé

Digitized by Google

sa vie pour sauver celle de ses semblables; si, pour les arracher à la mort, il a bravé le danger sous toutes les formes; si, au moment du péril, son nom est dans la bouche de ses voisins, et s'il arrive toujours le premier à leur secours, cet homme aura droit à notre admiration et à nos respects, car ce n'est pas par hasard qu'on le trouve si souvent à la portée des malheureux; et ces actes de dévouement multipliés donnent à la charité spontanée un caractère de persévérance qui en rehausse le mérite. C'est à ce titre que Jean Chabaud nous a paru mériter un de nos premiers prix.

Jean Chabaud travaille la terre au bourg de Jumilhac-le-Grand, département de la Dordogne. C'est un homme doux, de bonnes mœurs, et pauvre. Il a aujourd'hui cinquante-quatre ans, et, dès sa première jeunesse, il a donné des marques d'une grande intrépidité. En 1811, il avait à peine seize ans; madame Souham allait en Espagne joindre son mari, qui y commandait une division de l'armée française. Elle voyageait avec sa fille dans une chaise de poste; les chevaux prennent le mors aux dents, et entraînent la voiture vers un ravin profond. Jean Chabaud passait alors sur la route; il voit le danger, s'élance entre le précipice et les chevaux emportés, les saisit par la crinière, fait reculer la voiture, et sauve d'une mort certaine madame Souham et sa fille.

Quelques années plus tard, sur la même route, Chabaud entend les cris de détresse d'un bouvier que des bœufs furieux avaient renversé sous sa charrette, et qui, pressé entre les roues et les pieds des animaux, courait grand risque d'être écrasé. Chabaud accourt, il dompte et écarte les bœufs, soulève et soutient la charrette sur ses épaules, et donne au charretier le temps de se relever tout meurtri, mais la vie sauve.

Digitized by Google

On pourrait ne pas s'étonner qu'un paysan, habitué aux travaux de la campagne, ne s'effrayât pas de bœufs furieux et de chevaux emportés. Chaque profession développe, chez ceux qui l'exercent, de certaines aptitudes, et les familiarise avec telle ou telle nature de dangers. Ainsi, le matelot luttera avec plus de sang-froid contre les flots soulevés par l'orage; le couvreur a le pied plus ferme et plus agile sur le faîte d'un édifice; mais Jean Chabaud n'est ni marin ni couvreur, et, quatre fois dans sa vie, en 1820, 1822, 1823 et 1824, il est monté sur le toit de maisons enflammées, et a éteint des incendies qui menaçaient d'embraser le château et des rues entières du bourg de Jumilhac. Quatre fois aussi, en 1819, 1830, 1832, 1847, Jean Chabaud s'est jeté dans des rivières et des étangs profonds, et a sauvé des malheureux qui se noyaient. La dernière fois, c'était pendant l'hiver: un enfant aliéné courait imprudemment sur un étang glacé; la glace se rompt et l'engloutit. On appelle Chabaud, dont la maison est voisine : il accourt, prend à peine le temps de se déshabiller, se précipite dans le trou qu'avait fait l'enfant, le saisit sous la glace, et, avec un bonheur inespéré, parvient à ressortir avec lui par la même ouverture.

Soixante-six habitants notables de Jumilhac et des environs, qui attestent ce fait, l'expliquent par une grâce particulière de la Providence. Ils ajoutent que « la modestie et « le désintéressement de J. Chabaud sont aussi grands que « son courage; quand on lui parle des dangers qu'il a courus, « il répond avec simplicité : N'est-il pas bien naturel de se- « courir son semblable? » L'Académie a accordé à ce brave homme un prix de 2,500 francs. Elle a aussi récompensé par

Digitized by Google

huit médailles de diverses valeurs des actions vertueuses dont le détail sera raconté, suivant l'usage, dans le livret publié à cet effet. Je me suis réservé de vous entretenir seulement ici de deux ouvriers de Paris que nous avons eu un plaisir particulier à couronner.

Dans la journée du 23 juin 1848, une faible compagnie de garde nationale, assaillie sur la place de la Bastille par douze ou quinze cents insurgés, fut dispersée sur le boulevard. Vingt-cinq hommes commandés par un major s'engagèrent imprudemment dans la rue Jean-Beausire, dont l'issue était barricadée. Ils y furent poursuivis, et quinze d'entre eux mis hors de combat. Pressés entre les assaillants, qui s'avançaient des deux bouts de la rue, ils ne pouvaient échapper à la mort qu'en se réfugiant dans une maison; mais toutes étaient, on le conçoit, fermées avec grand soin. Dans ce moment, une petite porte s'ouvrit devant eux; ils se précipitèrent dans l'allée de la maison n° 15, et montèrent un escalier obscur, au haut duquel une jeune fille les introduisit dans un pauvre réduit. C'était celui d'un honnête ouvrier, nommé Boursier. Absent de chez lui en ce moment, il accourut pour s'associer aux soins empressés de sa famille. Les blessés furent couchés dans son lit, qu'ils baignèrent de sang. Il courut à travers les balles leur chercher un médecin. Puis avec l'aide de ses voisins, qui partageaient ses bons sentiments, il réunit des blouses, des pantalons, des casquettes en nombre suffisant pour habiller tous les gardes nationaux, cachant soigneusement chez lui leurs armes et leurs uniformes, au hasard d'être signalé à la vengeance des insurgés. Quand, à la tombée de la nuit, la fusillade devint moins vive, les gardes nationaux

Digitized by Google

déguisés sortirent avec précaution, et rentrèrent sains et saufs dans le sein de leurs familles, en bénissant le brave ouvrier qui leur avait donné un asile, et qu'ils regardent comme leur ayant sauvé la vie.

Messieurs, prendre les armes quand on entend battre le rappel, descendre dans la rue et y défendre vaillamment l'ordre public, c'est un devoir étroit auquel les bons citoyens sont aujourd'hui très-habitués, et qu'ils remplissent avec empressement, sans prétendre pour cela à une distinction particulière. Mais appeler dans son domicile les horreurs de la guerre civile, exposer sa femme et ses enfants à en devenir les victimes, ce n'est pas seulement un acte de courage, c'est un acte de haute vertu. L'Académie ne doute pas cependant que de nombreux exemples de ce patriotique dévouement ne pussent être recueillis; mais puisqu'un seul lui a été signalé, elle s'est trouvée heureuse de les honorer tous, en décernant à l'ouvrier Boursier une médaille de 1,500 francs.

Il me reste à vous parler d'Achille Monneret, ouvrier relieur, dont le père, ancien militaire décoré, fut emporté par le choléra en 1833. Monneret, alors âgé de six ans, resta orphelin et sans ressources (1). Il fut adopté par la Société des amis de l'enfance, placé par elle dans une pension où il reçut une éducation morale et professionnelle, puis mis en apprentissage chez le sieur Mesland, relieur habile et achalandé. Monneret avait été bon écolier, il devint bon ouvrier,

(1) Les premiers protecteurs de Monneret furent M. et madame Michelin, qui se chargèrent de lui, et pourvurent à ses besoins jusqu'à son adoption par la Société des amis de l'enfance. Ils lui ont conservé depuis leur bienveillant intérêt.

Digitized by Google

et gagna bientôt des journées qui auraient abondamment fourni à son entretien, s'il n'avait recueilli dans sa chambre et pris entièrement à sa charge une sœur de son père, qui sortait de l'hospice, où elle avait été soignée pour une maladie mentale.

A la fin de 1846, la ruine du relieur Mesland diminua les ressources de Monneret et lui apporta une plus lourde charge. Mesland, réduit à fuir devant ses créanciers, alla chercher fortune à Constantinople, laissant à Paris dans le désespoir et dans la misère sa femme chargée de deux enfants. Monneret entra dans un autre atelier de reliure, et depuis ce jour tout ce qu'il gagna fut employé à soutenir la famille de son premier maître. Sur le prix de ses journées, il prélevait quelques sous pour acheter du pain, et portait le reste à madame Mesland, lui laissant même ignorer les privations qu'il s'imposait pour lui faire ces avances. Au mois de novembre 1847, madame Mesland trouva une occasion pour aller rejoindre son mari à Constantinople; mais la famille au service de laquelle elle entrait comme femme de chambre ne consentait à emmener qu'un de ses enfants, et la pauvre mère devait abandonner un jeune garçon de cinq ans à la charité publique, ou rester elle-même sans autre ressource, séparée de son mari. La générosité de Monneret la tira de cette désolante alternative, en lui offrant de se charger de son fils. Elle le connaissait assez pour lui confier ce dépôt sans inquiétude : elle accepta donc son offre, et partit pour Constantinople.

Devenu ainsi à vingt ans père de famille, Monneret plaça dans un honnête ménage l'enfant qui lui était confié, s'engagea personnellement à payer 20 francs par mois pour son entretien, et alla fréquemment le visiter, pour s'assurer qu'il

Digitized by Google

ne manquait de rien. Cette bonne action faillit lui coûter cher : les protecteurs de son enfance, après lui avoir donné les moyens de gagner honorablement sa vie, eussent cru laisser cette bonne œuvre imparfaite en abandonnant leur élève aux chances de désordre qui, dans Paris, menacent un jeune ouvrier. Leur surveillance paternelle ne le perdait pas de vue ; elle s'alarma quand ils surent que Monneret, vivant avec la plus stricte économie, n'avait point de livret à la caisse d'épargne, et qu'il avait même contracté quelques emprunts. Les soins qu'il prenait d'un enfant en bas âge pouvaient bien aussi paraître suspects. La modestie de Monneret lui rendait pénible d'expliquer ce qu'il y avait de mystérieux dans sa conduite ; pour l'y décider, il ne fallait pas moins que la crainte de perdre ce qu'il avait de plus cher au monde, l'estime de ses respectables amis. Il se résigna enfin à se justifier, et la correspondance de M. Mesland lui en donnait les moyens faciles.

Cependant la révolution de Février avait porté dans toutes les branches de notre industrie une profonde perturbation. Monneret ne manqua pas d'ouvrage tant que les maîtres relieurs dont il était connu conservèrent un seul ouvrier ; mais le désastre général l'atteignit enfin, et il dut entrer aux ateliers nationaux. Il lui devenait fort difficile de prélever, sur sa paye de 20 sous par jour, les 20 francs qu'il avait à payer tous les mois pour la pension de son pupille. Il n'y manqua jamais cependant, et il fût mort de faim avant de laisser arriérer cette dette sacrée. Au moment où elle allait l'accabler, la Providence, dont le représentant pour lui sur la terre avait toujours été la Société des amis de l'enfance, vint encore à son secours. Monneret n'avait pas cessé de voir ses anciens pro-

Digitized by Google

tecteurs, mais il s'était gardé de leur laisser soupçonner sa détresse. M. Wilson, membre de la Société chargé de surveiller ses anciens élèves, en fut informé le premier : « M. Mon-« neret est un de nos enfants, dit-il aussitôt ; il a droit à notre « assistance. » Sur son rapport, le conseil d'administration se chargea immédiatement de payer la pension du fils de madame Mesland, et, dans sa séance générale tenue le 20 août 1848, la Société accorda à Monneret la plus flatteuse des récompenses. Le procès-verbal de cette séance porte : « Le conseil de la « Société, après avoir voté d'urgence l'adoption du pauvre « enfant abandonné, a prié son protecteur, l'ancien apprenti, « M. Monneret, de lui continuer sa surveillance, et d'honorer « la Société des amis de l'enfance en acceptant d'en faire « partie. » Parmi les signatures apposées à cet acte, je remarque celles des représentants du peuple MM. de Montreuil, de Melun, de Falloux, qui, depuis plusieurs années, prennent la part la plus active aux travaux utiles de la Société des amis de l'enfance.

Je m'arrête ici, Messieurs, et j'aime à vous laisser sous l'impression de ces derniers faits. Elle est douce et consolante. La vie de l'ouvrier Monneret nous montre dans un contact intime, d'une part la misère courageuse, de l'autre la charité persévérante; le pauvre se débattant contre le malheur, le riche lui tendant une main secourable. L'orphelin du choléra avait eu mauvaise chance ; jeté dans le monde sans appui, sans conseil, il était menacé de traîner une vie misérable, peut-être flétrie par le vice. Mais il a fait son devoir envers les autres, et les autres ont fait leur devoir envers lui; ce qu'il a reçu en protection et en secours, il l'a payé en reconnaissance et en affection. La récompense de sa bonne conduite ne s'est pas fait long-

Digitized by Google

temps attendre : à vingt-trois ans l'ouvrier Monneret a acquis une honorable notabilité. Il jouit de l'estime et de l'amitié des hommes les plus recommandables par leur vertu, les plus éminents par leur position. Il est associé à leurs bonnes œuvres, et leur prête son concours pour assister la misère qu'il a connue, dans des épreuves qu'il a traversées.

Une civilisation très-avancée laisse nécessairement peser sur les classes inférieures, dans les grandes villes surtout, des souffrances que des esprits chagrins ou pervers s'appliquent à envenimer. C'est un devoir pour tous de soulager ces souffrances; mais de nos jours, moins que jamais, les classes supérieures ne peuvent être accusées de les oublier, et la Société des amis de l'enfance est là pour en témoigner.

Digitized by Google

III.

RAPPORTS

DES

SECRÉTAIRES PERPÉTUELS.

1840 — 1849.

Digitized by Google

Digitized by Google

RAPPORT

DE M. VILLEMAIN,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

SUR LES CONCOURS DE L'ANNÉE 1840.

MESSIEURS,

Le deuil tout récent, le deuil d'hier qui, pour l'Académie et l'Institut tout entier, attriste cette séance, n'a pas été pour nous un motif de la différer. Le nom de celui que nous avons perdu était trop populaire par l'estime, pour que nous n'ayons pas eu l'assurance que la sympathie publique s'unirait à notre douleur, et que, dans l'émotion de cette assemblée, M. Lemercier recevrait ce grave et dernier témoignage qu'emporte avec lui l'homme de talent universellement respecté pour la dignité de sa vie et la noble fierté de son âme. Une telle impression dans un tel auditoire est un exemple dont nous n'avons pas dû priver la jeunesse littéraire. C'est

Digitized by Google

de beaucoup la plus belle couronne qu'on puisse décerner dans cette enceinte.

Un intérêt nouveau devait aujourd'hui s'attacher à la séance annuelle de l'Académie. Pour la première fois, nous avons à décerner la plus grande récompense qui, de nos jours, ait été consacrée à l'encouragement du talent et des sérieux travaux. Ce que faisait Louis XIV, quand, par des bienfaits publics, il assurait indépendance et loisir aux hommes dont l'esprit pouvait honorer son règne, un simple citoyen, un jeune homme sans pouvoir et sans expérience l'a noblement essayé.

Mourant isolé, loin de sa patrie, obscur, sous un nom qui s'était distingué dans les guerres de la République et de l'Empire, il n'a songé qu'à la gloire de la France et à ceux qui pourraient la servir et la célébrer ; il leur a légué sa fortune, pour prix des savantes recherches et des éloquents travaux qu'ils entreprendraient sur notre histoire.

Gardienne d'une moitié de cette dotation, l'Académie française a voulu n'en disposer qu'après une longue attente et un scrupuleux examen. Trente-trois ouvrages historiques, quelques-uns portant des noms célèbres et respectés, ont occupé ses commissions et ses séances. Je n'ai point à nommer ici les auteurs des livres écartés après cette épreuve; l'Académie ne doit compte que de son choix; et si son choix est en lui-même justifié par l'éclat et la pureté du talent, il fera deviner assez les critiques littéraires que nous n'exprimerons pas sur d'autres ouvrages. Il a paru à l'Académie que, pour répondre à la pensée du prix dont elle était dispensatrice, elle avait dû prononcer plus d'une exclusion qui n'était pas un blâme, et refuser la couronne à des écrits remarquables

Digitized by Google

d'ailleurs. Ce qu'on lui demandait de désigner, en effet, ce n'était pas quelque travail trop vaste dans l'ensemble pour être soigné dans toutes les parties, quelque monument immense et incomplet, précieux pour les recherches, insuffisant pour l'art; ce n'était pas non plus quelque ouvrage brillant, mais inégal, marqué plutôt par la hardiesse des vues et les vives fantaisies du langage, que par l'irréprochable maturité du talent historique. Sans méconnaître en rien l'imagination et la science, l'Académie devait surtout se montrer fidèle aux principes de ce goût simple et sévère qui, partout désirable, est doublement nécessaire dans l'histoire, où il semble faire partie de la vérité même.

On a dit que l'histoire sans cesse renouvelée par le temps, changeante et inépuisable comme lui, était le genre de littérature qui convient le mieux aux civilisations avancées, et peut le plus échapper à la décadence des langues et du goût. Mais les qualités essentielles au récit, cette clarté parfaite, cet ordre judicieux, cette imagination sobre et tempérée, cette sensibilité contenue que la forme historique commande, elle ne vous les donne pas; et ce n'est qu'à force de réflexions, de comparaisons et d'études, que vous pouvez lentement les acquérir, ou plutôt les développer en vous. Indiquer cette route au talent, lui rappeler que la nouveauté et l'étendue des recherches ne sont pas tout dans l'histoire, qu'elle veut, en outre, un grand ordre de composition et de style; art d'autant plus élevé qu'il n'a pas de forme précise, et qu'il doit être, en quelque sorte, inventé pour chaque sujet et à chaque époque, c'est là, sans doute, un conseil utile; et c'est ainsi que l'Académie a conçu l'objet et le caractère du prix mémorable qu'elle décerne.

Digitized by Google

Le nouveau travail d'un homme justement célèbre à d'autres titres nous a paru, sous deux formes différentes, offrir dans un haut degré ce mérite de la composition et du style que l'Académie avait à reconnaître et à couronner. Quelques considérations sur notre histoire, quelques récits empruntés à nos vieux temps, voilà tout cet ouvrage. Une heureuse diversité de sujets et de matières en augmente l'effet par le contraste. Vous ouvrez un livre de *Légendes Mérovingiennes*, dont la naïve et pure expression vous charmera; et ce que vous rencontrez d'abord, c'est une histoire tout intellectuelle de systèmes et d'idées, c'est la discussion des origines *françaises* telles que chaque siècle les a supposées, et telles que le nouvel historien les démontre, avant de les décrire. Le savant et le publiciste peuvent s'attacher à ces premières pages, dans lesquelles sont résolus, avec une profondeur toujours méthodique et sensée, quelques problèmes où s'est parfois trompé Montesquieu, et qui ont fait travailler tant d'esprits élevés, depuis notre ancien secrétaire l'abbé Debos jusqu'au paradoxal et éloquent Montlosier.

M. Thierry, dans cette œuvre de haute critique, donne une double leçon : il dissipe l'erreur, et il montre comment elle s'est formée, il rétablit la vérité des temps anciens; et il explique le faux point de vue des temps intermédiaires, nous avertissant ainsi que chaque siècle met beaucoup du sien dans le passé qu'il étudie, et qu'en redressant tout le monde, il faut nous défier un peu de nous-mêmes. Il y a cependant une perspective qui est la vraie, et si quelqu'un peut s'y placer par le constant effort de la science et de l'imagination réunies, si, comme nous le croyons, il n'est rien en histoire

Digitized by Google

d'impénétrable à cette *seconde vue* que la méditation porte en soi, il appartenait à M. Thierry d'éclaircir l'obscurité de nos origines nationales, d'en fixer les éléments certains, d'arriver à la conviction sans être partial, et d'avoir raison avec nouveauté.

La rectification systématique de quelques noms propres est ici secondaire : si parfois elle a pu sembler contestable, l'intérêt et la lumière que l'auteur a jetés sur les premiers temps de notre histoire n'en subsistent pas moins. Les nouvelles *Considérations* de M. Thierry ont fait, pour les origines de la nation, ce que ses Lettres sur l'histoire de France avaient fait pour les origines des *Communes*. Que si vous ajoutez au mérite de la méthode et de la sagacité ce choix heureux d'idées accessoires qui développe et confirme une première vue, cette expression juste et forte qui met la vérité en relief et laisse un long souvenir, vous ne serez pas étonnés que cette partie de l'ouvrage de M. Thierry ait paru, dans l'opinion de juges sévères, mériter à elle seule la plus haute distinction.

Mais l'art savant de l'auteur s'était ménagé un autre succès, plus populaire par les beaux et touchants récits qui forment une moitié de son livre. Là, ce n'est plus la pénétrante analyse du passé; c'est le passé même qui revit par une admirable intelligence des mœurs barbares et cette connaissance du cœur humain qui retrouve sous tous les costumes le pathétique et le naturel. On dira que ces récits étaient dans les chroniqueurs du temps. Ils y étaient, sans doute, informes, épars, inaperçus; mais le talent qui les remet au jour, la préoccupation érudite et naïve qui nous les rend comme d'anciens épisodes, inséparables de notre histoire, l'émotion et

Digitized by Google

la simplicité du langage, tout cela est l'œuvre de l'écrivain moderne, la création de son savoir et de son art.

L'Académie, en se séparant de tout souvenir, de toute séduction, même la plus légitime, celle d'une juste célébrité, a donc pensé, Messieurs, que le prix fondé par le baron Gobert était dû au dernier ouvrage de M. Augustin Thierry.

Et maintenant que ce prix est proclamé, si la France littéraire se reporte aux premiers temps de la vocation historique dont il est la couronne; si elle regarde cette carrière laborieuse, éclatante, dévouée; si elle compte les monuments qui l'ont déjà marquée, et surtout cette Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands, titre immortel pour l'historien et pour notre pays, n'approuvera-t-on pas l'Académie d'avoir, en se montrant équitable pour un récent et bel ouvrage, honoré tous les travaux d'une vie entière et d'un rare talent? Et n'est-il pas de bon exemple aussi, Messieurs, que, dans notre époque de prétentions si actives, une récompense si éclatante s'adresse au mérite seul, sans faveur, sans appui, et qu'elle aille le chercher dans la retraite, où il est incessamment retenu par la souffrance, la privation de la vue, et cette grande consolation de l'étude, dont le suffrage public peut seul doubler le prix, en y ajoutant la gloire?

Une seconde récompense était réservée à l'ouvrage qui aurait le plus approché du premier rang; l'Académie la décerne à l'Histoire de Louis XIII, par M. Bazin. Ce sujet, qui embrasse le gouvernement et la vie du cardinal de Richelieu, avait été déjà de nos jours habilement traité. Mais l'histoire est toujours à faire; et tout esprit distingué, en s'aidant lui-même du progrès d'idées qu'il adopte ou qu'il combat, découvre dans les événements racontés par d'autres des leçons et des

Digitized by Google

vues nouvelles. Sans avoir épuisé la double tâche qu'il s'était proposée, la peinture d'une époque historique et d'un grand homme, M. Bazin a fait un ouvrage instructif et piquant. Si quelques événements n'offrent pas dans ses récits le pathétique terrible auquel s'attendait l'imagination du lecteur, on n'en doit pas moins apprécier la finesse impartiale de son esprit. Il explique plus qu'il ne peint; mais une pénétration ingénieuse éclaire tous ses récits : et dans l'art si difficile de l'histoire, l'étendue et la précision des recherches, l'intelligence exacte des grandes choses, et le talent d'écrire soutenu dans un long ouvrage, sont des qualités rares, dignes d'un succès durable.

Ce vif intérêt accordé de nos jours aux études historiques paraîtra, sans doute, avoir influé sur le choix de l'Académie dans le jugement d'un autre prix, dont la générosité d'un autre fondateur nous a faits dépositaires. Chargée de couronner un ouvrage utile aux mœurs, l'Académie a unanimement désigné le beau travail de M. de Beaumont, *L'Irlande sociale, politique et religieuse.* Il lui a paru, en effet, que jamais démonstration plus convaincante et plus utile n'avait été donnée à la plus haute morale, à celle qui commande aux nations l'humanité, la justice, le respect de la conscience et du droit. Il lui a paru également que jamais plus bel exemple n'avait été offert de la dignité humaine et de la puissance irrésistible que la conviction peut exercer contre la force. La première de ces leçons est dans la longue série d'embarras et de périls qu'une puissante et habile nation s'était suscités à elle-même, par cela seul qu'elle avait été injuste et voulait continuer de l'être. La seconde leçon morale, ou plutôt le grand spectacle dignement tracé par M. de Beaumont, c'est la persévérance,

Digitized by Google

qui, faisant grandir le peuple irlandais au milieu d'une oppression inouïe, a enfin amené pour lui la paix religieuse et l'égalité civile et législative, en le rendant le libre et affectionné sujet de cet empire, dont il était depuis tant d'années l'indomptable et malheureux esclave.

Le publiciste qui, de bonne heure, épris de cette noble cause, est allé sur les lieux mêmes l'étudier, s'unir à elle, est en même temps celui qui donne à l'Irlande des conseils de modération pour que la victoire exclusive d'un culte ne se substitue pas à celle d'un autre, et que le mouvement démocratique qui précédait l'émancipation, et qui la suit encore, se modère et s'arrête à propos.

Quelles que soient les objections qu'on peut opposer parfois aux vues présentées par l'auteur, il est impossible de ne pas honorer son amour du bien, sa politique constamment généreuse, son intérêt si attentif et si tendre à la destinée du peuple dont il a peint la délivrance, et dont il poursuit le bonheur, comme la solution du problème qu'il s'était posé. Nobles études d'un esprit actif et pénétrant, spéculations élevées, sans cesser d'être éclairées par les faits et soumises à l'expérience! En Irlande on ne voulait pas croire, tout récemment, que ce livre, où l'Irlande est peinte d'une manière si touchante et si vraie, fût l'ouvrage d'un étranger; M. de Beaumont avait prouvé, par un exemple de plus, que le génie communicatif de la France sait tout comprendre et tout exprimer, et que, par l'étude et la sympathie populaire, il n'est étranger nulle part. Nous devons lui en savoir gré; et l'Académie lui décerne le grand prix Montyon.

Après les ouvrages où le talent sert à recommander avec éclat, et à renouveler avec cette autorité quelque grande vérité

Digitized by Google

morale, il n'est rien de plus digne de ces prix que les recherches judicieuses, les études approfondies et pratiques sur quelques-unes des misères humaines, et sur quelques-uns des remèdes qu'y peuvent apporter la religion, les mœurs et le travail. Là, comme ailleurs, sans doute, les livres ne font pas tout; et il y a parfois un luxe de paroles bien stérile auprès des œuvres. Cependant de nos jours, et dans notre civilisation complexe, le bien même ne se fait pas sans la science. Deux ouvrages, sur ce rapport, ont particulièrement fixé l'attention de l'Académie. L'un, dont l'auteur est M. de la Farelle, ancien magistrat, indique, par le titre seul, une pensée utile et nouvelle, *Du progrès social au profit des classes populaires non indigentes*. C'est une réponse à beaucoup de déclamations et de systèmes; c'est le travail d'un esprit vraiment spéculatif, qui hait la violence, et qui voudrait voir le bien-être et la lumière s'étendre paisiblement à tous les rangs d'une société libre et gouvernée. De studieux voyages, des connaissances précises en statistique et en économie, l'enthousiasme du bien sans illusion, la conviction sans esprit sectaire, donnent du prix à cet ouvrage. L'auteur y combat parfois une opinion qui s'annonçait de nos jours comme une religion, et qui l'était si peu, qu'elle a disparu en moins de dix années. Mais il ne méconnaît pas les circonstances sociales auxquelles cette opinion avait dû naissance: les analysant avec justesse, il en trouve le correctif en elles-mêmes; et, de l'esprit d'égalité, de l'émulation pour le bien-être, de cette amélioration matérielle qui accroît et multiplie le travail, de cette amélioration morale qui seule donne du prix et de la dignité au bien-être, il fait sortir, avec le progrès des individus, la stabilité du pouvoir.

Digitized by Google

Dans cette utopie, souvent appuyée sur des chiffres, il reste beaucoup à faire, sans doute; et tout n'est pas également démontré; mais on ne peut qu'honorer ce sage et généreux publiciste des classes populaires qui, parcourant sans cesse les lieux où elles s'instruisent, où elles souffrent, où elles travaillent, recherche tout ce qui peut les éclairer sans exalter leur orgueil, et veut améliorer à la fois leurs sentiments et leur état social. Rien de plus essentiel à cet égard que l'instruction primaire partout répandue et sagement graduée, telle que la conçoivent les pouvoirs de l'État, et telle que récemment un vote législatif vient de l'encourager avec une prodigalité judicieuse. Les bons ouvrages sur ce sujet, ceux qui sont le fruit du dévouement et de l'expérience, ne sauraient obtenir trop de faveur. C'est en ce sens que l'Académie a placé près du savant traité de M. de la Farelle un simple manuel de l'instruction primaire, le livre de mademoiselle Sauvan, ce livre écrit avec simplicité par une personne d'un esprit distingué, après trente ans de travaux et de vertus.

L'Académie décerne à chacun de ces deux ouvrages une médaille de trois mille francs.

Un ouvrage également lié à l'instruction primaire, et qui la suit dans la famille pour la mettre toujours en rapport avec l'intérêt de l'État, le *Cours de morale sociale*, par M. Dinocourt, reçoit de l'Académie une médaille de 2,000 fr., comme premier encouragement à d'utiles travaux. D'autres médailles semblables sont partagées entre des ouvrages où l'Académie a reconnu, sous des formes très-diverses, la même empreinte d'utilité morale.

Dans la *Philosophie sociale* de M. Hello, le sentiment et la

Digitized by Google

tradition des vertus de l'ancienne magistrature se produisant avec force et gravité ; dans les *Mélanges littéraires* de M. Gérusez, l'érudition choisie, l'élégance du style, la pureté des sentiments et du goût, ont obtenu les suffrages de l'Académie ; et elle a cru devoir signaler ce mérite indépendamment des autres éloges que peuvent attirer à ces deux ouvrages la science du jurisconsulte et le talent du critique.

L'histoire de France élégamment abrégée par M. Mennechet, et contenue dans les limites d'un récit intéressant et moral, a paru digne de la même distinction. Enfin l'Académie, pour être juste, a voulu récompenser le talent qu'une jeune personne, travaillant par un pieux devoir, a trouvé dans la pureté du sentiment filial qui la force d'écrire. Elle décerne à mademoiselle Crombach une médaille de 1,500 francs.

Sans prétendre être plus sévère sur le goût que sur la morale, l'Académie ne décernera pas, cette année, le prix qu'elle avait proposé depuis trois ans pour une question de littérature et d'érudition moderne, l'*Influence du génie espagnol sur les lettres françaises au commencement du dix-septième siècle*. Un seul ouvrage remarquable lui était parvenu sur ce sujet ; et cet ouvrage, très-ingénieux dans quelques parties, était d'ailleurs incomplet et n'appréciait pas la part d'originalité personnelle et nationale qui s'est maintenue sous cette imitation.

L'Académie attend de nouveaux candidats à ce savant concours.

Elle décerne aujourd'hui le prix qu'elle avait proposé pour un sujet tout français, l'éloge de madame de Sévigné ; et elle s'est félicitée que ce nom ait appelé un talent digne de le

Digitized by Google

célébrer. La femme qui fut un grand écrivain dans le siècle de Bossuet, sans écrire autre chose que des lettres à sa fille, méritait d'être louée de nos jours par une autre femme, par celle qui, dans des poésies célèbres, échappées de sa pure et modeste retraite, a donné tant de charmes à l'expression des sentiments de famille, et n'a jamais séparé l'imagination et la vertu. L'Académie couronne l'éloge de madame de Sévigné par madame Tastu.

La cour de Louis XIV et la terre des Rochers, la vie de madame de Sévigné, son esprit éblouissant, ses conversations, ses lectures, sa tendresse, son génie qui s'est formé de tout cela, revivent dans cet éloge, quelquefois avec ses propres paroles et toujours avec une aimable vivacité, d'heureuses et simples paroles, un esprit qui ne coûte rien au naturel, une grâce digne du sujet et qui lui ressemble. Le discours même qu'on va lire me dispense d'en parler davantage, et fera paraître ce que j'ai dit bien faible. Ajoutons seulement un mot : c'est que le discours qui vient après, l'accessit auquel l'Académie a voulu décerner une médaille, est un travail très-distingué, parfois trop savant, mais toujours spirituel, et même éloquent, lorsque l'orateur peut se montrer sérieux à son aise, comme, par exemple, dans une belle description de Port-Royal, dont madame de Sévigné aurait su gré à son jeune et austère panégyriste : l'auteur de cet ouvrage est M. Caboche, professeur de l'Université, dont le nom sera bientôt honorablement connu dans les lettres. Enfin, après ce discours vient encore l'ouvrage élégant d'une autre femme, à laquelle le siècle et le génie de madame de Sévigné ont inspiré de fines réflexions et d'ingénieuses peintures.

Un si heureux retour vers les modèles du XVIIe siècle

Digitized by Google

siècle invite l'Académie à chercher encore dans cette grande époque les sujets de ses concours; elle propose aujourd'hui l'éloge de Pascal, de ce grand et multiple génie qui, disant lui-même, avec un modeste orgueil, que la géométrie devait être *l'essai* et *non l'emploi de notre force*, indiquait assez que, pour analyser les puissances de sa pensée, il faudra surtout faire ressortir son caractère de profond moraliste et d'écrivain sublime.

Pour sujet de prix de poésie, l'Académie propose un des grands spectacles qui frappent aujourd'hui nos yeux, l'*Influence de la civilisation chrétienne en Orient;* et elle se plaît à penser qu'en célébrant cette influence, on rencontrera partout, depuis les bords du Nil et les plaines de la Morée jusqu'aux gorges de l'Atlas, les souvenirs anciens et récents de la valeur et de l'humanité française.

Digitized by Google

Digitized by Google

RAPPORT

DE M. VILLEMAIN,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

SUR LES CONCOURS DE L'ANNÉE 1841.

MESSIEURS,

Lorsque l'Académie française décernait, il y a un an, pour la première fois, la dotation littéraire destinée par un généreux citoyen à récompenser de grandes études sur notre histoire, elle s'attendait bien, en proclamant M. Augustin Thierry, qu'une palme si justement acquise ne serait pas transférée de longtemps à un autre nom et à d'autres ouvrages. Cette première épreuve avait eu presque le caractère d'un concours décennal. Le prix était annoncé depuis la mort déjà éloignée du jeune fondateur. Un grand nombre d'écrits historiques, quelques-uns très-remarquables, avaient paru dans l'intervalle. L'examen avait été laborieux; le choix

Digitized by Google

pouvait sembler difficile. Mais aujourd'hui nul doute n'a pu s'élever. Le court espace de temps écoulé depuis notre dernière séance annuelle n'a point produit d'ouvrage à comparer soit aux *Considérations sur l'histoire de France*, soit au Tableau correct et ingénieux du siècle de Louis XIII. La proportion entre ces deux ouvrages n'est pas changée, sans doute; mais le livre de M. Bazin conserve, avec autant de justice que celui de M. Thierry, la distinction qu'il avait obtenue, et qu'on ne pourra lui ravir sans beaucoup de savoir et de talent.

Les prix des Académies ne font pas naître les grandes vocations littéraires; mais ils peuvent les aider, les servir; et, dans notre société nouvelle, si distraite de la spéculation studieuse par les affaires, et si économe pour les lettres, combien n'est-il pas précieux que, sur une route pénible, quelques appuis soient ménagés au talent isolé!

Il y faut sans doute une condition: c'est que la destination de ce talent soit utile, c'est que sa pensée soit pure et son but honorable. Assez d'efforts ont été tentés de nos jours contre les vérités sociales, pour que la défense de ces vérités ne semble à personne un lieu commun, mais une lutte courageuse et nécessaire. La morale, même la plus simple, le bon sens le plus vulgaire attaqués par des sophismes corrupteurs, grandissent en résistant. Comme il n'est rien d'évident qu'on n'ait contesté, il n'est rien de salutaire et de vrai qu'il ne faille soutenir.

C'est à ce point de vue, Messieurs, que deux ouvrages très-différents par le sujet, le caractère, la forme, ont également intéressé l'Académie, et lui ont paru dignes de partager le prix fondé par un philosophe bienfaisant du dernier

Digitized by Google

siècle. L'un de ces ouvrages, en effet, rappelle énergiquement les esprits à la modération et au bon sens, en leur montrant la fausseté de quelques théories sociales annoncées de nos jours, au nom du perfectionnement indéfini et de la complète égalité. L'autre ouvrage, moins savant en apparence, attire doucement les âmes à la religion, par la peinture d'une belle vie consacrée tout entière au service de l'humanité, dans un laborieux épiscopat. Les *Réformateurs contemporains*, par M. Louis Reybaud, la *Vie de M. de Cheverus*, archevêque de Bordeaux, par un prêtre qui ne s'était pas nommé, tels sont les deux ouvrages dont nous avons à marquer les mérites, les différences, et peut-être le secret rapport.

Un esprit ferme et juste, un écrivain habile a jeté les yeux sur un des incidents moraux qu'on avait vus se produire en Europe, à la suite de nos grandes commotions politiques; il regarde ces expériences isolées, ces tentatives individuelles de réforme sociale qui ont succédé aux mouvements tumultueux des peuples, et ont voulu tantôt nier tous les cultes, tantôt prendre la forme d'un culte, et simuler l'enthousiasme d'une religion nouvelle. Pour mieux apprécier ces entreprises contemporaines, il parcourt d'abord les utopies sociales que des esprits élevés ou rêveurs avaient conçues dans tous les siècles, et en présence de toutes les formes de société; il remonte jusqu'à Platon, avant de descendre à la nouvelle *Atlantide* cherchée de nos jours; et il passe, pour y arriver, par les systèmes de Thomas Morus, de Bacon, de Fénelon, des intelligences les plus fortes, des génies les plus purs. Mais si cette revue rapide des espérances du passé atteste le principe tout à la fois de progrès et d'illusion que

Digitized by Google

l'homme porte en soi, la justice rendue à ces nobles précurseurs du perfectionnement social n'empêche pas le nouvel observateur de juger sévèrement ce qu'il y avait de vain dans leurs espérances, ce qu'il y a de vain et de coupable dans des théories plus récentes.

Il est des illusions paisibles qui charmaient quelques imaginations, sans agiter le monde; il en est de menaçantes qui ne tromperaient aujourd'hui la société que pour la corrompre, la posséder violemment et la détruire. C'est là ce que l'historien des nouveaux Réformateurs a voulu combattre, sans prévention injuste, sans animosité personnelle, mais avec une logique inexorable pour les faux principes. Ce qu'il repousse, ce qu'il attaque comme une stérile et dangereuse chimère, c'est l'excès d'indépendance dans l'ordre moral, l'excès d'égalité dans l'ordre civil: il montre qu'à ce prix, ni la famille ni l'État n'existeraient, et que les tentatives pour y substituer la communauté sans abnégation religieuse, et dans la seule vue de l'intérêt personnel, sont contradictoires avec elles-mêmes, et n'aboutissent qu'au désordre et au néant.

C'est dans l'ouvrage de M. Reybaud qu'on trouvera l'histoire impartiale et piquante de ces plans de sociétés et de religion nouvelle, que nous avons vus passer près de nous, comme un spectacle: c'est aussi là qu'il faut lire la vie plus sérieuse d'un réformateur étranger, auquel n'a manqué ni la force d'esprit, ni la ténacité d'espérance, ni la foi en lui-même, et qui, depuis longues années, multiplie, dans l'ancien et dans le nouveau monde, ses efforts toujours impuissants pour établir une éducation sans culte, une société sans famille et sans propriété, un peuple sans gouvernement,

Digitized by Google

L'orgueil, un orgueil illimité est le *droit divin* de ces nouveaux apôtres, comme l'humilité était la vertu des premiers chrétiens : et cependant les premiers chrétiens ont transformé le monde ; et le réformateur moderne, M. Owen, lui qui se proclame le *favori de l'univers*, n'a pu, dans la contrée le mieux choisie de la libre Amérique, loin de tout obstacle et de tout préjugé, fonder son *système sociétaire*, et bâtir une ville sous le beau nom de *Nouvelle-Harmonie*, sans voir aussitôt toutes les passions déchaînées faire de sa création un chaos, d'où lui-même s'est enfui des premiers.

Sur un autre point des vastes États d'Amérique, dans une de ces grandes villes démocratiques et commerçantes où l'activité du travail et l'amour du gain ont transporté tous les arts de l'Europe, se préparait un autre missionnaire, dévoué plus utilement au bonheur des hommes. Jeté hors de son pays en 1793, un jeune prêtre français avait trouvé à Boston, au milieu du libre concours de toutes les sectes chrétiennes, une église catholique, faible et peu nombreuse. Bientôt il l'accroît, il la ranime, par l'ardeur de son zèle et sa vertu persuasive. Il est à la fois le plus fervent, et le plus tolérant des hommes. Simple et modeste dans ses manières, spirituel, brillant, gracieux par la parole, il charme les protestants américains, en leur prêchant l'Évangile dans la langue de leurs pères.

Cet apostolat dans une ville ne suffit pas à sa charité. Aux confins des six États nommés autrefois la Nouvelle-Angleterre, au delà du Connecticut, erraient encore des tribus sauvages, du nombre de celles que l'implacable progrès de la civilisation américaine fait successivement disparaître de la face du globe. Le jeune prêtre les regarde comme dévo-

Digitized by Google

lues à sa mission catholique de Boston. S'aidant du jargon d'une vieille esclave sauvage qui parlait un peu l'anglais, il apprend la langue de ces peuplades; puis, seul, comme le missionnaire dont M. de Chateaubriand a tracé l'immortelle peinture, avec son bâton et son bréviaire, il s'enfonce dans la profondeur des bois, et va chercher des âmes à sauver, des hommes à convertir et à humaniser. Dans cette poursuite, il a le bonheur de retrouver quelques restes d'une ancienne *mission* chrétienne; il les rassemble, il les vivifie de nouveau par l'ardeur d'une charité dont le souvenir ne s'effacera plus dans le cœur oublieux du sauvage. Vivant sous les huttes de ces pauvres tribus, traversant les fleuves dans leurs frêles pirogues, les sauvant, par ses prières et son autorité, de la contagion des marchands qui leur apportaient des liqueurs enflammées de l'Europe, il passa là plusieurs mois à instruire, à consoler, à guérir; et, dans la suite, il revint souvent visiter son diocèse du désert. Mais il lui fallut alors le quitter, pour retourner à Boston; une épidémie de fièvre jaune l'y rappelait: il accourt, et, dans le trouble général, quand les affections de famille, quand le zèle religieux même reculait effrayé, il est partout l'assistant des abandonnés et le consolateur des mourants.

Que pouvait un titre pour tant de vertus? Rome cependant, qui voyait alors (c'était en 1798) le culte catholique menacé dans une partie de l'Europe, apprit avec une vive joie les miracles de charité qu'un prêtre français exilé suscitait en Amérique; et elle se hâta de les honorer, en le nommant évêque de Boston. Ce titre, sans pouvoir, sans crédit temporel, au milieu d'une ville étrangère et dissidente, devint pour M. de Cheverus, comme pour un évêque de l'Église

Digitized by Google

primitive, un instrument de charité universelle, un signe public de conciliation et de paix, au milieu de la division des sectes, envenimée par la division des partis. Dans la rudesse souvent si injurieuse de la liberté américaine, son nom, toujours béni par le pauvre, n'était jamais prononcé qu'avec respect; son secours était partout invoqué; ses dons semblaient inépuisables, tout pauvre qu'il était; sa voix faisait partout élever des églises et des écoles. L'âpreté du zèle sectaire tombait devant sa douceur; et souvent les pasteurs des différents cultes le priaient de prêcher dans leurs temples, comme si sa parole, vraiment apostolique, fût venue rendre aux chrétiens leur unité première.

C'est ainsi qu'il fut occupé près de trente ans en Amérique, étendant son influence et sa vertu depuis Boston jusqu'à Baltimore.

L'Europe avait bien changé dans cet intervalle; elle avait été bouleversée et reconstruite. Les républiques, les empires avaient passé; une restauration était debout pour la seconde fois. Parmi les préoccupations souvent aveugles de ce pouvoir entouré d'obstacles, il lui vint la sage idée de rappeler en France le pieux et tolérant évêque de Boston, et de lui confier un siége épiscopal. Cette simplicité tout apostolique, cette longue habitude des mœurs d'un État libre, cette indulgence d'un esprit aimable et supérieur, cette piété qui se marquait toujours par les œuvres, tous ces traits du caractère de M. de Cheverus lui gagnèrent les cœurs à Montauban comme à Boston. La division des sectes, qu'une fausse politique avait ranimée, céda sans peine au saint évêque, qui venait, en 1825, apporter, dans une de nos villes du Midi, la tolérance américaine, avec l'effusion d'âme et la douceur de Fénelon.

Digitized by Google

Bientôt vint s'offrir à lui une de ces occasions déplorables où la charité, où le dévouement ont besoin d'être immenses comme le malheur. Une inondation désola le département du Tarn ; et, sans entraîner autant de maux que les ravages du Rhône, il y a quelques mois, elle frappa des villages entiers de misère et de désespoir. Donnant alors un exemple qui s'est récemment renouvelé, M. de Cheverus se mêle partout au péril, encourage les travailleurs, assiste les victimes, recueille et nourrit dans sa propre demeure plus de trois cents personnes, pendant que ses démarches actives et sa charité impérieuse obtenaient des secours de toutes parts pour réparer les pertes de deux faubourgs inondés.

M. de Cheverus est appelé du siége épiscopal de Montauban à l'archevêché de Bordeaux, les dignités de l'État lui sont prodiguées : sa modération, son humilité, sa tolérance, sa popularité même, n'en éprouvèrent pas la plus légère atteinte. Dans des jours de réaction politique et de défiance, il restait pour tout le monde bienveillant et respecté.

L'épreuve même d'une révolution soudaine ne troubla ni cette vertu si sûre d'elle-même, ni cette autorité si douce exercée sur les âmes. Plaignant le malheur, mais jugeant les fautes, inaccessible aux passions de parti, et préférant à tout la religion et la France, M. de Cheverus seconda de sa libre et fidèle adhésion le pouvoir tutélaire qui s'élevait par le vœu public. Son cœur d'ancien émigré était attristé ; il n'en fut que plus tendre et plus secourable à tous. Sa maison épiscopale était appauvrie ; il redoubla de simplicité pour lui-même, et de charité pour le malheur. On le vit plus souvent à pied dans les rues pour aller visiter les pauvres, et faire parfois le catéchisme dans les écoles d'enseignement

Digitized by Google

mutuel. Quand le fléau du choléra s'étendit, et que, dans le trouble public, on se préparait partout à le combattre, M. de Cheverus fit aussitôt de son palais un hospice; et il n'en sortit que pour aller chaque jour visiter, dans les dépôts publics, les malheureux frappés de contagion, ou pour monter en chaire et prêcher contre ces bruits funestes d'empoisonnement qui troublaient l'imagination du peuple, et ajoutaient la sédition au fléau. Le mal dura peu, et le peuple de Bordeaux puisa dans cette prompte délivrance plus de dévouement encore à son saint archevêque. Pour lui, son âme vive et pure, en jouissant avec délices des témoignages de l'affection publique, n'en tirait aucun orgueil; et il poursuivait seulement avec plus d'ardeur sa tâche de chaque jour, infatigable dans les moindres devoirs, comme il était admirable dans les plus grands.

Une vertu si constante et si approuvée ne pouvait échapper à l'attention du Roi. S. M., dès qu'elle en eut l'occasion, désigna M. de Cheverus pour la pourpre romaine. Toutes les opinions applaudirent avec une égale faveur; et jamais, de nos jours, élection ne fut plus populaire que cette promotion d'un cardinal. C'est qu'il y a dans la bonté du cœur unie à la pureté religieuse un charme et un ascendant que nulle prévention ne peut méconnaître; c'est qu'aimer les hommes, et leur faire du bien au nom de Dieu, sera toujours un grand titre dans le monde. Ce fut la puissance de M. de Cheverus, et le secret de sa vie heureuse et honorée.

Cette vie approchait du terme, sans se démentir un moment. Lorsqu'il rentra dans Bordeaux, avec sa dignité nouvelle de cardinal, un sinistre de mer venait tout récemment d'engloutir quatre-vingts pauvres pêcheurs sortis du port

Digitized by Google

de *la Teste*. M. de Cheverus, au milieu des acclamations de la foule qui se pressait sur son passage, n'a d'attention et de cœur que pour le désastre qu'il vient d'apprendre. Il tourne en pitié et en aumônes tout l'enthousiasme qu'on a pour lui. Les malheureux qui avaient péri laissaient sans ressources leurs veuves, leurs vieux parents et cent soixante et un petits orphelins; c'est là ce qui trouble, ce qui fait pleurer l'archevêque. Il envoie aussitôt, pour porter des secours aux familles désolées, un de ses dignes élèves, celui qui sera plus tard le charitable et courageux évêque d'Alger. Il reste à Bordeaux, afin de multiplier les quêtes et de les prêcher lui-même; il célèbre dans sa cathédrale un service solennel pour les pauvres noyés, comme pour des grands de la terre. Des dons passagers ne suffisent pas; dans son ingénieuse charité, il forme, au profit des orphelins de *la Teste*, une association durable de tous les enfants des familles aisées de la ville, ayant à leur tête quelques riches orphelins. Par les soins des jeunes protecteurs, une école est établie dans Bordeaux pour leurs pauvres pupilles; et l'archevêque soulage ainsi les uns, en apprenant aux autres l'exercice éclairé de la bienfaisance et de la vertu.

Ainsi se succédaient incessamment ses bonnes œuvres et ses édifiantes paroles. Fatigué de longs efforts, malade et déjà frappé d'un funeste avant-coureur, M. de Cheverus continua sans interruption de travailler à sa tâche épiscopale, partout inspirant le bien, ou le faisant lui-même; et il ne se reposa que pour mourir, en laissant comme un dernier bienfait l'exemple même de ses derniers moments.

Quels hommages solennels aurait mérités M. de Cheverus! quel prix de vertu serait digne de chacune de ses belles

Digitized by Google

actions! ce prix qu'on n'eût pas osé lui offrir, nous le décernons de loin à sa mémoire, en couronnant son modeste historien.

D'autres livres remarquables ont frappé vivement l'attention de l'Académie, sans qu'elle ait cru pouvoir les comprendre dans le concours, ou les associer aux prix. Tantôt c'est le caractère du sujet qui lui a paru résister au choix qu'elle aurait voulu faire; tantôt c'est le but même de l'ouvrage qui lui a semblé n'admettre d'autre récompense qu'une mention publique. C'est ainsi qu'en appréciant les laborieuses recherches et les brillants récits consacrés à l'Espagne par M. Rossew Saint-Hilaire, l'Académie a regretté de n'avoir pas, pour les études d'histoire étrangère, un prix spécial à décerner, comme pour les travaux sur notre histoire nationale. C'est ainsi qu'un écrit rapide et excellent de M. Charles Dupin, adressé, sous le titre de *Bien-être et concorde*, aux classes laborieuses qui souvent ont entendu la voix de l'auteur, n'a paru à l'Académie qu'une suite de ses leçons du Conservatoire, placées en dehors de toute autre récompense par leur succès même. Le *Cours de Morale* que M. Rendu a composé pour l'instruction de la jeunesse, avec la pieuse tendresse d'un père et l'expérience d'un maître habile, devait également recevoir une mention à part; et les *Mélanges littéraires* de M. Patin, en replaçant sous les yeux de l'Académie plus d'un remarquable discours déjà couronné par elle, lui rappelaient combien d'estime est due à cette érudition choisie, à cette raison piquante, à ce goût ingénieux et pur.

Après des éloges trop faiblement exprimés, mais si justes, l'Académie réserve, pour quelques ouvrages utiles, des médailles d'encouragement et d'honneur. Le nombre même de

Digitized by Google

ces ouvrages témoigne du vif intérêt qui s'attache aujourd'hui à l'éducation morale de l'enfance. Tous ceux que l'Académie a distingués sont écrits par des femmes; et, dans celui qu'elle place le premier, le *Livre de l'enfance chrétienne*, par Mme de Flavigny, on reconnaît à chaque page, avec les grâces de l'esprit le plus délicat, la vigilance inquiète et l'attention passionnée d'une mère. Dans ce livre sérieux et charmant, la leçon est un entretien intime; le langage élégant et noble décèle les plus heureuses traditions du bon goût, en même temps qu'il est approprié à la raison du premier âge, par sa simplicité, et intéressant pour tous les âges, par les sentiments vifs et purs qu'il exprime.

D'autres essais moraux, sous une forme romanesque, *Marianne Aubry*, par Mlle Julie Gouraud, *Bernard* ou le *Gagne-Petit*, par Mlle Ulliach de Trémadeure, *Julien*, par Mme Fanny Richomme, la *Jeune Aveugle*, par Mme Taunay, ont offert à l'Académie ce même caractère de vérités utiles, mises en scène dans un récit touchant et naturel. Un sentiment toujours pur, et parfois un honorable besoin de travail, a dirigé le talent dans ces ouvrages : nous devons d'autant plus l'accueillir. Si la culture des lettres honore dans la prospérité, il est juste aussi qu'elle soit un appui dans une fortune moins heureuse, et qu'elle la soutienne, en la rendant respectable.

L'Académie décerne également une médaille au dernier écrit qu'a publié M. Azaïs, sur les idées bienveillantes et conciliatrices, distinctes de ses systèmes, et qui ont animé sa vie entière.

En honorant tous les travaux qui portent un caractère d'utilité morale, l'Académie, quand elle le peut, tâche que ces travaux se confondent avec les fortes études, et servent

Digitized by Google

à reporter l'attention publique vers les grands modèles de la science et de l'art. C'est dans cette pensée qu'elle a demandé et plusieurs fois couronné des traductions. Trois ouvrages, cette année, ont, à ce titre, fixé son choix, par l'importance, la grandeur des originaux, et le talent des traducteurs.

L'un est un des monuments les plus élevés et les moins accessibles de l'antiquité, la *Métaphysique d'Aristote*, que nulle traduction n'avait fait encore passer dans notre langue, et dont quelques parties seulement avaient été, de nos jours, dans une savante Académie et sous la plume d'un maître illustre (1), l'objet d'une étude aussi neuve que profonde. En profitant des vues rapides et lumineuses que M. Cousin avait jetées sur l'ouvrage entier, deux jeunes hellénistes ont intrépidement abordé cette vaste tâche, et porté, autant qu'il était possible, la clarté française dans les obscurités ou plutôt dans les profondeurs de ce grand esprit d'Aristote, dont les versions latines du moyen âge avaient souvent obscurci la lumière. Une introduction méthodique et substantielle précède ce travail, en prépare l'intelligence, et en augmente le prix. Il ne nous appartient pas de le discuter ici; mais il nous est doux d'en reporter l'honneur à deux élèves d'une école célèbre, qui a beaucoup fait déjà pour la gloire des lettres, des sciences et de l'enseignement en France. L'Académie couronne la traduction de la *Métaphysique d'Aristote*, par MM. Alexis Pierron et Charles Zévort, anciens élèves de l'École normale.

---

(1) Rapport de M. Cousin à l'Académie des sciences morales et politiques, sur le concours de 1835.

Digitized by Google

Avec cette variété qui appartient au domaine des lettres, nous passons tout d'un coup d'Aristote à Klopstock, et même à saint Augustin. Le poëme de Klopstock, s'il n'est pas la plus attachante des épopées, est certainement la plus pure et la plus sublime dans l'ordre moral. Hormis quelques pages assez fidèlement imitées par le vertueux philosophe Turgot, rien jusqu'ici, dans notre langue, n'avait reproduit la chaste douceur et la gravité mélodieuse du poëte allemand. Il a paru, Messieurs, qu'une élégante et complète version de la *Messiade* était un bon livre moral à couronner; et nous décernons une médaille d'honneur de 2,000 fr. à l'auteur de ce beau travail, à madame la baronne de Carlowitz, naturalisée depuis longtemps en France par ses malheurs et par le talent d'écrire.

Le plus original et le plus touchant ouvrage d'un Père de l'Église, le monument intermédiaire entre l'antiquité et les âges modernes, où, près du paganisme mourant et de la foi chrétienne qui grandit, on voit apparaître le malaise et la mélancolie des civilisations avancées, les *Confessions* de saint Augustin sont faites pour intéresser notre siècle, encore plus qu'elles n'édifiaient le siècle de Louis XIV. Bien des lecteurs sont aujourd'hui préparés aux *Confessions* de saint Augustin par celles de Rousseau et par les agitations éloquentes de *René*. Ils ne pourront les étudier, sans admirer beaucoup le grand évêque d'Hippone, qui, des mêmes inquiétudes rêveuses, fit sortir une vie si active et si utile au monde. Une traduction fidèle et animée de cet ouvrage est un livre qui nous manquait. Port-Royal lui-même avait altéré, par respect, le naturel passionné d'Augustin. M. Moreau, moins scrupuleux, a été plus vrai; et l'Académie, en décer-

Digitized by Google

nant à sa traduction une médaille d'honneur, l'encourage à d'autres travaux, où le talent s'unisse à la pureté du goût.

L'Académie décernera de nouveau des prix semblables dans le prochain concours; et à côté de l'éloge de Pascal, difficile sujet proposé, dès l'année dernière, à la demande de notre illustre et regretté collègue, M. Lemercier, elle espère avoir à couronner quelque bonne et forte étude sur un monument de l'antiquité philosophique ou chrétienne.

Aujourd'hui, Messieurs, il nous reste à proclamer celui de tous les prix académiques qui rencontre souvent le plus de contradictions et de doutes, et qui cependant a été le début heureux de plus d'un talent célèbre, le prix de poésie. L'Académie avait proposé l'*Influence de la civilisation chrétienne en Orient,* sujet prématuré peut-être, mais dont il est facile d'entrevoir les principaux aspects et la grandeur. Nous ne mêlerons pas, aux pensées qu'il fait naître, de minutieux détails d'analyse. Deux pièces de vers ont occupé l'attention de l'Académie. Dans l'une, l'auteur, bornant, pour ainsi dire, l'étendue encore incertaine du sujet, a pris pour symbole de l'influence chrétienne en Orient le monument que, par une patriotique et royale pensée, Louis-Philippe a fait élever à saint Louis sur le sol de Carthage, en vue des vastes possessions que le drapeau français a conquises et conserve en Afrique. De nobles sentiments et de beaux vers recommandent cette ode de M. Bignan. L'Académie, en accordant beaucoup d'éloges à l'art brillant et pur qu'on remarque dans cet ouvrage, a préféré cependant un autre poëme, dont le cadre est plus vaste, les formes plus hardies et plus libres. L'auteur, M. Alfred des Essarts, prodigue les grands souvenirs

Digitized by Google

et les images; il sent avec chaleur, il peint avec force. Mais je ne veux pas trop louer des vers que l'auteur va lire : il sera lui-même son meilleur interprète. Sa voix, forte d'émotion et de jeunesse, n'a pas besoin d'autre appui que de cette faveur aimable et juste qui, dans une telle assemblée, s'attache au premier succès, et pour ainsi dire à l'avénement public d'un nouveau talent.

Digitized by Google

RAPPORT

DE M. VILLEMAIN,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

SUR LES CONCOURS DE L'ANNÉE 1842.

MESSIEURS,

Parmi les distinctions, bien nombreuses peut-être, que l'Académie décerne dans ses concours annuels, il en est une qui, une fois accordée, devait être longtemps inamovible. La supériorité se renouvelle rarement; et quand l'Académie fit choix des *Considérations* et des *Récits* de M. Thierry sur l'histoire de France, pour y attacher l'espèce de majorat littéraire dont l'investiture lui a été confiée par un généreux fondateur, elle pouvait s'attendre, comme le public, à la longue durée de cette première et si juste destination. L'ouvrage de M. Bazin sur l'époque de *Louis XIII* n'était pas non plus facile à remplacer dans le rang qu'il avait obtenu. D'ailleurs, Messieurs, les deux écrivains ne se sont pas reposés

Digitized by Google

sur leur succès. L'illustre auteur de la *Conquête de l'Angleterre*, des *Lettres sur les communes* et des *Récits mérovingiens* a continué les savantes esquisses qu'il avait publiées sous cette dernière forme; et dans un nouveau fragment sur *Fredegonde et Chilperik*, il a peint les mœurs barbares de la monarchie franke, avec ce coloris éclatant et vigoureux que donne l'imagination échauffée par l'étude et par l'amour du vrai.

L'historien de *Louis XIII* a également poursuivi sa tâche encouragée par vous. Il a tracé le *Tableau de la minorité de Louis XIV;* et malgré la rivalité fort redoutable des mémoires contemporains, ne voyant dans ces mémoires que des plaidoyers qui rendaient d'autant plus nécessaire le jugement de l'histoire, il a su donner à ce jugement une impartialité non moins piquante et plus variée que la passion.

Il nous a donc semblé, Messieurs, que les dotations académiques fondées par le baron Gobert demeureraient plus que jamais acquises au grand peintre d'histoire et à l'ingénieux écrivain qui les avaient méritées, il y a deux ans, par des travaux qu'aujourd'hui même ils viennent de fortifier et d'étendre.

A côté de ces prix maintenus si justement, le choix de l'Académie pour l'ouvrage le plus utile aux mœurs s'est partagé entre des écrits de forme très-diverse, une *Histoire de la ville de Jérusalem*, un *Livre d'éducation*. L'Académie, sans doute, a jugé que les grandes traditions religieuses étaient la plus puissante leçon morale; et il lui a paru que l'histoire de cette Rome du monde oriental, toute pleine des monuments du christianisme, premier berceau de sa foi et but de ses croisades, offrait le sujet de méditations le plus

Digitized by Google

instructif et le plus élevé. Des hommes de génie, de grands poëtes ont, de nos jours, visité cette terre antique, pour surprendre, à la source qui jaillit du Carmel, l'inspiration que Bossuet et Racine recevaient de la prière et des livres saints. La politique, le commerce et même le prosélytisme de l'Europe tendent de plus en plus à se rapprocher de Jérusalem; et une grande place lui est réservée dans la future transformation de l'Orient. A ces points de vue divers, une description de Jérusalem, commencée en présence des lieux mêmes, continuée par l'étude, mêlant les recherches à l'émotion, devait intéresser notre temps. L'auteur fut le compagnon de voyage et l'ami de notre regretté collègue M. Michaud; et il a comme lui le don de sentir et de peindre. L'Académie partage inégalement le prix Montyon entre l'historien de Jérusalem, M. Poujoulat, et une personne encore inconnue dans les lettres, qui a publié un livre sur l'*Éducation pratique des femmes*.

Ici, la tâche de l'auteur était difficile. Depuis Fénelon écrivant avec la sublime douceur de son âme et de sa foi, depuis Rousseau donnant à des préceptes l'intérêt de la passion et du roman, des femmes supérieures, madame de Rémusat, madame Guizot, madame Necker de Saussure avaient traité pour notre siècle ce sujet, où l'innovation est si difficile, où le paradoxe est si dangereux. Leurs ouvrages, élevés et délicats, ont été lus par les philosophes et par les femmes. Il s'agit ici d'une œuvre plus modeste, de réunir d'utiles conseils pour les institutrices et pour les enfants, et de renfermer quelques vues nettes et quelques principes éprouvés dans un livre simple et d'une étude facile. C'est ce mérite que l'Académie a voulu reconnaître, et

Digitized by Google

qu'elle couronne dans l'ouvrage judicieux et pur de mademoiselle Lajollais.

Cherchant, du reste, dans les récompenses dont elle dispose un encouragement pour le travail, un supplément à ce que l'État ne peut faire, elle a réservé une autre médaille pour M. Pauthier, jeune savant plein d'ardeur, qui, dans une traduction collective des *Livres antiques de l'Orient*, a rassemblé comme en un foyer les vérités éparses de la morale primitive.

Enfin, l'Académie a consacré une de ses médailles à honorer les recherches de M. Onésime Leroy, sur le plus touchant ouvrage que la morale chrétienne ait inspiré, l'*Imitation de Jésus-Christ*, cette suite de l'Évangile, composée par Gerson dans le bannissement et le malheur, et mise en vers quelquefois sublimes par Corneille vieillissant et méconnu.

L'étude approfondie, et pour cela même la traduction fidèle et expressive des monuments étrangers, est un travail que l'Académie a particulièrement recommandé : elle ne le borne pas aux grands génies de l'antiquité et des littératures modernes, elle y comprend tous les temps et toutes les œuvres remarquables de l'esprit humain. Le moyen âge, avec ses souvenirs mêlés et ses pressentiments créateurs, n'en pouvait être exclu. Il y a telle vérité qui reçut, à cette époque, une évidence dont l'éclat ressort des ténèbres mêmes qui l'entouraient; il y a telle grande âme qui parut alors d'autant plus digne d'admiration, qu'elle s'élevait seule et d'elle-même. Qu'un écrivain du XIIe siècle ait été le précurseur et le maître de Descartes dans la démonstration spiritualiste de l'existence et des attributs nécessaires de Dieu, qu'il y ait appliqué une forme de raisonnement admirée et presque enviée de Leib-

Digitized by Google

nitz, c'est un fait précieux dans l'histoire des lettres. Mais le travail même de ce philosophe du moyen âge, qui fut un saint archevêque, les deux traités d'Anselme de Cantorbéry, le *Monologium* et le *Proslogium*, ne méritaient-ils pas d'être éclaircis par la science moderne, et mis sous nos yeux dans une version intelligente, qui rendît avec clarté le langage de ces temps, où la pensée philosophique était souvent aussi subtile et aussi déliée que la vie commune était rude et barbare? C'est là, Messieurs, la tâche qu'un homme de talent, nourri dans les lettres et l'histoire, s'est proposée. L'Académie décerne à M. Bouchitté la première médaille du prix de traduction.

D'autres travaux de même ordre ont partagé les suffrages de l'Académie, qui, dans ses choix fort divers, n'est attentive qu'à un seul principe, l'encouragement des sérieuses études. A ce titre, une reproduction élégante de la belle histoire de Schiller, la *Guerre de trente ans*, une version moins ornée que savante du *Timée* de Platon, une traduction énergique et souvent très-heureuse des tragédies d'*Eschyle*, ont, aux yeux de l'Académie, mérité des médailles qu'elle aurait voulu rendre plus riches, et que confirmera le suffrage public. Le nom étranger du traducteur de Schiller, le nom de madame de Carlowitz, déjà lié à la gloire de Klopstock, mérite faveur par le talent qu'elle montre dans notre langue adoptée par elle, pour y transporter avec goût les beautés des langues du Nord. Le traducteur du *Timée*, M. Martin, est un jeune et habile érudit, dont le zèle opiniâtre cherche les difficultés sur lesquelles ont hésité les maîtres, et qui réunit à la fois beaucoup de candeur et de sagacité. M. Pierron, déjà signalé dans un autre concours par un difficile essai sur la Métaphy-

Digitized by Google

sique d'Aristote, a prodigué, dans une lutte non moins pénible contre le poëte Eschyle, un éclat naturel d'expression, une abondance de tours vifs et corrects, où l'Académie a dû reconnaître le talent d'un écrivain.

M. Bouchitté, M. Henri Martin, M. Pierron appartiennent tous trois à l'enseignement public; je le dis avec orgueil. Les ouvrages que nous venons de nommer sont la distraction qu'ils mêlent aux devoirs de leur laborieuse et noble profession; et dans ces ouvrages, qui n'attestent pas moins l'élévation des sentiments que l'austère gravité des études, il nous est doux de voir et de montrer comment les professeurs de l'Université de France emploient leurs loisirs.

A côté de ces libres résultats d'une sérieuse étude, l'Académie se félicite d'avoir, par la proposition d'un sujet spécial d'histoire littéraire, excité d'utiles recherches et donné naissance à deux bons écrits. Quelle a été sur la littérature française, au commencement du XVIIe siècle, l'influence de la littérature espagnole? Telle était la question assez nouvelle que l'Académie avait indiquée, en y joignant même une question plus générale sur la manière dont notre littérature, à diverses époques, a profité du commerce des autres nations, sans perdre en rien son caractère original. La réponse a tardé quelque temps, et le prix a été d'abord ajourné. Pouvait-on, en effet, saisir la part d'influence que la littérature espagnole avait eue sur notre XVIIe siècle, sans étudier toute cette littérature dans son origine, dans ses progrès, dans l'histoire sociale et politique du peuple espagnol? Pouvait-on montrer sur quel point le génie français a été temporairement modifié par un autre plus grave et moins exact peut-être, sans analyser avec soin les traits originels de notre littéra-

Digitized by Google

ture, et les insurmontables différences qu'elle devait heureusement garder? pouvait-on, enfin, étudier ce vaste sujet, qui renferme, à quelques égards, l'histoire comparée de deux langues et de deux peuples, sans toucher à la théorie des arts, à ces questions du naturel et du goût, de la vérité vulgaire et de la vérité poétique, qu'on a si fort débattues de nos jours? Érudition curieuse et jugement délicat, étude détaillée des livres et intelligence des siècles, vive sensibilité littéraire et connaissance approfondie de l'histoire et des mœurs, imagination et philosophie, voilà bien des qualités que le sujet proposé réclamait, en quelque sorte, pour être dignement traité. Les travaux à consulter sur cette question, les modèles de critique à suivre étaient rares et parfois trompeurs, par leur éclat même. Le hardi et brillant Schlegel, dans son *Cours de poésie dramatique*, le savant et ingénieux Sismondi dans son *Histoire littéraire* de l'Europe méridionale, lord Holland, dans ses Essais sur *Guillen de Castro* et *Lope de Vega*, avaient un peu exagéré la partialité pour l'Espagne, ce côté du Midi moins classique et moins romain que l'Italie, et dans lequel ils croyaient pouvoir saluer avec reconnaissance une hâtive aurore, une révélation anticipée de l'école nommée plus tard *romantique*.

Aujourd'hui, dans la question proposée, il ne s'agissait plus de lever un drapeau novateur, de plaider vivement pour une cause douteuse, d'évoquer Caldéron contre Racine, mais d'exposer un fait important dans l'histoire de notre littérature, et pour cela, de pénétrer et de faire comprendre toute une littérature étrangère non moins féconde qu'inexplorée, et qui fut longtemps aussi puissante sur l'Europe que le peuple dont elle était la forte et vive expression.

Digitized by Google

C'est là, Messieurs, la tâche qui nous semble réalisée dans un ouvrage inscrit sous le n° 1, et portant pour épigraphe cette phrase de Quintilien : « L'imitation des choses excellentes en fait trouver de semblables. » L'auteur, intéressant et méthodique, trace un cadre étendu, et le remplit avec soin. De l'origine commune des deux grands idiomes, diversement modifiés par le climat et le génie national, il descend à leurs affinités secrètes, à leurs développements successifs et distincts, à leurs rapprochements, à leurs séparations ; il les suit dans leurs nombreux détours, parmi tous leurs affluents étrangers, et de leur confusion apparente il dégage et fait sortir le cours limpide et pur du génie français.

L'Espagne, qui, de bonne heure, eut la gloire populaire du Cid, mais qui n'eut pas de Dante; l'Espagne, plus tardive que l'Italie, en reçut une influence littéraire doublement réfléchie sur la France. Mais l'Espagne ne fut jamais italienne ; et, de même qu'elle avait apporté déjà dans la Rome des empereurs son originalité indépendante, sa forme d'imagination et de goût, ses Lucain et ses Sénèque, ainsi, dès le moyen âge, elle montra son tour particulier de génie méridional, sa gravité, sa pompe, et cette ardeur plus orientale qu'enflammaient encore le belliqueux contact et le mélange d'une population et d'un culte apporté d'Afrique et d'Asie. La gloire enfin, cette grande dominatrice des hommes, vint donner à la langue, au génie, aux idées de l'Espagne, un ascendant momentané, mais immense, sur les autres nations de l'Europe; et nous ne doutons pas que la France, qui en reçut l'impression, ne l'eût ressentie bien davantage, n'en eût souffert peut-être, si une Providence, gardienne de l'équilibre des peuples, n'eût alors suscité le prince qui, par le bon sens,

Digitized by Google

le courage et l'esprit, faisait le mieux éclater en lui le caractère de sa nation, cet Henri IV, le représentant français du Midi vif, brillant et gai, contre le Midi sombre et dur de l'inquisition de Philippe II.

Cette résistance naturelle de l'esprit français à l'esprit espagnol n'a pas assez frappé peut-être l'auteur de l'ouvrage que couronne l'Académie. Mais quelle instructive variété dans son travail! quelle nette et vive peinture du XVIe siècle espagnol, de ses grands écrivains, parmi lesquels on regrette seulement de ne pas voir cités ou assez loués Christophe Colomb et Cortès, si éloquents dans leurs journaux de voyages et dans leurs lettres, et sainte Thérèse, si sublime dans ses mystiques ouvrages! Notre habile critique s'est attaché surtout aux lettrés de profession, indiquant avec justesse et étendue les écoles diverses, les révolutions du goût, les variations de la langue et de l'art, sans négliger toutefois quelques esprits originaux qui mêlèrent le talent d'écrire à l'action, l'élégant Garcilaso de la Vega, guerrier redouté de l'Italie; Hurtado de Mendoza, génie triste et fier, qui a composé, dans sa jeunesse, le meilleur modèle du roman bouffon, Hurtado de Mendoza, l'implacable gouverneur de Sienne, tyran qui écrit l'histoire comme Tacite; enfin l'aventurier, le soldat espagnol dans le Nouveau Monde, Alonzo de Ercilla, poëte nerveux et simple, auquel, pour approcher de la palme épique, il n'a manqué peut-être qu'un sujet plus connu et des malheurs plus célèbres.

Mais ce n'est pas à ces hommes puissants, presque ignorés hors de l'Espagne, qu'il fut donné d'agir sur l'esprit français. Deux influences seulement nous arrivèrent d'Espagne : l'une subtile et tout artificielle, l'autre bruyante et populaire;

Digitized by Google

l'une tenant au travail du style, aux combinaisons du langage, l'autre à la puissance facile de l'invention et de la fantaisie; l'une gâtant ou façonnant quelques esprits ingénieux, Balzac, Voiture, et le père Bouhours, l'autre éveillant la poésie de Corneille, et la portant de Médée jusqu'au Cid et à Polyeucte, au delà desquels l'esprit humain ne s'élève pas.

C'est surtout, Messieurs, cette richesse d'invention, ce torrent inépuisable du drame espagnol que les auteurs des Mémoires envoyés à l'Académie se sont plu à décrire, depuis la comédie de la *Célestine*, qui courut toute l'Europe, jusqu'à ces *Actes sacramentaux* (1) de Caldéron, comparés par un savant moderne aux plus sublimes accents de la tragédie grecque. Peut-être l'auteur du n° 1 aurait-il dû rappeler que cette veine puissante du théâtre espagnol avait agi même sur le théâtre anglais, qu'on a cru si spontanément original. Le mariage de Philippe II avec la reine Marie, cet empiétement peu durable de l'Espagne sur l'Angleterre, fut cependant la date et l'occasion d'un rapprochement intellectuel entre les deux peuples. Pareille influence ne s'exerça pas sur la France, pendant le XVIe siècle, et ce n'est qu'au moment où l'Espagne déclinait de sa grandeur, où Richelieu abaissait partout la maison d'Autriche, que la France accueillit, par curiosité, et comme une mode de cour, les inventions poétiques de cette nation, dont elle avait gêné les desseins et adopté l'alliance. L'esprit français connut dès lors et goûta vivement la raison, l'éloquence, et l'incomparable plaisanterie de

(1) Drames du Saint-Sacrement.

Digitized by Google

Cervantes; mais il n'emprunta d'abord au drame espagnol qu'une irrégularité sans force, un chaos, au lieu d'une création. Ce fut seulement par un retour puissant sur lui-même et en se rapprochant des règles plus sévères qui lui sont naturelles, que plus tard, dans le *Cid*, dans *Wenceslas*, dans le *Festin de Pierre*, dans *Héraclius*, il enleva quelques-unes des beautés neuves de la scène espagnole. De là cette grande leçon, qu'un peuple ne profite bien des pensées d'un autre qu'en restant lui-même, et sous la condition de créer beaucoup plus qu'il n'imite.

Cette heureuse loi de nos deux grands siècles littéraires est habilement appréciée par l'écrivain qui nous montre une connaissance si étendue de la littérature espagnole; et je regrette seulement que, parmi les assimilations de l'esprit étranger avec le nôtre, il n'ait pas assez marqué ce qu'emprunte au naturel exquis de Cervantes et à la moquerie de Quevedo l'originalité comique de Lesage. Mais comment tout dire dans un vaste sujet? C'est beaucoup d'avoir, comme l'auteur couronné, M. Adolphe de Puibusque, fait sur une question difficile un ouvrage presque complet, quelquefois trop développé, et toujours instructif pour ses juges et pour le public.

Une grande part de ce même mérite pourrait être réclamée pour l'ouvrage inscrit sous le n° 3, et dont l'auteur, M. Viguier, reçoit de l'Académie une mention d'honneur. Moins étendu tout à la fois et moins régulier que le précédent, mais semé de passages remarquables sur la philosophie des langues, sur l'antiquité, sur les principaux caractères de la littérature du XVIIe siècle, respirant à toutes les pages le goût des sentiments élevés, ce discours semble un titre de plus

Digitized by Google

pour le corps enseignant, dont M. Viguier est un des représentants les plus honorables et les plus instruits. Son ouvrage réuni à celui de son heureux concurrent forme une belle étude sur l'Espagne en elle-même, et dans ses rapports avec la France, jusqu'à l'heure mémorable où, sous une plus haute influence, le génie français, émancipé par Descartes, devenait, avec Pascal, si original et si pur.

S'arrêter à ce nom de Pascal, analyser, non pas une époque, une littérature, mais un homme en qui s'est montrée toute la force de l'esprit humain, c'était un travail que l'Académie devait proposer aux intelligences sérieuses de nos jours. L'éloge de Pascal par Condorcet marque bien la prodigieuse révolution des idées, à cent ans d'intervalle; mais il ne fait pas connaître le profond génie qui prévoyait en partie une telle révolution, et qui la contre-pesait d'avance par ses pensées religieuses, en même temps qu'il y travaillait par ses découvertes et ses hardiesses involontaires. Quelle méditation plus grave que d'étudier impartialement cet homme tout entier, de chercher dans sa puissance scientifique une des conditions mêmes de l'esprit français, cette loi de justesse éclatante et de précision sévère qui domine pour nous l'art de penser et d'écrire! Quel objet plus digne de la philosophie de notre temps que de s'attacher à bien comprendre à la fois la grandeur des travaux de Pascal, et la passion qui les inspirait! Quel spectacle plus touchant et plus tragique dans l'ordre des réflexions, que de contempler cette sublime intelligence aux prises avec les douleurs physiques, et avec le tourment moral d'une conviction tour à tour ébranlée ou menaçante! Quelles plus grandes luttes étaler aux regards de l'homme que les

Digitized by Google

deux luttes qui consumèrent la force, et auxquelles ne suffit pas la vie si tôt dévorée de Pascal : la lutte pour le libre examen, pour le droit de penser, pour le droit d'inventer dans la science, de juger dans la morale, de protester même dans la foi ; puis la lutte plus longue et plus rude encore pour le maintien de la règle et de la vérité contre l'invention illimitée du scepticisme, et contre cette extrême indépendance qui n'est que la puissance de nier et de détruire! Et si l'on cherche encore Pascal dans les amis qui l'entouraient, quel intérêt plus historique et plus durable que la peinture de ces fortes mœurs et de ces grands caractères sur lesquels notre curiosité se reporte maintenant avec plaisir, et que d'ingénieux et récents travaux ont rapprochés de nous, par l'imagination du moins! Enfin, quel souvenir plus instructif aujourd'hui même, et quelle polémique plus intelligible pour notre temps, que la résistance passionnée de tant d'hommes éclairés et vertueux dont Pascal était l'âme et la voix, contre cette société remuante et impérieuse, que l'esprit de gouvernement et l'esprit de liberté repoussent avec une égale méfiance! Quelle puissante variété dans un homme! quel intérêt général dans une seule cause! et combien de grandes questions dans un seul sujet! Aussi, Messieurs, ce sujet a-t-il suscité de remarquables efforts. Rarement semblables recherches, rarement si graves et si nobles essais furent envoyés à l'Académie. C'est une satisfaction pour nous d'avoir proposé cette épreuve, qui a rencontré des esprits dignes d'elle. Parmi les ouvrages réservés, deux discours ont fait hésiter l'Académie. Elle partage entre eux le prix, qui vient d'être augmenté par un ordre du roi. Très-divers par l'étendue, la

Digitized by Google

forme, les détails, mais se rapprochant sur deux points, l'élévation morale et le talent, ces discours sont un signe éclatant du progrès de la philosophie spiritualiste et de l'histoire impartiale.

Parlons d'abord du discours inscrit sous le n° 13, avec cette épigraphe de saint Paul : « *Oportet hæreses esse.* C'est le travail vigoureux d'un esprit libre, nourri de réflexions et de solitude, qui lui-même a vivement saisi les sciences mathématiques, première originalité de Pascal, et qui, par cela même peut-être, ne l'admire pas assez sous ce rapport, trompé qu'il est par la facilité des méthodes actuelles. Mais cet esprit de mathématicien moderne s'est, en même temps, plié aux fortes études de langue et de philosophie anciennes, de littérature comparée, et même de scolastique. L'ordre de son discours n'est pas assez marqué; on pourrait y retrancher, sans l'affaiblir : mais l'ouvrage est savant, impartial, et parfois éloquent. L'auteur aime avec passion les choses dont il parle, la pensée libre, la religion austère, les profondes études, et la poursuite indéfinie des problèmes de l'existence humaine. En expliquant la question de la *grâce* et du *libre arbitre,* de manière à donner théoriquement raison sur ce point aux adversaires de Pascal, il ne fait que mieux attester leurs erreurs sur tout le reste, et la pureté comme le génie de leur puissant vainqueur. Sectaire des vertus de Port-Royal, mais juge indépendant des passions qui s'y mêlent, il décrit, il célèbre cet irréparable asile de la science et de la foi avec une chaleur d'enthousiasme, une vérité de talent que je n'ai pas besoin de louer, quand tout à l'heure vous allez l'applaudir. Interprète habile de l'art profond et passionné qui règne dans les *Provinciales*, et qui en a fait

Digitized by Google

les *Philippiques* de la conscience et de la raison, il ressuscite pour nous ces débats éteints, et leur rend la grandeur pleine d'anxiété qu'ils avaient pour les jésuites et pour Arnault lui-même. Moins fort et moins précis dans l'analyse de ce que Pascal n'a pas achevé, inexact, suivant nous, dans le parallèle qu'il établit entre le doute expérimental de Descartes et les agitations violentes de l'auteur des *Pensées*, injuste quand il suppose que le premier de ces deux grands hommes n'a pas été compris par l'autre, M. Demoulin, c'est le nom de l'auteur du n° 13, n'en exprime pas moins avec énergie des considérations remarquables sur la grandeur de l'ouvrage que poursuivait Pascal mourant, et sur la beauté des débris mutilés qui nous en restent.

Il semble toutefois que ce spectacle mélancolique de ruine et de grandeur ait mieux inspiré, c'est-à-dire, ait touché davantage l'auteur d'un autre discours inscrit sous le n° 24, et ayant pour épigraphe quelques simples paroles de la sœur de Pascal. Ce choix même peut indiquer le caractère plus attendrissant et plus intime de ce second ouvrage. Il y a moins de science, moins de lecture, moins de force; mais on sent une âme qui, émue d'un respectueux effroi devant celle de Pascal, a cherché, a souffert avec elle, et qui s'en approche par cette égalité d'une pure et humble douleur. Le jeune homme qui a écrit ces pages, remplies d'une tristesse naturelle et sans effort, est M. Faugère, déjà couronné par l'Académie pour un beau travail sur Gerson. Il a fait plus cette fois; il est entré dans cette étude du cœur, où est la vie de la parole humaine. Peut-être s'est-il exagéré le doute qu'il déplore dans Pascal, et n'a-t-il pas assez vu le repos après le combat. Mais cette prévention même, naïvement sentie par

Digitized by Google

lui, répand sur ses paroles plus de pathétique et d'éloquence. En voyant à quel point les *Pensées* de Pascal, ces fragments de méditations épars entre quelques chapitres achevés, agitent une intelligence vive et généreuse, on regrette d'autant plus l'infidélité dont Pascal fut l'objet, et qui couvre encore un coin de son génie; on regrette que les panégyristes de ce grand homme n'aient pu connaître les recherches toutes récentes qui, dans le manuscrit original mutilé par de timides éditeurs, ont découvert de la main tremblante de Pascal mille traits primitifs d'une incomparable énergie, devant lesquels souvent pâlit et s'efface le texte vulgairement admiré jusqu'ici. Ce travail de restitution et d'exactitude, qu'un penseur éloquent vient de communiquer à l'Académie, est un autre éloge consacré à la gloire de Pascal, et qui nous rendra du moins sa ruine tout entière.

Pour être justes, nous avons encore à citer deux discours remarqués dans la foule de ceux qu'avait reçus l'Académie. L'un, le n° 28, portant pour inscription une pensée de Pascal, est l'ouvrage trop rapide et trop court d'un homme de talent, et d'un esprit sévère qui s'élèvera par l'étude; l'autre, le n° 31, que l'Académie a préféré pour la première mention, est l'ouvrage élégant et délicat d'une femme. Nulle part, la vie de Pascal n'a été pénétrée d'une vue plus perçante et plus prompte, nulle part le côté fin et spirituel des *Provinciales* n'a été mieux saisi et plus vivement apprécié. Mais ce travail brillant est incomplet, et n'embrasse pas la sombre et vaste profondeur des *Pensées* de Pascal. « Herminie, raconte le poëte, n'a pas craint l'appareil de la guerre, et s'est armée, comme pour le combat; mais, ef-

Digitized by Google

frayée à l'aspect de la solitude et de la nuit, elle se détourne et s'arrête. »

Nous avons indiqué les talents divers qui sont entrés dans le concours : votre suffrage va les juger et les couronner.

Digitized by Google

Digitized by Google

RAPPORT

DE M. VILLEMAIN,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

SUR LES CONCOURS DE L'ANNÉE 1843.

MESSIEURS,

Les prix fondés par un philosophe bienfaisant du dernier siècle pour l'encouragement des bons livres, des livres utiles au progrès moral, devaient recevoir de nos jours une application de plus en plus immédiate, et se lier à tous les efforts que fait maintenant l'Etat pour l'instruction et le bien-être du grand nombre. De même que cette Académie, uniquement destinée dans l'origine à rehausser l'éclat des arts de l'esprit, se plaît aussi à la mission nouvelle de rechercher et d'honorer publiquement les plus humbles vertus; ainsi, et dans la même vue, elle décerne volontiers les récompenses du talent aux ouvrages solides et purs qui peuvent le mieux

Digitized by Google

préparer de zélés instituteurs et de salutaires leçons pour les écoles du peuple. Et en cela, sans doute, elle ne croit pas déroger. Il lui semble, au contraire, qu'elle embrasse un des soins les plus graves de l'avenir, et qu'elle contribue pour sa part à un des plus nobles résultats du règne et du temps actuels.

En effet, lorsque, dans cette France où les premiers rangs de la société polie avaient longtemps jeté tant d'éclat, et où le génie des lettres brillait sans cesse à l'horizon, deux hommes d'une infatigable et modeste vertu, l'abbé de la Salle et le chevalier Paulet, furent touchés profondément de l'ignorance misérable des enfants du peuple, et qu'alors l'un d'eux fonda les *écoles des frères*, et que l'autre après lui multiplia par l'*enseignement mutuel* le bienfait des écoles laïques, ils étaient loin d'espérer que cette œuvre s'accroîtrait si rapidement, et que, dans le siècle suivant, chaque commune de France aurait son école à côté de son église. L'opinion même du monde savant était partagée sur cette question. Le paradoxe antisocial vantait la rude ignorance des classes les plus pauvres; le préjugé politique croyait cette ignorance nécessaire, et ne concevait pas qu'elle fût jamais remplacée par une instruction élémentaire universellement répandue.

Cette transformation, jugée suspecte, inutile, impossible, s'est réalisée cependant; et, ce qui doit augmenter l'étonnement et l'espérance, elle a cheminé si vite, quoique souvent interrompue, traversée, ralentie par les événements et les passions. L'homme vénérable, assis aujourd'hui parmi nous, qui a tant honoré la tribune nationale et l'enseignement public, disait, il y a plus de vingt ans, dans cette même enceinte,

Digitized by Google

que « la raison, étendant incessamment son empire, avait enfin « relevé l'instruction primaire de l'abaissement où elle languis- « sait oubliée,... et qu'un jour, en France, il serait donné à tous « de lire la parole de Dieu et la loi du pays. » Bien des obstacles alors rendaient douteuse et lointaine l'exécution d'un tel vœu. Celui qui le formait cependant, et qui avait à le protéger de son intègre et puissante éloquence, le voit maintenant presque accompli. Dix années seulement, les dix dernières où cette grande œuvre a été suivie sans entrave et sans relâche, ont suffi pour la mener si loin, et pour créer ou vivifier tant d'asiles de l'enfance, tant d'écoles diversement élémentaires, ouvertes au premier âge, à l'adolescence des jeunes apprentis et même au zèle laborieux des adultes. Mais le moment où cette tâche paraît si avancée est celui-là même où il faut redoubler d'attention et d'effort, non pas seulement pour hâter le terme de l'entreprise entière, mais pour en affermir, pour en épurer tous les effets, et justifier pleinement la belle prophétie que vous avez applaudie tout à l'heure.

Telle est la pensée qui a dicté l'ouvrage que l'Académie place le premier dans le concours actuel : l'*Essai de M. Wilm sur l'éducation du peuple.* Le titre indique l'intention du livre. Ce qui préoccupe M. Wilm, ce n'est pas l'instruction matérielle, technique, qui n'est qu'un instrument ; c'est l'éducation morale, telle que toute créature humaine la mérite et peut la recevoir dans toute condition. L'école n'est pas un atelier de lecture et d'écriture ; c'est le lieu où ces premiers procédés du savoir doivent servir à fixer l'intelligence, à la rendre attentive, docile, pour qu'elle soit plus facilement religieuse et morale, et par là capable de tout bien. A ce point de vue, sans négliger aucun détail pratique,

Digitized by Google

et sans sortir du sujet qu'il agrandit, l'auteur a dû naturellement élever son langage. Pour lui, l'école primaire contient plusieurs degrés d'éducation également essentiels, depuis les exercices qui fortifient et domptent le corps, jusqu'à cette culture délicate qui développe dans l'âme le sentiment du beau. Peut-être ses distinctions à cet égard ne sont-elles pas assez simples, ni ses expressions assez familières; mais qu'importe, si sa théorie en elle-même n'est pas moins applicable que généreuse? Dans cette éducation tour à tour logique, religieuse, intellectuelle, sociale et même *esthétique*, comme la nomme l'auteur, ce que verront les appréciateurs équitables, c'est la grande part faite aux devoirs moraux, c'est la scrupuleuse attention à n'instruire que pour rendre meilleur, c'est la gravité passionnée de l'homme de bien, qui craindrait de rabaisser par l'humilité des paroles ce qui lui paraît grand, même dans une école de village, et ce qu'il perfectionne avec une sagacité pleine d'ardeur, précisément parce qu'il le croit grand.

Aussi, chaque point du cadre que l'auteur parcourt, il le remplit de notions précises, d'idées utiles, de purs et religieux conseils. Sous des termes nouveaux, et avec une inévitable infériorité, c'est au fond la méthode de saint Augustin, de Gerson et de Fénelon, celle qu'ils proposaient d'employer avec les esprits les plus simples, pour les conduire à Dieu par la contemplation de la nature, et à la vertu par la pensée de Dieu. Ce que leur génie faisait avec tant de grâce, l'auteur le prescrit judicieusement pour les écoles populaires; non qu'il veuille porter trop haut l'enseignement de ces écoles, et nourrir la vanité des élèves par un savoir superficiel : « Cela « est loin de notre pensée, dit-il; nous voulons que l'on cul-

Digitized by Google

« tive leur raison, dans l'intérêt même de leur foi et de leur « bonheur. » C'est vers ce but qu'il tend et qu'il dirige les autres. A ses yeux, les notions que l'enseignement élémentaire peut emprunter aux progrès continus des sciences naturelles doivent surtout servir à la démonstration de la divine Providence, en même temps qu'elles préparent pour les enfants du peuple de nouveaux moyens de travail et d'industrie. Dans cette pensée, l'auteur indique et appelle de ses vœux la composition bien désirable, en effet, d'un livre de lecture consacré à cette *philosophie sensible et populaire* dont parlait Fénelon, et où les merveilles du monde physique, exposées avec l'exactitude de la science, seraient partout liées aux vérités religieuses et morales. C'est l'œuvre que le vertueux Duguet avait essayée dans le XVIIe siècle, qu'un savant ecclésiastique du siècle suivant reproduisit avec étendue dans ses dialogues sur le *Spectacle de la nature*, et que bientôt après, sous le titre d'*Études et* d'*Harmonies de la Nature,* une imagination paradoxale et charmante vint rajeunir avec tant d'éclat pour les rêveurs et les gens du monde.

C'est un ouvrage analogue, mais plus vraiment instructif et plus court, que M. Wilm demande, non plus pour distraire la mélancolie des oisifs et des heureux, mais pour éclairer l'activité du pauvre, en élevant son âme, et pour lui rendre sa vie laborieuse plus douce et plus digne, tout à la fois par la résignation et par l'intelligence. Cet ouvrage, qui manque aux écoles et pour ainsi dire à la civilisation du peuple, est difficile à faire dans une juste proportion de savoir et de simplicité. Celui qui en a si bien senti le besoin et indiqué le plan devrait oser l'entreprendre.

Digitized by Google

A la partie dogmatique et morale du livre de M. Wilm succèdent des considérations non moins importantes sur ce qui reste à faire pour améliorer le sort des instituteurs, et les rendre de plus en plus dignes de leur mission. Il y a là des vues utiles, déjà présentées par d'autres, et qui devront être bientôt discutées ailleurs; il y a surtout ce zèle éclairé du bien, cette sollicitude ingénieuse que l'Académie se plaît à honorer, et qui touche ici à tant d'intérêts et de questions délicates renfermées dans ce vaste sujet de l'éducation populaire.

Une seule de ces questions, prise à part et habilement étudiée, a fait naître un autre travail que l'Académie couronne après celui de M. Wilm, et qui n'est pas inspiré par des intentions moins pures. C'est une suite de sages conseils aux instituteurs, et comme un texte préparé pour les *Conférences* annuelles qu'ils sont invités à former entre eux. L'auteur s'occupe surtout du progrès moral des écoles; et, pour cela, ce qui lui importe, c'est de fortifier dans les maîtres ce point d'honneur de profession, cette solidarité des consciences qui fait d'un devoir partagé et surveillé par plusieurs une obligation plus forte pour chacun. De touchants souvenirs, retracés avec naturel, une morale sévère et affectueuse, un accent sincère de religion et de charité, rendront cette lecture non moins attachante qu'instructive. L'auteur, M. Salmon, est un magistrat. L'esprit élevé de ses fonctions se marque par le choix même du sujet qu'il traite, et le vif et scrupuleux intérêt qu'il y porte. La magistrature est la protectrice et l'amie de l'enseignement public; dans l'étude qu'elle fait de la société, elle voit les secours et les remèdes qu'on doit attendre du progrès de l'instruction, et l'encou-

Digitized by Google

ragement éclairé dont cette instruction aura longtemps besoin.

Au-dessous de ces deux prix, mais dans le même ordre d'application morale, l'Académie a remarqué et honoré d'une récompense une histoire de Gerson, écrite par un homme de savoir et de goût, M. Fouinet, qui seulement a eu le tort de croire que des ornements romanesques pouvaient embellir la réalité d'une semblable vie.

Un autre essai, écrit avec un jugement naturel par Mlle Anaïs Martin, pour l'instruction des jeunes personnes, a paru mériter une récompense égale. Mais, pendant que j'épuise ainsi cette série d'ouvrages dirigés vers un but d'enseignement, l'Académie plaçait, avec justice, beaucoup plus haut dans son suffrage, quelques essais où la pureté du sentiment moral reçoit la vive empreinte du talent poétique. A ce titre, elle a réservé pour un prix les *Glanes* de mademoiselle Louise Bertin, touchantes rêveries d'une âme née pour les arts, et qui en recueille les consolations solitaires, comme elle en peut quelquefois déployer l'éclat et la puissance.

L'auteur, le titre de ses vers l'indique assez, croit venir après d'autres, après de riches et hardis moissonneurs, dans le champ de l'imagination moderne. Oui, sans doute! Ce que nous saluâmes avec transport, il y a vingt ans, cette élégie de la religion et de l'amour, qui, dans notre siècle d'âpreté politique, trouvait des accents d'une élévation si calme et d'une si ravissante douceur, et plus tard, cette voix éclatante de l'ode qui, si jeune, a fait vibrer sur ses tons sonores toutes les impressions de la famille et de la patrie, de la retraite et de la gloire, ne pouvaient être entendues si longtemps près de nous, sans éveiller la poésie dans quelques

Digitized by Google

âmes, sans avertir quelques talents qui s'ignoraient, sans exciter et sans tromper beaucoup d'espérances. Les *Glanes* ne seront point placées parmi ces illusions que l'enthousiasme d'une école se fait à lui-même; une verve durable les anime, parce qu'une réflexion profonde et personnelle les a fait naître; le langage en est énergique, élevé, rapide, parce qu'il vient de l'âme; et l'imitation a disparu dans la vérité de l'émotion et du talent.

Avec moins de force et de pensées, les poésies de Mme Félicie d'Ayzac, *dame de la maison royale de Saint-Denis*, ont vivement intéressé par la pieuse candeur et la mélodie du langage. Dans ces vers constamment naturels, d'une expression touchante et réservée, l'irréprochable délicatesse du goût est donnée par l'austère pureté des impressions et des images; et l'auteur, justifiant le titre qu'elle a dû prendre en tête de son livre, n'a pas un sentiment, pas une parole qui n'y réponde, et qui ne semble inspirée par cet asile de la religion, de la pudeur et de la gloire, dont elle est une des gardiennes.

L'Académie, en décernant à ce recueil une première médaille, se plaît surtout à honorer la vocation si pure d'un talent heureux. Elle regrette de n'avoir pu couronner, dans une autre femme, l'éclat et l'élévation de l'esprit employés non plus sous la forme poétique, mais avec toute la gravité de la dialectique oratoire. On lui avait présenté un travail étendu sur un grave sujet, sur le perfectionnement principal de la société civile dans les âges modernes, le *Mariage au point de vue chrétien*. Une éloquence réelle, beaucoup d'idées et une grande noblesse d'âme, voilà ce qui ne pouvait être méconnu dans cet ouvrage. Mais, d'autre part, il était

Digitized by Google

facile d'y relever, dans la méthode et dans le style, des fautes de précipitation et d'inexpérience : la sincérité à la fois sévère et naïve, qui partout anime l'auteur, donnait prise à plus d'une objection contre sa prudence ; enfin, le caractère de controverse, qui se mêle sous sa plume à l'exposition des principes généraux de la morale chrétienne, semblait en altérer parfois, non pas la pureté, mais la douceur. L'Académie, tout en honorant l'auteur d'une médaille à part, a pensé que l'ouvrage ne devait pas être maintenu dans le concours, et lui a refusé le succès qu'avec une modération plus persuasive un talent si rare n'aurait pu manquer d'obtenir.

Malgré cette restriction qu'elle s'est imposée à elle-même, l'Académie a continué d'étendre l'appel généreux de M. de Montyon à des ouvrages de forme et de destination très-diverses, et rapprochés seulement par ce caractère d'utilité qui vient souvent plutôt de l'auteur que du sujet. A ce titre, un livre d'histoire lui a paru digne d'un encouragement spécial : c'est le *Tableau politique, religieux et littéraire du midi de la France,* depuis les temps les plus reculés. De belles citations et d'heureux souvenirs empruntés à l'archéologie chrétienne et à cette poésie provençale, court et brillant prélude de la civilisation moderne, jettent un intérêt particulier sur cet ouvrage où l'érudition n'est pas toujours assez précise. L'auteur, M. Mary-Lafon, se sert avec goût du moyen âge ; il n'en abuse pas ; et lorsqu'il approche de la lumière des temps modernes, il peint avec chaleur et vérité le progrès de ces belles provinces du Midi, et leur rapide union à la patrie française. L'Académie, sans prétendre déterminer le rang de ce livre parmi les travaux historiques de notre temps, décerne une récompense aux sentiments généreux qui l'ont dicté.

Digitized by Google

Cette dernière pensée nous conduit naturellement, Messieurs, au prix spécial, et depuis longtemps inamovible, dont un noble fondateur a fait l'Académie dépositaire. Ce prix, destiné à l'auteur du morceau le plus éloquent sur notre histoire, lui est maintenu chaque année, tant qu'un nouvel ouvrage jugé supérieur ne vient pas le déposséder de sa première couronne. L'Académie, après un mûr examen, n'a pas trouvé matière à changer la décision qu'elle a déjà trois fois renouvelée. Elle ne saurait encore transférer ailleurs la récompense attribuée, après vingt-cinq ans de travaux et quinze ans d'approbation publique, au peintre éloquent de la *Conquête d'Angleterre par les Normands*, à l'auteur savant et profond des *Considérations sur l'histoire de France:* elle souhaite seulement que cet esprit toujours brillant et laborieux, que ce talent toujours plus fort que les souffrances du corps, achève ce grand travail qu'il a déjà poussé si loin sur l'*Histoire des communes et du tiers état français*, et que M. Augustin Thierry complète ainsi ses droits non-seulement à l'estime, mais à la reconnaissance du pays. L'Académie n'a pas pensé non plus que les ingénieuses recherches, les narrations précises et piquantes de M. Bazin sur l'époque de Louis XIII aient mérité de céder la place à des travaux plus récents; et elle maintient cette seconde couronne comme la première.

Après ces mentions si diverses, et ces prix d'importance inégale, nous arrivons enfin, Messieurs, à l'ancienne institution, au prix originel de l'Académie, à ce prix de poésie, qui, fondé vers 1660, par Pelisson, traversa sans bruit le grand siècle de la poésie française, qui plus tard tenta l'émulation de Voltaire au commencement et à la fin de sa longue

Digitized by Google

vie poétique, et que de nos jours ont disputé parfois avec éclat quelques-uns des juges qui le décernent aujourd'hui.

L'Académie avait proposé pour sujet le monument que la ville de Paris vient d'élever à Molière avec une sage munificence qui fait de cet hommage une œuvre d'utilité publique et populaire. Ce sujet, sous la main du talent, c'était Molière tout entier, dans sa vie et dans son art, le grand poëte, le grand philosophe, je dirai presque le grand honnête homme, puisqu'il s'est représenté lui-même dans le *Misanthrope;* c'était cet incomparable Molière non moins infaillible dans ses jugements que vigoureux dans ses peintures, ne calomniant pas la vertu comme Aristophane, mais sachant, comme Platon et comme Pascal, poursuivre d'une immortelle raillerie les sophistes corrupteurs, et osant donner, au XVIIe siècle, dans une comédie profonde, la suite et comme le cinquième acte du *Gorgias* ou des *Provinciales*.

L'admiration d'un tel génie, le contraste de ses souffrances et de sa gloire, sa lutte avec les vices de son siècle, son intelligence avec Louis XIV, tant de grandeurs et d'idées que ce siècle et ce roi nous rappellent, c'était là de quoi sans doute attirer et inspirer le talent. Aussi ce concours a-t-il offert plusieurs essais remarquables par le tour heureux des vers, la fermeté du goût et du style, les vues ingénieuses, et même l'intérêt animé, le pathétique des sentiments et des images.

A ce dernier titre surtout, l'Académie a jugé digne du prix un poëme qui porte pour épigraphe quelques mots de la Fontaine, et qui, dès l'abord, nous place près du lit de Molière expirant, pour reprendre ensuite à traits rapides son humble naissance, sa jeunesse agitée, les épreuves de son

Digitized by Google

âme et les créations de son génie. L'auteur est Mme Louise Colet. Dans cet ouvrage, où la forme des vers change plusieurs fois selon le mouvement du récit, une expression élégante et souvent de nobles pensées rendues avec force ont décidé le suffrage des juges.

Deux autres pièces, par une exception très-rare, ont paru à l'Académie mériter, non pas seulement des mentions, mais des médailles. L'une, de M. Alfred des Essarts, portant la devise poétique d'Horace : *Monumentum ære perennius,* exprime dans un style nerveux une vive et spirituelle admiration pour Molière, et semble vouloir lui emprunter plus d'un trait de satire, malignement détourné sur notre siècle. C'est aussi, à quelques égards, l'artifice d'une *Épître à Molière,* où M. Bignan, couronné tant de fois par l'Académie, résume dans des vers énergiques et purs les titres de gloire du grand poëte comique, et le fait parler lui-même sans trop d'invraisemblance.

Deux pièces encore, les numéros 58 et 41, ont obtenu de l'Académie deux mentions publiques, et pourraient offrir à la critique quelques intéressants détails ou d'éloge ou de blâme : mais il est temps de laisser parler la poésie, et de vous occuper seulement de Molière.

Digitized by Google

RAPPORT

DE M. VILLEMAIN,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

SUR LES CONCOURS DE L'ANNÉE 1844.

MESSIEURS,

Malgré l'attente et la curiosité plus que littéraire qui s'attachent à un des sujets de prix annoncés pour cette séance, nous devons vous indiquer d'abord les résultats de nos autres concours annuels. Deux fondations dignes de notre temps, deux encouragements destinés, l'un au talent historique, l'autre à l'enseignement moral, sont confiés à l'Académie : elle en doit compte au public ; et, soit qu'elle maintienne une sorte de dotation permanente en faveur du même ouvrage et du même homme, soit qu'elle ait à signaler par ses récompenses quelque production supérieure et récente, il lui est imposé de justifier sa décision devant vous.

Digitized by Google

Cette fois encore, après un mûr examen, l'Académie renouvelle à M. Thierry, au peintre célèbre de la conquête des Normands, à l'auteur savant et expressif des *Considérations* et des *Récits* sur l'histoire de France, la couronne qu'elle lui décernait il y a cinq ans. Sans qu'il soit besoin d'entrer ici dans un détail critique, dans une analyse comparative, et de nommer des ouvrages pour les déclarer inférieurs à ceux qui sont en possession du prix, on concevra facilement, par la nature même de ce prix, la persistance de nos suffrages. Ce n'est pas, en effet, ainsi l'a recommandé le testateur, un prix de recherches érudites, mais de talent et d'art, une palme pour l'éloquence simple et sévère, telle que la veut l'histoire. Or, dans les temps même les plus cultivés, cette perfection heureuse de l'art se rencontre rarement; et tandis que des travaux d'investigation remarquables par la science et la sagacité se succèdent et souvent se modifient l'un l'autre, l'œuvre de l'historien éloquent, comme celle du poëte, demeure intacte et longtemps sans rivale.

Que M. Thierry conserve donc la distinction, je voudrais dire nationale, qu'une prévoyance généreuse semble avoir préparée pour lui. Comme ce Romain dont parle Pline, il a payé de la perte de la vue l'honneur insigne acquis par ses efforts (1); et ni cet honneur qui permettait le repos, ni la souffrance qui décourage le talent, n'ont diminué son ardeur pour de nouvelles études qu'il rapporte tout entières à notre pays. Sous sa direction habile, déjà se coordonne le recueil des documents relatifs à l'histoire du *tiers état* en

(1) *Magnum, sed pro oculis datum.* Pline, liv. VII.

Digitized by Google

France, vaste et dernier aspect de nos annales naturellement réservé pour l'époque où le *tiers état* serait devenu la France. L'Académie a pu lire et juger la première partie du discours élevé, méthodique, plein d'idées générales et cependant précises, qui doit ouvrir ce recueil, en éclairer d'avance toutes les parties, en marquer les détours et le terme. Puisse l'auteur trouver aujourd'hui dans l'unique consolation permise à son isolement, dans les marques continues de la faveur publique, la force de reprendre sa tâche et de travailler encore longtemps pour la France, qui s'intéresse à lui, parce qu'elle s'honore de son nom!

A tous les degrés, Messieurs, les prix de l'Académie sont un engagement comme une récompense. L'homme de goût et de talent nommé après M. Thierry l'a compris ainsi. Il a fortifié, par de courts mais excellents morceaux d'histoire, la réputation durable que lui méritait son Tableau du règne de Louis XIII. Jeune encore, et maître de ses loisirs, M. Bazin peut entreprendre de plus grands travaux; mais ceux qu'il a déjà consacrés à une de nos époques historiques gardent, au jugement de l'Académie, la place qu'elle leur avait décernée; et le second prix, institué par le baron Gobert, est encore, cette année, inamovible, comme le premier.

L'Académie cependant se félicite, lorsqu'elle peut étendre le cercle de ses choix et attirer dans l'arène de ses concours quelque mérite nouveau ou trop peu célébré jusque-là. Il est également précieux pour elle, soit de révéler par le succès un talent ignoré, soit d'être l'interprète, même tardive, de l'estime publique envers des travaux lointains et presque étrangers. C'est ainsi qu'elle a renfermé dans notre littéra-

Digitized by Google

ture, et couronné comme utile aux mœurs, l'ouvrage de madame Necker-Saussure, de Genève; c'est ainsi qu'aujourd'hui elle décerne le grand prix Montyon au récent écrit d'un religieux de Fribourg qui, longtemps occupé de l'éducation de l'enfance, vient de réunir les résultats de son expérience et de ses vues dans un livre qu'il a modestement intitulé : *de l'Enseignement régulier de la langue maternelle*. A la vérité, Messieurs, ce moine franciscain de Fribourg est le père Girard, déjà connu en Allemagne et en France par un petit nombre d'écrits originaux dans les deux langues, et par l'admirable école qu'il avait formée dans sa ville natale, où la philosophie, la piété, la mode même venaient, il y a vingt-cinq ans, le visiter de tous les points de l'Europe.

Esprit supérieur, et naïf ami de l'enfance, passant tour à tour de l'enseignement primaire à une chaire de philosophie, unissant à la religion la plus fervente la charité la plus égale, homme de Dieu et de notre siècle, auquel il n'a manqué dans sa longue carrière aucune épreuve, pas même celle des persécutions jalouses que son humilité devait écarter et prévenir, le père Girard n'est réellement pas un étranger pour nous. Son ancienne école de Fribourg était avant tout une école française. Il y a quelques années, il reçut du roi la croix d'honneur, sur l'heureuse initiative d'un de nos confrères, alors ministre de l'instruction publique; le livre qu'il vient de publier est écrit dans notre langue avec cette netteté, cette abondance, ce tour vif et simple auquel nous croirons toujours reconnaître un talent indigène; et enfin, quoique naturalisé Suisse, l'auteur de ce livre, le père Girard, est Français d'origine.

Quant à l'ouvrage même, il présente et il résout une ques-

Digitized by Google

tion pleine d'intérêt, surtout pour un pays qui, comme le nôtre, a noblement entrepris de généraliser l'instruction primaire, et de la rendre accessible et utile à tous.

Un tel principe, en effet, une fois posé, dans quelle mesure et par quelle voie peut-il le mieux se réaliser? Là où la durée de l'enseignement doit être courte et son objet borné, il importe avant tout de bien choisir la méthode; car de ce choix dépendra l'éducation même. Cette méthode est-elle purement technique, a-t-elle pour but exclusif la lecture, l'écriture, les règles de la grammaire et du calcul, l'enfant du peuple sera peu instruit et ne sera point élevé. Une tâche difficile charge sa mémoire, sans développer son âme. Un procédé nouveau est mis à sa disposition; un atelier de plus lui est ouvert, pour ainsi dire; mais la trace de cette instruction sera peu profonde, se perdra même quelquefois par défaut d'application et d'exercice; et elle n'aura point agi sur l'être moral trop souvent absorbé dans la suite par l'assiduité monotone ou la fatigue excessive des travaux du corps. La seule, la véritable école populaire est donc celle où tous les éléments d'étude servent à la culture de l'âme, et où l'enfant s'améliore par les choses qu'il apprend et par la manière dont il les apprend. Cette idée simple et les conséquences qu'elle entraîne dans la pratique, le vertueux instituteur de Fribourg les avait saisies dès le premier âge dans l'exemple de sa propre mère et dans les soins qu'elle donnait à une famille de quinze enfants. Il fut dès lors frappé, nous dit-il, de ce qu'il a depuis ingénieusement appelé la *méthode maternelle*, en voyant comment la parole est mise sur les lèvres de l'enfant, et comment les pensées et les mots lui arrivent par une leçon instinctive où la mère, en lui nommant les

Digitized by Google

objets sensibles, éveille en lui des idées morales, et lui parle déjà du Dieu qui a fait tout ce qu'elle lui montre. Longtemps après, lorsqu'il fut instruit dans les sciences, et dévoué par la vie religieuse au service de l'humanité, le père Girard se souvint de ces leçons domestiques ; il se demanda si ce mode d'enseignement donné par la nature ne devait pas être constamment suivi, et il demeura convaincu que l'étude du langage, qui n'est autre que celle de la pensée même, pouvait devenir le plus complet instrument d'éducation, comme elle en était le premier.

A la même époque, en Suisse également, un autre instituteur célèbre, Pestalozzi, exagérant une idée de Locke, voyait dans les mathématiques le fond de toute instruction, et prétendait se servir de cette science comme de la forme la plus heureuse et la plus sûre pour développer et diriger l'esprit de l'enfance. Le père Girard, qui estimait les innovations ingénieuses et le zèle créateur de Pestalozzi, lui faisait cependant un jour quelques objections sur le principe dominant de sa méthode. « Je veux, répondait Pes« talozzi dans son ardeur d'exactitude, que mes enfants ne « croient rien que ce qui pourra leur être démontré comme « deux et deux font quatre. — En ce cas, reprit doucement « le vrai philosophe, si j'avais trente fils, je ne vous en confie« rais pas un ; car il vous serait impossible de lui démontrer, « comme deux et deux font quatre, que je suis son père, « et qu'il doit m'aimer. » Pestalozzi, qui avait emprunté de Rousseau, et appliquait heureusement quelques vues utiles sur l'éducation physique de l'enfance, mais qui comprenait aussi toute la force du principe moral, ne discuta pas longtemps, et convint qu'il fallait admettre à l'égal des réalités

Digitized by Google

mathématiques les vérités prouvées par la conscience et sensibles au cœur.

Mais, sur d'autres points, le contradicteur de Pestalozzi avait à combattre une autorité plus grave dont la séduction éloquente, affaiblie pour nous, dominait encore beaucoup d'imaginations candides ou systématiques de Suisse et d'Allemagne. Même après 1789 et l'expérience formidable qui, dans les années suivantes, avait mis en action certaines idées de Rousseau, ces idées n'avaient pas perdu leur empire. Le paradoxe célèbre, développé dans *Émile*, cette opinion au moins étrange qui, par respect pour la sublime notion de la Divinité, voudrait en préserver l'enfance, la lui cacher, la lui refuser, de peur qu'elle ne la reçût trop aveuglément, cette théorie contraire à la philosophie comme à la nature, et si hautement démentie par nos lois actuelles, avait gardé des partisans spéculatifs, même dans les pays où le culte public n'avait matériellement souffert aucune atteinte. On connaît les écoles sans culte un moment essayées en Angleterre par le réformateur Owen. Quelques tentatives d'éducation solitaire furent faites ailleurs dans le même système. On a pu lire, il y a quelques années, le récit ou plutôt la confession psychologique d'un écrivain (1), d'un philosophe allemand, que son père avait soumis à l'épreuve conseillée par l'auteur d'*Émile*. Resté seul, par la perte d'une femme tendrement aimée, ce père, homme savant et contemplatif, avait conduit dans une campagne écartée son fils en bas âge; et là, ne lui laissant de communication avec personne, il

(1) M. Santenis.

Digitized by Google

avait cultivé l'intelligence de l'enfant par le spectacle des objets naturels placés près de lui, et par l'étude des langues, presque sans livres, et en le séquestrant avec soin de toute idée de Dieu. L'enfant avait atteint sa dixième année, sans avoir lu ni entendu prononcer ce grand nom. Mais alors son esprit trouva ce qu'on lui refusait. Le soleil, qu'il voyait se lever chaque matin, lui parut le bienfaiteur tout-puissant dont il sentait le besoin. Bientôt il prit l'habitude d'aller, dès l'aurore, au jardin rendre hommage à ce dieu qu'il s'était fait. Son père le surprit un jour, et lui montra son erreur, en lui apprenant que toutes les étoiles fixes sont autant de soleils répandus dans l'espace. Mais tel fut alors le mécompte et la tristesse de l'enfant privé de son culte, que le père, vaincu, finit par lui avouer qu'il existait un Dieu, créateur du soleil et de la terre.

Le Père Girard, Messieurs, avait devancé dès longtemps cette réfutation expérimentale de la méthode de Rousseau. Dès 1789, dans un plan d'éducation qu'il proposait au gouvernement fédéral de la Suisse, il développait son principe d'enseignement, qui consiste à lier toujours à tout travail de la mémoire et du raisonnement une leçon religieuse et morale, un sentiment de l'âme. Mais il n'eut occasion d'appliquer ce principe à l'enseignement primaire qu'en 1804, après les orages que le contre-coup de notre révolution avait fait passer sur la Suisse, et lorsque les autels venaient d'être relevés en France par l'instinct social d'un grand homme.

L'école de Fribourg, qu'il fut appelé à diriger alors, réalisa bientôt le modèle d'une instruction élémentaire, en partie mutuelle, qui, donnant à tous les enfants un carac-

Digitized by Google

tère commun de rectitude et de pureté, s'élevait avec les dispositions de quelques-uns d'entre eux, et les conduisait jusqu'où les portait leur esprit. Cette méthode, essayée, reprise, perfectionnée pendant une épreuve de dix-neuf ans, est-elle tout entière dans le livre que l'Académie couronne aujourd'hui? Non, sans doute. Le détail, les applications manquent; mais on discerne les principes lumineux du maître, on entend sa voix persuasive, son accent du cœur, qui rappelle quelque chose de Fénelon ou de Rollin, avec une sorte de liberté moderne et de judicieuse hardiesse. Ce que le père Girard veut former surtout, c'est la justesse d'esprit et la droiture de cœur. Ce qui s'appelle ordinairement du nom d'instruction, la lecture, la grammaire, l'analyse du langage, n'est pour lui qu'une forme, un cadre où il prétend renfermer une à une les principales vérités de la conscience et de la foi, de sorte que l'enseignement élémentaire qu'il donne comprenne toute une éducation religieuse et morale. La règle est posée; il reste à voir, dans la suite de l'ouvrage, par quel art ingénieux et sans effort le maître pourra lier et ramener toujours les déductions souvent arides de l'enseignement élémentaire à quelque vérité religieuse, à quelque sentiment du cœur. Que le vertueux vieillard, qui a conçu et pratiqué ce système salutaire d'études, et qui vient d'en tracer l'introduction d'une main si ferme encore, achève de rassembler ses souvenirs, ou plutôt de les publier! Il n'est pas d'écrit qui mérite mieux d'être offert à la France, et qui, en répondant à la constitution généreuse de l'enseignement primaire dans notre pays, puisse donner à cet enseignement de plus sages et de plus utiles conseils.

Après cet ouvrage si digne du prix Montyon par le

Digitized by Google

bien qu'il rappelle et par celui qu'il peut inspirer, l'Académie partage des récompenses inégales entre plusieurs écrits de forme très-diverse : un recueil de fables de M. Halévy, où la leçon morale a reçu souvent de la fiction et des vers un tour agréable et piquant; un tableau de mœurs parisiennes, dessiné avec facilité et avec choix par M. Vander-Burch; un livre de purs et judicieux conseils offert aux ouvriers par M. Égron, et récompensé d'un prix plus élevé que les deux autres ouvrages, comme pouvant faire plus de bien. Nous n'avons pas à discuter ces livres, dont le premier éloge est dans le but qu'ils se proposent. Il nous reste à vous parler du travail que l'Académie avait elle-même présenté à l'émulation des jeunes écrivains ou des hommes de goût et d'expérience que pouvait tenter un sujet difficile.

« A toi, Voltaire, disait un poëte anglais du dernier « siècle, à toi de plonger dans l'abîme des âges et d'élever « les exploits des héros; à toi le drame, le drame renou- « velé; à toi la muse épique, l'histoire et la poésie. » Ces vers de Thompson, ce libre hommage d'un contemporain étranger, ne s'adressaient qu'à Voltaire au milieu de sa course et ne célébraient qu'une moitié de son prestige et de sa puissance. Il restait encore cachée dans l'avenir cette lutte de quarante ans, diverse, infatigable, mêlée de génie et d'erreurs, amenant par l'indépendance des esprits et la contradiction des idées avec les institutions, une révolution sans limites, d'où devait sortir, à travers les interruptions et les retours, un nouvel ordre social fondé sur la tolérance religieuse, sur l'égalité civile et enfin sur la liberté politique régulièrement affermie, la liberté poli-

Digitized by Google

tique, ce but et cette récompense du progrès des peuples civilisés.

A ce point de vue qui frappe aujourd'hui tous les regards, l'écrivain célèbre, le grand artiste disparaît devant le novateur; ou plutôt son art, son talent, son génie, ne semblent plus que des instruments qui servaient un besoin de son temps, et une pensée principale par laquelle il était emporté lui-même. Mais lorsque telle a été la mission toute polémique d'un homme de lettres, lorsque, au lieu de charmer et d'élever doucement les âmes, il les a troublées par le doute ironique et irritées par la passion, le jugement impartial de la postérité commencera bien tard pour lui. Sa mémoire aura des ennemis, comme il en avait lui-même; et surtout si, dans les écarts de son imagination et l'ardeur de ses controverses, sous l'influence tour à tour augmentée et subie par lui des mœurs de son temps, il a eu le tort de blesser quelques-uns de ces sentiments profonds qui sont la vie morale de l'homme et auxquels la liberté même le ramène, sa gloire, quelque grande qu'elle soit, en souffrira toujours; et il n'obtiendra pas cet éloge complet et paisible que l'humanité décerne à quelques bienfaiteurs irréprochables, qu'elle respecte autant qu'elle les admire.

Parfois, dans la vicissitude des opinions et la réaction des partis et des souvenirs, sa célébrité toujours présente semblera se ranimer avec plus d'éclat encore par une sorte de précaution ou de représaille; mais, par cela même, son éloge le plus ingénieux et le plus calme aura toujours quelque chose de militant et de contesté, comme toute sa carrière. Ce n'est pas cependant d'après cette seule considération

Digitized by Google

que l'Académie, s'écartant de la forme ordinaire de ses programmes, a demandé un *discours* sur Voltaire. Elle voulait aussi, en appelant la libre discussion, limiter le sujet. Peut-être un jugement définitif sur Voltaire ne saurait être séparé d'un examen de toute la littérature du XVIIIe siècle, ni l'examen de cette littérature de l'histoire du temps dont elle était, pour ainsi dire, la puissance publique, dans le déclin de tout le reste. Cela nous ramènerait à la grande question traitée dans cette enceinte, il y a trente ans. Sans la recommencer aujourd'hui, il fallait du moins sortir des formes et du cadre restreint d'un éloge. Le dernier siècle, dans l'ardeur du combat, était disciple des idées de Voltaire et de Rousseau; le nôtre en est juge. Ce changement de point de vue sans doute ne doit pas inspirer une ingrate sévérité envers ceux qui, même en abusant quelquefois de la liberté de la pensée, fondèrent le droit de s'en servir. Mais cette liberté que nous leur devons en grande partie, il nous sied bien de la conserver tout entière à leur égard, et d'apprécier impartialement leurs fautes comme leur génie.

Cette disposition, qui est celle de notre époque, a généralement marqué les ouvrages envoyés à l'Académie. Le jugement s'y montre libre, sans exagération et sans faiblesse. Dans un seul de ces discours, écrit d'ailleurs avec savoir et verve, la censure, constamment amère, se rapproche des hyperboles outrageuses qu'un spirituel écrivain, l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, prodiguait à Voltaire, au XVIIIe siècle, aux parlements, à Bossuet lui-même, et généralement à toutes les innovations postérieures à Grégoire VII. Une telle violence n'est pas un jugement. Le premier pro-

Digitized by Google

sateur du XIXe siècle, dans l'ordre du temps et du génie, le peintre immortel des bienfaits du christianisme sur le monde, M. de Chateaubriand avait su répartir à Voltaire le blâme et l'éloge, le regret et l'admiration, avec une impartialité bien autrement habile et puissante. Cette modération était l'exemple à suivre. Mais il faut qu'elle sorte d'un vif sentiment et d'une étude profonde, qu'elle ne soit pas un calcul, mais une vérité.

Parmi les trois discours qu'a distingués l'Académie, il en est un où ce mérite est d'autant mieux atteint, que l'auteur, esprit grave et sévère, se tient dans une sorte d'abstraction élevée, et regarde plutôt les lois générales de l'humanité que les hommes qui les exécutent et les faits qui les expriment. Ce discours, qui porte pour épigraphe : *Deposuit potentes et exaltavit humiles*, et qui décrit avec énergie un côté du sujet, n'a point paru en saisir également toutes les parties. Peut-être aussi la pensée forte mais un peu tendue de l'auteur n'a-t-elle pas assez de rapport avec cette pensée si prompte, si naturelle, si brillante dans sa justesse, qu'il fallait partout suivre et juger. L'Académie, en estimant ce travail d'un homme de talent, n'a cru devoir lui accorder que la première mention. Une seconde mention est réservée à un esprit évidemment moins mûri par l'étude. Le discours n° 13, portant pour inscription :

J'ai fait plus en mon temps que Luther et Calvin,

est remarquable par des connaissances assez variées, une vive intelligence de quelques parties du sujet, une expression

Digitized by Google

souvent heureuse, quand l'auteur pense d'après lui-même. Ce jeune auteur, M. Henri Baudrillart, peut s'honorer d'avoir été nommé dans un tel concours.

L'Académie a jugé que le sujet qui, nulle part, n'était traité tout entier, avait du moins reçu sa forme la plus ingénieuse, son expression la plus piquante dans le discours inscrit n° 10, sous cette épigraphe : *De omni re.* Cette déclaration d'universalité, cette promesse de parler de tout, qui passe du sujet au panégyriste, est sans doute un écueil ; elle exige une rapidité qu'on peut croire superficielle, et qui le sera quelquefois ; elle entraîne des jugements trop nombreux et trop concis pour ne pas donner prise à plus d'une objection; elle ne permet pas d'insister assez sur des restrictions nécessaires ; elle abrége, en généralisant trop l'éloge, comme le reste. Ces difficultés n'ont point échappé sans doute à l'homme de talent dont l'Académie couronne le spirituel et élégant travail. Il les a vaincues sur quelques points, éludées sur d'autres. Il analyse plus qu'il ne juge ; mais nulle part le rôle de Voltaire dans le XVIIIe siècle, sa tactique de succès et de parti, sa politique de conquérant des esprits, n'avaient été si vivement décrite, avec tant de nerf et de sagacité. La lecture publique louera mieux que je ne saurais le faire cet ouvrage, où M. Harel montre un goût et un art qui auraient dû depuis longtemps signaler son nom dans les lettres, retard injuste et pénible dont vos suffrages voudront le dédommager aujourd'hui.

Avant cette lecture du discours sur Voltaire, je dois cependant annoncer le nouveau prix d'éloquence proposé par l'Académie : c'est l'*Éloge* de Turgot, de l'homme qui par la

Digitized by Google

raison et la droiture s'éleva presque au génie, qui porta dans le pouvoir les vues d'un sage et le cœur d'un citoyen, qui fut le ministre hardi et fidèle de Louis XVI, le digne ami de Malesherbes, et un des plus éclairés précurseurs de nos institutions et de nos lois.

Digitized by Google

Digitized by Google

RAPPORT

DE M. VILLEMAIN,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

SUR LES CONCOURS DE L'ANNÉE 1845.

MESSIEURS,

L'Académie avait proposé, pour sujet du prix de poésie, une des merveilles de l'industrie moderne, cette vitesse accélérée que Leibnitz prévoyait il y a cent ans, lorsque, se complaisant à la pensée des inventions possibles, il promettait que quelque jour un chariot de forme nouvelle franchirait en douze heures le chemin de Hambourg à la frontière de Hanovre. La prédiction est accomplie! La distance s'est abrégée, et le temps s'est accru pour l'homme. Célébrer cette découverte, la peindre, en marquer l'influence, ce n'est pas une œuvre étrangère au talent poétique. La science, dans ses applications populaires, est aujourd'hui

Digitized by Google

et sera dans l'avenir une des sources de l'imagination; mais cette source est plus féconde que facilement accessible. Une exactitude un peu technique, un enthousiasme déclamatoire, sont d'abord à craindre.

L'Académie a reconnu ces défauts dans quelques pièces estimables d'ailleurs, et elle ajourne le prix auquel deux ouvrages réservés lui avaient paru dignes de prétendre. Le premier de ces ouvrages, sous la forme d'un dialogue inégalement soutenu entre un vieillard et un jeune homme, entre la prudence immobile et l'ardeur d'entreprendre, renferme de nobles pensées et des traits heureux qui gagneront à se dégager de quelques longueurs. Une autre pièce, le n° 43, annonce un goût de facile élégance qui s'enhardira par le travail. D'autres pièces encore pourraient être honorablement citées. L'Académie les retrouvera corrigées et meilleures dans le concours qu'elle maintient pour une nouvelle année.

Sachant bien que des prix sont peu de chose pour susciter la poésie, ce qu'elle demande surtout dans les premiers essais qu'elle encourage, c'est la pureté de la langue et du style, mérite modeste qu'on n'est pas sûr de remplacer quand on le néglige. Elle accueille en même temps toute tentative de nouveauté ou hardie ou sage; car l'esprit d'innovation peut prendre également ces deux formes; et, dans une littérature riche de chefs-d'œuvre et travaillée par des systèmes divers, un effort de retour vers la simplicité n'est pas le moins heureux progrès que puisse rechercher le talent.

C'est à ce point de vue que l'Académie dispose enfin du prix qu'elle avait institué depuis longtemps pour la pièce

Digitized by Google

de théâtre qui réunirait le mieux à l'effet dramatique l'intérêt moral. Son suffrage s'est fixé sur une tragédie qui n'a point été mêlée aux luttes orageuses de la scène il y a quelques années, et dont le succès paisible est intervenu à une époque de lassitude et d'armistice entre les théories qui s'étaient disputé le théâtre.

Le sujet de cette tragédie est un des plus vulgairement célèbres dans l'histoire, celui qui sert de date à la liberté romaine, et qui, rappelé sans cesse par les idées de vertu domestique et de grandeur nationale, a fourni à saint Augustin une méditation contre le suicide, à Leibnitz le texte d'une belle conjecture métaphysique sur la liberté humaine, la liaison des effets et des causes, et la subordination du mal au bien dans l'ordre général du monde, enfin à Shakspeare le premier essai de son génie, avant qu'il eût été touché et saisi par le drame.

Ce sujet, cependant, si dramatique dans l'histoire, avait jusqu'à présent manqué au théâtre. Nulle tentative, digne de mémoire du moins, n'avait porté sur la scène cette tragédie naturelle de la mort de Lucrèce, qui a pour exposition la paix de la famille en contraste avec le trouble de l'État, pour nœud la passion et le caprice poussant au crime, pour dénoûment la vertu s'immolant elle-même, par une erreur coupable, au regret de sa pureté innocemment perdue, enfin pour sanction morale une révolution. Un seul homme, éloquent mais étranger à la poésie, Rousseau, avait, dans les laborieuses ébauches de sa jeunesse, écrit en prose cinq actes assez languissants sur ce grand souvenir que l'art abandonnait comme trop connu pour être rappelé. L'imitation de l'antiquité, d'ailleurs, était devenue moins fréquente, et la

Digitized by Google

curiosité du public, fatiguée des Grecs et des Romains, demandait d'autres noms, de plus récents souvenirs, et la nouveauté dans le choix des sujets comme dans les formes de l'art. Cet abandon de l'antiquité toutefois n'était pas absolu. Ce qui avait surtout lassé le public, c'était la pompe, la solennité trop uniforme que la tragédie moderne avait attachée souvent aux sujets antiques. Reprendre quelques-uns de ces sujets, non comme nobles, mais comme simples, les reproduire avec une grande fidélité de mœurs et de détails originaux, y placer des physionomies plus expressives que régulières, et au lieu de masques sonores, des voix naturelles et accentuées, faire enfin la tragédie prosaïque et vraie de l'antiquité, voilà ce qui, de nos jours, devait tenter l'imagination de plus d'un poëte et inspirer un nouveau genre d'imitation. Les écueils de ce genre sont, d'après sa nature même, l'excès de licence où il peut tomber, l'excès d'énergie qu'il peut affecter.

L'Académie a pensé que le drame qu'elle couronne, sans échapper tout à fait à ces reproches, offrait à plusieurs égards l'application heureuse d'une nouveauté difficile. Le poëte a voulu peindre la vie romaine dans la rudesse de ses premiers âges, la pureté du foyer domestique, les rites pieux dont il était entouré, l'alliance et la sauvegarde commune des devoirs privés et des vertus publiques. En même temps il a hasardé sur la scène tragique un caractère dont le ridicule est apparent, l'héroïsme lointain et caché. Ce caractère se dévoile lentement, mis en présence tantôt de la vertueuse Lucrèce, à laquelle Brutus se confie comme par pressentiment, tantôt de la coupable Tullie, qu'il déconcerte et qu'il accable, même en ne lui opposant que la

Digitized by Google

faiblesse d'une raison à demi égarée : tant le trouble de l'intelligence, son infirmité, son délire, est encore supérieur à cette froide folie de l'âme qu'on appelle le vice! Enfin Brutus paraît tout entier au moment où un malheur domestique peut devenir l'affranchissement national ; et cette péripétie donnée par l'histoire, mais éloquemment exprimée par le poëte, fait succéder au ton familier du drame le pathétique et la grandeur de la tragédie. Cette variété, ce mélange de tons laisse place sans doute à de graves défauts. Ami du simple et du naturel, faisant effort pour y ramener sa pensée, l'auteur de la nouvelle tragédie prend quelquefois le soin minutieux des détails pour la peinture des caractères et des mœurs. Quelquefois même à la reproduction exacte des usages antiques il joint un anachronisme de sentiments et d'idées que ce contraste rend d'autant plus visible. Enfin son langage animé, expressif, et trop souvent travaillé avec incorrection, est négligé, sans être facile. Ce n'est donc pas la pureté classique, l'élégance continue qui fait le caractère de cet ouvrage remarquable. Il plaît, quoique inégal : l'auteur s'écarte fréquemment du vrai qu'il veut rétablir dans l'art ; mais là où il le rencontre, il le rend avec une verve heureuse qu'on ne peut oublier, une expression vive et contenue qui convient beaucoup au théâtre, parce qu'elle frappe l'esprit sans l'éblouir, et sans lui paraître ou trop brillante ou trop inusitée. Servant à marquer d'une grave empreinte la vérité historique et la leçon morale, ce style est assez poétique pour un tel sujet, et peut s'approprier heureusement à d'autres traditions romaines. On y sent l'imitation de Corneille, mais sans affectation, sans effort, par la préférence instinctive d'un esprit plus

Digitized by Google

nerveux que cultivé. Que l'auteur mûrisse son talent à la sévère école des historiens anciens! Qu'en cherchant la nouveauté, il sache qu'elle sort moins encore de l'heureux choix que de la puissante méditation d'un sujet! Et notre théâtre, agité depuis quinze ans par tant d'essais hardis, s'honorera d'un poëte de plus, et verra se détacher du drame classique une forme moyenne et populaire dont la fidélité plairait au goût de notre siècle habile à trouver dans l'étude plus attentive du passé une source d'idées nouvelles.

L'Académie, en délibérant sur le prix qu'elle décerne aujourd'hui, a dû comparer et apprécier plusieurs ouvrages dramatiques plus ou moins rapprochés du double but indiqué par elle. Elle ne les nomme pas, pour s'abstenir d'un mélange de critique et d'éloge qui satisfait rarement, et qui n'est pas aujourd'hui nécessaire. Un drame tragique cependant, *Don Sébastien de Portugal,* par M. Paul Foucher, a paru demander une mention publique, et comme un gage de l'intérêt qui s'attacherait à des fragments d'épopée chrétienne portés au théâtre par une imagination studieuse et vive. Offrant de grandes inégalités, mais relevé par de fortes intentions et quelques scènes heureuses, ce drame est moins une œuvre complète qu'une espérance. Il montre une voie nouvelle, celle de l'exaltation poétique s'unissant au drame familier dans un sujet moderne.

Cette alliance serait belle à réaliser, et on peut distinguer avec honneur un essai qui tend vers ce modèle par la peinture de l'héroïsme chrétien se mêlant à l'esprit aventureux du XVIe siècle, et par une rêverie de poëte mélancolique jetée au milieu de traits d'histoire bien étudiés et

Digitized by Google

vivement rendus. L'Académie, convaincue de l'influence exercée par le théâtre, propose encore un grand prix pour l'œuvre dramatique qui réunirait le mieux à l'effet moral l'ascendant d'un succès populaire; et elle attendra, s'il le faut, plusieurs années que ce programme rempli lui permette de faire un choix adopté par le public; à lui surtout appartient d'encourager la poésie. Des travaux plus sévères, les uns brillant encore d'imagination, les autres seulement utiles, trouvent dans les récompenses que décerne l'Académie un appui qu'on ne saurait rendre trop fréquent.

L'Académie conserve à M. Augustin Thierry le grand prix d'histoire si noblement mérité par l'important travail (1) qu'elle couronna, pour la première fois, il y a six ans. Elle maintient également la distinction décernée à M. Bazin,

---

(1) Une concurrence inattendue et sortie du passé a fait briller encore les qualités éminentes de l'ouvrage qui a servi de titre spécial au jugement de l'Académie couronnant M. Thierry. Un grand travail qu'avait encouragé Malesherbes, et que le plus rare mélange d'érudition et de sagacité inspira dans la longue solitude d'un château de Bretagne à une personne d'un esprit original, a été récemment publié sur le manuscrit complet laissé par elle. Ce livre de Mlle Lezardières, par le caractère même des assertions souvent paradoxales, quoique tirées de recherches vastes et précises, par la méthode trop sévère de la composition et la gravité uniforme du style, atteste d'autant mieux tout ce qu'il y a de haute intelligence historique dans les *Considérations* de M. Thierry, et en même temps l'art délicat et profond qui, dans les *Récits mérovingiens*, anime la science par l'imagination, et fait, des deux ouvrages réunis, un ensemble plein d'instruction et de charme. On étudiera très-utilement l'ouvrage de Mlle Lezardières; on relira toujours celui de M. Thierry.

Digitized by Google

comme auteur de l'ouvrage d'histoire qui a le plus approché du prix. En se conformant ainsi au vœu littéral du testateur, elle se félicite qu'une fondation, dont il faudra modifier quelque jour le caractère trop exclusif, se soit appliquée dès l'origine à des travaux si dignes d'une exception, et que le jugement nouveau qui proroge en leur faveur les récompenses obtenues, soit encore cette année une justice comparative bien plus qu'un privilége. L'Académie n'a pas cependant méconnu les mérites de quelques-uns des travaux d'histoire qu'elle n'a pu préférer aux deux ouvrages déjà couronnés : elle croit que le mouvement qui jette d'heureux talents dans cette carrière d'études mérite trop d'être secondé, pour qu'elle ne cherche pas à multiplier les succès et à varier les noms qui les obtiennent. Le prix, jusqu'à présent inamovible, qu'a fondé le baron Gobert, peut s'accroître de quelque partie d'une autre libéralité, et cette dotation du talent historique se diviser pour offrir des récompenses nouvelles et temporaires. Déjà l'Académie a pris cette voie en plaçant plus d'un livre d'histoire au nombre des ouvrages d'utilité morale. On ne peut séparer, en effet, de ce qui épure le cœur, ce qui dirige et affermit la raison. La vérité seule est un progrès, et la vérité morale est le premier de tous. Un écrit où les rapports de la religion et de l'État sont exposés avec justesse, savoir et modération, a paru à l'Académie un sérieux ouvrage de morale. Laissant de côté la polémique contemporaine, elle a vu le fond même du débat, la part inaliénable de la conscience et de la foi, la part imprescriptible du pouvoir civil, qui est aussi un pouvoir spirituel, c'est-à-dire s'appuyant sur les forces morales de la société. Retracer impartialement ce qui a été fait par ce pouvoir, moins pour

Digitized by Google

son extension que pour sa défense, indiquer les sauvegardes et les barrières qu'il a laissées ou retirées au culte, chercher l'intérêt qu'il peut avoir à la liberté d'une Église particulière, et comment il peut s'accommoder aussi de la primauté extérieure d'une Église universelle, c'était là un grave sujet que les jurisconsultes français du XVIe siècle avaient traité avec une hardiesse instructive, dont le grand publiciste religieux du XVIIe, Bossuet, n'a pas répudié l'héritage.

L'ouvrage remarqué par l'Académie ne contient qu'une rapide exquisse des faits et des principes, jusqu'à cette grande œuvre du Concordat qui, en demandant à Rome de réinstituer une Église de France, lui rendait en principe plus de pouvoir que la révolution lui en avait ôté. Là reparut avec le droit la discussion, et bientôt les théories extrêmes à l'appui du pouvoir religieux nouvellement rétabli, près duquel vint se replacer une royauté antique, restaurée comme lui. Mais cette royauté du passé, malgré les changements qu'elle avait essayés sur elle-même, tomba et disparut, tandis que la religion, qui, ne changeant pas, unit le passé à l'avenir, trouva dans le développement même de la liberté publique, dans les doctrines que cette liberté proclame et le zèle qu'elle favorise, un accroissement d'indépendance et d'ascendant moral.

La question que Bossuet avait décidée pour Louis XIV s'est posée de nouveau. Mais si Louis XIV disait : « L'État, c'est moi, » l'État lui-même aujourd'hui ne dit pas : « Je suis souverain absolu. » Son pouvoir a pour contre-poids ses propres maximes et la liberté de chacun. De là des prétentions renaissantes et successives auxquelles le défenseur du pouvoir civil oppose les traditions de l'histoire, les souve-

Digitized by Google

nirs de la magistrature, le texte des lois, et ce principe du bon sens, que le culte de la majorité ne saurait être, dans son action extérieure, plus illimité que ne l'était autrefois un culte unique et exclusif. Concilier le respect de la loi et celui de la conscience, placer la religion dans l'ordre social et non pas au-dessus, tel est le problème actuel; et c'est pour cela que l'ouvrage de M. Filon, simple, méthodique, sans exagération et sans faiblesse, mérite la distinction qu'il obtient.

Le mouvement qui porte aujourd'hui les esprits vers les questions religieuses, sous toutes les formes, n'est pas moins attesté par un autre ouvrage admis dans ce concours. En même temps que Bossuet, défendu contre un zèle plus exigeant que le sien, est invoqué à l'appui du pouvoir civil, saint Augustin, le maître chéri de Bossuet, est cité de toutes parts et curieusement étudié. On retrace sa vie, on analyse ses opinions et son génie, non plus pour l'instruction du cénobite ou l'inspiration du poëte, mais pour bien des lecteurs depuis Paris jusqu'à Alger. Le XVIIe siècle avait cherché dans Augustin des autorités conformes à la foi, des arguments de controverse théologique. Le XVIIIe siècle lui aurait demandé, s'il l'avait lu, de vives peintures et de libres confidences. Le nôtre recueillera volontiers dans ses écrits deux grandes choses : la philosophie du christianisme telle que la conçoit un heureux génie longtemps éprouvé par le noviciat de l'erreur et le travail du doute; la civilisation chrétienne telle que les mœurs adoucies du culte nouveau, la science et la charité de ses nombreux évêques, la diffusion de ses écoles, la propageaient dans cette Afrique où la dureté et la licence romaines avaient seules modifié d'abord les rites

Digitized by Google

sanguinaires de Carthage et la barbarie de ses sujets dispersés. Écrire maintenant une vie d'Augustin, après avoir parcouru la province de Bone, vu de près les peuplades indigènes, étudié les inscriptions et les ruines, c'est traiter un sujet devenu national pour nous, c'est travailler sur les antiquités de l'Afrique française, qui ne sera pas moins grande que l'Afrique romaine, et n'aura pas à subir comme elle une invasion des Vandales.

Le sujet que s'est proposé M. Poujoulat nous a donc paru favorable, plus rapproché de nous qu'il ne l'était autrefois, et encore nouveau par les détails, mêlant l'histoire générale à la biographie, et l'intérêt des lettres à toutes deux, offrant la leçon morale d'un grand caractère qui se dévoue et d'une société en décadence qui se relève et s'améliore par les vertus d'un homme. Dans Augustin, c'était l'homme privé surtout qu'on connaissait et qu'on aimait. Ses *Confessions* étaient, en grande partie, sa renommée. Eh bien, sa vie publique, sa vie de prêtre, de réformateur de la discipline, de tuteur des faibles, de conseiller des puissants, de pacificateur entre les sectes, de chrétien aimant tous les hommes, et de Romain mourant pour son pays et inspirant jusqu'à sa dernière heure la résistance d'Hippone assiégée; cette vie toute en exemples a bien plus de grandeur que les séductions et les repentirs de sa jeunesse n'ont d'intérêt romanesque et de mélancolie. Même pour le monde profane, le saint surpasse de beaucoup le pécheur : c'est que, dans son nouveau caractère, dans son caractère de converti et d'évêque, avec l'ardente activité du prosélytisme devenue sa passion dernière, Augustin a gardé des traces nombreuses de sa première disposition spéculative et tendre. Sa charité est encore de l'amour;

Digitized by Google

sa foi orthodoxe une méditation vaste et libre, quoique soumise. Sa sévérité conserve l'empreinte aimable qui s'attachait à ses erreurs; et sa vie épiscopale, sa vie de sacrifices et de controverses, d'humble abnégation de soi-même et d'autorité impérieuse au nom du dogme, respire encore un charme d'imagination philosophique et d'indulgence que lui ont laissé ses études et ses souvenirs. C'est ainsi que, rigoureux dans sa doctrine théologique et dans ses prévoyances de la justice divine, il demande ici-bas l'adoucissement des lois humaines et la réforme pénitentiaire du coupable, au lieu d'une punition irréparable. C'est ainsi que, menacé dans sa vie et dans celle de ses prêtres, il n'oppose aux idolâtres furieux, aux dissidents armés, que les conseils de la persuasion et l'amnistie qu'il réclame pour eux. C'est ainsi que, génie brillant, paré de tout le luxe des lettres, il abaisse, il humilie sa parole, pour la faire servir à l'instruction des esprits les plus grossiers, et toucher leur barbarie par sa bonté encore plus que par son éloquence.

Les prédications, les traités, les lettres d'un tel homme étaient des actions, et des actions puissantes, au milieu de cette société divisée qui cherchait la vérité, la justice et un peu de bonheur. L'historien devait donc suivre Augustin dans la variété de ses écrits, et souvent le traduire. Ces fragments, qui se succèdent comme autant de discours directs et d'aveux personnels, viennent soutenir et animer le récit. Le grand évêque s'y peint tout entier; et avec soi il fait connaître son temps et son pays. Tantôt, dans un sermon prêché à Carthage, il ajoute à ses confessions l'aveu que lui inspire le lieu témoin de ses faiblesses; tantôt, dans ses discussions contre les manichéens, il repasse, en le redressant, le long

Digitized by Google

circuit d'erreurs qu'il avait lui-même parcouru ; tantôt, dans ses traités de morale et d'éloquence, il peint et les mœurs de l'Église et la puissance de la parole apostolique, et le travail intérieur d'une société qui, après un intervalle de barbarie, sera le commencement du monde moderne.

Et ce n'est pas seulement l'Afrique moderne qui revit dans Augustin ; ses voyages, ses amitiés, les inquiétudes de sa foi le font communiquer sans cesse avec l'Italie, l'Espagne, la Gaule, la Judée ; sa charité s'intéresse à tous les maux ; son autorité surveille toutes les erreurs. Il a dans le monde chrétien des correspondants dignes de lui, saint Jérôme à Bethléem, saint Paulin à Nole ; il a des disciples partout ; il recueille des fugitifs de tous les coins du monde ; il préside, il dirige les conciles d'Afrique, et les soumet à celui de Rome même saccagée par Alaric. Il est, par son âme et par son génie, le plus grand lien de l'unité chrétienne au Ve siècle, et le promoteur de cette unité dans l'avenir. Né dans un siècle de décadence, et lui-même mélange singulier du rhéteur et de l'apôtre, il aura la gloire d'inspirer les plus grands hommes d'un siècle éclairé, et de contribuer à la philosophie de Descartes, à l'éloquence de Bossuet.

Le tableau de cette vie forte et bienfaisante dont les travaux étaient de grandes choses, et les repos même de bonnes œuvres, ne peut lasser un siècle comme le nôtre. L'admiration de l'histoire est peut-être, non pas trop vive, mais trop générale et trop arrêtée d'avance. Elle semble un article de foi plutôt qu'une libre conviction de l'étude. Quelques-unes des digressions qui s'y mêlent peuvent être contestées. Enfin, si l'auteur fait connaître heureusement, par de fidèles extraits d'Augustin, la société chrétienne d'alors, il est loin de peindre

Digitized by Google

avec la même exactitude ce qui restait encore de l'ancien monde de la vie romaine. Mais l'ouvrage entier instruit et attache; on y entend comme l'écho des premiers siècles du christianisme au milieu des bruits de notre temps. En nous faisant assister aux conciles, aux conférences, à la vie théologique de ces anciennes cités, il nous montre ce que le génie moderne, armé de la religion et des arts, pourra faire de ce pays arraché à la barbarie par la guerre.

L'Académie décerne, aux ouvrages que nous venons de caractériser trop faiblement, ses deux premières médailles.

D'autres livres offrant soit un mérite général de moralité, soit un objet spécial d'instruction, se sont recommandés à ses suffrages. Un recueil d'observations et de conseils, sous le titre de *Morale militaire*, a frappé par la fermeté judicieuse du sens et la simplicité du langage. Que le titre paraisse un cadre plus ou moins exact, il n'importe; ce que renferme le livre est utile et vrai. Sous une forme très-différente, dans un style ingénieux et pur, l'auteur de *Fables nouvelles*, M. la Chambeaudie, a mis en action d'excellentes maximes et retracé quelques piquantes peintures de mœurs. Une médaille de 2,000 francs est décernée à chacun de ces deux ouvrages.

Un travail inspiré par la plus respectable sollicitude, le résultat des recherches de madame Mallet sur les prisons des femmes, réclamait la plus scrupuleuse attention. L'auteur, uniquement préoccupé de la vérité à dire et du bien à faire, a revu soigneusement son ouvrage, pour n'y laisser dans le langage que cette exacte modération qui seule est utile parce qu'elle persuade. L'expérience même de l'administrateur peut profiter de cet ouvrage; le zèle de l'humanité

Digitized by Google

s'en aidera ; et tout esprit éclairé doit y apprendre quelque chose.

Deux autres essais d'une forme très-simple, quoique le dernier soit un roman, ont intéressé par le but moral : l'un par madame Saunders, sous le titre de *Direction maternelle de la jeune fille*, décrit avec une vérité pleine d'émotion le bienfait d'une influence que la nature indique elle-même, et que Dieu bénit. *Montjouy*, de mademoiselle Boyeldieu d'Auvigny, épisode détaché du long récit des misères sociales, présente l'histoire d'un enfant qui, malgré l'abandon de ses premières années, remonte du malheur et des délits qu'amène le vice à une activité utile et à un rang honorable dans la société. Les prix décernés à ces deux ouvrages sont, pour les femmes dont le cœur les a dictés, un gage de la bonne action qu'elles ont faite.

A côté de ces essais inspirés à des âmes pures et bienveillantes par la vue présente du malheur, et aussi par l'habitude de le secourir et par la science acquise de la charité, l'Académie avait encouragé des études plus exclusivement littéraires sur quelques monuments célèbres des sciences morales. Deux traductions remarquables répondent à cet appel. L'une fait passer dans notre langue l'ouvrage de Herder sur la poésie sacrée. Ce livre, qui plaît et attire d'abord par une heureuse imitation du dialogue platonique, mais qui attache surtout par l'alliance éclatante et rare de l'enthousiasme et de l'érudition, est un livre éloquent quoique diffus, plein de passion et d'idées, et, dans la forme de sa critique, offrant un tour d'imagination heureusement assorti aux beautés orientales qu'il traduit et qu'il commente. L'original allemand perd sans doute, dans la version française, un grand charme, l'é-

Digitized by Google

clat des fragments versifiés que Herder avait écrits sous l'inspiration des prophètes hébreux. Mais il reste l'accent de son admiration fidèlement répétée. L'autre ouvrage qui a tenté le zèle d'un traducteur habile est un des derniers beaux monuments du génie antique, et l'expression la plus touchante de ce stoïcisme romain qui fut, sous l'empire, la religion des âmes élevées. C'est le recueil des pensées de Marc-Aurèle, le livre de lui-même *à lui-même*, comme il le dit. Dépôt de maximes et de souvenirs tantôt gravés avec une force originale, tantôt jetés avec une négligence elliptique, examen de conscience d'un empereur et d'un sage, journal rapide des méditations d'une grande âme au milieu des accidents de la guerre et des difficultés du pouvoir absolu, ce recueil unique ne saurait être trop lu ; car il a des conseils et des exemples pour toutes les conditions de la vie, et du courage contre tous les malheurs. Mis autrefois en français sous l'inspiration de la reine Christine, plus tard traduit par le savant Dacier, il vient d'être rendu avec une exactitude plus expressive par un jeune professeur, M. Pierron, déjà distingué dans un de nos concours annuels. L'Académie décerne une médaille de 1,500 francs au traducteur de Marc-Aurèle, comme à celui de Herder.

Un autre travail, appliqué par M. Hinard avec autant de savoir que de goût à un des monuments les plus curieux du moyen âge, obtient aussi une médaille de l'Académie. C'est la traduction complète du *Romancero espagnol*, de cette vive image d'un peuple qui fut grand par la foi et le courage, avant de l'être par l'esprit de découverte et de conquête. Le recueil de ces vieux chants populaires depuis le XIe siècle jusqu'au XVe est une des plus belles chroniques de nos

Digitized by Google

nations modernes : naïve histoire de religion, de chevalerie et d'amour, poésie sans fiction, comme elle est sans grand poëte, mais par cela même incontestable et éloquent témoignage des mœurs et des sentiments de tout un peuple, dont la destinée, plusieurs fois glorieuse, se renouvelle aujourd'hui sous les yeux et avec la puissante amitié de la France.

Digitized by Google

Digitized by Google

RAPPORT

DE M. VILLEMAIN,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

SUR LES CONCOURS DE L'ANNÉE 1846.

MESSIEURS,

Quel que soit aujourd'hui le vif intérêt des études d'histoire nationale, et quelque grands travaux que leur promettent l'émulation et la liberté des esprits, l'Académie n'a point encore à déplacer la couronne qu'elle décerne depuis plusieurs années au même écrivain et au même ouvrage. M. A. Thierry conserve le prix qui semble avoir été fondé dans la prévoyance d'une destination si juste. L'estime publique ne s'en plaindra pas. Elle sait que le célèbre historien n'a pas fait de cette décoration de sa retraite un motif de repos et d'inaction : et dans cette enceinte même, la lecture applaudie d'un fragment plein de vues originales sur une

Digitized by Google

des époques du Tiers état en France a signalé naguère quel nouveau titre de gloire allait compléter l'œuvre historique couronnée par l'Académie, et que n'a surpassée nul travail récent d'une autre main.

L'Académie maintient également à M. Bazin le prix obtenu par son Tableau du règne de Louis XIII; et malgré l'étonnement que peut exciter cette coïncidence de deux exceptions, elle y voit une double justice. En dehors de ses prix ordinaires, l'Académie avait à juger cette année des recherches d'érudition et de goût sur notre langue. C'était l'essai d'un nouveau concours. En proposant une étude détaillée du style de Molière, elle voulait qu'on y cherchât le travail commun du génie d'un homme et de l'esprit d'un siècle, et cela dans la forme d'ouvrage qui, par la peinture des passions éternelles du cœur et des accidents de la vie sociale, par le jeu des conditions et des caractères, permet au langage le plus d'énergie, de naturel et de variété. Pour cette épreuve, elle prenait la meilleure époque, celle où l'idiome français, souple et ductile comme le métal brûlant, gardait profondément l'empreinte de la pensée. Les langues sont un domaine commun où le génie se fait une propriété particulière. De même que par une invention de nos jours, les objets extérieurs, les masses, les détails même se gravent spontanément sur une surface préparée où la lumière réfléchit leur image, ainsi, dans l'idiome d'un peuple se reproduisent d'eux-mêmes, au grand jour de la vie, ses usages et ses mœurs. Mais à côté de ce dédoublement d'un siècle dans sa langue, et de cette imitation des choses par les paroles, le génie et la passion, qui est le génie du moment, ajoutent la création à la copie. Le fonds général d'une langue, c'est la peinture par reflet,

Digitized by Google

par l'action seule de l'objet et de la lumière; le style, c'est l'œuvre inspirée du peintre. Sans doute, il n'est pas besoin d'un vocabulaire pour discerner ces deux origines. On les juge mieux cependant par cette étude. En la demandant, l'Académie, sur onze ouvrages, a obtenu deux travaux remarquables : l'un, inscrit sous le n° 3, distribue et explique dans un immense recueil toute la diction de Molière; l'autre, le n° 10, en réunit les traits les plus expressifs dans un choix qui n'oublie rien.

Des considérations instructives précèdent les deux ouvrages entre lesquels l'Académie a partagé le prix qui vient d'être doublé. Leur mérite, comparé, a été apprécié dans un rapport que nous ne pouvons lire à cette séance, ni abréger sans l'affaiblir. Les auteurs, que leurs noms désignent assez, sont MM. Genin et Guessard. Une première mention est encore accordée au n° 11, et une seconde au n° 8.

En décernant le prix d'utilité morale, fondé par M. de Montyon, l'Académie a souvent compris dans ses jugements des ouvrages de formes très-diverses, où le talent ne touchait au but proposé que d'une manière indirecte et spéculative.

Aujourd'hui, comme la société devient sans cesse plus pratique dans ses vues d'amélioration, l'Académie l'a été dans ses choix; et elle a désigné d'abord les écrits mêmes qui se liaient à quelque œuvre de bienfaisance publique : les soins de la charité si active depuis quinze ans avaient laissé longtemps un grand vide dans la protection accordée aux enfants du peuple. Les écoles élémentaires, si rapidement multipliées, étaient loin de suffire. Les salles d'asile ont été créées comme un passage entre le foyer du pauvre et l'école. A peine formées, les salles d'asile ont averti la société d'un

Digitized by Google

autre besoin à satisfaire, d'une autre précaution charitable à prendre.

Ce n'était pas seulement l'enfance déjà capable d'instruction qu'il fallait recueillir : c'était aussi la plus faible enfance, celle que la mère nourrit encore, mais que dans beaucoup de familles pauvres elle ne pouvait garder assidûment ni confier à d'autres mains assez soigneuses, même en donnant pour les rétribuer la meilleure part du salaire gagné par son travail. De là est venue dans le cœur d'un généreux citoyen la pensée des crèches. Le succès rapide de cette pensée en a montré la sagesse et l'utilité. Le compte rendu de l'œuvre par le fondateur, l'exposé des moyens employés, des secours obtenus, du bien commencé, l'intention et le résultat, voilà le livre en action qu'a dû considérer l'Académie. Règlements d'hygiène, sollicitude morale, précautions prises pour aider la mère sans l'éloigner, pour suppléer sa force et non sa tendresse, et, en la ramenant aux heures où elle nourrit son enfant surveillé par d'autres soins, lui conserver son lien et sa vertu maternelle, telle est l'institution honorée dans la médaille décernée à M. Marbeau.

Simple récit d'une bonne action qui s'étend et se perfectionne pendant qu'on la raconte, son écrit renferme déjà, sur la puissance des saines habitudes de l'âge le plus tendre, et sur l'éveil précoce et régulier de l'intelligence, d'utiles observations qui vont s'accroître avec l'œuvre nouvelle. Cet avantage est commun aux salles d'asile et aux écoles primaires; et la pensée saisit avec espérance les heureux effets que ces institutions, s'aidant et se suivant l'une l'autre, peuvent avoir pour la santé du corps, pour la santé de l'âme,

Digitized by Google

et pour un progrès de bien-être et de moralité dans les classes populaires. Ainsi se réalise ce que renfermaient de praticable les théories et les vœux de quelques esprits spéculatifs. Il ne s'agit pas d'une communauté chimérique ou oppressive à établir entre les hommes, mais d'un appui salutaire à donner aux commencements de la vie pour en rendre la suite plus facile et meilleure. Ici comme partout l'œuvre d'humanité est œuvre de politique. Elle préparera pour la famille, pour l'État, une population plus nombreuse, plus saine et plus forte, pliée de bonne heure à des habitudes d'attention et d'ordre qui sont des germes de discipline sociale.

Cette vue et toutes les applications qu'elle entraîne, font le grand mérite des *Conseils sur la direction des salles d'asile*, par mademoiselle Marie Carpantier, directrice d'un asile. L'expérience ressemble ici à une utopie réalisée. On voit, pour une réunion de jeunes enfants de la condition la plus pauvre, tous les soins de la culture morale la plus attentive mêlés à la surveillance physique. Précisément parce que l'étude à cet âge est encore peu de chose, l'éducation a pris une grande place, et s'applique à tous les actes de cette vie naissante. L'auteur, en qui nous devons louer d'autant plus le talent d'écrire avec émotion et justesse, qu'il faut y voir le témoignage de son attention à mettre en pratique chaque jour ce que son ouvrage exprime si bien; l'auteur, dis-je, vous étonne par l'à-propos et la variété des leçons qu'elle fait naître de l'organisation si régulière et des accidents si simples d'une salle d'asile. Origine et sage direction des sentiments affectueux, élévation du cœur vers Dieu, premiers instincts de dignité morale, et, pour ainsi dire,

Digitized by Google

premier point d'honneur de l'âme excité dès l'enfance, habitude et goût de l'obéissance sortis du développement même de l'être moral, et destinés, non pas à détruire la volonté, mais à la rendre judicieuse et ferme, répression plus assortie aux caractères qu'aux actes, pour améliorer toujours au lieu de punir, voilà ce que le dévouement au devoir et la sagacité du cœur découvrent et mettent en œuvre dans le cercle étroit d'un asile. La sage directrice le voudrait peu nombreux pour être mieux régi. Mais alors, que les établissements soient très-multipliés et que les essais en soient partout reproduits, s'ils doivent ressembler au modèle qu'elle en a tracé.

Quelle sera, sur le bien-être des classes pauvres, l'influence de ce système d'asile et d'instruction propagé dès l'enfance? Dans quelle proportion ce qui doit améliorer l'homme préviendra-t-il la misère? On l'entrevoit, on l'éprouve déjà. Les maux de l'indigence existent aujourd'hui moins nombreux, moins extrêmes qu'à d'autres époques de splendeur sociale; mais ils sont grands encore et tels que la pensée, qui ne paraît indifférente que lorsqu'elle est distraite, ne saurait se fixer sur cet état de la société sans émotion et sans désir d'y porter soulagement. Un livre qui va chercher ce désir dans les cœurs et l'excite par l'énergie des peintures et des reproches, est une œuvre utile. Telle est la pensée, telle est l'action de l'écrit intitulé : *Il y a des pauvres à Paris et ailleurs.* Je n'examinerai pas si, dans la gravité ironique de ce titre et dans l'accent général de l'ouvrage, il n'y a pas quelque oubli de tout ce que la charité publique et privée fait de sacrifices et d'efforts dans notre temps. Le zèle et le but de l'auteur justifient ce langage; son âme compatissante et sévère ne réclame pas seulement des

Digitized by Google

secours matériels, mais de bonnes actions, de l'argent, mais de la charité, c'est-à-dire, l'aumône consolante pour celui qui reçoit, et salutaire à celui qui donne, l'aumône persistante qui soulage, qui conseille, qui dirige, qui ne fait pas de ses dons un abonnement avec le malheur, mais une dette toujours acquittée, toujours renaissante. Ainsi conçue, la bienfaisance est une sorte d'apostolat, et la voix généreuse qui la recommande a toute l'ardeur de la mission chrétienne. Elle a pu cependant se tromper quelquefois. On a besoin de dire, à l'honneur de la civilisation, que dans cette grande ville le sort de l'ouvrier n'est pas aussi malheureux que l'affirme l'auteur. Il y a le bienfait général de l'époque présente, celui qui résulte de l'ordre, de la paix, du travail multiplié, qu'elle encourage; il y a l'esprit d'équité qui fait que la prospérité croissante des grandes industries rejaillit sur la classe laborieuse qu'elles emploient. Cette vérité même admise, la tâche de la charité n'en est pas moins immense; et Mme Agénor de Gasparin a raison dans ses exhortations et ses avis pour écarter les prétextes de ne pas secourir, pour indiquer la manière de bien secourir, et de mêler toujours l'influence morale au soulagement, sauf à donner parfois sans motif, de peur de ne pas donner assez. Sa parole est passionnée; mais c'est sur les vérités évidentes qu'il faut de la passion; car c'est là qu'il importe, non de convaincre, mais de réveiller l'âme, et de lui faire sentir ce qu'elle sait et ce qu'elle néglige. Honorons le talent lorsqu'il est le feu vivifiant des bonnes œuvres.

L'Académie, malgré les mérites littérairement inégaux des écrits que nous venons de nommer, n'a pas voulu graduer les récompenses lorsque le but des auteurs était éga-

Digitized by Google

lement respectable. Elle décerne à chacun d'eux une médaille de 3,000 francs, dont profitera la cause qu'ils ont servie.

Parmi les ouvrages qui, sans application directe à quelque perfectionnement ou à quelque réforme, ont un caractère d'utilité morale par l'objet des recherches et la pureté des principes, l'Académie a remarqué et récompensé d'une médaille de 2,000 francs de nouveaux Essais d'histoire littéraire de M. Gérusez, et une Étude sur la Boëtie, par M. Léon Feugère. Le premier recueil, écrit avec talent, renferme, sur l'éloquence religieuse du moyen âge, sur Fénelon, sur Rousseau, d'attachantes analyses, où la leçon de goût est prise à la source du sentiment moral. Sans doute ce mérite, inséparable de toute critique élevée, n'est pas particulier à l'auteur; mais l'Académie l'a trouvé assez fortement marqué pour l'honorer d'une distinction spéciale.

Elle a aimé aussi le nouvel hommage rendu à Montaigne dans la personne et sous le nom de celui qu'il appelait un autre lui-même. La douleur de Montaigne avait été la gloire de la Boëtie. Un souvenir d'admiration si vif inspiré à un homme de génie, un regret si profond laissé dans une âme qu'on soupçonnait de scepticisme, et qui semblait du moins plus réfléchie que tendre, quel plus grand témoignage d'une supériorité rare et d'une affection méritée? Quelques pages de la Boëtie lui-même n'en disaient pas moins; elles montraient une de ces âmes dessinées à l'antique, et élevées par l'étude au niveau des vertus dont l'occasion leur était refusée. Raconter ce qu'il fut, réunir ses premiers, ses derniers écrits, toutes les traces de ses pensées, de ses études, cette part si grande de la vie dans les talents moissonnés de bonne

Digitized by Google

heure, c'est là un utile travail, un modeste et touchant commentaire de la plus belle inspiration de Montaigne, son chapitre sur l'Amitié. Sachons-en gré comme d'une offrande bien choisie pour l'honneur de la philosophie et des lettres, puisqu'elle est la peinture fidèle d'une vertu formée à leur école, sous l'empreinte du XVIe siècle.

L'Académie, qui voit avec plaisir ces retours d'admiration vers les monuments du génie de notre vieille France, veut les encourager, et elle propose, pour un de ses prix à décerner dans deux ans, l'éloge de Jacques Amyot, c'est-à-dire une recherche d'histoire et de goût, un libre jugement sur cette vie si humble d'abord, puis élevée si haut sans tomber ni faillir, et sur cette éloquence naturelle qui, dans le commerce assidu des grandes âmes de l'antiquité et de leur peintre immortel, se bornant à sentir et à traduire, trouva des couleurs dont l'éclat dure encore.

L'Académie, en renouvelant ainsi le sujet d'un des anciens prix maintenus par elle sous les titres trop exigeants peut-être d'éloquence et de poésie, sait combien l'une et l'autre sont rares et ont besoin de naître librement. Elle ne craint pas cependant d'être sévère dans les jugements qu'elle en porte; elle ajourne le prix quand il n'est pas enlevé par le talent; elle va plus loin : elle fait attendre le talent, lorsque l'art et le goût n'ont pas assez réglé ses efforts. Parmi les nombreux essais de poésie qu'avait appelés le sujet proposé, l'*Invention de la vapeur*, deux surtout ont frappé l'attention, l'un sous la forme lyrique mêlant l'éclat et parfois la grandeur à l'exagération des images, offrant de beaux traits et des fautes choquantes, de la force et l'excès de la force; l'autre, sous une forme simple, piquant, mais inégal,

Digitized by Google

plein de vers excellents et de vers faibles, œuvre d'un poëte facile qui ne manque d'aucune des qualités du style familier, même de la concision, que cependant il néglige un peu trop. Ces deux ouvrages, dont chacun pris à part eût réussi peut-être, mis en contraste, ont paru mériter d'être rendus meilleurs par un travail qui ne leur ôte rien de leur premier feu de verve et d'esprit.

Le concours est donc prorogé, et en même temps l'Académie propose un autre prix de poésie; le sujet qu'elle indique répond à une pensée, à un intérêt de notre temps, à ce mouvement né à la fois de la force et de la raison, qui avertit les grandes nations de s'abstenir entre elles de luttes désormais trop dispendieuses et trop terribles, et de porter leur effort vers l'occupation graduelle et protectrice des pays encore barbares. La France a pris une grande place dans cette œuvre du siècle présent et de l'avenir. Le caractère qu'elle y porte, l'empire qu'elle peut y fonder sur la puissance des armes, sur l'humanité dans la guerre, et sur les travaux de la paix mêlés à la victoire, se résument dans ce titre mis au prochain concours, *l'Algérie, ou la civilisation conquérante.*

Le progrès social sous toutes les formes est aujourd'hui l'instinct public et comme l'action naturelle des institutions acquises à la France. Dans cette noble préoccupation des hommes de notre temps, leurs regards doivent se porter volontiers sur ceux qui, à d'autres époques, ont eu le pressentiment ou l'ambition du bien qui s'accomplit de nos jours. Nulle tradition n'est plus sainte que celle des premiers et vertueux efforts qui ont précédé et comme prédit les grandes réformes. Ces efforts avaient deux mérites éminents,

Digitized by Google

la prévoyance et la pureté, la grandeur des idées sans l'alliage que vient y mêler trop souvent l'agitation de la lutte.

Dans cette pensée surtout, l'Académie avait proposé l'éloge de Turgot : elle y voyait une justice de notre siècle envers un de ses plus nobles précurseurs. De même que, dans les sciences exactes, les travaux des génies inventeurs sont utiles à étudier, et instruisent encore par la hardiesse de la méthode, lors même que la solution est devenue vulgaire, ainsi nous avait-il semblé, dans la science du perfectionnement social les idées et les essais d'un grand esprit du dernier siècle, quoique dépassés aujourd'hui sur plusieurs points, doivent être pour notre temps une contemplation inspirante et féconde. L'épreuve a réussi : presque tous les discours adressés à l'Académie offrent de saines notions; et dans ceux qu'elle a distingués la connaissance exacte, quoique plus ou moins profonde, et le vif sentiment du sujet, ont trouvé l'appui de fortes études et de talents exercés.

Ce mérite éclate surtout dans le premier discours, le n° 15, portant pour épigraphe :

> Il ne cherche le vrai que pour faire le bien.
>
> (VOLTAIRE.)

L'homme de bien, le philosophe, l'administrateur éclairé par la science, le ministre sagement réformateur, y sont loués, y sont montrés avec vérité et avec âme. L'exactitude technique sur quelques points n'a pas ralenti le talent, mais au contraire a rendu sa marche plus rapide et plus sûre. Turgot, comme les esprits vastes et les volontés fortes, avait eu de son temps quelques admirateurs enthousiastes parmi ceux dont l'admiration peut compter. Réunissant les mérites

Digitized by Google

les plus divers avec une qualité directrice, la supériorité de la raison, formé par deux éducations profondément distinctes, la Sorbonne et la philosophie, gardant beaucoup de l'une et de l'autre, mais transformant, c'est-à-dire corrigeant d'après sa nature ce qu'il recevait du dehors, il eut sinon l'éclat du génie, au moins une de ses conditions essentielles, l'indépendance du jugement et la création propre de l'idée. Aussi l'examen de la postérité lui est-il plus favorable encore que ne le fut la première surprise des novateurs qu'il modérait en les éclairant. Cet homme qui jeune se fit respecter de Voltaire, ce penseur qui, par ses vues, imposait aux spéculations presque illimitées du méthodique et ardent Condorcet, ce philosophe qui rectifiait quelque chose à toutes les idées de son temps et lui en donnait de nouvelles, trouve aujourd'hui, dans l'établissement paisible ou dans la victoire prochaine de quelques-unes des vérités qu'il avait proclamées, un hommage plus grand que ne pouvait l'offrir aucune solidarité contemporaine d'opinion et de parti. Son nom, déjà consacré dans notre pays par le triomphe des principes de tolérance, d'égalité civile et de liberté, le sera chaque jour davantage par l'application croissante des mêmes principes aux relations commerciales des peuples, et son souvenir grandira par le progrès social dont il avait fait son espérance. L'auteur de l'ouvrage couronné, M. Baudrillard, a senti et marqué dignement ce caractère. De là pour nous la force et l'unité de son travail. Rien d'exagéré ni de déclamatoire dans la vivacité même de la louange, l'homme jugé par les actes, et les actes annoncés par les principes. L'esprit puissant et impartial qui, dans un discours latin en Sorbonne, substituait à la thèse des vertus antiques et de la décadence la théorie du

Digitized by Google

progrès, puis, en plein dix-huitième siècle, rendait au christianisme sa part immense dans ce progrès, cet esprit ne pouvait toucher à l'administration et au gouvernement que pour innover avec sagesse et réformer sans destruction. Ses utopies étaient de la science; ses études sur la production de la richesse, sur l'impôt, sur le crédit, ne le rendaient que plus habile et par conséquent plus modéré dans les affaires. Ce mérite, l'auteur de l'éloge l'a parfaitement caractérisé dans son jugement du ministère de Turgot. Il montre que ce théoricien savait agir, et que, s'il existait une réforme capable de prévenir une révolution, il avait tout ce qu'il faut pour la concevoir et l'achever, l'invention, le courage et la persévérance. Mais il fut arrêté au premier essai. Il n'arriva point à la terrible épreuve qui emporta son roi et son ami, Louis XVI et Malesherbes. Il mourut dans le calme de l'étude, avec ce reste de sérénité qui laisse aux âmes fortes l'avenir encore à demi voilé devant elles.

Son éloge demeure une instruction. Les jeunes écrivains qui viennent de l'essayer témoignent par leur exemple à quel point cette instruction est au goût de notre siècle. Leur facilité à comprendre et à juger ce qui étonnait dans Turgot marque un progrès des esprits dont ils ont profité. Très-vive et très-heureuse dans le premier discours, cette sagacité se montre aussi à un rare degré dans le discours qui obtient la mention après le prix, le n° 13, ayant cette devise bien justifiée par l'ouvrage : « Ce sont les faits qui louent. » L'auteur, M. Bouchot, professeur d'histoire au collége de Versailles, connaît et apprécie parfaitement les choses dont il parle. Ce discours étendu, nourri de faits et d'idées, est une exposition instructive des pensées de Turgot, précédée d'un bon mor-

Digitized by Google

ceau d'histoire sur son temps. Le discours n° 5, qui obtient la seconde mention, sans annoncer la même variété de connaissances, indique aussi le goût de la vérité et la précision du savoir comme du langage; l'auteur est M. Dareste, professeur d'histoire au collége Stanislas.

Son travail et le précédent attestent ce que votre jugement éclairé sentira tout à l'heure bien vivement à la lecture même incomplète de l'ouvrage couronné, c'est-à-dire, combien la bonne foi dans le travail, la réalité de l'étude et la sincérité des opinions ajoutent de force au talent.

Un dernier prix nous reste à annoncer, celui que M. de Maillié-Latour-Landry a fondé pour l'artiste ou le jeune écrivain dont le talent mériterait encouragement. L'Académie le décerne à M. Lafon Labalut, aveugle et poëte, et mêlant à l'inspiration du malheur celle des plus nobles sentiments. Ce prix est temporaire; mais M. le ministre de l'instruction publique le rend durable en quelque sorte, en accordant sur les fonds de l'État, pour les années suivantes, une indemnité à l'homme de talent que le suffrage de l'Académie lui a paru désigner à sa bienveillance.

Digitized by Google

RAPPORT

DE M. VILLEMAIN,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

SUR LES CONCOURS DE L'ANNÉE 1847.

MESSIEURS,

La pensée toute française qui, pour susciter d'éloquents travaux sur notre histoire, a réservé au talent une sorte de majorat annuellement électif, reçoit de nouveau la destination que lui avait indiquée, dès le premier jour, le suffrage public. L'auteur des *Considérations sur l'histoire de France,* le grand peintre aveugle qui vient de tracer d'une main si ferme le frontispice du monument élevé aux anciennes communes de France, et qui, dans cette vaste étude des origines et des progrès du tiers état, nous fait assister au développement même de la nation, M. Thierry conserve le prix fondé par le baron Gobert. Nulle concurrence ne s'est présentée,

Digitized by Google

nulle comparaison n'a été possible. Le second prix, attribué au narrateur instructif et piquant du règne de Louis XIII et du siècle de Richelieu, est également maintenu. En annonçant la première de ces décisions, l'Académie ne craint pas de paraître décourager l'émulation par l'immobilité de la récompense. Il est un degré de talent heureux et de travail inspiré qu'on ne surpasse pas souvent. Reconnaissons-le d'ailleurs : notre concours est nécessairement mutilé. De grands et récents travaux n'y sont pas admis. Tout arc de triomphe élevé à notre histoire, toute peinture brillante, tout panorama poétique de nos troubles civils, toute image fidèle ou transformée de leurs terribles héros n'a pas été comprise dans notre examen. Tout récit politique et animé des créations et des batailles de l'empire, toute description sagement sévère de l'ancien blocus de l'Europe par la France n'est pas tombée de plein droit sous nos couronnes. Les auteurs étaient au rang des juges.

Ainsi, il est une grande part de l'esprit historique de notre temps, une somme immense d'imagination et de sagacité appliquée à nos annales, et dont nous n'avons pas eu cependant à connaître. Dans notre cercle même le plus assidu et le plus éloigné des distractions de la vie publique, le vétéran de la narration contemporaine vient d'en retracer les plus grands souvenirs avec une vivacité jeune encore, qu'il ne nous est pas permis de désigner par nos éloges. En nous bornant donc aujourd'hui à renouveler la proclamation d'ouvrages historiques déjà couronnés plusieurs fois, nous constatons la permanence d'un suffrage mérité; mais nous ne donnons pas la statistique de nos dernières richesses, dans un ordre de littérature si conforme au génie des institutions et du siècle.

Digitized by Google

Une autre fondation, vous le savez, Messieurs, moins fixe dans son objet, permet à l'Académie d'accueillir, sous le titre d'ouvrages utiles aux mœurs, un choix de productions fort diverses. L'Académie en a distingué plusieurs, inégales de mérite, différentes de caractère, mais rapprochées par quelque point de la pensée de M. de Montyon. Au premier rang s'est placé un savant travail apprécié déjà par le suffrage d'un illustre magistrat, un travail d'histoire et de jurisprudence sur le *Duel considéré dans son origine,* question grave que l'antiquité n'avait pas connue; apanage de la première barbarie des temps modernes, conservé ou même aggravé dans le premier éclat de leur civilisation, et tout à la fois le préjugé le plus contraire au christianisme, et le seul peut-être qui ne se soit produit que chez les peuples chrétiens. Prendre ce préjugé à sa source et dans sa puissance, lorsque, sous le nom de combat judiciaire, il était une institution; puis, quand le combat judiciaire a été restreint, réduit à de rares autorisations, et enfin supprimé, montrer le duel qui, repoussé par la loi, se réfugie dans les mœurs, et lutte contre la justice et le pouvoir, le suivre dans cet état d'exception interdite, sous les impulsions diverses que lui donnent le sentiment plus raffiné de l'honneur, le contre-coup de la Ligue et de la Fronde, l'instabilité du système de répression, et quelquefois l'excès même de sa rigueur; expliquer enfin l'influence qu'ont exercée sur cette question la philosophie, la révolution, la liberté, c'était là, sans doute, une curieuse étude et un tableau vraiment moral. L'auteur en a parcouru toutes les parties et toutes les époques avec un art qui n'oublie rien d'utile, intéresse en abrégeant, et mêle à propos les vues générales aux faits caractéristiques. Puis, à cette étude

Digitized by Google

d'histoire savante et nette, dans laquelle se trouvent mises en action les principales données du problème, succède le travail du jurisconsulte moraliste, plaçant la question dans notre temps, ne la séparant pas du reste de la vie publique, et comparant la nouvelle solution qu'elle a reçue de la jurisprudence avec la législation que lui appliquent d'autres pays également libres, ou qui croient être également éclairés. La conclusion manque sans doute. Le publiciste n'est pas législateur. Il a fait son œuvre, lorsque, secondant ou avertissant l'opinion, il a donné des armes à la raison publique, ôté des prétextes à l'erreur, et rendu la réforme légale ou plus facile, ou moins nécessaire, deux moyens différents d'atteindre au même but. Tel est le mérite scientifique et social du livre de M. Cauchy, et le motif de la préférence que lui décerne l'Académie, en y attachant un prix de 3,000 francs.

Un autre ouvrage dont le sujet, la forme, les détails sont dans un incontestable rapport avec la destination originaire du prix, obtient de l'Académie une égale récompense. Ce sont les entretiens *de village*, publiés par portions à diverses époques, récemment augmentés de nouveaux dialogues dans une édition corrigée que reconnaît et que signe l'auteur. Là, presque tous les conseils du bon sens applicables à la famille et à la commune, tout ce qui peut aider par l'opinion l'influence des lois se trouve réuni : enseignement primaire sous diverses formes, combinaisons auxiliaires pour y préparer, l'étendre, et prolonger son action en l'appropriant aux divers emplois de la vie, concours donné à la religion, association empressée à toutes ses œuvres, esprit de travail encouragé comme principe de tout bien, et prémuni contre les mécontentements injustes et les mécomptes accidentels, esprit

Digitized by Google

d'ordre lié à l'esprit de travail et devenant la dignité comme la prudence du pauvre, hygiène populaire substituée à une dangereuse ignorance, notions de justice et d'administration rendues faciles et instruisant l'intérêt privé à servir le bien public, sentiments d'émulation locale excités à propos, sentiments d'ambition et d'honneur réduits ou plutôt élevés à ce qu'il y a de mieux pour l'homme, le besoin de l'estime autour de soi, celle qui ne peut ni tromper ni faillir, voilà en partie le programme de cet ouvrage, incomplet sans doute, mais qui ne renferme que des choses utiles, des vues saines exprimées avec une vivacité concise et forte. Un sujet d'éloges que nous n'omettrons pas, ce sont les corrections qu'a faites l'auteur, et la pensée, l'aveu hautement moral qui les a dictées. Il y a là une leçon muette qui n'est pas la moins utile de celles que renferme l'ouvrage. Longtemps jeté dans la vie politique, mêlé aux passions plutôt qu'aux combats de la tribune, et les reportant avec éclat dans la presse par l'âpre habileté du style polémique, l'auteur avait, dans la première publication de quelques-uns de ces entretiens, associé parfois la controverse de parti aux conseils de l'expérience et de la charité. Il avait été amer, même en voulant être bienfaisant; il aurait pu, contre son gré, exciter la passion là où il ne voulait porter que l'instruction et le calme d'esprit, sans lequel l'instruction ne profite pas. Un sage retour a partout effacé cette première empreinte; et rien dans les nouveaux entretiens ne s'écarte de l'esprit bienséant et modéré, dont l'exemple inspire ce qu'il recommande. On pouvait faire plus encore, et proclamer ce que la France doit au pouvoir sous lequel les esprits sont appelés à tant de progrès salutaires; mais ces progrès du moins ne sont pas

Digitized by Google

méconnus, et de sages conseils sont donnés pour en étendre le bienfait et par conséquent la reconnaissance. Que M. de Cormenin soit accueilli dans cette voie nouvelle d'écrivain populaire sans passion, cherchant l'amélioration matérielle pour aider au bien moral, et le bien moral pour faciliter la soumission aux lois et l'ordre! c'est un noble emploi du savoir et du loisir.

L'Académie a compris dans sa libre répartition d'autres ouvrages fort divers, une histoire de France écrite pour la jeunesse, un poëme que nous appellerions domestique et familier, où sont retracés quelques détails de mœurs d'une province de France. Le premier de ces ouvrages semble d'abord un abrégé comme beaucoup d'autres, un choix sommaire dans nos immenses annales. Mais c'est un choix fait par un maître qui a des vues philosophiques dans l'esprit et du patriotisme dans le cœur. Il n'a pas cherché seulement la brièveté, mais l'intérêt moral, laissant à l'écart ce qui serait stérile pour l'âme, insistant sur l'exemple généreux et sur l'idée féconde, toujours sincère, mais grave et réservé dans le langage, partial, mais seulement pour la patrie, et pour cette tradition de nobles sentiments qui reparaît toujours en elle, ne méconnaissant aucune gloire, ne sacrifiant aucun grand souvenir, mais montrant et faisant aimer la naturelle et invincible progression qui, à travers tant d'épreuves, a conduit la nation française à l'union du pouvoir et de la liberté sous la plus forte garantie, celle d'un droit réciproque et solidaire. Le livre de M. Ozaneaux est une bonne intention bien réalisée. L'Académie lui décerne une médaille de 2,000 francs.

Le poëme des *Bretons*, qu'elle a réservé pour une dis-

Digitized by Google

tinction du même ordre, n'est pas également travaillé, ou également inspiré dans toutes ses parties. La négligence s'y montre parfois à côté du talent; et ce n'est pas seulement la sévérité d'une école littéraire, mais l'impartialité de tout esprit juste, qui demanderait à l'auteur, jusque dans le plus libre mélange des tons, une correction plus constante et une simplicité plus soutenue. Mais il s'agit de poésie, c'est-à-dire d'une des plus grandes difficultés de ce monde; et si le nouvel essai de M. Briseux était aussi parfait dans l'ensemble qu'il a souvent de pathétique et de naturel, s'il avait toujours l'élégante originalité de son poëme de *Marie*, il eût fallu le préférer à tout. En lui décernant seulement une médaille, l'Académie veut surtout honorer ce qu'il y a de poétique et de pur dans cet ouvrage inégal par système peut-être. Elle veut honorer aussi ce qu'il y a de rare et de noble dans l'auteur, poëte par le cœur comme par le talent, vivant de peu dans la solitude, se soumettant à traduire en prose le Dante, pour gagner quelques loisirs de liberté rêveuse et d'inspiration pour son compte, dans une chaumière où il est retiré, et d'où la célébrité le ramènera quelque jour.

D'autres poésies ont encore fixé le suffrage de l'Académie; et il ne faut pas s'en étonner, quand même le philosophe fondateur du prix n'en eût pas ainsi prévu et dirigé l'emploi. Qu'y a-t-il de plus moral que de beaux vers? Et s'ils s'échappent d'une vie simple et d'un cœur maternel, s'ils ont pour premier éclat la candeur même de l'âme, si les événements qui les inspirent sont des exemples de piété domestique, si leurs joies, si leurs douleurs sont saintes comme la vertu et touchantes comme la souffrance imméritée, n'est-il pas juste de les déclarer utiles aux mœurs,

Digitized by Google

sauf le tort de s'être servi d'une expression trop faible?

Tel nous a paru le recueil intitulé : *Poésie du Foyer*, par Mme Guinard, dont quelques vers, aussi purs de sentiment que d'harmonie, avaient déjà rendu le nom célèbre. L'auteur d'*Auguste* et de *Noémi* est une de ces imaginations heureuses qu'a touchées la flamme poétique tombée, il y a plus de vingt ans, de la bouche inspirée du chantre des *Méditations*. Elle n'imite pas; elle sent comme celui qu'elle admire. Nous ne prouverons pas nos éloges. Il faut lire et espérer, ou pleurer avec le poëte. L'Académie se plaît à couronner cette poésie naturelle, cette âme qui a du talent; elle y voit un exemple pour le goût comme pour la morale.

Un roman, *Madeleine*, par M. Jules Sandeau, obtient de l'Académie une autre médaille; un roman judicieux et pur, qui peut donner d'utiles conseils à la vie ordinaire, à la vie du jeune artiste, de l'orpheline pauvre et laborieuse, un roman de bon exemple qui relève et rachète par le travail, met la faiblesse sous la garde même de sa passion et de son dévouement, et d'un danger de séduction fait sortir la réforme morale, et de la réforme le talent et le bonheur. Je n'ajouterai pas que celui qui a conçu ce simple et touchant drame l'a écrit avec grâce, avec feu, que son expression, comme sa fable, est vive et retenue, qu'elle donne aux plus vulgaires détails cette dignité qui vient du cœur. Peut-il en être autrement? et la pensée dominante d'une œuvre n'en fait-elle pas le style, comme la préoccupation d'une âme se peint sur la physionomie?

Des contes moraux pour l'adolescence, sous le titre de *Sagesse et bon cœur*, ont paru à l'Académie rentrer dans le système d'éducation que le fondateur de nos prix voulait

Digitized by Google

encourager. Un récit attachant y conduit par l'affection au devoir, et fait aimer le bien plus qu'il ne l'enseigne en théorie. L'auteur, Mme Achille Comte, déjà connue par des ouvrages instructifs avec élégance, sait mêler la fiction aux solides études, et plaît doublement à la raison. L'Académie décerne à son ouvrage une médaille comme à celui de Mme Guinard. Puis, revenant avec faveur à la poésie, dont il faut accueillir tous les efforts quand la pensée est pure, et par cela même inspiratrice, elle encourage d'une récompense à part les études poétiques de Mme de la Verpillière, essais où se trahit l'inexpérience de l'art, mais où les sacrifices qu'a sentis et partagés l'auteur n'ont pas été perdus pour son talent.

A ces prix nombreux, l'Académie avait joint, sur les fonds réservés dont elle dispose, un prix spécial de traduction. Elle ne le décerne pas à un seul travail, comme elle eût fait volontiers, si quelque beau monument de philosophie ancienne ou étrangère, quelque ouvrage important, né hors de notre pays, avait suscité un habile interprète qui, le reproduisant avec talent, et l'éclairant de vues préliminaires, nous apporterait un livre nouveau dont il aurait sa part. Cette condition ne s'étant pas offerte, l'Académie divise la récompense qu'elle avait proposée. Elle fait ce partage entre des essais de même nom, mais fort différents, et presque disparates, la traduction élégante et facile d'un ouvrage de saint Augustin, la version littérale de chants populaires inédits, la lutte en prose et en vers contre deux rudes jouteurs de la grande décadence romaine, de cette décadence hâtée contre nature par la tyrannie, et où le génie, tourmenté dans sa force, était comme l'empire souffrant mais immense.

Digitized by Google

En décernant une première médaille à la traduction de la *Cité de Dieu,* l'Académie a considéré non pas seulement le mérite, mais l'utilité du travail qui remet sous nos yeux une œuvre de l'art chrétien, moins accessible que les chefs-d'œuvre classiques, et non moins nécessaire pour la connaissance de l'antiquité. Dans cette tâche, le traducteur n'est pas constamment attiré par l'éclat des détails. L'ouvrage d'Augustin est une grande conception plutôt qu'un grand monument. Le siècle et l'art manquaient. L'ordonnance du sujet ne saisit pas d'abord l'esprit. Les vues originales sont mêlées de redites. Le style n'atteint pas à l'ancienne éloquence; et il est moins sévère que dans les premiers écrits d'Augustin encore marqués de l'empreinte des grands modèles profanes, dont il étudiait avec ardeur la doctrine et le génie, tout en rejetant leur culte. Maintenant il est plus éloigné de ces sources antiques de l'humaine raison; il est plus théologien et moins orateur. Il prodigue l'érudition et les pieux souvenirs plutôt qu'il n'enchaîne les faits dans un ordre lumineux. Mais quel trésor moral dans cette abondance de savoir et d'imagination au service d'un noble cœur! Et quand on a passé sur l'étonnement et parfois la fatigue que donne l'irrégularité du goût romain au quatrième siècle et en Afrique, quel intérêt dans le commerce de ce génie touchant et naturel au milieu de sa subtilité même! Quel attrait dans la lecture du plus savant ouvrage de ce religieux penseur, qui mêle son âme à tout ce qu'il sait, et met dans tous ses écrits quelque chose du charme de ses Confessions! Le traducteur, M. Moreau, a saisi ce caractère, et le fait sentir par son langage.

Des chants populaires, empruntés à l'ancien idiome local de quelques cantons de France, n'ont rien de cet intérêt de

Digitized by Google

science et de génie. Mais on concevra qu'à notre époque de civilisation si active, lorsque le mouvement même doit amener l'uniformité, un soin curieux recherche ce qui peut rester encore d'antiquités indigènes, non-seulement sur le sol de notre patrie, mais dans le souvenir de quelques-uns de ses habitants. La Bretagne distincte par son site et longtemps séparée par ses mœurs, la Bretagne résistant jadis à la monarchie absolue par ses vieilles libertés, puis à la liberté par ses vieilles coutumes, conservant dans quelques-unes de ses campagnes une langue à part, et dans cette langue des chants transmis de siècle en siècle, la Bretagne aujourd'hui si française sous le drapeau national, le niveau bienfaisant de l'industrie et la sage protection du pouvoir, méritait qu'on rassemblât quelques traits de son antique physionomie. C'est le travail déjà réimprimé qu'un homme de lettres, M. Hersart de la Villemarqué, s'est proposé. On y trouve, pour quelques-uns de nos départements, dans un dialecte qui a grand besoin d'être traduit, des fragments de ce Romancero demi-barbare, premières annales de toute nation. Tout dans ce recueil ne paraît pas également authentique. Précisément parce que le vieil idiome s'est conservé, il serait facile à l'art moderne d'en contrefaire la rudesse. Quelques pièces aussi sont d'une date trop rapprochée de notre siècle pour offrir une originalité véritable. Mais la plupart, évidemment très-anciennes, sans être toujours poétiques, ont un caractère de vérité locale, et parfois de talent natif qui peut intéresser le goût. Le traducteur antiquaire et écrivain a fait une étude que l'Académie récompense comme le précédent ouvrage.

Ce n'est pas que nous voulions flatter cette admiration tant soit peu paradoxale qui négligerait les chefs-d'œuvre des

Digitized by Google

grandes époques pour les accidents de la barbarie. Nous croyons, au contraire, qu'on ne peut trop rappeler les esprits à la contemplation, à l'analyse des monuments célèbres, soit ceux dont la perfection élégante et simple égale la grandeur, soit ceux où le génie moins pur pèche dans son élévation et sa force par le raffinement et l'effort. Ce sont deux écoles, ou plutôt deux dates diverses de l'histoire de l'art; mais c'est toujours l'art dans sa splendeur et sa puissance. Les œuvres de la seconde époque n'en sont pas moins placées au premier rang, lorsqu'une vraie passion les anime, et que l'écrivain a senti et souffert ce que représente l'énergie laborieuse de sa parole. Mais alors, pour le traduire, il faut quelque chose du feu qui l'inspira. Essayer cette tâche, même après bien des devanciers, recommencer ce combat où on ne vaincra jamais, est une noble épreuve. A force d'admiration, retrouver, après des siècles, dans une autre société, dans un autre monde, quelque chose de l'ardeur qui devant la réalité passionnait l'auteur original, c'est un salutaire exercice pour l'âme : c'est, dans l'ordre du talent, une méditation semblable à ce combat spirituel, à cet effort d'obéissance, d'attention et de ferveur par lequel, dans certains noviciats, les esprits se préparaient au dévouement et à l'empire sur eux-mêmes et sur les autres. Enfermé avec Juvénal et Tacite, en face de cette indignation brûlante et tumultueuse, ou de cette tristesse pleine de pensées profondes et de bienséante colère, l'écrivain qui, dans leurs paroles, aura senti leur âme, qui, par moments, aura pris leur accent, sortira de cet entretien plus digne des lettres et de la vérité. Il fait œuvre d'artiste en les traduisant. Atteindre à la poésie de Juvénal, l'égaler en vers français serait un grand titre de

Digitized by Google

talent, et presque d'originalité. Même à travers les échecs inévitables d'une pareille entreprise, les torts d'exécution ou de système, de négligence ou d'exagération, avoir souvent réussi, avoir quelquefois touché aussi haut que son modèle, c'est un droit éclatant pour M. Jules Lacroix, pour le poëte inégal, mais le poëte qui a traduit Juvénal.

Que dirons-nous de Tacite, plus difficile encore à suivre de près, plus grand dans un ordre de composition plus élevé, le juge majestueux et le peintre sublime de ces temps dont Juvénal n'était que l'éloquent accusateur public; Tacite qui, par le malheur de son siècle et non par le choix de son génie, a retracé la vertu bien plus rarement que le crime et la honte, mais d'un burin non moins ineffaçable, qui grave la récompense, comme il imprime le châtiment? Lutter contre un tel maître, reprendre l'œuvre qu'abandonna Rousseau, qu'ont essayée tant d'autres, était-ce chose utile et favorable à nos yeux? L'Académie l'a pensé. Le nouveau traducteur, M. Louandre, n'efface pas dans l'ensemble la diction souvent nerveuse, le récit rapide, et surtout l'intelligence politique qui recommandait, il y a quarante ans, la traduction célèbre alors de Dureau de la Malle. Il n'a pas, ou du moins il ne montre pas l'érudition saine et précise, la profonde exactitude d'un autre et plus récent interprète de Tacite. Mais il a senti fortement le caractère de génie qu'il voulait rendre, et étudié notre langue en vue de ce qu'il a senti. Sa fidélité l'inspire, et il donne l'exemple d'admirer, par son effort pour traduire. Nous avons cru juste de signaler un tel travail avec éloge. L'Académie, non pour rétribuer, mais pour honorer l'application aux études sévères, décerne une médaille de mille francs à cet ouvrage, comme à la traduction de Juvénal.

Digitized by Google

L'Académie devait, dans cette séance, proclamer deux prix de poésie : l'un sur un sujet que la tribune discutera longtemps encore, l'autre sur une de ces inventions scientifiques dont l'avenir seul connaîtra toute la puissance. Pour le sujet le plus récemment proposé, *l'Algérie ou la civilisation conquérante*, l'Académie ajourne le prix et proroge le concours. La première épreuve a paru faible. Une seule pièce avec des inégalités et des longueurs, un plan trop étendu, ou plutôt deux plans qu'il est possible de mieux lier ensemble, offrait de l'invention, du talent, et la matière d'un succès légitime, en effaçant les fautes, et en rapprochant les bons vers, qui sont déjà nombreux. Faire attendre l'auteur, c'est lui préparer la chance d'un meilleur ouvrage et de concurrents plus redoutables : l'Académie l'a voulu.

Un semblable retard vient de profiter, en partie, au concours proposé sur la découverte de la *Vapeur*. L'Académie peut couronner aujourd'hui une épître dont la familiarité piquante est devenue très-poétique, et où la correction sévère et la concision qui naît du travail ne coûtent rien au naturel. Beaucoup d'esprit et d'art, autant de justesse et de vivacité dans la pensée que dans la description, nulle déclamation et de la verve seulement, voilà les principaux mérites de l'ouvrage inscrit sous le n° 40, et portant pour épigraphe le vers,

Il faut fléchir au temps sans obstination.

L'auteur est M. Amédée Pommier.

Le retard n'a pas également réussi à tous les candidats. Il est des talents élevés et libres que la lenteur de la révision

Digitized by Google

semble gêner et refroidir. Dans le n° 29, portant pour épigraphe un passage latin de l'Évangile : *Quærite regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis,* le poëte, auquel l'Académie accorde l'*accessit* et une médaille d'or, a changé plutôt que corrigé les défauts qui se mêlaient d'abord à l'éclat lyrique de son ouvrage ; mais de nobles pensées, de beaux vers et une aspiration vers l'avenir pleine de morale et de poésie réclamaient la distinction que l'Académie lui décerne, et qui n'a pas fait sortir de l'anonyme un nom destiné, nous le croyons, à la gloire.

Deux autres mentions sont accordées au n° 30 et au n° 11, ayant pour épigraphes, l'un, ces paroles bibliques : *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris ;* l'autre, ces deux mots de Bossuet : *Marche, marche !*

L'auteur du n° 30 est M. Lesguillon, dont le poëme offre des traits d'imagination et de force, mais moins de vérité que d'éclat dans le souvenir de Napoléon visité à Sainte-Hélène par cette découverte de la vapeur, qu'il se reproche de n'avoir pas devinée et envahie au profit de sa puissance.

Un style pur et des vers élégants auraient porté plus haut le n° 11, si l'auteur, habitué à de plus grands succès, et sévère à lui-même, n'avait pas, dans les ajournements de ce concours, trop corrigé son ouvrage.

Mais je m'arrête : cette analyse doit faire place à la lecture publique ; et c'est elle qui, par votre approbation, donnera les meilleurs motifs du jugement de l'Académie.

Digitized by Google

Digitized by Google

RAPPORT

DE M. VILLEMAIN,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

SUR LES CONCOURS DE L'ANNÉE 1848.

MESSIEURS,

Au milieu de la transformation qui occupe le monde, nous ne pouvons parler trop simplement de quelques travaux littéraires; mais nous en parlerons sans défiance, assurés que la liberté doit accueillir tout ce qui sert à l'action paisible de la pensée. Vous savez quels encouragements sont confiés à l'Académie; voici l'emploi qu'elle en a fait cette année. Elle avait proposé pour sujet de prix une étude sur un des plus anciens maîtres de notre langue, sur un écrivain original en traduisant qui s'est montré grand peintre dans des copies d'après l'antique, l'éloge d'Amyot tant admiré de Montaigne, de Racine et de Rousseau. Son attente n'a pas été tout à fait

Digitized by Google

remplie. Sur dix-neuf discours qu'elle a reçus, plusieurs sans doute offrent, à des degrés différents, une saine instruction, des idées justes et quelques traits bien inspirés; mais le sujet n'est complétement traité dans aucun. L'éloge d'Amyot, sans doute, ne devait pas être l'histoire des lettres françaises au XVIe siècle, à cette époque si féconde par l'érudition et l'indépendance; mais il pouvait éclairer un côté de ce vaste tableau, montrer le point de contact, non plus des savants, mais du grand nombre, avec l'antiquité, et l'alliance de l'esprit moderne sortant du moyen âge avec les grands souvenirs des républiques anciennes, à la voix d'un naïf interprète, qui, rapprochant par le langage ce qui était si loin par le culte et les mœurs, ôtait à la science son privilége, et faisait sentir et aimer de tous ce que d'abord elle avait seule compris. C'était la contre-partie plus heureuse de l'effort fait à la même époque pour écrire en langue morte l'histoire et la pensée du temps, ou plutôt c'était, comme cet effort même, un moyen nouveau de communication et de lumière. En parlant latin par la voix de l'éloquent de Thou et de quelques autres, la pensée française agissait déjà sur l'Europe; en traduisant l'antiquité grecque et romaine, elle s'enrichissait elle-même, et étendait l'inspiration à ceux qui n'avaient pas le savoir.

Cette influence populaire donnée à l'esprit de l'antiquité fut utile à l'avancement de la raison commune, qu'on ne peut élever sans élever le génie. Amyot en a été le plus heureux promoteur, mais non le seul. A côté de lui, après lui d'autres hommes, saisis de cette grande image de l'antiquité et la reproduisant à ses âges divers, depuis Thucydide, Platon et Démosthène jusqu'à Pline, l'encyclopédiste romain,

Digitized by Google

venaient de toutes parts jeter dans l'idiome national un courant nouveau de faits et d'idées. Des érudits, des philosophes, un martyr de la liberté religieuse, un ambassadeur, un grand magistrat, Louis le Roy, Étienne Dolet, l'évêque de Turin Seyssel, le chancelier Duvair, travaillaient sous cette forme à la naturalisation de la pensée antique dans notre langue; et par les libres sentiments dont ils importaient l'expression nouvelle, par les accents de fierté grecque et romaine qu'ils mêlaient à la franchise bourgeoise, par cette empreinte directe enfin du génie sur des formes encore indécises et changeantes, ils servaient à préparer à la pensée française un instrument puissant et varié comme elle, l'idiome que le siècle suivant marqua de tant de grandeur, et dont deux siècles de philosophie, de révolution et de liberté, n'ont pas épuisé l'énergie.

Nous avons regretté que, dans le meilleur discours adressé à l'Académie pour l'éloge d'Amyot, ce travail particulier de notre littérature au XVIe siècle, cette seconde action de l'antiquité sur les esprits par les traductions en langue vulgaire n'ait pas été plus remarquée et plus soigneusement décrite. Quelques recherches que fera l'auteur, et les vues qu'en recevra son esprit, ajouteront au mérite d'un discours où l'Académie déjà se plaît à reconnaître une étude vraie de quelque partie des lettres antiques, et le sentiment du génie de langage d'Amyot, si heureux à corriger comme à populariser ses modèles, traduisant l'âme de Plutarque et sa bonté morale plutôt que son art un peu sophistique, et dans la fable de Daphnis et Chloé remplaçant les grâces trop étudiées d'une diction vieillissante par le charme d'une langue toute nouvelle, qui donne à l'expression la même jeunesse qu'aux personnages.

Digitized by Google

L'auteur du discours où ce charme est le mieux senti, en abrégeant quelques détails un peu languissants, fera bien de multiplier les rapprochements instructifs, et d'exprimer davantage la communication si fréquente au XVIe siècle entre la littérature ancienne et la langue indigène. Les plus savants puisaient aux sources populaires; les plus illettrés recevaient quelque chose de l'antiquité partout répandue. De là, à côté de cette grande érudition et de cet art si chargé de souvenirs, ce parler si nerveux et si simple, et leur mélange égal dans Rabelais. De là ces rapports, ces affinités d'éloquence qui, dans des hommes de vocations si diverses, rapprochent l'austère et correct génie du savant Calvin, semblable souvent à Démosthène, et la rudesse familière et grave du soldat Montluc, qui se propose hardiment d'imiter César dans ses mémoires comme dans ses guerres.

Cette année encore, l'Académie, dépositaire du grand prix fondé pour l'ouvrage le plus éloquent sur l'histoire de France, ne déplace pas la récompense que depuis plusieurs années elle attribue au même nom et au même ouvrage. Laissant à part des travaux récents et célèbres que la position des auteurs éloigne du concours, elle déclare que les *Considérations* sur l'histoire de France, et les récits de M. Thierry, n'ont pas été surpassés par un nouvel ouvrage, et que la primauté leur reste justement acquise. Elle ne veut pas sans doute décourager l'émulation, elle ne renonce pas au droit de changer son vote, et de désigner un autre grand talent; mais elle se demande si la distinction méritée qu'elle maintient encore à M. Thierry, ne paraîtra pas en ce moment même répondre à toute la pensée du fondateur, et justifier sa prévoyance, en montrant que dans nos jours de prodi-

Digitized by Google

gieux changements, quand la faveur manque, quand les pouvoirs passent, quand la société se renouvelle, une récompense littéraire, glorieusement acquise, peut s'arrêter longtemps sur la même tête consacrée par le talent et le malheur, et survivre aux avantages qui semblaient le plus durables.

Ajoutons seulement que l'année dernière n'a pas vu s'achever quelques importants travaux d'histoire, dont la concurrence était attendue. L'examen de l'Académie, borné à peu d'ouvrages, ne lui a pas fourni de nouveaux choix pour le second prix, et ses suffrages le conservent à l'histoire si élégamment instructive de l'époque de Louis XIII, par M. Bazin.

L'Académie avait, cette année même, à décerner un autre prix qui ne s'adresse pas à l'ouvrage, mais à l'auteur, aux promesses d'un jeune talent, le prix qu'a fondé M. Maillié Latour-Landry, en souvenir, disait-il, de Malfilâtre et de Gilbert. Ce prix, l'Académie le décerne aujourd'hui, non pas seulement à l'espérance, mais au succès sans fortune, et dans un écrivain jeune encore, dans M. Alfred de Musset, elle couronne un nom qui rappelle les rares talents poétiques auxquels pensait le fondateur.

Le concours pour les ouvrages les plus utiles aux mœurs nous a présenté, comme les années précédentes, une grande variété d'intentions et de formes, depuis l'histoire philosophique jusqu'aux essais de poésie. Un livre surtout a fixé l'attention de l'Académie par la science, la méthode et leur application à des questions d'humanité qui naguère se discutaient encore. C'est l'histoire de l'esclavage dans l'antiquité, vaste étude présentée comme introduction à quelques vues d'affranchissement, que l'auteur, M. Wallon, dans un mémoire à part proposait pour nos colonies.

Digitized by Google

Ces vues, quel qu'en soit le mérite, ne sont pas le grand travail de l'auteur. L'esclavage dans le passé, l'esclavage en Orient, en Grèce, à Rome, dans son origine, dans ses sources de renouvellement, dans l'influence qu'il subit et qu'il exerça, l'esclavage dans ses degrés divers et sa part fatale d'uniformité sous toutes les lois, depuis la loi mosaïque jusqu'à l'avénement du christianisme à l'empire, voilà le sujet tout entier ; sujet bien choisi, livre bien conçu, formé de recherches presque toutes originales, de notions précises et d'idées généreuses, sans autre ornement que la clarté, la justesse, et cet intérêt que donne au langage la parfaite conviction de l'esprit. L'érudition et la sagacité y sont appropriées à une seule fin : la réprobation de tout ce qui affaiblit et dégrade, et la haine de la servitude, parce qu'elle corrompt doublement, et le maître autant que l'esclave. Nulle déclamation ne s'y mêle ; le caractère de l'auteur, c'est d'être vrai, de ne parler ni pour l'imagination ni pour la passion. N'exagérant rien, même pour la cause qu'il aime, il ramène tout à l'exacte proportion de la réalité. On attribuait, de toutes parts, au christianisme la condamnation immédiate de l'esclavage. Le nouvel historien sans doute ne conteste pas le bienfait, ni la charité plus grande encore que le bienfait; mais il en explique le caractère et les gradations, montrant l'action tardive mais réelle de la philosophie à côté du dogme chrétien, le secours de sympathie populaire, l'encouragement à l'humanité que l'une reçoit de l'autre, leur influence commune sur la législation, lors même que l'empereur n'était pas philosophe, et longtemps avant que l'empire fût chrétien; puis, quand le christianisme disposa souverainement de la loi, les obstacles qu'il trouva

Digitized by Google

dans la passion intéressée de ses sectateurs, et alors sa persévérance et sa modération, son art charitable d'étendre l'émancipation par le progrès des mœurs religieuses, et d'en faire une œuvre de foi plutôt qu'un principe de droit civil. Dans trois savants chapitres, l'*Église* et l'*Esclavage*, l'*Église* et la *Liberté*, l'*Église* et la *Loi*, cette vérité est mise en lumière par le choix des textes, la comparaison attentive de la législation et de l'histoire, les détails de mœurs et les vues générales. La religion, dans son zèle d'affranchissement, fut invariable, mais prudente. Elle n'interdit pas d'abord ce que, d'une part, elle ne pouvait détruire, et ce qui, de l'autre, lui semblait presque conforme à l'ordre du monde, comme épreuve de souffrance et comme occasion de charité. L'ardeur même de son espérance lui faisait tolérer un mal qui se consommait sur la terre, et comptait pour le ciel. Mais en le tolérant, elle l'adoucit, elle l'épura; elle en préparait l'abolition, qu'elle inscrivit enfin dans les lois aux derniers jours de l'empire, pour la recommencer bientôt après sous l'invasion barbare et en léguer le principe à la liberté moderne. L'ouvrage où ce grand fait de morale et d'histoire est dignement étudié méritait un des premiers prix Montyon. L'Académie décerne à l'auteur, M. Wallon, un prix de cinq mille francs.

C'est encore un ouvrage d'histoire que l'Académie réserve pour le second prix, et un ouvrage qui se rapporte moins directement à la pensée du fondateur; mais il nous a paru qu'on pouvait ramener à cette pensée, et désigner comme moralement instructif, un livre qui peint, par les faits, l'application au devoir dans les grandes fonctions, et le point d'honneur du service public porté dans l'ancienne

Digitized by Google

société aussi haut qu'il puisse atteindre dans l'émulation patriotique d'un État libre. Ce livre est la vie d'un ministre de la monarchie absolue; mais ce ministre est Colbert, un de ces hommes dont les grandes qualités contre-pèsent et corrigent les vices du système dont ils font partie. Son historien, sans avoir connu tous les documents originaux de ses vingt ans de ministère, en a consulté beaucoup d'inédits, et n'a rien écrit que sous leur dictée, marquant à chaque page l'effort de prévoyance et de travail que faisait l'homme qui veillait aux finances, à la marine, au commerce, à la splendeur d'un grand État; son inquiétude du bien public, seule cause d'erreur dans ses doctrines; la variété de ses vues et sa patience des détails; le zèle qu'il inspirait par son exemple; sa joie des succès glorieux pour d'autres que sa vigilance avait préparés; les vertus enfin de cette âme austère, encore plus dévouée qu'ambitieuse.

L'histoire de la vie et de l'administration de Colbert par M. Pierre Clément, neuve sur plusieurs points, est écrite d'un style simple, sans apparence de panégyrique, mais avec le sentiment vrai des grandes choses qu'elle fait bien connaître. Les leçons qu'elle donne sur l'assujettissement du pouvoir à l'intérêt commun, et la loi de travail qu'imposent les premiers rangs, sont de bon exemple pour toutes les époques. L'Académie décerne à cet ouvrage un prix de trois mille francs.

De ces grands sujets dont le terme n'est jamais atteint, l'Académie passe à l'examen de travaux modestement utiles. Elle est assurée de toucher au but particulier de la fondation, en récompensant d'un prix de deux mille francs un livre qui mérite d'être populaire, quelques réflexions publiées sous le

Digitized by Google

titre de *Direction morale pour les instituteurs,* par M. Barrau. La pensée d'un homme de bien et d'un maître habile anime ce court tableau, qui prend l'instituteur primaire au début de sa vocation, le suit dans son école, dans sa famille, dans tous ses devoirs publics et privés, ne lui permet que l'ambition de son état, mais la lui présente pure et noble, imposant autant de bienséances que de vertus. Le zèle du travail, le respect de soi-même au lieu de hauteur, le sentiment du bien à faire et le bonheur de l'avoir fait, sont partout exprimés dans ce livre, avec un goût de simplicité, une convenance naturelle qui est un des enseignements que donne l'auteur.

D'autres ouvrages fort divers, choisis sur un grand nombre, obtiennent chacun également une médaille de quinze cents francs. C'est d'abord un travail équitable autant qu'instructif qui, sous le titre de *Lettres à une dame sur les institutions de charité*, rappelle tout ce qu'en France, et à Paris surtout, le zèle individuel et public a fondé d'œuvres bienfaisantes et d'institutions secourables à quelque malheur. En indiquant combien ce zèle avait redoublé d'effort par l'instinct d'une difficulté croissante, et plus encore par un progrès de bienveillance sociale, l'auteur, M. Dufau, administrateur d'un grand établissement de charité, laisse pressentir, dans la justice qu'il rend au passé, tout ce qui reste à faire à la philanthropie pour étendre graduellement le bien-être que la liberté ne saurait donner que par l'ordre et le respect immuable du droit.

Deux ouvrages étrangers à tout intérêt public sont ensuite désignés par l'Académie : un recueil de vers naturels sur des souvenirs de famille et sur les incidents d'une vie simple dans

Digitized by Google

l'émotion de la jeunesse, les *Mères chrétiennes*, poésie par M. Hippolyte Violeau ; un roman ou récit moral, *Madeleine*, qui, en retraçant une faute domestique, la montre fatalement punie, malgré tout ce que le charme du caractère et le repentir inspiraient d'indulgence, et tout ce que la tendresse voulait en accorder.

L'Académie n'a pu disposer de la fondation particulière réservée pour encourager le talent d'un jeune poëte, sans regretter plus d'un nom digne d'être choisi ; elle reporte volontiers une des récompenses destinées à une œuvre morale, sur un brillant essai de M. Barbier, le drame intitulé *un Poëte*. Elle ne juge pas ici l'œuvre d'art dans son ensemble inégal, elle distingue quelques belles inspirations, quelques annonces d'un vrai talent que recommande l'extrême jeunesse.

Sans se croire trop indulgente en distribuant ainsi une part des récompenses qui lui sont confiées, l'Académie veut rester plus sévère dans le jugement des prix dont elle propose le sujet. Là elle demande souvent au talent qu'elle estime une nouvelle étude, un travail plus complet. C'est ce qu'elle a fait pour un sujet deux fois proposé, *l'Algérie ou la civilisation conquérante*.

La difficulté des nuances à garder pour rendre ou laisser poétique une réalité si près de nous, devait ajouter à l'attention exigeante des juges. L'Académie, tout en remarquant le talent, ne décerne pas le prix. Elle ne veut pas cependant prolonger le concours, ni méconnaître, pour quelque erreur d'art, les traces d'une verve heureuse. Parmi les nombreux essais qu'elle a reçus, sur trente-quatre pièces de vers, dont plusieurs offrent des traits de naturel et de force, un poëme

Digitized by Google

l'avait frappée par l'invention, c'est-à-dire, la manière vive de mettre en scène la résistance arabe et sa défaite, sa défaite par les idées comme par les armes. En approuvant la forme tour à tour narrative et lyrique qu'a prise l'auteur, elle eût voulu, avec le même contraste de couleurs, une correction plus égale. Elle souhaitait que, fidèle à l'exemple qu'il a donné dans un autre concours, rejetant de son style familier tout ce qui n'était pas expressif et rapide, et cherchant la nouveauté de ses vers dans l'énergie des sentiments plutôt que dans la surcharge de noms étrangers, il rendît partout à son talent la vivacité libre et pure pour laquelle il est fait. Ce conseil n'a pas été assez suivi. L'Académie décerne au poëme inscrit sous le n° 27 et la devise : *Gesta Dei per Francos,* une première mention honorable et la plus grande part du prix. L'auteur est M. Amédée Pommier.

Une autre mention honorable, et une médaille réservée sur le prix, sont accordées au poëme inscrit sous le n° 23 et portant pour devise : *Parcere subjectis et debellare superbos.* L'auteur, M. Bignan, distingué souvent par de plus heureux succès, et qui joint au talent la constance des grands travaux, a voulu laisser son nom dans ce concours. Il ne pouvait y prendre part sans jeter dans ses vers quelques nobles et religieuses pensées.

Le public connaîtra les deux ouvrages. Les fragments choisis que vous allez entendre prouveront que le talent n'a pas manqué au sentiment national.

Qu'il en soit ainsi pour d'autres souvenirs. C'est dans la vérité des sentiments qu'il faut chercher l'inspiration; c'est dans les vertus dont nous sommes encore les témoins qu'il faut étudier la grandeur morale que les arts de la pensée

Digitized by Google

s'efforcent d'atteindre. Une belle action sentie par un peuple élève plus les esprits que tous les conseils du goût. Elle rend visible cette beauté suprême de l'âme qui fait la poésie, et quand les belles actions se succèdent et se répondent, quelque terrible que soit l'épreuve qui les fait éclater, il faut bien augurer d'un peuple, et n'attendre pas moins de son génie que de son courage. C'est dans cette pensée que l'Académie appelle la jeunesse poétique à célébrer un des grands exemples que nous avons admirés avec douleur, la mort de l'archevêque de Paris. Dans ce nom qu'elle présente seul, l'Académie sent bien que d'autres dévouements admirables doivent être compris; elle les place sous la consécration du martyre, en leur laissant toute leur gloire de courage militaire et de dévouement civique; et elle est sûre de l'instinct de justice qui saura exprimer pour ces vertus le culte de reconnaissance et d'émulation que leur garde la patrie.

En même temps, cherchant dans un passé plus lointain, comme dans celui que chaque jour emporte, les noms qui représentent au plus haut degré l'amour de la liberté, de la dignité morale et des lettres, l'Académie propose, pour sujet du prix d'éloquence à décerner en 1850, l'éloge de madame de Staël.

Digitized by Google

RAPPORT

DE M. VILLEMAIN,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

SUR LES CONCOURS DE L'ANNÉE 1849.

MESSIEURS,

Dans la liste des récompenses littéraires que décerne aujourd'hui l'Académie, c'est un nom dès longtemps célèbre qu'elle doit placer le premier. Le prix pour l'ouvrage le plus éloquent d'histoire de France, cette dotation, dont la forme s'est trouvée justifiée par la rencontre d'un grand talent et d'une destinée à part, reste encore, selon la prévoyance du fondateur, acquise au même écrivain et au même ouvrage. Nulle comparaison même n'a été possible ; bien que depuis un an d'immortels souvenirs aient été dignement retracés par des hommes mêlés chaque jour à notre histoire nouvelle, nul travail ramené dans les conditions du concours n'a été

Digitized by Google

proposé à notre examen; et l'Académie déclare seulement que le grand prix fondé par le baron Gobert est maintenu aux *Considérations* sur l'histoire de France de M. Augustin Thierry.

L'Académie maintient également le second prix à l'ouvrage instructif et longtemps nouveau de M. Bazin, à l'histoire non surpassée du règne de Louis XIII.

Jamais le prix d'utilité morale fondé par M. de Montyon ne parut plus opportun que de nos jours. Ce sage avait surtout en vue d'encourager l'enseignement dont Franklin a donné l'incomparable modèle, ces leçons de vertus domestiques, de modération et de travail, qu'il adressait à la démocratie des États-Unis, ces écrits sainement populaires où le gouvernement de l'âme sur elle-même est réclamé en proportion même de l'excès de liberté publique. Mais la vraie mesure de tels écrits, le degré de science qu'ils comportent, la puissance de raison familière et vigoureuse qu'ils exigent, cet art de persuader par le bon sens, ne se rencontrent pas aisément. Écrire pour le peuple sans le flatter comme un maître, accroître en lui non l'orgueil de la force, mais le respect des lois comme première condition de dignité et de bien-être, c'est une œuvre qu'on ne saurait trop estimer, que peu trouveront accessible, et qui veut autant de supériorité d'esprit que de prudence. A défaut de tels ouvrages, parmi ceux du moins que l'Académie a le droit de couronner, un livre a fixé son attention comme offrant au nom du passé des avertissements d'une impartialité non suspecte et d'une évidence utile.

C'est l'histoire du *Communisme*, par M. Alfred Sudre. Non que, dans cet ouvrage rapidement conçu, l'auteur ait employé deux ordres de considérations dont quelques talents

Digitized by Google

élevés ont récemment fait sentir le pouvoir, en opposant à l'esprit de sophisme et de violence le raisonnement philosophique et les notions de l'économie politique. La rigueur de méthode qui poursuit dans ses dernières conséquences les théories du *Communisme*, et les réduit à l'impossible, sur le terrain même de l'abstraction, n'est pas à l'usage du nouvel écrivain. L'analyse des conditions nécessaires de la production et de la richesse, et, par elle, la démonstration de la stérilité autant que l'iniquité d'une doctrine qui anéantirait ce qu'elle veut partager, occupent également peu de place dans son livre. Mais il raconte, et ce genre de preuve a son éloquence.

Partant de quelques exemples antiques trop étrangers à la question moderne et trop incomplétement expliqués, il suit, à travers le moyen âge et la civilisation croissante, les essais de folies identiques sous des noms divers, et les catastrophes toujours les mêmes du même faux principe. Entre quelques sectaires des premiers siècles et quelques utopistes du XVIIIe siècle, il nous fait assister au retour périodique des mêmes illusions, des mêmes malheurs, de la même impuissance à rien fonder sur la ruine de la propriété. On trouve là d'avance, avec le démenti anciennement donné par les faits, toutes les exagérations de l'avenir, de telle sorte qu'il n'y a pas une négation téméraire du droit, pas une formule de spoliation annoncée comme la découverte la plus récente, qui ne soit une redite autant qu'une erreur funeste. Et cependant le tableau n'est pas complet. Le *Communisme* fanatique tenté devant Cromwell, et si puissamment réprimé par sa parole et sa main comme un bouleversement introduit en fraude à la suite d'une révolution politique,

Digitized by Google

manque au récit de l'historien. Mais il montre le *Communisme* soit athée, soit menteusement mystique, rêvé par quelques hommes en France de 1789 à 1800, mêlé comme un ennemi furtif au mouvement social, et toujours repoussé si loin par l'esprit généreux de liberté, par l'instinct même violent de la révolution, et par le génie du gouvernement et de la gloire, par la Constituante, par la Convention, par le Code civil. Cet exemple dit assez combien tous les principes du droit privé sont des fondements immuables, non pour telle forme de pouvoir, mais pour l'existence de la nation, et combien le sophisme qui les attaque est antipatriotique et antisocial.

Tel est l'intérêt tout historique de cet ouvrage, auquel l'Académie décerne un prix de 3,000 fr.

Un travail instructif, la peinture d'un vertueux magistrat dans un temps de guerre civile, l'*Essai sur la vie et les ouvrages d'Étienne Pasquier*, par M. Léon Feugère, obtient le second prix. Quoi de plus moral, en effet, que la modération courageuse d'un de ces politiques hommes de bien du XVIe siècle, avocat, juge, membre des états, tour à tour proscrit et vainqueur, toujours fidèle à la justice, et cultivant les lettres parmi les dangers de la vie publique dans un pays déchiré de factions? L'auteur a bien montré cette physionomie d'Étienne Pasquier, demeuré immortel à côté de ses grands contemporains, des princes héroïques et des écrivains créateurs, parce qu'il eut le génie du bon sens, qu'il fut égal en raison et en lumières aux plus illustres, et que, par ses études comme par sa vie, il fut un des meilleurs Français de son temps.

Un écrit plus simple, destiné à de jeunes lecteurs, a inté-

Digitized by Google

ressé l'Académie. C'est une légende de piété domestique, où sont retracés la patience, le dévouement mutuel d'un vieillard et d'un enfant, de l'aïeul et du petit-fils, retenus loin de tout secours par un désastre d'hiver qui les surprend dans une chaumière des Alpes. *Trois mois sous la neige!* Ce livre est une bonne œuvre pour les âmes. On doit honorer l'imagination qui sait ainsi rendre vraisemblables les plus étonnants efforts de courage en leur donnant pour appui la bonté du cœur et la confiance en Dieu. L'auteur est M. Porchat, un pasteur protestant d'une de ces frontières qui tiennent à la France par une communauté d'affection et de langage. L'Académie décerne à cet ouvrage une médaille de 1,500 fr.

Elle souhaite que de telles lectures se multiplient, et que souvent le talent s'occupe d'écrire pour l'enfance et le premier âge qui la suit. Dans notre littérature si grande, si variée, parmi tant de chefs-d'œuvre salutaires à l'intelligence, combien sont rares les livres parfaitement appropriés à la première jeunesse, n'excitant son imagination que pour la conserver plus pure, ne parlant à sa raison que pour la rendre judicieuse et ferme! On écrit pour l'opinion, pour la passion, pour la vérité dans ses manifestations les plus éclatantes. On a moins heureusement écrit pour cette vérité modeste et toute d'application qui convient à la première jeunesse. Un bon livre de plus, un livre où nulle impression, nulle idée ne serait séparée de la leçon morale, ne remplirait-il pas la plus vraie destination du prix? Ne doit-on pas le demander sous plusieurs formes et pour différents degrés de première jeunesse et d'étude? N'y aurait-il pas à faire le livre de lecture, la distraction instructive du jeune artisan qui ne peut beaucoup lire, et dont un livre peut décider

Digitized by Google

l'âme? Y aurait-il, pour un noble esprit doué de l'invention qui plaît et de la parole simple qui persuade, une meilleure gloire que d'écrire ce livre et d'être le Franklin de la jeunesse? Dans d'autres pays le zèle de secte, l'esprit puritain a tenté cette épreuve; et il y a eu dans le dernier siècle tel livre de ce genre répandu en nombre vraiment prodigieux dans l'Angleterre et dans l'Amérique. Comment ne ferait-on pas même chose aujourd'hui pour un état social qui en a plus besoin peut-être? Que ce livre religieux, moral, attrayant pour l'imagination et le cœur, populaire par une simple et naturelle expression, que ce Télémaque des enfants du peuple sorte de quelque plume bien inspirée! Jamais la prévoyance de M. de Montyon n'aura paru plus juste.

Dans un temps déjà bien éloigné par le changement plus que par la durée, l'Académie avait proposé de rechercher les caractères de l'invention originale et l'influence qu'ont exercée sur elle le culte religieux, les institutions politiques, les grands événements, le progrès des sciences, et généralement l'âge de civilisation auquel un peuple est parvenu.

La réponse à cette question spéculative nous est venue. Quatre ouvrages seulement ont été présentés. Un seul a dû fixer l'attention de l'Académie : c'est un Mémoire inscrit sous le n° 2, et portant pour épigraphe ce vers du Dante :

Morti li morti, e i vivi parean vivi.

L'auteur sans doute n'a pas tout étudié ni toujours saisi le vrai dans un sujet si vaste et d'une démonstration si délicate; mais il a évité le lieu commun et jugé par lui-même. Connaissant de l'antiquité classique les grandes choses, et

Digitized by Google

familier par l'étude des langues avec quelques régions de ces mondes nouveaux que la littérature a créés dans la seule Europe, il tire de cette comparaison des réponses précises dans l'ordre de la question proposée. S'il donne d'abord, de la faculté qui produit l'invention, une définition dont les termes peuvent être contestés, il fait habilement ressortir les caractères et les effets de l'invention même, par des exemples pris aux points opposés, dans l'idée commune, l'invention de tout le monde, cette matière première de l'imagination, et dans la création accidentelle du poëte, dans ce qui est général et dans ce qui est variable, dans la vérité de tous les temps et dans la croyance ou la passion d'une époque, dans l'invention des personnages et dans celle des détails et de la forme.

Expliquant comment l'invention est inépuisable, non dans chaque nation, mais dans l'humanité, il montre que pour aucune nation le déclin n'est une loi d'avance irrésistible aboutissant par des degrés égaux à un terme fatal. Si le génie souvent ne s'est renouvelé qu'en se transférant d'un peuple à l'autre, souvent aussi sur la même terre, dans la même race, il retrouve un âge ou du moins un jour heureux. Tout ce qui sert à la vie des nations rend des chances à la puissance créatrice des arts; et même quand tout manque, il reste encore le hasard, ou plutôt le don providentiel du génie, qui peut naître en dépit et en désespoir de toutes choses.

Mais cet exemple est rare, et ce qu'il fallait chercher d'abord, c'est la variété des influences sociales qui excitent et secondent l'invention. La Grèce, ses cités et ses îles, son culte semblable, ses lois différentes, et avant tout le mer-

Digitized by Google

veilleux génie de la démocratique Athènes, fournissent au tableau qu'essaye l'auteur quelques traits aussi bien exprimés qu'heureusement choisis. D'Homère à Théocrite, d'Eschyle à Ménandre, quelle puissance diverse d'invention! Que de rapports de l'imagination aux événements, aux guerres, à la liberté, à la gloire de cette nation grecque une et multiple, accrue par ses divisions et ses rivalités, comme pour offrir, sur une même terre et sous un même nom plusieurs formes de génie national, et dans chacune de ces formes les libres créations du génie particulier!

Cependant cette heureuse puissance qui devait avoir encore de glorieux retours dans la Grèce d'Europe et d'Asie, allait passer à un autre peuple, inventeur d'abord par imitation, comme il fut conquérant, en prenant aux autres peuples leurs meilleures armes pour les manier avec une vigueur et une tactique nouvelles. L'auteur explique bien ce que le génie de ce peuple avait d'individuel en force et en gravité, et comment sa première poésie, quoique inspirée d'Homère, dut être tout historique et par là fut originale et semblable à lui-même. Si dans le théâtre romain et ailleurs il ne paraît pas assez reconnaître cette empreinte nationale, cette création puissante de formes sous les importations du génie grec, si surtout l'invention de grandeur et de mélancolie que Lucrèce ajoute à la liberté sceptique d'Épicure ne le frappe pas assez, si la part d'originalité du siècle d'Auguste enfin n'est pas marquée dans ce court tableau comme elle doit l'être, on y sent du moins avec force les caractères nouveaux d'imagination que la Rome impériale reçut de ses souffrances.

Rome chrétienne du vivant de l'empire manque à ce ré-

Digitized by Google

cit. Mais l'auteur, qui la voit partout au moyen âge, essaye de retracer sa suprême influence sur ces temps d'imagination populaire, où tout était poésie, depuis le chant de l'Église jusqu'à l'enfer et au ciel du Dante. Et ce n'est pas sans quelque effort heureux, au moins pour la justesse des vues, qu'il touche à ce grand sujet du moyen âge, tant étudié de nos jours, chaos non de barbarie, mais de civilisation étrange, dont le principal caractère est cette espèce d'unité confuse qui en rassemblait toutes les parties, rapprochait par un symbole commun les génies encore enveloppés des différents peuples, et rendait partout la pensée du poëte plus semblable à celle de la foule, faisant du préjugé populaire le fonds de l'invention, et de l'invention une réalité présente qui dominait la vie.

Dans ce monde de faits et d'idées, si difficile à parcourir tout entier, l'auteur semble avoir habilement résumé sans admiration paradoxale quelques traits principaux de l'imagination imparfaite et inépuisable qu'avait le moyen âge.

Mais une lumière nouvelle apparaît : et les nations qu'elle éclaire à divers degrés se séparent et se distinguent davantage. L'invention depuis la renaissance, l'invention devant l'antiquité, et devant la *réforme*, au midi et au nord de l'Europe, et chez cette nation limitrophe aux deux génies, comme aux deux climats, c'était pour la critique un bien vaste sujet. L'auteur y saisit, entre ces grands peuples modernes qui tous ont déjà plusieurs époques dans l'histoire des arts, les grandes différences de l'invention, ici plus générale et plus humaine, là plus locale et plus indigène; ici inspirée par la liberté religieuse et le débat civil, là par l'ardeur et l'unité de la foi, ailleurs par l'élévation même du pouvoir, et une sorte de liberté noble qu'ont gardée les esprits; ici plus rap-

Digitized by Google

prochée du moyen âge, là de l'antiquité, se servant de tout, même de l'érudition, et plus heureuse, selon qu'elle est plus conforme à la vérité, celle non du siècle, mais de l'humanité.

Lorsqu'il s'approche de ces grands inventeurs en poésie, Shakspeare, Milton, Corneille, Goethe, il montre comment l'invention change tantôt de sujet et d'idée, et tantôt seulement d'horizon, reprenant à diverses reprises un type qu'elle transforme ou qu'elle achève. Dans cette vue de tant d'immortels souvenirs, dans ce travail pour distinguer la part du temps et celle du génie, le mérite de l'auteur est de comprendre les grandes choses les plus diverses, en aimant surtout les plus naturelles. Expliquant ce qui est indigène, admirant ce qui est universel, il croit que la gloire de la France est surtout grande dans les arts à ce dernier titre, et que souvent son génie a paru cosmopolite parce qu'il était vrai. Il ne craint pas de trouver Racine plus inventeur que Lope ou Caldéron, et il l'affirme, non pas en classique d'obéissance et d'habitude, mais comme un esprit indépendant et juste qui revient au sentiment de la discipline et des lois, les jugeant plus fécondes pour la liberté même. On peut le contredire; mais partout on sent le travail d'un homme qui ne veut admirer qu'en y réfléchissant, et de ses impressions sait tirer des idées.

Le style est parfois trop empreint de formes abstraites ou étrangères. Mais ce défaut, qui n'empêche pas le talent, ne pouvait être un obstacle au jugement favorable de l'Académie. Elle couronne l'étude et la pensée, et laisse à l'auteur le soin de perfectionner son ouvrage, qui déjà est un livre. L'auteur est M. Edmond Arnould, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Poitiers. Si on ne peut

Digitized by Google

entendre ici son ouvrage, que du moins l'estime publique accueille un éloge dont bientôt elle sera juge!

De ce travail souvent heureux, esquisse rapide d'un sujet immense, l'attention de l'Académie s'est portée sur l'étude de langage et de style qu'elle avait proposée pour la seconde fois, l'Éloge d'Amyot, c'est-à-dire un chapitre seulement de l'histoire littéraire du XVIe siècle. Les généralités sur l'art excitent la pensée; un seul point bien étudié peut former le talent. L'influence singulière de ce précepteur de Charles IX, qui rendit populaires en France les héros de la liberté grecque, les créations de cet écrivain qui n'a fait que traduire, mais qui, remontant par un génie libre et naïf au delà du siècle raffiné de Plutarque, semble dater moins de l'historien que de ses personnages, et les peindre d'original, c'était pour l'homme de goût une attachante étude. Sur vingt et un ouvrages présentés à l'Académie, deux ont, à distance inégale, approché du but; tous deux attestent un vrai savoir et le sentiment de l'antiquité. L'Académie a préféré celui dont le mouvement facile, l'expression naturelle représente le mieux le génie simple et le tour gracieux d'Amyot, cette unité de sa vie et de son œuvre, cette gloire acquise modestement et gardée toujours.

Sans digression, sans peinture générale du siècle, sans autre intérêt que le récit d'une pauvre et laborieuse jeunesse qui conduit à tout, et que l'examen attentif et délicat de quelques traductions aussi durables que notre langue, puisqu'elles survivent à ses changements, l'auteur a fait un ouvrage qui instruit et qui plaît. L'Académie décerne le prix à ce discours, inscrit sous le n° 15, et portant pour devise ces paroles de Montaigne : « Je donne la palme à Jacques Amyot sur

Digitized by Google

tous nos écrivains français. » L'auteur est M. Amédée Pommier.

Le discours inscrit sous le n° 20, et portant même devise, n'obtient que l'accessit, mais en méritant une grande part d'éloges. On y reconnaît une instruction solide, des vues justes, et, dans un style travaillé souvent avec art, des signes incontestables de talent. L'auteur est M. de Blignières, agrégé-professeur de rhétorique au collége Stanislas. D'autres succès ne peuvent lui manquer dans ces recherches d'érudition française et de goût liées à notre histoire, et qui plaisent aux époques paisibles.

Le dernier sujet proposé par l'Académie porte l'empreinte d'un autre temps; c'est le souvenir qui vous est présent à tous, la mémoire du douloureux sacrifice qui consternait Paris il y a un an, et dont l'anniversaire a failli nous affliger de nouveaux malheurs, la mort de l'archevêque de Paris. Ce nom et les autres dévouements qu'il rappelle avaient été désignés aux concurrents du prix de poésie. Un grand nombre d'essais, plus de cent pièces de vers ont été adressées à l'Académie; beaucoup ne répondaient pas à la pensée publique : ce qui émeut n'inspire pas toujours. Mais il conviendrait peu de s'arrêter à de minutieux détails. Qu'il suffise de dire que la parole du martyr n'est pas tombée sur une terre aride, et que, dans les efforts pour célébrer une vertu héroïque, il s'est trouvé quelques accents du cœur et une voix qui vous touchera!

Deux pièces de vers portaient cette même devise du bon pasteur qui donne sa vie pour son troupeau. L'une est une ode inscrite sous le n° 101, où quelques nobles sentiments, exprimés avec élégance, ne suffisaient pas à la grandeur du sujet. L'autre ouvrage, inscrit sous le n° 97, a obtenu le prix.

Digitized by Google

Le poëte a su inventer avec naturel dans une vérité si terrible et si récente; ou plutôt, à côté de ce qui frappait toutes les âmes, de ce dévouement sublime auquel la pensée ne peut rien ajouter, il a conjecturé ce qu'il est douloureux et instructif de croire; il a expliqué sans haine et pour le guérir le fanatisme de l'erreur, comme il a peint avec attendrissement l'héroïsme de la vertu; il a voulu effrayer ce fanatisme, bien moins des dangers qu'il peut courir, que du mal qu'il peut faire au delà même de sa première pensée; et en mettant sous nos yeux le désespoir dont un égarement coupable est frappé, la punition du remords ici-bas, et, plus haut, la clémence divine, il a, dans des vers éloquents, fait sortir d'une affreuse journée des inspirations de concorde et de paix.

L'auteur de ce poëme est l'écrivain que l'Académie vient de couronner pour l'*Éloge d'Amyot*, M. Amédée Pommier, voué aux lettres dès sa première jeunesse, et seulement et toujours, mêlant le labeur savant à l'imagination, et redevable d'un talent plus fort aux épreuves d'une lente et rude carrière. Déjà couronné les années précédentes, les deux supériorités qu'il obtient aujourd'hui de critique et de poëte, en le désignant avec éclat, sont une marque du bienfait de ces concours publics, libre protection toujours offerte au talent.

Digitized by Google

Digitized by Google

IV.

PIÈCES EN VERS

LUES EN SÉANCES PUBLIQUES

PAR LES MEMBRES DE L'ACADÉMIE.

1840 — 1849.

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLES

INÉDITES,

LUES DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 2 MAI 1840,

PAR M. VIENNET.

LE SOUFFLET ET LE CHARBON.

Près d'un bûcher où, sans ordre et sans choix,
S'entassaient rondins et broussailles,
Débris de meubles, de futailles,
Fagots, copeaux, enfin toute sorte de bois,
Un charbon gros comme une noix,
Mais bien vif, bien ardent, tomba par aventure
De la pelle d'un villageois
Qui l'emportait dans sa masure.
Là, par hasard, au même instant
Reposait sur l'herbe flétrie
Un soufflet, dont le maître, étameur ambulant,
Contre le bûcher même appuyait en ronflant

Digitized by Google

Ses membres fatigués et sa tête alourdie.
« Hélas! dit le soufflet, quel sort pour un charbon!
« Tu vas donc t'éteindre sans gloire,
« Et dans peu de moments tu ne seras plus bon
« Qu'à dessiner quelque figure noire
« Sur la muraille d'un bouchon.
« Quel sort serait le tien, si tu voulais me croire!
« Sous mon souffle par toi ce bûcher enflammé
« Te ferait un nom dans l'histoire;
« Et dans tous les journaux tu serais imprimé. »
Le charbon en pétille et d'orgueil et de joie.
Sous le souffle fatal qui le pousse en sifflant,
Il saute, il roule étincelant.
Il s'attache aux copeaux, il en a fait sa proie.
Bientôt sur le bûcher la flamme se déploie,
L'enveloppe, et dans l'air s'élève en mugissant;
Et tout le village tremblant
Craint de subir le sort de Troie.
Mon charbon, direz-vous, doit être bien content.
Hélas! par le soufflet aux atteintes mortelles,
Broyé, brisé, réduit en étincelles,
Dans un coin ignoré de l'immense brasier,
Il s'est éclipsé tout entier.
Le soufflet, à son tour, est surpris par la flamme.
Laissé par l'étameur qui s'est hâté de fuir,
Il sent brûler et son bois et son cuir.
Et reste sans souffle et sans âme.
Que leur destin vous serve de leçon!
Vous qui soufflez le feu des discordes civiles;

Digitized by Google

Vous surtout, jeunes cœurs, instruments trop dociles
De qui vous prend pour un charbon.

L'AIGLE ET L'OUTARDE.

Sur un pré, qu'un grand bois couvrait de son ombrage,
Une outarde aux longs pieds tranquillement paissait,
Quand du roi des oiseaux, qui dans les airs passait,
Elle entendit le cri sauvage.
L'aigle vint s'abattre à ses yeux,
Se percher au sommet d'un chêne sourcilleux;
Et des hôtes de ce bocage,
Il semblait d'un œil fier, d'un front impérieux,
En despote des airs revendiquer l'hommage.
Sa vue a de l'outarde ému la vanité;
A tout sot animal l'envie est naturelle.
« Eh! pour quelle raison, dit-elle,
« Ne monterais-je pas où cet aigle est monté?
« N'ai-je pas comme lui des plumes à mon aile? »
De la terre à ces mots elle s'enlève et part;
Mais son vol lourd bientôt épuise son haleine,
Et du premier effort elle atteint à grand'peine
Le tiers de la hauteur qu'embrassait son regard.
Cependant sur un frêne elle aborde et s'arrête;
Elle reprend courage, et d'un ormeau voisin,
Par un second élan, elle gagne le faîte.
Un troisième la porte aux trois quarts du chemin;
Bref à la quatrième et dernière volée,
Sur la cime du chêne elle arrive à la fin
Triomphante, mais essoufflée;

Digitized by Google

L'aigle, qui par bonheur avait fait ses repas,
Lui dit : « C'est bien haut, ma commère,
« Prenez garde, le calme ici ne dure guère ;
« Voyez venir l'orage et ne l'attendez pas.
— « Pourquoi donc? interrompt la vaniteuse bête.
« Ainsi que vous j'y ferai tête. »
A peine a-t-elle dit, que la foudre a tonné.
Dans les airs obscurcis l'autan s'est déchaîné.
Sur le chêne roulant par les vents ballottée,
La pauvre outarde épouvantée
N'a point pour s'y tenir, comme son compagnon,
Reçu de la nature un ergot au talon.
L'orage et les autans dans l'air l'ont rejetée ;
Et son aile pesante a tenté vainement
De lutter contre leur furie.
La tempête la roule; un dernier coup de vent
La jette contre un roc pantelante et meurtrie;
Tandis que l'aigle audacieux
D'un vol tranquille a percé le nuage,
Et, s'élevant au-dessus de l'orage,
Va retrouver l'éclat et le calme des cieux.
Ambitieux mortels, ma fable vous regarde;
Mais comment vous guérir d'un travers si commun?
Chacun de vous dira : Je suis aigle ; et pas un
Ne se prendra pour une outarde.

LES DEUX BUISSONS.

Dans un jardin côte à côte plantés,
Devisaient deux buissons d'espèces différentes.

Digitized by Google

L'un offrait aux yeux enchantés
Un feuillage charmant et des fleurs odorantes.
L'autre, au bois dur et raboteux,
Quoique doué pourtant de qualités utiles,
De ses rameaux, à la taille indociles,
Jetait de tous côtés les grappins épineux.
« Comment fais-tu? disait-il à son frère.
« Chacun, à ton aspect, prend un air avenant;
« T'aborde avec plaisir, te caresse, te flaire;
« Te quitte avec regret et te revient souvent,
« Tandis qu'on me regarde à peine;
« On me laisse en mon coin, on n'ose me toucher;
« On craint même de m'approcher.
« D'où te vient tant d'amour, d'où me vient tant de haine? »
L'autre répond: « Ami, soyons de bonne foi:
« Personne impunément ne passe auprès de toi;
« De ton bois hérissé l'inflexible rudesse
« Oppose à tout venant quelque dard qui le blesse,
« Et tu n'es qu'un objet d'effroi;
« Tandis qu'à la main qui me presse
« J'offre partout un feuillage moelleux;
« Et le doux parfum que j'y laisse,
« Loin d'écarter les gens, est un attrait pour eux.
« Apprends à vivre seul, ou sois plus sociable.
« Le monde rend ce qu'on lui fait.
« Il fuit qui le repousse, il cherche qui lui plaît;
« Et qui veut être aimé doit au moins être aimable. »

Digitized by Google

BRAMA ET LE CIRON.

Le temps n'est plus, où, par excès d'envie,
Les grenouilles crevaient à force de s'enfler.
Chacun s'enfle aujourd'hui sans vouloir se régler.
La rage de grandir n'est jamais assouvie.
Est-ce un mal? est-ce un bien? je ne dis oui ni non;
Mais je tiens d'un sage d'Asie
Un conte qui pourrait nous servir de leçon.
Pendant son exil sur la terre,
Brama, dormant un jour dans l'île de Java,
Allait sentir le dard d'une vipère,
Lorsqu'en le chatouillant un ciron le sauva.
Les dieux eurent toujours de la reconnaissance;
Ils ne sont ni peuple ni rois.
Brama dit au ciron : « Je reprendrai mes droits,
« Et si tu viens alors invoquer ma puissance,
« Foi d'habitant du paradis,
« Tes vœux seront tous accomplis. »
Au jour prévu, ciron ne tarda guère.
« Brama, dit-il au dieu, tu m'as fais trop petit;
« Je veux être fourmi. » Crac, sitôt qu'il eut dit,
Le voilà, selon sa prière,
Citoyen d'une fourmilière.
Chose nouvelle plaît toujours,
Et son bonheur dura deux jours.
Mais le troisième, il vit une belette,
Trottant, leste et gentille, à travers les épis.

Digitized by Google

« Oh! cria-t-il, la belle bête!
« Peut-on rester près d'elle au nombre des fourmis! »
A peine a-t-il parlé, sur sa croupe allongée
S'étend un poil fauve et soyeux.
En museau délié sa tête s'est changée;
Et mon animal tout joyeux
Va, léger et fringant, à travers la campagne,
Chercher sa nouvelle compagne;
Quand un lapin vient s'offrir à ses yeux.
Soudain nouveau désir dans sa tête fermente.
Il se compare encore, il rougit, se lamente
De retrouver plus que lui;
Et de Brama la bonté complaisante
Ne se lassait jamais de calmer son ennui.
Bref, il devint lapin, puis renard, puis gazelle,
Zèbre, cheval; ce fut à tout moment
Nouveau souhait, nouvel accroissement,
Et métamorphose nouvelle.
Enfin de l'éléphant atteignant la grosseur,
Il ne vit plus dans la nature entière
Un être dont il pût envier la grandeur,
Et son céleste bienfaiteur
Crut avoir exaucé sa supplique dernière.
Vain espoir! dans ses vœux l'orgueil n'a point de frein.
S'il ne peut plus monter, l'égalité le blesse.
Notre éléphant d'hier voulut le lendemain
Être le seul de son espèce.

Digitized by Google

LA QUEUE DES SINGES.

Dans Simiopolis, des singes capitale,
Par une mort prompte et fatale
Venaient d'être emportés les deux bouffons du roi.
C'était, chez la gent grimacière,
Un poste de faveur, un éminent emploi,
Une façon de ministère.
Trois partis le briguaient, et le peuple en émoi
Attendait le succès de cette grande affaire.
Les pongos, les loris, les magots, les gibbons
Présentaient deux jockos dont ils prônaient d'avance
Et la souplesse et la science.
La plus forte de leurs raisons,
C'est qu'ils étaient sans queue, et que cette excroissance,
Cet excédant de poil et d'os,
Ce vain prolongement de l'épine du dos,
Attestait une étroite et lourde intelligence.
Les guenons et les sapajous
Les talapoins et les malbroucks,
Singes à longue queue, affirmaient au contraire
Que, pour avoir du goût, de l'esprit, du talent,
Une queue était nécessaire;
Que même le mérite était à l'avenant
De cet *incrementum* de la moelle épinière;
Et deux makis, dont cette faction
Appuyait la candidature,
Proclamaient hautement que, sans cette parure,
Un singe n'était plus qu'un méchant embryon,

Digitized by Google

Un monstre, une erreur de nature.
Un troisième parti luttait des quatre mains
Pour deux mandrills à face bleue.
C'étaient les papions, maimons et babouins.
Ils ne contestaient point le besoin d'une queue;
Mais la leur était courte, et leur avis était
Que des excès en tout il fallait se défendre,
Qu'en un juste milieu le sage se tenait;
Et les mandrills étaient, à les entendre,
Les candidats qu'il fallait prendre.
Le roi, qu'embarrassaient leurs contraires avis,
Les prit l'un après l'autre, et, comme le pays,
Reconnut qu'une fois investis de leurs places,
Les mandrills, jockos et makis,
Faisaient tous les mêmes grimaces.
Tels sont, du pôle arctique aux champs des Patagons,
Les partis et les coteries.
S'agit-il d'un fauteuil dans nos Académies,
De ministres ou de bouffons,
Chacun pousse les siens, siffle ses adversaires,
Promet beaucoup et tient fort peu.
Le train du monde n'est qu'un jeu
De charlatans et de compères:
Ce qu'on appelle queue à Simiopolis,
Ils le nomment ici programmes ou systèmes;
Mais leurs grimaces sont les mêmes,
Et les plus amusants ne sont pas à Paris.

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLES

LUES DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 3 MAI 1841,

PAR M. VIENNET.

LA TAUPE ET LE FLEURISTE.

Une taupe aux ongles d'airain
S'était dans un parterre avec la nuit glissée;
Et sous la terre crevassée,
En sillon tortueux y marquait son chemin.
Quel réveil pour le maître! et quels cris de détresse
A ce fatal aspect s'échappent de son cœur!
Ses fleurs faisaient tout son bonheur.
Il saisit en pestant la bêche vengeresse;
Et pour punir l'animal destructeur,
Le corps penché, l'œil fixe et l'oreille tendue,
Immobile, il attend que la terre remue,
Et dénonce la bête à sa juste fureur.
La taupe qui, d'abord par ses cris arrêtée,

Digitized by Google

Avait interrompu son travail souterrain,
Le fait longtemps attendre ; mais enfin
Mon guetteur patient voit la terre agitée ;
Et la bêche à son tour s'agite dans sa main.
O revers! pour frapper cette bête odieuse,
Il faut anéantir une fleur précieuse,
Une tulipe achetée à grands frais ;
Et mon fleuriste est Hollandais.
Attendons, se dit-il ; mais la taupe maligne
Replonge, et de sa route, en habile mineur,
Ne donnant plus le moindre signe,
Pour désoler notre amateur
Va, sous une tulipe et plus rare et plus chère,
Soulever tout à coup une autre taupinière :
Nouveau retard et nouvelle douleur.
Bref, trois fois et vingt fois ce jeu-là recommence ;
Et quand notre fleuriste a perdu patience,
Quand, n'examinant plus quelle fleur il détruit,
De la bête maudite il a tiré vengeance,
Il ne peut réparer le mal qu'elle a produit.
Il raffermit en vain ses fleurs déracinées.
Tout se flétrit, tout meurt sur ses planches fanées ;
De ses ménagements il déplore le fruit.
Ainsi, dans un État, une armée, un collége,
Se glissent les erreurs, les vices, les abus.
Quelque intérêt qui les protége,
Sachez les réprimer dès qu'ils sont reconnus.
Rois, peuples, arrêtez le mal dans son principe.
N'imitez pas mon fleuriste éploré.

Digitized by Google

S'il eût sacrifié sa première tulipe,
Il eût sauvé tout son carré.

LES DEUX CHIENS.

Deux jeunes chiens, nés au même village,
L'un chez un forgeron, l'autre chez le fermier
D'un châtelain de haut parage,
Quoique divers de poil, de race et de métier,
S'aimaient comme on s'aime au jeune âge.
Dès que l'aurore paraissait,
Médor, le garde-ferme, et griffon de naissance,
Du fond de son étable en jappant s'élançait.
Il courait à la forge; et son ami Basset
Montrait à le revoir la même impatience.
Alors, tant que du jour reluisait le flambeau,
Reprenant les jeux de la veille,
Nos deux chiens, s'agaçant des pattes, du museau,
Sur le fumier, dans le ruisseau,
Se roulaient, se crottaient de l'une à l'autre oreille.
Quant aux repas, tout leur était commun,
Tables, rogatons, écuelles,
Jamais un os entre eux n'excitait de querelles.
Les deux logis n'en faisaient qu'un.
Pendant leur joyeuse partie,
La dame du château vient un jour à passer.
Médor lui plaît par sa folie;
Et le fermier, instruit de cette fantaisie,
Est en si bon logis heureux de le placer.
Un laquais à l'instant s'en empare et le traîne

Digitized by Google

Vers la cour du manoir, où mon griffon crotté
Est, sous le jet d'une fontaine,
Bien savonné, bien peigné, bien frotté;
Et sur le poil luisant de sa robe d'ébène,
Un flacon de senteur par madame est jeté.
Le voilà donc par un caprice,
Passé d'un toit de chaume en de riches lambris,
De son lit de fumier sur de moelleux tapis,
Et gorgé de débris d'office
Au lieu de croûtons de pain bis.
Quelquefois cependant de son ami d'enfance
La glapissante voix retentit à son cœur.
Il vole à la fenêtre; et jappant de bonheur,
Donne à son cher Basset signe de souvenance.
Mais la maîtresse alors, d'un ton sec et grondeur,
Le rappelle à son importance.
« Fi! lui dit-elle, fi! laissez ce polisson.
« Est-il fait pour hanter un chien de votre espèce? »
Et d'un biscuit, d'une caresse,
Elle accompagne sa leçon;
Et Médor, oubliant un chien de forgeron,
Vient jouer avec sa maîtresse.
Six mois d'hiver et de Paris
De ces leçons d'orgueil achevèrent l'ouvrage.
Seul, le pauvre Basset, resté dans son taudis,
N'oublia point l'ami de son jeune âge;
Et, quand l'été revint, quand un brillant landau
Ramena Médor au château,
Basset, dressant l'oreille au bruit de l'équipage,
Pour revoir son ami, pour fêter son retour,

Digitized by Google

Se glissant à travers les trains et l'attelage,
Joyeux et glapissant, accourut dans la cour.
Quel triste accueil l'attendait pour salaire!
Médor, en grommelant, recule à son aspect;
Et le poil hérissé d'orgueil et de colère,
Montre les dents au pauvre hère
Qui vient lui manquer de respect.
De cet affront Basset soupire,
Baissé la tête, se retire,
Va cacher dans sa forge un front humilié;
Et pour l'exemple, hélas! je voudrais bien vous dire
Qu'un revers de fortune a vengé l'amitié.

Mais ma fable en ce monde aurait peu de créance.
Les Médors parvenus vivent dans l'abondance;
Les Bassets oubliés meurent à l'hôpital.
Un dénoûment moins immoral
Manquerait à la vraisemblance.

LE CERVEAU, LE CŒUR ET LA LANGUE.

Messer Gaster, dont notre la Fontaine,
Après Ménénius, fit un type de roi,
Voulut prendre un ministre; et pour ce haut emploi
De candidats on n'est jamais en peine.
Le cerveau, la langue et le cœur
Aspirèrent à cet honneur,
Et de ses droits chacun proclama l'excellence.
Mais la langue à ses deux rivaux
Sut si bien trouver des défauts,

Digitized by Google

Que de Gaster contre eux s'arma la défiance.
Si le cerveau faisait valoir
Qu'en lui siégeaient raison, et sagesse, et génie,
Elle lui reprochait l'erreur et la folie.
Gaster avait d'ailleurs sur lui trop de pouvoir.
Quand Gaster souffrirait d'un repas indigeste,
Le ministre Cerveau, troublé dans son devoir,
Pourrait du corps entier bouleverser le reste.
Le cœur avait, de son côté,
Grandeur, patriotisme, et noblesse, et vaillance;
Mais il pouvait pécher par excès d'indulgence,
Par pitié, par faiblesse ou sensibilité.
La langue en dit tant, que le sire,
Croyant qu'on faisait bien quand on savait bien dire,
Lui remit son autorité.
Elle étourdit alors d'un vain bruit de paroles,
De graves quelquefois, plus souvent de frivoles.
Elle parla, parla, tantôt mal, tantôt bien;
Fit du moindre incident le sujet d'une glose;
Parla de tout, sur tout, et puis sur autre chose,
Parla toujours et ne fit rien.
Mais après cent débats dont elle fut la cause,
Gaster, en digérant, finit par deviner
Que cette machine parlante
N'était qu'un instrument que devait dominer
L'autre machine intelligente.
Ne donnons pas un empire à mener
A qui ne sait se gouverner.

Gardons-nous des bavards qui, parlant sans vergogne,

Digitized by Google

Font plus de bruit que de besogne.
Le plus beau péroreur, fût-il même avocat,
N'est pas toujours homme d'État.
Je ne veux pas plus loin pousser la conséquence;
Mais, avant que mon siècle ait terminé son cours,
Mes survivants, s'ils ne sont déjà sourds,
En diront plus que je n'en pense.

LE PAPILLON ET LA CHENILLE.

Un papillon léger de ses ailes brillantes
Étalait les riches couleurs,
Et caressait de mille fleurs
Les étamines odorantes,
Quand sur un lis, objet d'un désir inconstant,
L'aspect d'une chenille irrita sa colère.
« Fi! quelle horreur! dit-il en reculant,
« Que fait donc cette espèce au milieu d'un parterre?
« Est-il un animal plus laid, plus dégoûtant?
« On devrait en purger la terre. »
« — Ne fais pas tant le dédaigneux,
« Lui répond l'autre insecte; eh! dans quelle famille
« Aurais-tu choisi des aïeux?
« Souviens-toi, faquin vaniteux,
« Que tu naquis d'une chenille. »
Le papillon ne dit plus mot,
Eut l'air de butiner, et s'enfuit comme un sot
Dont on a relevé la folle impertinence.
Mais la moraliste un beau jour
Devint papillon à son tour,

Digitized by Google

Et montra la même impudence.

J'estime un parvenu qui, grandi par ses mains,
Supporte sans orgueil sa fortune ou sa gloire;
Mais pour deux qu'on en cite il est deux cents faquins
Qui de leur origine ont perdu la mémoire;
Et dans ce siècle d'oripeau,
De clinquant et d'enluminure,
Il est bien difficile à qui change de peau
De ne point changer de nature.

LA MACHINE A VAPEUR.

Sur un chemin de fer dont la double nervure,
Aux miracles de l'art soumettant la nature,
Courait en noirs filets sur les monts nivelés,
Les fleuves asservis et les vallons comblés,
La machine de Watt, en sifflant élancée,
Du bruit de ses pistons frappant l'air agité,
Volait, rasant le sol, par la vapeur poussée;
Et défiant dans sa rapidité
L'attelage divin par Homère chanté,
Comme une comète enflammée,
Elle jetait aux aquilons,
En épais et noirs tourbillons,
Sa chevelure de fumée.
Trente wagons, chargés d'hommes et d'animaux,
Étaient dans son essor entraînés sur sa trace.
On eût dit un village, habitants et troupeaux,
Qu'un ouragan fougueux emportait dans l'espace;

Digitized by Google

Et, de cette merveille avides spectateurs,
Tous les peuples du voisinage
Couraient saluer son passage
De leurs transports admirateurs.
Tout à coup la machine, échappant de sa voie,
A travers les rochers court, éclate et se broie.
Le fracas des wagons par les wagons heurtés,
Les cris des voyageurs l'un sur l'autre jetés,
Font succéder l'horreur à la publique joie.
Ce train si pompeux, si bruyant,
Où l'homme avec orgueil contemplait sa puissance,
N'est plus qu'une ruine immense,
D'hommes et de débris pêle-mêle effrayant.
Et d'où vient ce malheur, cette prompte déroute?
D'un tout petit caillou qu'a jeté sur la route
La main débile d'un enfant.

O vous, que, dans ce temps si fertile en naufrages,
De la fortune encor enivrent les faveurs,
Conquérants de tous les étages,
Grands auteurs, dont l'esprit se perd dans les nuages
Où vous ont élevés des compères menteurs;
Vous tous, qui d'un char de victoire
Éclaboussez le monde, et vous faites accroire
Que le jour ne luit que pour vous,
Brillants aventuriers, illustres casse-cous,
Triomphez, roulez votre gloire;
Mais gare les petits cailloux.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE HAVRE,

ÉPITRE A MADAME CHARLES PERSAC,

LUE DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 2 MAI 1842,

PAR M. ANCELOT.

Sur nos travers nouveaux, nos vices rajeunis,
Nos mœurs qui n'ont plus même un élégant vernis,
Sur ces honteux abus qui perdent les royaumes,
J'ai rimé bien des vers! — J'aurais écrit des tomes! —
Mais je suis las! Mon œil se fatigue à plonger
Dans l'abîme sans fond où, moutons et berger,
Tout doit rouler un jour, si quelque main puissante
N'arrête le troupeau dans sa route glissante.

Eh bien! il est des murs, chers à mon souvenir,
Où la voix du passé m'enlève à l'avenir:
Ces lieux où, faible enfant, on s'essayait à vivre,
Ces lieux, où l'on naquit, sont comme un ancien livre

Digitized by Google

Qui de notre jeune âme a gardé des reflets,
Et je veux remonter jusqu'aux premiers feuillets.
Oui, je viens près de toi, chère et bonne Euphémie,
Toi, ma sœur par le sang, par le cœur mon amie,
Sur les bords que jadis notre enfance a foulés,
Ressaisir quelques-uns de mes jours écoulés.

J'entends bruire au loin la commerçante ville;
Je vois se dérouler les coteaux d'*Ingouville* (1),
J'avance, et le passé, se dressant devant moi,
Me ramène à ces temps de tumulte et d'effroi,
Où, lasses de croiser, agiles sentinelles,
Et, comme des vautours, ouvrant leurs larges ailes,
Six frégates venaient s'abattre près du port,
Et lançaient dans nos murs l'incendie et la mort (2)!
A ce seul cri : « L'Anglais! soldats, aux batteries! »
Femmes, enfants, vieillards, à travers les prairies,
De fardeaux précieux chargeant leurs faibles mains,
Fuyaient, et d'Ingouville inondant les chemins,
Spectateurs impuissants, allaient sur la colline
De leur vieille cité contempler la ruine.
Les rangs disparaissent dans le péril commun;
Noble, artisan, bourgeois, riche ou pauvre, chacun,
Suivant de l'œil la bombe au vol incendiaire,
Tremblait pour son hôtel, sa maison, sa chaumière!

---

(1) Faubourg du Havre, terminé par un coteau qui domine la ville.

(2) Pendant la guerre, les frégates anglaises, qui croisaient constamment sur la rade, sont venues souvent bombarder le Havre.

Digitized by Google

Mais quel soudain éclair de plaisir et d'orgueil
De tous ces fronts penchés illuminait le deuil,
Quand, dirigés de loin par un regard habile,
Aux vaisseaux balancés sur leur ancre immobile
Les canons du *Perrey* (1) renvoyaient le trépas,
Et sur le pont brisé faisaient crouler les mâts!
Nous battions tous des mains alors, et, dans notre âme,
De l'amour du pays naissait la sainte flamme!
Rappelle-toi, ma sœur, quels sentiments amers
S'éveillaient au seul nom de ces tyrans des mers
Qui courbaient nos marins sous leur lâche vengeance (2),
Et dans nos ports déserts enfermaient l'indigence!

A nous, enfants du Havre, à nous que si longtemps
L'Angleterre entoura de ses geôliers flottants,
A nous qui la trouvions dans toutes nos misères,
La raison crie en vain : « Tous les hommes sont frères! »
Ces vieux germes de haine en nos cœurs déposés,
Un quart de siècle encor ne les a point usés :
Nos sanglants souvenirs sont-ils une chimère?
Et peut-on oublier qu'on vit pleurer sa mère?

Si la paix, resserrant des nœuds faibles encor,
Sur nos heureux enfants étend ses ailes d'or,
Peut-être de nos jours de haine et d'épouvante

---

(1) Faubourg du Havre qui longe la mer, et où sont placées les batteries destinées à protéger le port.

(2) Tout le monde se souvient des odieux traitements subis par nos marins prisonniers sur les pontons d'Angleterre.

Digitized by Google

Emportant avec nous la mémoire vivante,
Et balayant au loin les traces du passé,
Le temps achèvera ce qu'elle a commencé.
Alors d'un pôle à l'autre une voix solennelle
Chantera des humains l'union fraternelle!...
Mais ici, devant nous, tout renaît, tout revit!
Tout parle des combats que tant de deuil suivit!
Là, de Napoléon se lève la grande ombre!
Un jour, je l'ai vu là (1)! Son œil ardent et sombre
Sur les vaisseaux anglais dardait un long regard,
Et l'Aigle s'irritait de voir le Léopard!
Qui dira la tempête en son cœur amassée,
Lorsque sur l'horizon s'attachait sa pensée,
Et qu'elle y découvrait ce rivage assassin
Où veillait le vautour qui lui rongea le sein?

Mais bientôt son regard, ramené vers la plage,
Caresse en y tombant une plus douce image.
Souris, cité normande, à tes destins futurs!
Tu grandis sous ses yeux, tu recules tes murs,
Tu sèmes de maisons ces champs, ces prés, ces rives;
L'Océan s'est rouvert à tes voiles captives;
Et, des trésors du monde inondant leurs marchés,
Paris, Rouen, le Havre, unis et rapprochés,
Ne sont, dans l'avenir où se plonge sa vue,
Qu'une ville, et la Seine en est la grande rue.

Ces temps sont arrivés! De vingt peuples divers

---

(1) Voyage de Napoléon au Havre, avec Marie-Louise, en 1810.

Digitized by Google

Les mille pavillons rayonnent dans les airs,
Et les vents, sur le front de la cité que j'aime,
Balancent mollement son flottant diadème.
Comme, de fleur en fleur voltigeant le matin,
L'industrieuse abeille amasse son butin,
Cette foule qui court, va, vient, se précipite,
Qui tressaille d'espoir, ou de crainte palpite,
Ces piétons affairés encombrant les trottoirs,
Des quais aux magasins, de la Bourse aux comptoirs,
Ces lourds et longs haquets où les ballots s'entassent,
Cette vapeur qui gronde, et ces voiles qui passent,
Tout vers un but commun s'élance, et devant moi
Bourdonne un peuple actif dont l'argent est le roi!

Des quartiers où s'agite une avide cohue
Je m'éloigne, et je vais chercher la vieille rue
Témoin de mes douleurs, quand, maudissant le grec,
De mes larmes d'enfant j'humectais mon pain sec.

Murs par le temps noircis, vous abritez encore
Un juvénil essaim, heureux, car il ignore!
Que j'aime, après trente ans, à revoir cette cour,
Ces classes, ces dortoirs, où, dès le point du jour,
La cloche sans pitié tourmentait notre oreille!
Enfants, qu'au même lieu le même son réveille,
Ainsi que nous bercés par des songes riants,
Sans doute, ainsi que nous, de vœux impatients
Vous pressez aujourd'hui le vol de ces années
Par d'austères devoirs l'une à l'autre enchaînées!...

Digitized by Google

Et, comme nous aussi, d'un triste et long regard
Vous les rappellerez!... mais il sera trop tard!

Eh bien! je ne veux point vous ôter un doux rêve :
L'instant vient assez vite où la douleur l'achève!
Rêvez donc la fortune, et la gloire, et l'amour;
Dans le cercle éternel roulez à votre tour;
Que les illusions, compagnes de votre âge,
Vous offrent du bonheur le fugitif mirage!...
Ce bonheur (s'il est vrai qu'on l'atteigne ici-bas)
Par combien de tourments ne le paierez-vous pas?
Dieu lui-même, soumis à cette loi sévère,
Pour remonter au ciel passa par le Calvaire!

Enfants, pardonnez-moi si j'ose rembrunir.
Les couleurs dont l'espoir pare votre avenir!
Fiers en sortant du port, plus d'un navire sombre :
La vie a ses écueils... et l'horizon est sombre!
Rêvez, enfants, rêvez!... Aux lieux où je reviens,
Vous êtes plus heureux que moi qui me souviens!

Vois-tu courir, ma sœur, cette foule joyeuse
Qui, de plaisirs avide, et des maux oublieuse,
Longe en chantant les murs de ce séjour de deuil (1)
Dont nous franchirons tous l'inexorable seuil?
Ne devines-tu pas où sa course s'adresse?
La *Hève* est devant nous, et voilà *Sainte-Adresse!*

---

(1) Pour se rendre au hameau de *Sainte-Adresse*, on passe à côté du cimetière du Havre.

Digitized by Google

Hameau délicieux, poétique vallon,
Qu'un bon mot hérétique a doté de son nom (1).

Quel magique tableau sous ces riants ombrages!
Ici, la vaste mer où grondent tant d'orages;
Là, ce cap dont les feux à l'œil des matelots
Comme un céleste espoir rayonnent sur les flots (2);
Près de nous, mille fleurs par la côte abritées,
Que des vents de la mer le souffle a respectées;
Plus loin, les verts tapis où de ses grappes d'or
Le suave genêt sème le doux trésor;
Le ruisseau qui se plaint en fuyant la prairie;
Puis, des heureux buveurs la longue causerie,
Leurs modestes festins sous ces berceaux touffus (3);
Des oiseaux babillards les ramages confus;
Dans la main du pêcheur le poisson qui frétille;
Près du homard pourpré le cidre qui pétille;
Et l'Océan, jaloux du calme de ces bois,

---

(1) Emporté par les courants, et près de se briser sur la Hève, un vaisseau allait périr; les matelots avaient abandonné la manœuvre et invoquaient tous les saints, lorsque le capitaine s'écria : « Ce n'est pas aux saints du paradis qu'il faut se recommander, c'est à sainte Adresse, car elle seule peut nous sauver. » Les marins reprirent courage, le navire doubla le cap, et depuis ce temps le nom de Sainte-Adresse est resté à cette partie de la côte.

(2) Le cap la Hève, l'ancien promontoire des Calètes, est une des jetées de la grande embouchure de la Seine; son élévation au-dessus du niveau de la mer est de 150 mètres. Deux phares y sont allumés tous les soirs pour guider les navires qui viennent du large.

(3) Une excellente auberge est établie à Sainte-Adresse; c'est un lieu de réunion et de plaisir pour les habitants du Havre.

Digitized by Google

Aux murmures joyeux mêlant sa grande voix;
Tout, dans ce frais vallon, séduit l'âme ravie,
Et c'est là qu'on voudrait recommencer sa vie!

Mais, pour moi, quel attrait profond, mystérieux,
Le souvenir ajoute au charme de ces lieux!
Là-bas, sur ce coteau qui domine la grève,
N'est-ce pas de *Sanvic* le clocher qui s'élève?
Oui, je l'ai reconnu!... mon cœur bondit! Je cours...
Mais non plus comme au temps des premières amours!
Dès que la nuit montait en déployant ses voiles,
Quand ses fleurs, scintillant ainsi que des étoiles,
S'ouvraient, et que du soir les astres gracieux
Comme de blanches fleurs se groupaient dans les cieux,
Alors, il m'en souvient, je désertais la ville,
Je dévorais l'espace, et, dans ma course agile,
Franchissant et la plaine et la côte, souvent
J'allais jetant un nom aux caprices du vent!
Voici le pavillon, et la persienne verte
Qu'une timide main a parfois entr'ouverte,
Quand je passais tremblant sous le regard furtif
Qu'envoyait à mon âme un œil doux et craintif!
Puis, un seul mot!... Un seul!... Et, regagnant la plaine,
J'emportais du bonheur pour toute une semaine!

La voix était si tendre! Et de cet œil si pur
Tant de candeur voilait l'éblouissant azur!
Le dimanche, à l'église, on la trouvait si belle!
La fleur de nos pommiers était moins blanche qu'elle;
Les épis mûrs moins blonds que ces anneaux flottants

Digitized by Google

Autour d'un front serein comme un jour de printemps;
Le lis moins gracieux que sa taille élancée!...
Et voilà que du temps la main lourde et glacée,
Chassant les doux plaisirs et les tendres aveux,
Mêle des fils d'argent à l'or de ses cheveux!
Des yeux qui l'adoraient bien peu la reconnaissent!...
L'ormeau peut reverdir, et ses feuilles renaissent;
Mais la beauté qui fuit, et les jours révolus,
Sur l'arbre de la vie ils ne reviennent plus!

Tu voudrais de ces lieux écarter ma pensée,
Ma sœur?... Eh bien, allons!... Sur les flots balancée
La barque du pêcheur passe et revient au port;
Déjà, le long du mât, la voile tombe et dort;
Un homme tient la rame, et l'autre est à la barre;
Ils doublent la jetée; on attache l'amarre;
Et la foule, couvrant les glissants escaliers,
Interroge de l'œil les filets nourriciers.

Oh! laisse-moi, ma sœur, joyeux et l'âme émue,
De ce tableau vivant rassasier ma vue!
Voilà mon Havre, à moi! mon vieux Havre!... Voilà
Cette ville que j'aime, et qui n'est plus que là!
Je retrouve ses mœurs, sa langue, son costume!
Plus loin, ces omnibus; ce pavé de bitume;
Ces élégants chapeaux, insignes du bon ton,
Que fabriquaient hier *Barenne* et *Mariton* (1);

(1) Célèbres marchandes de modes, à Paris, naguère associées et maintenant rivales.

Digitized by Google

Ces brillants magasins; ces salons littéraires
Où mentent cent journaux pour vingt partis contraires;
Ces cafés dont le luxe a doré les lambris;
Ces toilettes, ce gaz, ces fiacres... c'est Paris!
Et je cherche, en fuyant la grande capitale,
Tout ce qui reste encor de ma cité natale.

Le temps vient où, muets comme un livre effacé,
Les lieux n'auront plus rien à dire du passé:
Sur ses ailes de flamme emportant la distance,
Et des modes partout promenant l'inconstance,
La vapeur mêlera les peuples et les mœurs!
Différentes encore et de goûts et d'humeurs,
Bientôt les nations, ensemble confondues,
Oublieront à jamais leurs coutumes perdues,
Et, le front incliné sous le fatal niveau,
Vivront dans un vieux monde où tout sera nouveau:
Des types disparus, au mélange des races
La poésie en vain demandera les traces!
Est-ce un bien? Est-ce un mal? Que répondre aujourd'hui?
Montaigne eût dit: Que sais-je?... Et je fais comme lui.

Puisque de la vapeur le règne immense approche,
Usons de ses bienfaits: j'entends tinter la cloche;
Un épais tourbillon monte aux cieux qu'il ternit,
Et, prêt à s'élancer, le paquebot hennit.
A coups égaux battu par une double roue,
Le flot gronde, s'entr'ouvre, et blanchit sous la proue,
Tandis que la vapeur dans l'espace azuré
Jette un long voile noir par les vents déchiré;

Digitized by Google

Partons!— Déjà se perd dans un lointain bleuâtre
De nos riants coteaux le vaste amphithéâtre :
Comme tout fuit, bassins, édifices, clochers,
Et la haute falaise où pendent les rochers!
Saluons du regard cette côte fertile;
Le Hoc, cher aux marins, Harfleur, Orcher, Grâville,
Hâtons-nous!.. Dans la brume ils semblent s'enfoncer,
Et, comme un jour heureux, ils ne font que passer!

Mais, par ici, ma sœur, d'autres coteaux verdissent;
Des arbres devant nous se dressent et grandissent;
Des sommets onduleux découpent l'horizon :
N'as-tu pas vu briller le toit d'une maison?
N'entends-tu pas au loin des bruits confus et vagues
Qui viennent se mêler au murmure des vagues?
Oui, tout prend une forme, un corps, une couleur,
Et, du milieu des eaux, je vois jaillir Honfleur!
Honfleur, qui dans la mer allongeant ses jetées,
Aux voiles du pêcheur, par l'ouragan fouettées,
Semble tendre les bras, et promet son secours,
Comme un fidèle ami qui nous attend toujours!

Nous entrons!... Sur ce quai, vivante fourmilière,
Du *Véry* de ces lieux la porte hospitalière
Nous invite : déjà l'éperlan argenté,
Le large carrelet, de pourpre tacheté,
Et la grise crevette, aux dédains exposée
Quand s'offre à nos regards sa rivale rosée,
Viennent, du voyageur aiguisant le désir,
Aux plaisirs qu'il prévoit joindre un premier plaisir!...

Digitized by Google

Quoi! tu passes, ma sœur!— Un autre soin t'appelle!
Notre-Dame de Grâce, et sa vieille chapelle,
Sur la haute colline, au cœur religieux
Font oublier la terre en lui parlant des cieux?...
Tu passes!... Je te suis!... Et parfois je m'arrête,
Vers le seuil regretté tournant encor la tête:
Pardonne! Dans mon cœur je n'ai pas, comme toi,
Gardé brillant et pur le flambeau de la foi;
A sa vive clarté tu marches, et le doute
A jeté quelquefois ses ombres sur ma route!
Pardonne! Ce flambeau, par le temps obscurci,
Il peut auprès de toi se rallumer ici,
Et mon cœur incertain retrouvera peut-être
Ses croyances d'enfant au lieu qui les vit naître.

Quelle église, en effet, quel temple, quels autels
Seraient plus éloquents à l'âme des mortels
Que la simple chapelle où tant de ferveur prie,
Dont les vieux murs, parés du saint nom de Marie,
Font revivre à nos yeux, en de naïfs tableaux,
Ces navires, perdus sur l'abîme des flots,
Que disputa la Vierge aux fureurs de l'orage,
Et qui, sauvés par elle, ont touché son rivage?
Là, de rudes marins en priant sont venus,
Un cierge dans la main, recueillis et pieds nus,
Suspendre leur offrande; et cette dalle usée
Sous des pieux genoux s'est lentement creusée!
Devant l'ardente foi qui rayonne en ce lieu,
Le cœur ému se trouble et se tourne vers Dieu.
Peut-être, Vierge sainte, en ce moment encore,

Digitized by Google

Jouet de la tempête, un naufragé t'implore?
Il cherche dans les cieux si ton étoile a lui?
Notre-Dame de Grâce, intercédez pour lui!

Hélas! le jour pâlit et va bientôt s'éteindre.
Au sommet du coteau que nous venons d'atteindre,
Reposons-nous, ma sœur, et, sur la pierre assis,
De nos vieux souvenirs écoutons les récits:
Pour parler à notre âme, ils s'élancent en foule
De l'immense tableau qui là-bas se déroule!
Dives, aux prés fleuris; *Lisieux,* vieille cité,
Fière de son commerce et de son député (1);
L'opulente vallée, aux verdoyants herbages (2);
Pont-l'Évêque, étalant l'orgueil de ses fromages;
Caen, où fouillant des lois le poudreux magasin (3),
Le Normand vient s'instruire à duper son voisin;
Et *Cherbourg,* des Anglais surveillante fidèle,
Qui sur les flots domptés planta sa citadelle!
Ces villes, ces coteaux, ces vallons, autrefois
Souriaient à nos jeux; et, le long de ces bois,
Nous courions, le cœur gai, l'œil vif, la jambe leste!...
De tout cela, ma sœur, dirons-nous ce qui reste?

Vois rouler lentement, dans cet étroit sentier,
La charrette pesante amenant au grenier

---

(1) M. Guizot est député de Lisieux.
(2) La vallée d'Auge.
(3) Il y a une école de droit à Caen.

Digitized by Google

Les foins longtemps pressés sous le pied des faneuses
S'accrochant, dans sa marche, aux branches épineuses,
Massive, elle se traîne, et sur chaque arbrisseau
Elle laisse en passant un peu de son fardeau.
Nous avançons ainsi que la lourde charrette;
Comme elle, à chaque pas, un buisson nous arrête;
Et nous arrivons tous au jour sans lendemain,
En laissant quelque chose aux ronces du chemin.

Digitized by Google

FRAGMENT

D'UNE

ÉPOPÉE DE JEANNE D'ARC,

CHANT DU SIÉGE D'ORLÉANS,

LU DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 2 MAI 1843,

PAR M. ALEXANDRE SOUMET.

L'ENFANT RESSUSCITÉ.

Partout enveloppé des tours de l'insulaire,
Pourquoi ces sombres feux dont Orléans s'éclaire ?
Ce grand bûcher construit de restes d'étendards,
De boucliers brisés et de monceaux de dards ?
Et tout ce peuple en deuil qui de ses basiliques,
Autour du bûcher noir, vient ranger les reliques?
Pourquoi sous les remparts ce salpêtre amassé ?
Pourquoi ?... C'est que le joug dont il est menacé

Digitized by Google

Importune Orléans ... il veut finir sa tâche.
A ce volcan muet son honneur se rattache.
Orléans!! on dirait que, plus grand que son sort,
Du bonheur d'être libre il embellit sa mort;
Car Dunois est partout... Pour se couvrir de flamme
Ce grand bûcher n'attend qu'un rayon de son âme,
Et lui seul peut donner par delà son devoir
Des échos immortels au cri du désespoir.
« Français, dit-il, Talbot du haut des tours prochaines
« Par ses ambassadeurs nous propose des chaînes:
« Lui-même, transformant nos dangers en affronts,
« Des fanges du mépris il veut souiller nos fronts;
« Et tout enorgueilli de ses palmes douteuses,
« Invite des Français à des choses honteuses!
« Mais la tombe nous reste, osons la conquérir.
« Dis la messe des morts à ceux qui vont mourir,
« Prêtre du Dieu vivant, et viens dans ces murailles
« Célébrer à genoux tes propres funérailles.
« Par les feux de la guerre à moitié dévorés,
« Livrons à d'autres feux nos corps défigurés.
« Que les mères priant la très-sainte Marie,
« Un enfant dans les bras, s'offrent à la patrie;
« Et que les fils pieux, vers le lieu du trépas
« De leur vieux père aveugle accompagnent les pas.
« Qu'avant d'être captifs ces murs croulent en cendre;
« Dans un tombeau français sachons du moins descendre!
« Qui meurt pour son pays monte plus vite à Dieu.
« La mort, nous emportant entre ses bras de feu,
« Couronnera nos fronts de revers magnanimes:
« La gloire a des autels, faisons-lui des abîmes.

Digitized by Google

« Du salpêtre allumé les longs déchirements,
« Nos palais engloutis dans des gouffres fumants,
« Renverseront ces tours, monuments d'esclavage,
« Dont l'Anglais écrasait notre double rivage.
« Et la Loire aujourd'hui, du fond de ses roseaux,
« Verra plus d'un vainqueur se perdre sous ses eaux.
« Que nos tyrans, témoins de nos fureurs sublimes,
« Voient passer les lauriers du côté des victimes;
« Que ce sol déchiré se refuse à leurs pas;
« Qu'ils remportent des fers dont nous ne voulons pas;
« Et gardant, grâce à nous, le nom qui la décore,
« La France, sans cités, sera la France encore!!!
« Notre monarque fuit, il ose se cacher;
« Donnons au trône en deuil l'appui de ce bûcher.
« D'Orléans à Paris, de la Seine à la Loire,
« Faisons de nos tombeaux l'école de la gloire.
« Afin de la remplir d'un courageux remord,
« Au cœur de la patrie installons notre mort.
« De ce beau dévouement jetons partout l'ivresse;
« Un empire tombait, que la mort le redresse!
« Souvent pour relever tout un peuple abattu,
« Il suffit qu'à la terre on montre une vertu.
« Il suffit qu'une fois un grand courage brille;
« Les fortes actions ont toujours leur famille!
« Nous redonnons la vie à ce qui périssait;
« Nous laissons, en mourant, notre âme à Charles Sept;
« Et l'honneur belliqueux aux portes de son temple,
« Comme un phare sauveur, suspendra notre exemple.
« Pour effrayer l'Anglais et dévorer son camp,
« Où des remparts montaient nous laissons un volcan.

Digitized by Google

« On verra nos brandons combattant l'égoïsme,
« Jaillir de toutes parts en gerbes d'héroïsme.
« Des peuples endormis éclairons le réveil,
« Au beau ciel de la France allumons ce soleil,
« Et remplaçons la nuit par un jour salutaire;
« Jamais plus grand trépas n'aura lui sur la terre.
« L'Anglais croit triompher d'Orléans asservi,
« Portons à son orgueil ce funèbre défi.
« Rien qu'à nous voir tomber que l'insulaire parte;
« Unissons Orléans au souvenir de Sparte,
« Et donnons en ce jour, libres et frémissants,
« A dix mille guerriers la palme des trois cents!
« Notre nom, réveillant le tocsin des batailles,
« Ira faire rougir, sous leurs lâches murailles,
« Tous ceux qui, de l'honneur étouffant les leçons,
« S'enivrent dans Paris du vin des trahisons.
« Venez, illustres morts, vrais sujets du roi Charle,
« Combattants du cercueil, spectres à qui je parle,
« Venez, en renversant nos tours et nos palais,
« Voiler de vos débris la gloire des Anglais!!! »

Ainsi parle Dunois, et son bras ne réclame
Que l'héroïque honneur d'aller lancer la flamme;
Il mesure pensif, et sans s'enorgueillir,
L'espace que sa tombe ici-bas doit remplir.
Ce héros, qui guidait la course d'une armée,
Saisit, au lieu de glaive, une torche allumée,
Et tandis que sa main, avant l'embrasement,
Sur son front belliqueux la balance un moment,
Le peuple s'agenouille, et le pontife austère

Digitized by Google

Vient bénir le volcan endormi sous la terre.
Déjà se prolongeait, par l'écho répété,
Le psaume d'agonie en triomphe chanté;
Et déjà la patrie, en deuil près d'une tombe,
Acceptait saintement cette grande hécatombe !...
Dieu ne l'accepta point... Deux guerriers, envoyés
Vers ces remparts tout prêts à périr foudroyés,
Sont venus de la part du sauveur de la France
Aux pâles habitants commander l'espérance;
Et des mains de Dunois arrachant le flambeau,
D'Orléans secouru refermer le tombeau.

Lorsque d'un long combat la lionne lassée,
Sans force et haletante, et de dards hérissée,
Au milieu des chasseurs se couche pour mourir;
Si le cri du lion qui vient la secourir
Gronde au loin, sa fureur soudain ressuscitée,
Désertant d'un seul bond sa tombe ensanglantée,
De sa rouge crinière agite les lambeaux:
Tel Orléans se lève agitant ses drapeaux.
Dunois vole au-devant de la jeune inspirée.

De ses guerriers alors l'héroïne entourée
Montait, avec le jour, sur ce coteau riant
Qui borde le Loiret du côté d'Orient.
C'est de là qu'elle a vu s'étendre non loin d'elle
L'héroïque débris de la cité fidèle,
Ces remparts mutilés, ces palais démolis,
Sous les feux du vainqueur six mois ensevelis.
On prépare une flotte à son brillant cortége;

Digitized by Google

Le vent soufflait contraire, il change et la protége.
Le fleuve coulait pauvre, il l'emporte grossi
Du beau vallon de Loire au hameau de Chessy.

A l'heure où sous le chaume à sa table frugale
S'assied le laboureur au chant de la cigale,
Jeanne d'Arc, au milieu de cinq cents palefrois,
Sur un des coursiers blancs qu'on réservait aux rois,
Par la porte de l'Est, de ses armes couverte
Entra dans Orléans, cité de sainte Euverte.
« Guidez-moi, dit la vierge, à son autel aimé. »

Dans un cercueil où brûle un cierge parfumé,
On y portait alors la dépouille récente
D'un petit enfant mort depuis l'aube naissante.
Humble était le cortége; il ne se composait
Que d'une femme en deuil qu'un prêtre conduisait.
Des mauves d'un bleu pâle et des fleurs de murailles
D'une guirlande triste ornaient ces funérailles;
Car le printemps, si fier au loin de ses couleurs,
Dans des murs assiégés n'avait pas d'autres fleurs.

Or cette femme était la mère désolée
De l'enfant qu'on allait porter au mausolée.
On voyait qu'elle avait dans son chagrin croissant
Passé beaucoup de nuits près de l'agonisant,
Et qu'il ne lui restait, pauvre mère en prière,
Que la force d'aller jusques au cimetière.
Avant de pénétrer dans le funèbre enclos,

Digitized by Google

On entra dans l'église, et là d'autres sanglots,
De ces sanglots profonds que les mères qui pleurent
Arrachent de leur sein lorsque leurs enfants meurent,
S'entendirent de loin, et les saints de granit
En furent attristés sur leur socle bénit.
La femme en se traînant, tremblante de la fièvre,
Sur le drap mortuaire alla coller sa lèvre;
Et puis s'agenouillant sur le marbre glacé,
Fit entendre en ces mots sa plainte au trépassé :

Il a trouvé la vie amère :
Il s'en est détourné presque au premier instant.
Mon fils n'avait connu pourtant
Que le sourire de sa mère.
Le prêtre me l'avait béni.
Pour qu'il ne mourût pas encore.
Pauvre petit oiseau qui tombe de son nid
A peine au lever de l'aurore.
Oh! pourquoi s'éloigner de nous,
Pourquoi me précéder où je devais l'attendre?
Trouvera-t-il au ciel une mère plus tendre
Pour le bercer sur ses genoux.
J'ai vu mon fils, couvert d'une pâleur subite,
Défaillir sur le sein qui l'avait allaité;
Le lis se fane ainsi malgré sa pureté,
Malgré la douce paix du vallon qu'il habite.
O mon Dieu, vous étiez jaloux
Qu'une mère fût tant heureuse;
Trop de félicité nous éloigne de vous,
Et sous mon paradis une fosse se creuse!

Digitized by Google

Mon cœur est mis dans le linceul
De mon premier-né qu'on enterre;
O mon fils! tu n'es pas mort seul,
Quoique je reste sur la terre;
Car je vivais pour t'adorer.
L'ange qui t'avait sous sa garde
De tous les dons du ciel aimait à te parer;
Les enfants que la mort regarde
Ont un charme qui fait pleurer.
Tout mon bonheur a pris la route de ton âme;
J'avais supplié Notre-Dame
De veiller longtemps sur ton sort :
Tu viens d'expirer dans ma couche;
Le baiser du départ est resté sur ma bouche,
Froid comme le doigt de la mort.
Durant cette vie éphémère,
Je me ressouviendrai de ton dernier adieu.
Oh! que les baisers de ta mère
T'arrivent dans le sein de Dieu.
Je passerai des nuits entières
A dire pour toi des prières.
Sous les ifs penchés du coteau.
Comme une fleur des champs, ton front s'incline et tombe :
Ma vie était près d'un berceau,
Elle sera près d'une tombe.
Et puisque ta jeune âme erre au sein des élus,
Mes yeux levés au ciel ne se baisseront plus.
Je n'avais qu'un espoir, le cercueil le dévore.
Mes songes seront tout mon bien.
Ils me rendront mon fils. Mais non... à chaque aurore,

Digitized by Google

Il faudrait dans mon cœur qu'il expirât encore.
Plus de sommeil pour moi, s'il ne ressemble au sien !!!

Tous les cœurs sont émus de cette plainte amère.
La vierge aborde en pleurs l'inconsolable mère.
« Ce jour de délivrance a du bonheur pour tous,
« Pauvre mère, dit-elle, il en aura pour vous ! »
Vers l'autel, à ces mots, la vierge, agenouillée,
Touche le front du mort, la guirlande effeuillée,
Et promenant trois fois sur le cercueil glacé
Le romarin bénit dans sa main balancé :
« L'enfant que vous pleurez n'est pas mort... il sommeille.
« Cherchez son cœur, il bat; sa bouche, elle est vermeille.
« Ses yeux... sous vos baisers ils s'ouvrent à demi;
« Reprenez votre enfant qui n'était qu'endormi.
« Moi, je viens, annonçant l'heure de délivrance,
« Ainsi que cet enfant ressusciter la France,
« La France déchirée à son dernier lambeau;
« L'esclavage est plus lourd que le poids du tombeau ! »
Elle dit, et l'enfant, que le peuple environne,
Encor dans le cercueil joue avec sa couronne.

Digitized by Google

Digitized by Google

DISCOURS

EN VERS

SUR

L'EMPLOI DE LA MYTHOLOGIE,

LU DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 5 JANVIER 1843,

PAR M. CH. DE LACRETELLE.

En vieillard obstiné, je viens, sans sacrilége,
Rendre un souffle de vie à nos dieux de collége,
Et bravant les brocards du critique malin,
Plaider pour Calypso, comme feu Patelin.
Poëtes, d'où vous vient le zèle iconoclaste?
La foi de Polyeucte a pour vous trop de faste;
Sur nous la tolérance a lui de toutes parts:
Doit-on la repousser du domaine des arts?
On dirait qu'arrêtant la douce fantaisie,
Le dur Jansénius bride la poésie.
Je conviens qu'en dépit du siècle industriel,

Digitized by Google

Elle a su de nos jours reconquérir le ciel;
Qu'ardente à triompher du rire de Voltaire,
Elle a de pleurs pieux arrosé le Calvaire;
Qu'à d'austères leçons mêlant sa noble voix,
A l'esprit immortel elle a rendu ses droits.
Oui, sur d'affreux forfaits et sur la foi trahie,
Elle a fait éclater les foudres d'Isaïe;
Ses hymnes inspirés me font entendre encor
La harpe de David, qui, sur le mont Thabor,
Exhale un cri d'amour que répètent les anges,
Et qui vient se mêler aux célestes louanges;
Sa voix, plaignant les maux de ce siècle agité,
Invoque en soupirant le Dieu de charité;
Elle rejette alors la fiction profane.
Quand la foi se tairait, le bon goût la condamne.
Mais son temple est-il donc fermé pour tous les jeux?
Marche-t-elle toujours sous un ciel orageux?
Avec d'illustres Grecs dont elle est noble fille,
Doit-elle renoncer à tout air de famille?
De leurs chantres divins, ces dieux ont hérité;
Homère leur donna son immortalité,
Et même malgré vous leur souffle vous inspire;
En tuant Apollon, vous lui volez sa lyre.

En vers plus qu'aux autels la foi va s'étalant.
Tel jeune homme, en qui luit le feu du vrai talent,
Sur ce point seulement scrupuleux par système,
Contre de pauvres dieux fulmine l'anathème;
Si j'ai nommé Vénus, me déclare païen,
Et puis à certain bal il vole en bon chrétien.

Digitized by Google

La mode ainsi le veut; elle excelle à détruire,
A briser ses autels, sauf à les reconstruire.
Tandis que de nos vers elle bannit l'amour,
La fantasque revient aux modes Pompadour.
A ces tableaux fardés où les amours fourmillent,
Où, sous un lourd panier, les trois Grâces sautillent,
Je lui trouve souvent qu'un vulgaire odorat;
Bientôt vous la verrez imiter de Dorat
Les airs avantageux et les fades délices,
Et de fraîches Hébé repeupler les coulisses.

Aujourd'hui nos amants, dans un dévot jargon,
Au lieu du bon Mercure invoquent leur patron.
Le fard a bien vieilli la reine de Cythère.
Mais pourquoi chargez-vous d'un galant ministère
Une vierge sublime, au milieu des douleurs,
Dont le charme divin resplendit sous les pleurs?
De brillantes couleurs, au vieux temps ignorées,
Vous redorez encor les légendes dorées.
C'est jouer sur la foi plutôt que la servir.
Aux superstitions voulez-vous l'asservir?
Dans de vains ornements votre style s'engage;
A miracles niais il faut niais langage.
Puis on veut inventer, et c'est là votre écueil!
La foi ne souffre pas qu'on ébranle son seuil.
Lorsque d'atours nouveaux votre verve l'habille,
L'hérésie en vos vers innocemment babille.
S'ils sont, malgré vos soins, plus rêveurs que dévots,
L'ennui les punit mieux qu'autrefois les fagots.
C'est pour les éviter que, dans la renaissance,

Digitized by Google

Les poëtes légers de notre vieille France,
Pleins de l'esprit galant plus que du feu divin,
Préférèrent la fable aux erreurs de Calvin.
Des maîtresses du roi flattant le goût profane,
Ils savaient adoucir la peu chaste Diane;
Si vers l'idolâtrie ils semblaient trébucher,
Une galante cour les sauvait du bûcher.
Les dames à l'envi protégent qui les aime;
Souvent un madrigal détourna l'anathème.
Marot, qui présidait leur constellation,
Fit un saut maladroit de Cythère à Sion;
Scandaleux à Genève, à Paris hérétique,
Il pouvait en l'aimant rester bon catholique.
De ces dieux complaisants, sans doute, on fit abus;
Il ne faut pas toujours s'inspirer de Phébus;
Ce champ abandonné ne veut plus de culture,
Mais on peut y cueillir une fraîche verdure.

Au pied de l'Éternel renversez Jupiter,
Et de son aigre épouse affranchissez l'Éther;
De Neptune brisez le trident tyrannique;
Heureux si vous brisiez le trident britannique!
Surtout faites main basse au séjour de Pluton.
Avec ses noires sœurs écrasez Alecton,
Et poursuivant Cerbère avec mainte risée,
Effondrez le Tartare en sauvant l'Élysée.
Mais sachez vous garder d'un zèle trop cruel;
Que tout aimable dieu reste encore immortel.

Quoi! vous abolissez les déités du Pinde,

Digitized by Google

Pour aller déterrer, dans le Nord et dans l'Inde,
Une Babel de dieux, un monstrueux troupeau
Devant qui Phidias briserait son ciseau.
Fuyez, Grâces, fuyez, ainsi que votre mère,
Et Cérès et Bacchus, et vous tous, dieux d'Homère,
Devant des dieux tortus, accroupis, grimaçants,
Dont les yeux secs et froids sont toujours menaçants,
Bien pourvus de laideur par les hiéroglyphes,
Et dont je vois partout les cornes et les griffes;
Panthéon digne enfin des diables que Callot
Traça grotesquement de son pinceau fallot.

J'aime mille fois mieux la naïve féerie
De notre simple enfance innocemment chérie;
Le vieux bonhomme y laisse endormir sa raison,
Et remonte le cours de sa jeune saison.
Quelque fleur de bon sens dans ses contes se glisse.
Dans le petit Poucet je retrouve un Ulysse.
De l'Arabe ambulant les merveilleuses Nuits
Font toujours bonne guerre au démon des ennuis.
Chez le peintre enchanteur d'Armide et d'Herminie,
Le feu du sentiment alluma le génie.
D'un coup de sa baguette, Arioste, en ses vers,
Parcourt en se jouant et charme l'univers.
Eh bien, ces deux élus du monde poétique
Souvent laissent tomber un grain mythologique.
Au chantre de Roland, le pape Léon dix
Accordait en riant sa part de Paradis.
Si vous voulez à neuf reconstruire un Parnasse,
Imitez, surpassez l'Arioste et le Tasse;

Digitized by Google

Mais de Virgile encore offrez-moi le parfum.
Sagement délivré d'un scrupule importun,
Fénelon, tout rempli de la céleste flamme,
Purifiait la fable au feu de sa belle âme.
Il nous fait mieux sentir tout le charme du vrai.
Eh bien, damnerez-vous le prélat de Cambrai?

Au champ des fictions tout germe, tout varie.
Mais les Grecs sont toujours rois de l'allégorie,
Puisqu'ils savent l'orner de voiles transparents.
Conservons un vieux culte à nos premiers parents.
Partout ailleurs confuse, et contournée et louche,
Des énigmes du sphinx elle empâte sa bouche.
Pour tout diviniser, dans les prés, dans les cieux,
Il fallait le concours d'un peuple ingénieux;
Chaque bosquet, doué d'une faveur secrète,
S'il renfermait un dieu, renfermait un poëte.
Eh bien, dans nos jardins, sous nos ombrages frais,
Aux Faunes, aux Sylvains permettez quelque accès,
Et peignez devant eux la nymphe fugitive.
La science sévère est moins que vous craintive;
Des astres dont son œil vient d'enrichir nos cieux,
Elle aime à contempler la famille des dieux.
L'aimable botanique, en courant vers l'aurore,
Fait de notre heureux globe un théâtre de Flore,
Et vous la bannissez même de vos chansons.
Tous les arts ont frémi de vos dures leçons.
Contemplez d'Apollon le divin simulacre;
Il a pu triompher du marteau d'Odoacre.
Quand Rome et l'univers rentraient dans le chaos,

Digitized by Google

Le Tibre l'a mille ans protégé sous ses flots;
Il rayonne toujours de sa splendeur première;
De l'empire du beau c'est toujours la lumière;
Son regard, enflammé d'un sublime courroux,
Semble nous dire encor : Profanes, à genoux!

O vous, dont l'amitié me verse l'ambroisie,
Qui rendez mon vieil âge ivre de poésie,
Vous l'avez arrachée à de molles langueurs;
Mais vous n'approuvez point ces fantasques rigueurs.
Avides conquérants, il faut à votre audace
Des champs où vous marquez une première trace
A travers des écueils qu'on frémit d'aborder;
La lueur des éclairs suffit pour vous guider;
Votre génie altier ne veut point de barrière;
Mais laissez suivre au goût sa modeste carrière;
Le vrai, le merveilleux, il peut tout réunir;
S'il ne sait point créer, il sait tout rajeunir.
Sans plier les épis, il court à leur surface,
Et glisse sur les mers sans en porter la trace.
S'il rencontre la grâce en son mol abandon,
Laissez sur lui tomber un auguste pardon.
Du bon sens, que jamais son art ne violente,
Il sait marquer l'empreinte en sa rime opulente,
Ou, sans chercher l'éclat du style brillanté,
Se jouer sans effort sur un fleuve argenté;
Et si le souffle manque à son roseau fragile,
S'enrichir d'un beau trait d'Horace ou de Virgile.
Contre de tels larcins pourquoi vous mutiner?
Laissez sur toute fleur l'abeille butiner.

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLES,

LUES DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 2 MAI 1844,

PAR M. VIENNET.

LES TROIS SAINTS.

Saint-Ange a le cœur bon, l'âme compatissante;
Un poulet qu'on égorge, un lièvre ensanglanté
Font frissonner sa sensibilité.
Aux cris plaintifs de leur voix expirante,
Il pâme de douleur ou fuit épouvanté;
Mais Saint-Ange est gourmand; et quand la nappe est mise,
Quand du malheureux lièvre et du pauvre poulet
Son odorat aspire le fumet,
Qu'il depèce leur chair exquise,
Adieu pitié, scrupule et souvenir dolent.
Ce n'est plus qu'un mets succulent,
Que savoure sa gourmandise.

Digitized by Google

Saint-Bris parle toujours d'honneur et de vertu,
De conscience et de droiture.
A la plus faible créature
Il n'oserait faire tort d'un fétu.
Mais des immenses biens que lui légua son père,
Vieux croquant, par la fraude et l'usure enrichi,
Saint-Bris jouit en paix sans remords ni souci;
Et du haut de son char jette boue et poussière
Sur la veuve et sur l'orphelin,
Que son père a laissés sans refuge et sans pain.
Saint-Luc s'est fait un nom dans la littérature;
Il aime fort la gloire, et la veut noble et pure.
L'intrigue est à ses yeux une honte, un ennui.
Mais il a des amis qui cabalent pour lui,
Et contre ses rivaux déchaînant la critique,
Remplissent l'univers de son panégyrique.
Il le sait, il l'oublie; et fou de vanité,
Étourdi du vain bruit que fait sa renommée,
Se pavanant dans sa fumée,
Il jette au nez de tous son immortalité.

Je sais bien d'autres saints que peut-être on devine;
Mais je m'en tiens à ces trois-là,
Et dis que, pour jouir en paix de ce qu'on a,
Il ne faut pas toujours en chercher l'origine.

LA CORNEILLE ET LA FRESAIE.

Loin de son ténébreux réduit,
Une fresaie, oiseau de nuit,

Digitized by Google

S'était pendant le jour sur un arbre endormie.
Une corneille l'y surprend,
Et l'attaquant avec furie,
Fait voler sous son bec le plumage sanglant.
La fresaie a grand'peine à défendre sa vie.
Sa paupière au soleil ne pouvant se rouvrir,
Elle fuit au hasard devant une ennemie
Qu'elle ne peut voir ni punir.
Dans le creux d'un rocher enfin elle s'abrite;
Et le peuple fresaie, à ses cris ameuté,
Proclame l'infamie et la déloyauté
De cette brutale poursuite.

La nuit revient; la fresaie, à son tour,
Voit dans l'obscurité comme l'autre en plein jour;
Et dans un bois trouvant une corneille,
A coups de bec l'assaille et la réveille.
C'est la corneille alors qui crie au guet-apens,
A l'assassin, à l'infamie,
Qui, fugitive et poursuivie,
Invoque maintenant justice et droit des gens;
Et le peuple corneille à ses cris se rallie,
Pour condamner ces mauvais traitements.

C'est qu'en ce monde, hélas! nous avons deux langages,
Suivant que le destin nous sert ou nous trahit.
Aux dépens du prochain, chacun, à son profit,
Abuse de ses avantages,
De sa force ou de son crédit.
Mais, quand la chance tourne, on change de système.

Digitized by Google

Tel, qui de grand et fort devient faible et petit,
Condamne dans autrui ce qu'il a fait lui-même.

LE MINISTRE ET LE TABLETIER.

Dans un coin de son atelier,
Un fort habile tabletier
Avait en un monceau balayé ses rognures :
C'étaient fragments de buis, de frêne, d'ébénier,
De campêche, de citronnier,
Du bois de toutes les natures.
— « Que faites-vous de ces ordures? »
Lui disait un noble chaland,
Le ministre d'un roi, que je place en Asie,
Qui venait commander à son rare talent
Un meuble de marqueterie.
— « Tout sert à qui sait l'employer, »
Répond le malin ouvrier,
Qui, le bonnet en main, avec cérémonie,
Jusqu'au bas de son escalier
Reconduisait sa seigneurie,
Tout en songeant à la façon
De lui donner une leçon.
Le voilà donc qui s'ingénie,
Qui reprend ces fragments autrefois rebutés,
Et par le ministre insultés.
Il les tourne et retourne, et si bien remanie,
Nuance leurs couleurs avec tant d'harmonie,
Que de ces bois divers, savamment ajustés,
Sort un chef-d'œuvre d'industrie.

Digitized by Google

Il apporte son meuble, et chacun se récrie.
Le ministre lui-même accourt; et Monseigneur
Du tabletier admire le labeur.
« C'est pourtant ce tas de rognures
« Que Votre Grâce appelait des ordures! »
Dit l'artiste en se rengorgeant.
« Chacune est à sa place, et concourt à l'ensemble.
« C'est ainsi que tout va dans l'État, ce me semble, »
Ajouta-t-il en ricanant.
— « Vous avez raison, notre maître, »
Répond le Monseigneur en riant à part soi.
« C'est ainsi qu'à Paris tout se passe peut-être.
« Là, chaque homme d'État a l'art de bien connaître
« Des hommes de son temps la valeur et l'emploi.
« Mais en Asie on suit une autre loi.
« L'esprit de corps, le patronage,
« L'apostille surtout nous gâtent le métier;
« Et j'en connais plus d'un qui chez un tabletier
« Devrait faire un apprentissage. »

LE MOUTON RÉVOLTÉ.

« Pourquoi me chasses-tu du champ où je veux paître? »
Disait, au chien qui lui mordait la peau,
Un mouton séparé du reste du troupeau.
— « C'est que le champ n'est pas à notre maître, »
Répondait le chien irrité.
« Le bien d'autrui doit être respecté. »
Le maraudeur n'admet point la sentence
Qu'oppose à ses désirs le fidèle gardien.

Digitized by Google

Les règles du tien et du mien
Révoltent son indépendance.
Il veut incorporer dans le code mouton
Les doctrines de Saint-Simon.
Il crie au privilége, à l'abus de puissance;
Et sur le besoin de manger
Fondant le droit de paître en tout lieu, sans défense,
Finit par demander avec impertinence
A quoi servent les chiens et même le berger.
Pendant qu'il argumente en profond communiste,
Un loup terrible arrive et s'élance en hurlant.
Le mouton s'enfuit en bêlant.
Mais à cet ennemi le chien court et résiste;
Le terrasse, le mord; et, le berger aidant,
Le laisse inanimé sur le gazon sanglant.
— « Eh bien! » dit-il au tribun porte-laine,
Dont la peur rabattait la parole hautaine,
Et qui se tenait coi parmi ses compagnons,
« Tu vois à quoi les chiens et les bergers sont bons.
« Empêcher qu'on te nuise, et t'empêcher de nuire,
« Voilà ma charte et rien de plus. »

Solon n'eût pas mieux dit; et, sans suer à lire
Les cent et cent traités à ce thème cousus,
Avec ces mots bien entendus,
On gouvernerait un empire.
Mais de ce pacte social
La moitié seulement plaît à mon réfractaire.
En trouvant juste et bon d'être à l'abri du mal,
Il voudrait retenir le plaisir de mal faire;

Digitized by Google

Et je connais sur cette terre
Bien des portraits de cet original.

LES DEUX VOYAGEURS.

Un jeune homme au pied leste, à la tête bouillante,
A l'âme avide, impatiente,
Gravissait une côte assez rude à monter.
Un beau vieillard, au front calme et sévère,
A la démarche grave et fière,
Sans effort et sans haleter,
Suivait la même route; et, malgré son grand âge,
En souplesse, en vigueur, semblait le disputer
A son compagnon de voyage.
Cependant le jeune homme, en sa fougueuse ardeur,
De ce vieillard accuse la lenteur.
Tantôt il le devance, et l'appelle et le presse;
Tantôt, par l'épaule et les reins,
Il le saisit, le pousse des deux mains,
Criant : « Allons, point de mollesse;
« Marchons; avant d'atteindre au sommet du coteau,
« Nous serons tous deux au tombeau;
« Et j'aurai perdu ma jeunesse. »
Le vieillard ne s'en émeut pas.
Au jeune impatient il aurait trop à dire,
Il lui jette un malin sourire,
Et va toujours du même pas.
Cependant de la côte ils atteignent le faîte.
Quelque temps sur la plaine ils cheminent tous deux;
Et tout en cheminant ils gagnent l'autre crête

Digitized by Google

Du mont qui désormais s'abaisse devant eux.
La pente en avançant est toujours plus rapide;
Et dans un nébuleux lointain,
On entrevoit comme un gouffre liquide,
Où semble finir le chemin.
Le plus jeune à présent a moins d'impatience;
Sur cette pente il voudrait retenir
Le vieillard qui toujours avance,
Dont naguère sa voix gourmandait l'indolence,
Qui maintenant semble courir,
Au-devant du vieillard le voilà qui se jette.
« Arrête, lui dit-il; arrête;
« Respirons un moment, pourquoi tant se hâter?
— « Qu'es-tu, dit le vieillard, pour vouloir m'arrêter?
« Ne vois-tu pas que c'est folie?
« La route où nous marchons n'est autre que la vie.
« Tu pressais mon pas à vingt ans,
« Et veux le ralentir quand ta tête est blanchie.
« Mon pas ne change point comme ta fantaisie.
« Adieu, mortel; je suis le Temps. »

Digitized by Google

FABLES

INÉDITES,

LUES DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 2 MAI 1845,

PAR M. VIENNET.

LES TROIS MULETS.

A travers les rochers de l'aride Murcie,
Trois mulets vers la ville allaient de compagnie.
  Les deux premiers, chargés d'un lourd fardeau,
Ruisselant de sueur, perdaient souvent haleine,
Quand sous l'ardent soleil ils grimpaient à grand'peine,
Aux degrés raboteux d'un rapide coteau.
Ils se plaignaient du sort, déploraient leur détresse,
    Les aspérités du chemin,
    Les rudes travaux que sans cesse
  Leur imposait la rigueur du destin.
Le troisième, dont rien ne gênait les allures,
    N'ayant que son bât sur le dos,

Digitized by Google

Blâmait ses compagnons, riait de leurs tortures,
A leur paresse imputait leurs murmures,
Faisait le brave et le héros.
Mais, en traversant un village,
Par un marchand forain chargé d'un gros bagage,
Il sentit à son tour le poids de la chaleur;
De la route et du temps il maudit la longueur;
Poussa contre le sort des plaintes plus amères
Que ceux dont il raillait naguères
Et la fatigue et la douleur.

Nous sommes peu touchés des misères des autres;
Mais quand vient notre tour de porter le fardeau,
Il n'est plus de malheur qui soit égal aux nôtres.
Dieu nous a fait le cœur moins tendre que la peau.

L'ÉCREVISSE ET LE PRÉJUGÉ.

Vous, dont les préjugés et les préventions
Troublent les intérêts ou les ambitions,
Que l'esprit de parti tourmente et calomnie,
Résignez-vous, rien n'est plus entêté
Que l'humaine crédulité.
Contre elle en pure perte on userait sa vie;
Et si vous en doutez, écoutez, je vous prie:
L'écrevisse, un beau jour, vint aux pieds de Jupin
(C'était alors le Dieu du ciel et de la terre),
Se plaindre que le genre humain
Calomniait son caractère.
« Père des hommes et des dieux, »

Digitized by Google

Disait-elle en langue divine,
« Le préjugé propage un mensonge odieux,
« Prétend qu'à reculons mon espèce chemine;
« Fait même de mon nom un titre injurieux.
« Qu'un homme au temps passé rende quelque justice,
« Et, niant le progrès des mœurs et des esprits,
« Soutienne qu'ici-bas tout va de mal en pis,
« Les méchants et les sots le traitent d'*écrevisse*.
« Nous avons trop longtemps supporté ces affronts.
« Ne laisse point ainsi triompher l'imposture.
« Sans doute, quand je veux, je marche à reculons.
« C'est une faculté qu'a toute créature;
« Mais l'auteur de ma race, et je m'en fie à toi,
« N'a point par une injuste loi
« A tous nos mouvements imposé cette allure.
« Vois donc, et fais défense à tout être vivant
« De nier désormais que je marche en avant. »
L'écrevisse à ces mots dresse sa double antenne,
Et, jetant en avant ses ciseaux dentelés,
Devant tous les dieux assemblés,
Sous sa cotte d'airain fièrement se promène.
Bravo! s'écrie alors la cour olympienne;
Et de par Jupiter un arrêt solennel
Dit qu'on l'accuse à tort de n'aller qu'en arrière;
Que l'écrevisse enfin, dans son pas naturel,
Marche la tête la première.
L'arrêt a deux mille ans; qu'en est-il advenu?
Le préjugé s'est-il rendu?
Je m'en rapporte à vous; et si votre malice
Rencontre tout à l'heure un esprit à rebours,

Digitized by Google

Vous lui direz, comme toujours :
« Tu marches comme une écrevisse. »

LES OISONS ET LE FLEUVE.

Sur un fleuve au courant rapide,
Des oisons s'ébattaient; et par cent et cent tours,
Fiers de bouleverser cette arène liquide,
S'avisèrent enfin d'en refouler le cours.
Voilà donc ma troupe amphibie
Qui se range, s'étend de l'un à l'autre bord,
Sur une ligne étroitement unie,
Et contre le courant fait un commun effort.
Sur leurs poitrails, battus par la vague écumante,
S'amassaient les débris des forêts et des champs,
Le chaume, les gramens que lui jetaient les vents,
Qu'entraînait son eau bouillonnante.
A les saisir, à les entrelacer,
L'escadron emplumé s'empresse et se fatigue,
Pense opposer au fleuve une puissante digue.
Croit en le remontant qu'il le fait rebrousser;
Et redressant alors leurs trompettes bruyantes
Au sommet d'un long cou qui domine les flots,
De leurs fanfares discordantes,
Mes oisons triomphants fatiguent les échos.
Mais le fleuve se rit de leur burlesque audace;
Sur eux, entre leurs cous, son onde filtre et passe;
Sous leur digue et leurs pieds il coule à plein canal :
Leurs efforts et leur bacchanal
N'en ont troublé que la surface.

Digitized by Google

Les changements d'état, les révolutions,
Qu'amène le temps dans sa course,
Sont aussi des courants que nos rébellions
Ne font point aisément reculer vers leur source ;
Et quand je vois tant d'honnêtes vivants
Tourner vers le passé leurs regrets décevants,
En faveur du vieux temps écrire des volumes,
En méditer, en rêver le retour,
Je ne dis pas : Oisons ; mais je suis à mon tour
Tenté de regarder s'il leur pousse des plumes.

LES DEUX BATEAUX ET LE SINGE.

Deux bateaux descendaient des riantes savanes
Où de l'Européen les cités et les bourgs
Avaient des vieux Natchès remplacé les cabanes,
Et du Meschacébé suivaient en paix le cours.
Un singe, par hasard, s'était mis du voyage.
Domestique animal, par son maître égaré,
Et dans une des nefs par un mousse attiré,
Il amusait l'un et l'autre équipage.
Quand, au gré des vents et des eaux,
Se rapprochaient les deux bateaux,
Appelé, tiraillé par cent voix discordantes,
Il franchissait d'un bond les vagues bouillonnantes,
Courait après les fruits, fondait sur les gâteaux,
Offerts des deux côtés par des mains agaçantes,
Et l'infatigable sauteur,
De l'un à l'autre bord promenant ses gambades,
Changeait à chaque instant, au gré de son humeur,

Digitized by Google

De navire et de camarades;
Et chacun des bateaux, triomphant tour à tour,
Par des transports joyeux saluait son retour.
Quelques singes d'une autre espèce,
Qui, par ambition, souvent même par peur,
De partis en partis voltigent sans pudeur,
Vanteront et peut-être envieront son adresse.
Attendez la fin de la pièce.
Pour être pris à ce jeu périlleux,
Il ne fallait qu'une imprudence.
Dans un élan malencontreux,
Mon singe des deux nefs jugea mal la distance,
Et disparut entre les deux.

Il pouvait, dira-t-on, se sauver à la nage.
Sans doute; mais le ciel ne permet pas toujours
Que l'homme adroit passe pour homme sage,
Un tournant l'engloutit; et, comme c'est l'usage,
Ceux qui s'amusaient de ses tours
S'amusèrent de son naufrage.

L'OIE QUI VEND SES PLUMES.

Une oie ayant appris, par la rumeur publique,
Que, du Gange au Pérou, du Cap à la Baltique,
Des plumes de son aile on faisait grand débit,
Voulant pour elle seule avoir tout le profit,
Se mit à voyager et courir la pratique.
Elle alla tout d'abord droit chez la Vérité,
Et crut se mettre sur la voie

Digitized by Google

D'un siècle d'abondance et de prospérité.
Elle raisonnait comme une oie;
Et la pauvre divinité
Eut bientôt rabattu sa joie.
« A mes discours, dit-elle, on met fort peu de prix:
« On parle encore de ma gloire;
« Mais on lit peu ce que j'écris;
« Et bien des gens, sans moi, font même de l'histoire.
« Si quelques grains de mil... » La marchande, à ces mots,
Dédaigne de répondre, et lui tournant le dos,
Chez la Raison, trottinant, se transporte.
La Raison se mourait, et les fous et les sots
Aux médecins avaient fermé sa porte.
Chez le Bon Goût elle eut accès.
Mais ce dieu du grand siècle avait peu de succès.
Trois banqueroutes de libraires,
Quatre refus au Théâtre-Français,
A faire prose ou vers ne l'encourageaient guères.
« Va chez la Nouveauté, dit-il, tu reviendras. »
Le conseil était bon à suivre;
Elle y courut; car enfin il faut vivre,
Et la gent porte-plume aime les bons repas.
La Nouveauté menait joyeuse vie.
Sous les lambris dorés d'un hôtel élégant,
Dans un salon coquet, étincelant,
Elle avait à souper sa mère Fantaisie,
L'Extravagance et la Bizarrerie,
Le Sans-Façon et le Faux Goût;
La Curiosité, sa plus fidèle amie,
Le diable enfin, qui se fourrait partout.

Digitized by Google

Mon oie y fut reçue et largement fêtée.
Elle y trouva des chalands à foison.
On lui servit sur un plat du Japon
La plus succulente pâtée.
La vogue s'en mêla. La publique faveur
De ses plumes bientôt eut doublé la valeur.
Le prix en fut triplé par une compagnie,
Exploitant à gros intérêts,
Sous la raison : Mensonge et Calomnie,
Une fabrique de pamphlets.
A ces chalands plus tard se joignant le Scandale,
Elle eut des colliers d'ambre et d'agate et d'opale;
Et l'esprit de parti, ce patron sans pareil,
Ne lui permit enfin de manger et de boire
Que sur de beaux tapis, sous des cages d'ivoire,
Et dans une auge de vermeil.
La Mort vint cependant mettre un terme à ses joies.
C'est le destin commun des hommes et des oies.
La mienne se souvint, en ce jour de douleur,
Qu'un avis du Bon Goût avait fait son bonheur;
Et sa gratitude posthume
Lui légua sa dernière plume.
Ce fut la seule, hélas! que le grand justicier,
Le Temps fit consacrer au temple de mémoire.
Les autres, ne laissant ni souvenir ni gloire,
Avaient pourri sur un fumier.

Digitized by Google

FABLES

INÉDITES,

LUES DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 2 MAI 1846,

PAR M. VIENNET.

UNE BATAILLE DE CHIENS.

Deux chiens s'étaient pris de querelle,
Et pour moins qu'une bagatelle,
S'aboyaient l'un à l'autre, et se montraient les dents.
De tous les quartiers de la ville,
Cent autres couraient à la file
Prêter main-forte aux contendants;
Et, sans savoir d'où venait la dispute,
Quel était l'agresseur, qui des deux avait tort,
Les survenants se jetaient dans la lutte,
Et mordaient l'ennemi que leur offrait le sort.

Digitized by Google

Bassets, griffons, dogues et braques,
Mêlaient leurs aboîments, confondaient leurs attaques.
C'était un tintamarre à ne s'entendre plus,
Une Babel de gueules glapissantes,
De fémurs fracassés, de museaux pourfendus,
Et de cuirs éraillés, et d'oreilles sanglantes.
Mais que faisaient, pendant tout ce fracas,
Les deux provocateurs de ces bruyants combats?
A cent pas du champ de bataille,
Des restes d'un gigot tous deux faisaient ripaille,
Et dînaient côte à côte, aussi calmes et doux
Que s'ils n'eussent jamais éprouvé de courroux.

Bonnes gens de province, il faut bien vous le dire :
Au bruit de la tribune, au fracas des journaux,
Vous croyez que, sous vingt drapeaux,
Le monde politique à Paris se déchire.
Calmez vos sens un peu trop agités;
Tout ce tapage est peu de chose.
Le journal fait et la séance close,
Journalistes et députés
S'en vont dîner ensemble et boire à leurs santés.
Faites comme eux; ne choquez que les verres.
S'égorger sur parole est le métier des fous;
Et quand il pleut du fer, tous ces prêcheurs de guerres
Ont toujours le secret d'être à l'abri des coups.

Digitized by Google

LE CANETON GOULU.

Dans la champêtre solitude,
Où, dans un doux loisir embelli par l'étude,
A l'ombre des bosquets que ma main a plantés,
S'écoulent sans ennui mes rapides étés,
J'errais, cherchant peut-être une rime rebelle,
Quand au-devant de moi vinrent en piaulant
Dix jolis canetons au plumage éclatant,
Sollicitant du bec, du regard et de l'aile,
Les croûtons ou miettes de pain,
Que, sur mon repas du matin,
Je prélevais souvent pour leur faim éternelle.
Je m'étais pourvu cette fois
De leur pitance accoutumée;
Et, pour la départir à leur troupe affamée,
Je l'émiettais entre mes doigts,
Quand un des plus gourmands, se fatiguant d'attendre,
Se dressa sur ses pieds, et son bec allongé
S'enfuit en un clin d'œil, triomphant et chargé
D'un gros croûton qu'il venait de me prendre.
Les autres, satisfaits de leur modeste part,
En canards bien appris jusqu'au bout me restèrent;
Et, me remerciant par un dernier regard,
Dans le canal voisin gaîment se replongèrent,
Tandis que mon goulu, ne pouvant avaler,
Contre sa proie encor luttait avec furie,
Et, justement puni de sa gloutonnerie,
Avait fini par s'étrangler.

Digitized by Google

Contentez-vous de peu, dit la vieille sagesse,
Et sur votre gosier réglez vos appétits.
Mais le monde est d'un autre avis;
Au risque d'étrangler, sa faim n'a point de cesse;
Et les plus gros morceaux sont toujours trop petits.

LE BŒUF GRAS.

Pendant que le bœuf gras et son brillant cortége
Paradaient sur le boulevard,
Un jeune échappé du collége,
Que par la main conduisait un vieillard,
Lui disait : « Grand papa, pourquoi cette allégresse,
« Et cette foule qui se presse,
« Qui remplit les airs de ses cris,
« Ce bœuf, qui sur ses pas attire tout Paris,
« Cette pompe qui l'environne,
« Et ces fleurs dont on le couronne?
« D'un hommage public sont-ce là les témoins?
« D'où vient qu'à ce point on l'admire,
« Qu'il est l'objet de tant de soins?
« Et dans cet appareil où va-t-on le conduire? »
A cet enfant, dont les discours
Lui rappelaient ses premiers jours,
L'aïeul répond d'abord par un triste sourire.
C'était un vieux tribun, qui, jeté par le sort
Dans nos discordes politiques,
Avait, en défendant les libertés publiques,
Dans ce peuple jadis excité ce transport;
Et qui plus tard, au déclin de l'empire,

Digitized by Google

L'avait vu, travaillé par un autre délire,
Demander à grands cris son exil et sa mort.
« Viens, dit-il à l'enfant, mêlons-nous à l'escorte
« De ce nouveau triomphateur. »
Et perdus dans les flots d'un peuple admirateur,
D'un immense édifice ils atteignent la porte.
« Quel palais, dit l'enfant, vient de le recevoir?
« Comment le nomme-t-on, mon père? — Un abattoir.
« La foule, qu'à présent un autre espoir anime,
« Attendra que le bœuf tombe sous le couteau.
« Elle applaudissait la victime;
« Elle applaudira le bourreau. »

LE CHÊNE COMMUNAL.

Un chêne, dont le front chargé d'épais rameaux,
Bravait depuis longtemps les célestes carreaux,
Abritait de son vaste ombrage
La grande place d'un village.
Les vieillards, à ses pieds tranquillement assis,
Y venaient de leur âge oublier les misères,
Louer les temps passés comme avaient fait leurs pères,
Comme auraient fait leurs petits-fils.
Les jeunes gens, en plus grand nombre,
Après le travail de six jours,
Y cherchaient le repos et la fraîcheur de l'ombre,
Ou les plaisirs, la danse et les amours;
Et l'enfance vive et folâtre,
Au sortir de l'école, en faisait le théâtre
De ses ébats et de ses tours.

Digitized by Google

Mais aucun ne songeait au chêne séculaire
Qui leur prêtait ce doux abri.
Quand l'été desséchait son feuillage flétri,
Nul n'y venait porter une onde salutaire.
Le fer du bûcheron n'en retranchait jamais
La mousse, le bois mort, la plante parasite,
Et par nos lois en vain la chenille proscrite
Des feuilles du printemps le dépouillait en paix.
Ce n'était point assez de tant d'indifférence.
Les dénicheurs d'oiseaux, les pierres, les bâtons,
Les tireurs d'arbalète et les jeux de l'enfance
Déchiraient ses rameaux, meurtrissaient ses bourgeons.
Un jour advint que le vieux chêne
Ne sentit plus la fécondante haleine
Du printemps par qui tout renaît;
Et quand son triste front sans verdure et sans séve,
Abattu par la hache, et couché sur la grève,
N'eut laissé qu'un grand vide aux lieux qu'il habitait,
Tous se mirent alors à pleurer son absence,
A louer la magnificence
De son feuillage et de son port,
Du bien qu'autour de lui répandait sa présence,
De l'abri protecteur dont les privait sa mort.

Ainsi des gens de bien, que vivants on oublie,
Que souvent même on calomnie,
Le trépas fait soudain éclater la vertu;
Et pour sentir le prix des biens de cette vie,
L'homme a souvent besoin de les avoir perdus.

Digitized by Google

L'AIGLE ET LE ROSSIGNOL.

FABLE DÉDIÉE A M. VILLEMAIN,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

Heureux, cher Villemain, qui, fuyant les grandeurs,
Se livre tout entier aux charmes de l'étude!
Le pouvoir est toujours mêlé d'inquiétude,
Quand, pour l'ami des lettres, des neuf sœurs,
Le travail et la solitude
N'ont que des plaisirs purs, d'ineffables douceurs.
Bénis donc l'heureuse disgrâce
Qui te rend à toi-même, à tes premiers travaux.
Préfère à la grandeur qui passe
La gloire, qui du temps brave les vains assauts.
Crois-en mon amitié fidèle,
Et ce qu'en pareil cas dit au roi des oiseaux
Un petit-fils de Philomèle.

Aux sons mélodieux que dans l'air embaumé
Lançait d'un rossignol l'harmonieux ramage,
Sur un ormeau de son riant bocage,
Un aigle s'abattit; et, d'un œil enflammé,
Eut bientôt découvert, à travers le feuillage,
Le chantre qui l'avait charmé.
« Que fais-tu là, dit-il, digne émule d'Orphée?
« Pourquoi donc te cacher dans cet obscur séjour?
« Viens, suis-moi dans l'espace, et parais au grand jour.
« Dans l'ombre de ces bois ta gloire est étouffée. »

Digitized by Google

A ce discours flatteur mon rossignol fut pris :
De plus gros ont cette faiblesse.
Le voilà donc fuyant dans une folle ivresse
De son bosquet natal les ombrages fleuris,
Oubliant par orgueil sa nature timide,
Fier de suivre en son vol l'oiseau de Jupiter,
Défiant le soleil ; et d'un élan rapide,
Il se perd triomphant dans les champs de l'éther.
Mais il arrive à peine au séjour des orages,
Qu'autour de lui, de toutes parts,
Les vents ont refoulé les humides brouillards,
Dans les airs assombris entassé les nuages,
Et mêlant ses éclats à leurs mugissements,
La foudre épouvantait de ses longs roulements
L'hôte paisible des bocages.
« Que ce spectacle est beau! s'écriait l'aigle altier :
« Chante des éléments la fureur et la guerre ;
« Oppose au fracas du tonnerre
« Les merveilleux accords de ton brillant gosier. »
A lui complaire en vain, le rossignol s'apprête ;
Il ne retrouve plus que des sons languissants;
Sa voix n'a plus d'éclat, et ses faibles accents
Se perdent dans le bruit de l'horrible tempête.
Il le regrette alors, il le cherche des yeux,
Ce paysage aimé, ce bosquet solitaire
Qu'il faisait retentir des accords gracieux
De sa voix flexible et légère,
Où s'écoulaient pour lui des jours délicieux.
Il croit le reconnaître au travers de la nue;
Comme au fond d'un abîme, apparaît à sa vue

Digitized by Google

La terre, cet objet de ses vœux les plus chers;
Et se précipitant du haut de l'Empyrée,
« Adieu, s'écriait-il, superbe roi des airs;
« Ces bruits, ces tremblements de la voûte éthérée,
« Pour mes pareils et moi sont de tristes concerts. »
Il regagne à ces mots sa joyeuse retraite,
Retrouve ses bocages verts,
Sa voix, ses chants si purs, j'allais dire ses vers;
J'oubliais mon héros pour songer au poëte
Qui vous raconte ses travers.

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLES

INÉDITES,

LUES DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 3 MAI 1847,

PAR M. VIENNET.

JUPITER ET LE SAPAJOU.

Un de mes honnêtes critiques,
Tout en louant mes vers, ce qui ne déplaît pas,
Me reprochait pourtant, comme un très-vilain cas,
Mes quelques fables politiques.
Le reproche arrive un peu tard.
Ésope dans Samos, Ménénius dans Rome,
Et Phèdre, et le malin qu'on appelle bonhomme,
Peuvent en réclamer leur part.
La fable politique est la première en date.
La vérité jadis dut emprunter sa voix
Pour régenter les peuples et les rois,
Tous les pouvoirs enfin qu'on redoute et qu'on flatte.

Digitized by Google

Les temps où nous vivons en seraient-ils exclus?
Dans nos nouvelles mœurs n'est-il que des vertus?
Tous nos hommes publics sont-ils de vrais modèles?
Dans ce bruyant conflit d'électeurs et d'élus,
Ne voit-on pas surgir des passions nouvelles,
Des scandales nouveaux et de nouveaux abus?
Aux honneurs que la charte au mérite réserve,
L'intrigue et la faveur n'ont-elles plus de part?
Et, parmi tous ces grands d'hier et de hasard,
Juvénal vivrait-il sans déchaîner sa verve?
« Nous voguons, direz-vous, en pleine liberté.
« Il n'est plus de pouvoir qu'on n'attaque et ne fronde;
« Et quand on jette enfin la vérité
« A la face de tout le monde,
« Pourquoi voiler sa nudité? »
D'accord : mais qu'a produit cette véracité?
De l'aigreur, de la haine, et toujours du scandale,
Sans nul profit pour la morale;
Des injures, des démentis,
Qu'à la tête et partout, d'une façon brutale,
Se lancent tour à tour les gens et les partis.
En face du public, dont l'œil malin les guette,
Nul à ses détracteurs n'ose donner raison.
L'orgueil se fait en eux l'avocat du démon;
La fausse honte les arrête.
Nul regret, s'ils en ont, n'arrive au repentir.
On se cabre et roidit contre sa conscience;
Et l'on meurt dans l'impénitence,
Pour n'oser pas tout haut se convertir.
Mais lorsque, se couvrant d'un voile allégorique,

Digitized by Google

Sous le nom emprunté d'un être fantastique
La fable attaque un vice, un travers, une erreur,
L'homme, en qui la leçon goutte à goutte pénètre,
Pour juge et pour témoin n'ayant plus que son cœur,
Se travaille en secret, et s'amende peut-être,
Si, tant qu'il peut pécher, s'amende le pécheur.
Je suivrai donc ma tâche; et si la voix publique
Daigne encore applaudir à ma muse critique,
Je ferai bonne guerre aux vanités du jour.
C'est là que doit frapper l'arme du ridicule,
C'est là qu'est le danger, je le dis sans détour.
Mais cette fois, en prenant ma férule,
Je m'adresse aux petits : les grands auront leur tour.

Au temps où Jupiter menait la race humaine,
Pour se désennuyer des humeurs de la reine,
Qui souvent tourmentait son infidèle époux,
Il avait fait venir des plages de Cayenne,
Que les dieux connaissaient bien longtemps avant nous,
Le plus joli des sapajoux.
Un jour, ce favori, las d'amuser son maître,
Lui disait : « Sais-tu bien, mon Jupiter tonnant,
« Que ce monde va mal? et si tu l'as fait naître,
« Je ne t'en fais pas compliment :
« Il n'est pas ce qu'il devrait être.
« Que font, pour ne citer que le règne animal,
« Tant d'êtres inégaux, enfants de ton caprice?
« C'est, de la part d'un dieu, la plus dure injustice.
« Chacun enfin de tous devrait être l'égal. »
— « C'est juste, répondit le roi de toute chose.

Digitized by Google

« Je reconnais ma faute, et veux la réparer.
« Vois-tu ces animaux qui sucent une rose?
« Eh bien, en pucerons je vous métamorphose.
« Vous serez tous pareils : cesse de murmurer. »
—« Doucement! dit le singe; il faut bien nous entendre;
« Si j'aspire à changer, ce n'est pas pour descendre. »
— « Soit, » reprit Jupiter. Et les êtres vivants,
Que nourrissaient et la terre et ses îles,
Cirons, mouches, fourmis, jusqu'aux moindres reptiles,
Furent tous, par un mot, changés en éléphants.
La terre en fut couverte, et toute sa surface
Ne suffisait plus même à l'effrayante masse
De ses monstrueux habitants.
Mon péroreur, serré par la tête et les flancs,
Ne pouvant plus bouger de place,
N'ayant pour paître que l'espace
Où par ses gros voisins il était enchâssé,
Criait : « Bon Jupiter, délivre-moi, de grâce,
« De ce peuple géant dont je suis oppressé. »
Mais le dieu répondait que toute créature
Avait droit comme lui de croître et de grandir;
Qu'étant tous désormais de la même nature,
Il ne pouvait à chacun départir
Plus d'espace ni de pâture.
Mon singe reconnut que son rêve était fou,
Et, revenant à sa première forme,
Aima mieux vivre sapajou,
Que de mourir de faim dans une taille énorme.

Mais tous les rêveurs d'aujourd'hui

Digitized by Google

Le comprendront-ils comme lui?
Oui, dira chacun d'eux, cette belle utopie
N'est qu'une illusion de la philanthropie.
Mais puisqu'il faut des petits et des grands,
Pourquoi ne suis-je pas au rang des éléphants?
Et cette outrecuidance, en révoltes féconde,
Peut durer autant que le monde.

L'AVARE ET SON CHIEN.

Si l'homme rarement tolère dans les autres
Les vertus qu'il n'a point en lui,
Nous aimons les défauts d'autrui,
Quand ils servent d'excuse aux nôtres.
Maître Harpagon, lassé d'admirer son trésor,
Suivait de l'œil son chien, qui sous un tas de paille
Allait cacher un pilon de volaille.
« C'est bien, dit-il, c'est bien, mon cher Azor;
« C'est très-bien d'amasser. Laisse dire et redire
« Que l'avarice est un défaut.
« L'instinct qui te guide et t'inspire
« Est un avis qui vient d'en haut.
« Contre nos détracteurs cela doit nous suffire. »
Et, tout en répétant, « C'est bien, »
Harpagon caressait son chien.
Mais le soir même, hélas! voyant la pauvre bête
A pas de loup marcher vers sa cachette,
Reprendre l'os et le ronger,
« Que fais-tu là? dit l'avare en colère.
« Je louais ce matin ta sagesse exemplaire;

Digitized by Google

Digitized by Google

Pleuvoir soir et matin une assez forte somme.
Bref, sa compagne et lui vivaient tant bien que mal,
Sans compter un baudet qui portait le bagage,
Quand le zèbre mourut : et de ce coup fatal
Fut d'abord attéré notre ambulant ménage.
La femme cependant observa bel et bien
Que les pleurs vieillissaient et ne réparaient rien.
Presque toujours la femme aux malheurs domestiques
Oppose plus de fermeté,
Et partant plus d'esprit, d'estoc et de rubriques,
Que le chef prétendu de la communauté.
« Allons, dit-elle, allons. » Et des pieds à la tête,
A l'aide de son vieux couteau,
Elle écorche la pauvre bête.
Puis ses adroites mains en rajustent la peau
Sur le corps du baudet, lequel par aventure
Avait du trépassé la taille et l'encolure;
Et, donnant à la mort un heureux démenti,
Notre peccata travesti
Fut dès le lendemain, sans façon ni scrupule,
Offert à la foule crédule;
Et le public, comme devant,
Battit des mains et donna son argent.

C'est que la renommée avait parlé du zèbre,
Et qu'en dépit d'un vieux dicton,
L'habit fait tout comme le nom.
Que la presse vous guinde au rang d'homme célèbre,
Vous vendrez à prix d'or, si vous êtes auteur,
Vos mémoires de blanchisseur.

Digitized by Google

Des charlatans toujours le public fut la proie;
Et, depuis qu'aux talents sont dus tous les honneurs,
Combien d'ânes, zébrés d'or, d'argent ou de soie,
On a pris pour de grands docteurs!

LE CHAT RÉFORMATEUR.

Des ruines d'un vieux manoir
Un vieux renard s'était fait un empire.
A quel titre? Ma foi, je n'ai pas été voir.
Il occupait, cela doit me suffire
Ce titre fut celui de Hapsbourg, de Tudor,
De Pepin, de Capet, de bien d'autres encor.
L'histoire les absout, et souvent les admire;
Et bien fou qui se bat pour savoir si ses rois
S'appelleront Claude ou François!
Un fait plus important, c'est que le poids de l'âge
Otait à mon renard la force et le courage;
Que ses sujets se moquaient de ses lois;
Que son royaume était mis au pillage;
Que d'un ministre enfin il fallut faire choix.
Il prit un chat, Caton des plus austères,
Ferme, vaillant, actif, dans la force des ans,
Incorruptible, juste, à l'épreuve du temps.
N'ayant à remplumer ni frères ni beaux-frères,
Ni fils, ni gendres, ni parents,
Un ministre, en un mot, comme on n'en voit plus guères.
Le voilà donc à l'œuvre, attaquant les voleurs,
Réprimant les abus, faisant bonne police.
N'oubliant que lui-même, et, fort de sa justice,

Digitized by Google

Bravant menaces et clameurs.
Il eut tort sur ce point. Ligués par la vengeance,
Contre un réformateur à leur repos fatal,
Ceux à qui profitaient le désordre et le mal,
Minaient sourdement sa puissance.
La couleuvre en rampant jusqu'au roi se glissa;
Et, se faisant l'écho de mainte calomnie,
Du favori surtout blâma l'hypocrisie.
D'arbitraire à son tour le lézard l'accusa.
La chouette et la raine, intraitables bavardes,
Dirent que le matou, par ses amours criardes,
Dans son sommeil troublait sa majesté.
La souris se plaignit de sa brutalité;
Et tous insinuaient que l'infâme, le traître,
Songeait à détrôner son maître.
Le renard, qui d'abord méprisait ces cancans,
Ouvrit au dernier trait son oreille ébahie.
Aucun roi là-dessus n'entendra raillerie.
Il fut la dupe des méchants;
Il renvoya son ministre fidèle,
Et les pillards, libres et triomphants,
Recommencèrent de plus belle.

Réformer les abus est le vœu des grands cœurs:
Mais on y perd sa peine, on s'use à les poursuivre.
Ils renaissent toujours, et les gens qu'ils font vivre
Seront toujours plus forts que les réformateurs.

Digitized by Google

Digitized by Google

FRAGMENTS D'UNE ÉPITRE

SUR LA PEINE DE MORT,

LUS DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 25 OCTOBRE 1848,

PAR M. DE PONGERVILLE.

Deux siècles de grandeur, de talent, de savoir,
Sans limite ont de l'homme étendu le pouvoir.
Son génie a plané dans cet empire immense
Qui, sans borne partout, nulle part ne commence.
Il compte les soleils, suit leur brillant chemin,
Les mesure, les pèse en sa débile main;
Digne des grands objets que son esprit contemple,
Son cœur de la vertu devient souvent le temple.
Mais quand de la raison tout respecte la voix,
L'antique cruauté reste empreinte en nos lois.
Les révolutions, dans leur lutte féconde,
En le rajeunissant bouleversent le monde;
Lois, mœurs, trônes, autels, sous leur terrible assaut
Tout a péri; debout est resté l'échafaud!

Digitized by Google

Sur un sol ébranlé par les feux qu'il recèle,
A demi foudroyé, tout à coup il chancèle;
Tombera-t-il enfin? Son aspect redouté
Ne préviendra-t-il plus le crime épouvanté?...

A Dieu seul, nous dit-on, appartient notre vie,
Sa féconde parole au monde nous convie;
Du flambeau qu'il allume éteindre la clarté,
C'est usurper ses droits. Comme la liberté,
La vie est de ce maître un don inviolable,
Et pour le racheter tout juge est insolvable.
Dans l'abîme d'erreur quel œil a pénétré?
Calas fut criminel pour son juge égaré.
Sur les bords de la Somme, un tribunal barbare
A pu se croire intègre en déchirant la Barre.

Ailleurs un juste arrêt frappe l'infortuné,
Dans la peine et l'opprobre à vieillir destiné.
La science, les mœurs, et la loi qu'il transgresse,
N'ont jamais défriché sa native rudesse.
Mécontent de lui-même, environné d'heureux,
Il se croit du bonheur déshérité par eux.
Indigné de l'état où le hasard le range,
En jaloux insensé par le crime il se venge.
Loin que votre rigueur réprime son transport,
Il s'encourage au meurtre en affrontant la mort.
Le péril rend pour lui la lutte légitime,
Sa vie est un enjeu dans les chances du crime.

Ah! flétrissons le crime, et que son vil auteur

Digitized by Google

Dans son calme effronté manque de spectateur.
Sous le poids de l'exil et dans la solitude,
Qu'il souffre du passé la déchirante étude,
Se traîne du labeur à l'amer repentir,
Succombe en pénitent et non pas en martyr.

La rigueur dans les lois ressemble à la vengeance;
Oui... mais craignons aussi sa timide indulgence.
Ce doute enchaîne encor l'esprit embarrassé.
L'avenir choisira, le chemin est tracé.

Au spectacle sanglant trop longtemps résignée,
La France, tout à coup, se relève indignée.
Par le malheur instruite, au moins elle défend
L'homicide légal au parti triomphant.
Ils sont affreux ces jours où la foi politique
Embrase ses élus d'une ardeur frénétique,
Où tout parti s'acharne en son fougueux essor,
Se brise, et reparaît pour se briser encor.
De l'homicide loi chacun se fait un glaive,
Tout prétoire est un cirque où des combâts sans trêve
Déchirent les vaincus. Le vulgaire indompté
Écrase avec bonheur ce qu'il a respecté.
Ivre de son erreur, dans le sang il se vautre :
Dès que roule une tête, il en demande une autre.
L'ambitieux répond à cette horrible voix.
Sans frein, il s'abandonne à de hideux exploits.
Envieux en tout point des rivaux qu'il opprime,
Il veut, comme en pouvoir, les surpasser en crime :
A la curée atroce il lui faut large part.

Digitized by Google

Il foule aux pieds l'honneur, et sur son étendard,
Que porte en mugissant le troupeau qui le flatte,
Le grand nom de Justice en lettres d'or éclate.

Mais le pouvoir qu'on souille est déjà terrassé,
Plus d'effroi, plus de bruit... le torrent a passé.
Hier encore à ses vœux tout devenait propice.
Sous son chemin de fleurs il sent un précipice;
Pour raffermir ses pas son or est impuissant :
Où le crime est empreint le sol reste glissant.
Le remords, qui l'étreint comme un étroit cilice,
Porte au fond de son cœur les affres du supplice.
En vain il marcherait d'honneurs environné,
Du bandeau souverain, de palmes couronné,
Contre la conscience il n'est pas de refuge.
Le plus fier des tyrans en soi retrouve un juge;
Du crime rien n'absout, ni gloire, ni renom,
Sa tache s'agrandit en souillant un grand nom.

De ces temps déjà loin l'aspect hideux s'efface,
Un Dieu souvent du monde aime à changer la face;
Mais l'arche, sur les flots, ne doit pas s'engloutir,
Et pour nous la colombe est tout près d'en sortir.

France, garde un bienfait recueilli dans l'orage,
Le sang humain versé pour l'homme est un outrage.
Par la raison publique aujourd'hui réprouvé,
Fais que sous nul aspect il ne soit relevé
L'échafaud politique! A tout pouvoir suprême
L'interdire à jamais, c'est le sauver lui-même.

Digitized by Google

Arrache-le surtout à ce maître absolu,
Sans limite en sa force, et de soi-même élu,
Le peuple, enfin, ce roi, multiple, irresponsable,
Cruel, s'il le voulait, sans peur d'être coupable.
A peine il aperçoit le coup qu'il a porté;
Vers le but qu'il convoite ardemment emporté,
Il se détourne, et, calme au sortir des tempêtes,
Relève, insouciant, son million de têtes.

Épure donc les mœurs pour adoucir la loi,
France, le monde entier tourne les yeux sur toi.
Même dans tes erreurs, sans cesse il te contemple,
Des utiles progrès, oui, tu lui dois l'exemple.
Ramène par les lois les jours de ta grandeur,
A force de vertus rentre dans ta splendeur;
Quelle que soit la route où Dieu même t'entraîne,
Parmi les nations marche toujours en reine.

Digitized by Google

Digitized by Google

FABLES

INÉDITES,

LUES DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 25 OCTOBRE 1849,

PAR M. VIENNET.

L'IVROGNE ET LA BORNE.

Au bord d'un précipice un ivrogne passant,
Heurta des deux genoux contre une grosse pierre.
La douleur fut poignante; et, roulant en arrière,
Par un juron retentissant
Il exhala sa colère première.
Puis sur ses pieds tremblants bien ou mal se dressant,
« Une borne! dit-il en frottant sa rotule;
« Une borne! fi donc! ils en mettent partout,
« Aux champs, aux prés, à chaque bout:
« Quelle invention ridicule! »
Et, répétant, d'un ton qu'un tribun envierait,
Ses doctrines de cabaret,

Digitized by Google

« Des bornes! poursuit-il; que c'est aristocrate!
« Ça fait honte au progrès comme à l'humanité.
« Si l'on veut être libre, il faut qu'on les abatte.
« A bas les bornes donc! vive la liberté! »
A ce moment arrive une lourde voiture,
Que laisse aller à l'aventure
Un malhabile conducteur.
Par la roue en trottant la borne est accrochée;
Et par le choc de sa base arrachée,
Au grand ébattement du bachique orateur,
A demi sur le gouffre elle reste penchée.
« Hourra pour la charrette et pour le charretier! »
S'écriait mon ivrogne en trépignant de joie.
« Pour me venger, c'est Dieu qui les envoie.
« Dieu ne veut point de borne, et je vais la noyer. »
A ces mots, des deux mains il l'ébranle, il la pousse;
Et, dès la première secousse,
La borne avec fracas dans le gouffre a roulé.
Mais, hélas! emporté par le poids de sa tête,
Ne trouvant plus rien qui l'arrête,
Mon ivrogne la suit; et, broyé, mutilé,
En exhalant dans l'eau que son sang a rougie
Le dernier hoquet de sa vie,
Il pouvait dire aux casse-cous
Qui pensaient nous flétrir d'un surnom satirique,
Qu'en certains cas, surtout en politique,
Les bornes sont des garde-fous.

Digitized by Google

TIMON ET LES ATHÉNIENS.

Timon, le misanthrope au langage acéré,
Parcourant d'un pied désœuvré
La capitale de l'Attique,
Arriva par hasard sur la place publique,
Où fourmillait tout un peuple affairé.
Timon jette à ce peuple un regard sardonique,
S'arrête en ricanant, et, se croisant les bras,
Donne en ces mots l'essor à sa verve caustique :
« Vous êtes tous des sots, des fous, des scélérats,
« De méchants citoyens dont, en bonne police,
« On devrait purger les États;
« Et qui vous pendrait tous ne ferait que justice. »
A ce sarcasme inattendu,
Malgré le renom bien connu
De ce modèle d'insolence,
Le peuple se retourne, et des cris de vengeance
Partent de tous côtés contre le malotru.
Mais Timon, sans changer de maintien ni de place,
Narguant ce peuple et sa menace,
« Quand je dis tous, j'ai tort, fit-il d'un ton plus doux.
« Il est parmi vous un digne homme,
« Grand citoyen, bon père, bon époux :
« Pas n'est besoin que je le nomme,
« A ce portrait vous le connaîtrez tous.
« Mais tout le reste en bloc ne vaut pas quatre sous. »
Le correctif apaisa le tapage,
Personne ne se fâcha plus.

Digitized by Google

Chacun se prit en soi pour l'heureux personnage
Dont le rude censeur célébrait les vertus;
Et Timon, reprenant sa course vagabonde,
Aux vices dont sa dureté
Avait affublé tout le monde,
Joignit tout bas la vanité.

LA TORCHE ET LE FLAMBEAU.

Entre deux champs couverts d'une riche moisson,
Où, plein de joie et d'espérance,
Un père de famille, un paisible colon,
Voyait de ses labeurs la juste récompense,
De la ferme au prochain hameau,
Par une nuit d'été, voyageait au flambeau.
Nul zéphyr ne troublait sa marche régulière.
L'air était calme et pur, le ciel brillant et beau;
Et, quoique réveillé par sa vive lumière,
En le voyant passer le plus timide oiseau
Refermait en paix sa paupière;
Lorsque, par un sentier qui croisait son chemin,
Grondant, sifflant, menant grand train,
Vint une torche étincelante
L'aborder brusquement en l'appelant voisin,
Troublant la paix de l'air dans sa course bruyante,
Effrayant des deux champs les hôtes emplumés,
Allant à droite, à gauche, et de sa tête ardente
Secouant au hasard les débris enflammés.
« Voisin, dit le flambeau, puisqu'ainsi tu m'appelles,
« Tes airs évaporés me semblent dangereux.

Digitized by Google

« Crains pour ces champs d'épis les effets désastreux
« De tes brûlantes étincelles.
« Pour ses riches moissons le colon tremblera ;
« Et, dans ses vengeances cruelles,
« Sa colère nous confondra. »
La torche n'en tient compte ; et le traitant de lâche,
Grand mot qui fait aller au rebours du bon sens
Une foule d'honnêtes gens,
Elle poursuit sa course et ses airs de bravache.
Mais le flambeau n'avait que trop raison :
La torche en accomplit le sinistre présage.
Ses flammèches bientôt portèrent le ravage,
La ruine, la mort dans ce riche vallon.
En moins d'une heure anéantie,
La moisson n'offrit plus qu'un spectacle d'horreur,
Qu'un océan de flamme, où périt engloutie
La fortune du laboureur.
Il accourt l'œil en pleurs, jure, se désespère,
Hurle de rage ; et sous ses pieds
La torche et le flambeau, que confond sa colère,
Sont foulés, éteints et broyés.
Il eut tort, j'en conviens, j'aime à le reconnaître :
Je le dirais à Rome aussi bien qu'à Paris.
Mais quand de ses travaux on perd le juste prix,
D'un premier mouvement le moins fou n'est pas maître.
Et nous, si sûrs, si fiers de nos cerveaux,
Dans ce siècle de pamphlétaires,
De tribunes et de journaux,
Dans nos faveurs comme dans nos colères,
Savons-nous distinguer les torches des flambeaux ?

Digitized by Google

Tel prétend éclairer, qui sème l'incendie.
Dès qu'il voit la lumière, un autre crie au feu.
A leur gré, quoi qu'on fasse, on fait trop ou trop peu;
Et notre bon pays qui sans cesse varie,
Qui de tout pour un rien et s'engoue et s'ennuie,
Ne veut plus de juste milieu.

LE CHAT PHILANTHROPE.

L'humanité du chat n'est pas un fait commun.
Mais la philanthropie a fait tant de conquêtes,
Qu'elle a bien pu gagner les bêtes;
Et sur mille matous, il peut s'en trouver un
Digne de figurer par sa bonne nature
Dans un congrès de paix, un club de charité,
Un comice d'agriculture,
Ou dans tout autre comité
De tempérance ou de fraternité.
Le chat dont je conte l'histoire
S'était pris pour les rats d'un amour violent,
Eût craint de leur donner le moindre coup de dent.
Il s'en faisait scrupule, il y mettait sa gloire;
Et ne concevait pas, dans son zèle fervent,
Que dans un temps de progrès, de lumières,
On n'eût pas interdit par de sévères lois
L'arsenic et les souricières,
Et que les rats enfin, ses bien-aimés, ses frères,
Fussent proscrits comme des rois.
Les rats, de ses pareils connaissant le manége,
Dans ses façons d'agir virent d'abord un piége.

Digitized by Google

Il avait beau se mettre en frais;
A vingt pas de sa griffe on se croyait trop près.
Un jour enfin, séduit par ses tendres œillades,
Provoqué par les camarades,
Se risqua bravement un rat des plus hardis,
Un gamin de Ratopolis.
Cet âge est très-friand de périls, d'escalades,
Et trop souvent de barricades.
Il se bat les flancs, prend l'essor,
Fait quatre bonds, et s'arrête et regarde,
Tourne, retourne, avance encor,
Et sur le dos du chat à la fin se hasarde.
Minet fait patte de velours,
Prend Raton, le caresse; et notre téméraire
N'a d'autre ennui que de subir un cours
De politique humanitaire.
Il revient enchanté de cet accueil flatteur;
De ses amis dissipe la terreur.
Il en part deux, il en part quatre.
Les voilà tous bientôt à jouer et s'ébattre
Avec le meilleur des matous,
Qui, se laissant rouler, mordre, pincer et battre,
Était le plus heureux de tous.
Qu'arriva-t-il de ces façons nouvelles?
C'est qu'à leur nature fidèles,
Les rats lui pelèrent le dos,
Lui crevèrent les deux prunelles,
Et le rongèrent jusqu'aux os.
J'estime la bonté, la pitié, la clémence :
Qu'un sage à ses dépens les pratique, c'est bien.

Digitized by Google

Mais avec les méchants on perd son indulgence.
Comme l'humanité, l'État n'y gagne rien.
A ma fable pourtant il faut un corollaire :
Un homme aime le sang, et se plaît à mal faire.
De son pays il devient le fléau,
Il brûle, il pille, égorge père et mère.
La justice le prend, et le livre au bourreau.
« Tout beau, dit la philanthropie,
« Vous n'avez pas le droit d'attenter à sa vie!
« Dieu l'a créé, Dieu seul peut le rendre au néant. »
C'est à merveille : abattez la potence,
Et qu'au bagne de Brest il fasse pénitence.
« Au bagne! va crier un second prédicant.
« C'est dégrader un homme et ravaler son être.
« Le supplice était moins cruel.
« Il se repentira peut-être;
« Et vous l'aurez flétri d'un opprobre éternel. »
Allons, supprimons les galères,
Et créons à grands frais des pénitentiaires.
Un troisième survient. De prison en prison
Il promène sa bienfaisance.
Bien; mais il blâme tout, tout lui fait répugnance :
Le vivre, le coucher, rien n'est sain, rien n'est bon.
Allons, qu'au prisonnier le geôlier porte envie,
Lui donne du pain blanc et mange du pain bis;
Que s'il a froid l'hiver, l'État le gratifie
D'un édredon et d'un tapis.
Est-ce tout? pas encore. Un quatrième arrive.
Il a l'œil larmoyant, la parole plaintive :
C'est le ministre du pardon.

Digitized by Google

Il avise un captif à figure moutonne,
Qui, seul depuis cinq ans, n'a pu tuer personne.
« Grâce, dit-il, voyez, le remors, la raison,
« Ont assoupli, dompté son naturel farouche.
« Il est dans sa cellule entré comme un Cartouche;
« Elle rend au monde un Caton. »
Devant le sermonneur la justice s'incline.
Mon Caton prend la clef des champs,
Rencontre dans un bois deux honnêtes marchands,
Les dépouille et les assassine.
Philanthropes rêveurs, changez donc de clients.
Si vous avez de l'or, parcourez les chaumières;
Chassez-en le pain noir, les haillons, les grabats;
Du travailleur paisible allégez les misères;
Mais ne vous mêlez point de régler les États.
Ce ne sont point là vos affaires.

L'ESSIEU MAL GRAISSÉ.

D'une voiture de roulage
L'essieu criait; et ses cris incessants
Agaçaient les nerfs des passants,
Et tous les chiens du voisinage
Répondaient par des cris encor plus agaçants.
Vous savez tous que c'est l'usage
Des animaux japants et même des parlants.
Un charron, dont la route effleurait la boutique,
Et qu'ennuyait cette musique,
Prit un pot de vieux oing, éveilla le roulier,
Graissa l'essieu qui faisait ce tapage;

Digitized by Google

Et l'essieu, cessant de crier,
Poursuivit en paix son voyage.
Que de criards devant moi sont passés,
Qu'un peu de graisse aurait fait taire!
Mais le pays n'en produit point assez;
Et la paix y serait trop chère.

Digitized by Google

ÉLOGE

DE CHRÉTIEN-GUILLAUME

LAMOIGNON-MALESHERBES,

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE DU 4 NOVEMBRE 1841,

PAR M. DUPIN.

SEMPER FIDELIS,
REGI SUO,
IN SOLIO VERITATEM,
PRÆSIDIUM IN CARCERE,
ATTULIT.

MESSIEURS,

Lorsque l'Académie a daigné me charger de prononcer l'éloge de deux de ses membres les plus vertueux et les plus illustres, je ne me suis point dissimulé les difficultés de ce double labeur. — J'ai accompli, autant qu'il était en moi, la première partie de cette tâche au commencement de l'année, en vous lisant l'éloge de M. le duc de Nivernois dans la séance du 21 janvier, jour de douloureuse mémoire! — Maintenant, j'apporte l'éloge de M. de Malesherbes!... Mais,

Digitized by Google

je dois vous le dire, lorsque je travaillais à m'acquitter de cette pieuse mission, je n'ai point tardé à reconnaître que, si LAMOIGNON-MALESHERBES a mérité d'être loué comme savant et comme homme de lettres, chez lui les vertus et les qualités du magistrat, de l'homme public et du grand citoyen, l'emportent de beaucoup sur ses titres scientifiques et littéraires. Mes paroles ont conservé l'empreinte de ce sentiment : et mon discours exprime plutôt les sévérités du genre parlementaire que les formes gracieuses du genre académique; j'en suis si convaincu, que, sans la bonté que vous avez de m'entendre aujourd'hui, je n'aurais pas cru faire un larcin à l'Académie en réservant pour une solennité judiciaire les prémices de cette noble biographie.

Le nom de LAMOIGNON est un des plus vénérés dans les fastes de la magistrature française. S'il ne lui a pas fourni ses plus grands hommes, ses caractères les plus énergiques, l'orateur auquel nous devons l'oraison funèbre du premier président de Lamoignon, n'en a pas moins eu raison de peindre cette famille « comme une de celles où l'on ne sem-
« ble né que pour exercer la justice et la bienfaisance; où
« la vertu se communique avec le sang, s'entretient par les
« bons conseils, s'excite par les grands exemples. »

C'était, parmi les enfants de Lamoignon, une tradition héréditaire de piété filiale d'écrire la vie de leurs pères, et de continuer ainsi des annales qui devenaient des leçons domestiques pour chaque génération. Un coup d'œil rétrospectif jeté rapidement sur les aïeux de M. de Malesherbes montrera d'avance à quel sacerdoce il était destiné.

Cette famille, j'aime à le remarquer à l'honneur de ma

Digitized by Google

province, est une des plus anciennes du Nivernais (1). CHARLES *de Lamoignon,* dont les ancêtres s'étaient distingués dans les armes, est le premier qui entra dans la magistrature (2). Il était né à Nevers le 1er juin 1514. Il alla, selon l'usage du temps, étudier le droit en Italie, suivit les cours d'Alciat, et reçut le doctorat à Ferrare. A son retour il se fit remarquer au barreau, et devint *avocat du duc de Nevers*, qui le nomma *chef de son conseil.* Aidé de ce haut patronage, Charles de Lamoignon devint successivement conseiller à la table de marbre et au parlement de Paris, maître des requêtes et conseiller d'État. Il mourut en 1572, avant le chancelier de l'Hospital, auquel il aurait probablement succédé (3).

Les lettres réclament particulièrement PIERRE *de Lamoignon,* troisième fils de Charles, mort sans postérité en 1584, à l'âge de vingt-neuf ans. Ce fut, comme un autre Pic de la Mirandole, un prodige de science dès sa plus tendre jeunesse. A peine âgé de quinze ans, il composa en vers latins, sur les malheurs de la France, deux poëmes qu'il traduisit ensuite en grec. Ils ont été imprimés en 1570 sous ce titre : *Calamitatum Galliæ deploratio* (4).

CHRÉTIEN *de Lamoignon*, dixième fils de Charles (5), suivit de plus près les traditions de son père. Né en 1567, il étudia le droit sous Cujas, qui tenait à Bourges le sceptre du professorat, fut conseiller au parlement en 1595, puis président aux enquêtes, conseiller de grand'chambre et président à mortier en 1633. C'était un magistrat intègre, pieux et bienfaisant. Bèze en parle avec éloge dans ses poëmes.

Il eut deux fils. Le second, né en 1617, fut le célèbre GUILLAUME *de Lamoignon*, seigneur de Bâville. D'abord

Digitized by Google

conseiller au parlement, puis maître des requêtes au conseil d'État sous la minorité de Louis XIV (en 1644), le jeune roi disait de lui : « Je n'entends bien que les affaires que M. de Lamoignon rapporte. » — La réputation qu'il s'était acquise dans cette dernière place lui valut l'honneur d'être appelé à la tête du parlement de Paris après la mort du premier président de Bellièvre, en 1658. En conférant de si hautes dignités dans la magistrature et dans l'État, il faudrait que les rois ou leurs ministres pussent répéter ce que Louis XIV dit à Chrétien de Lamoignon, en lui apprenant sa nomination : « Si j'avais connu un plus homme de bien que vous, et un « plus digne sujet, je l'aurais choisi. » — Le premier président de Lamoignon justifia cette haute estime du roi : la politique et les intrigues de cour n'eurent point de prise sur ses fonctions judiciaires ; et particulièrement dans le procès de Fouquet, loin d'imiter la conduite de ceux qui, en pareil cas, font parade de zèle et promettent d'avance des condamnations, Lamoignon, sondé par Colbert qui cherchait à pressentir ses dispositions, lui répondit avec dignité : « Un juge ne dit son opinion qu'une fois, et sur les fleurs « de lis. »

Chrétien-François *de Lamoignon*, fils aîné du premier président, fut avocat général ; c'est sur ses conclusions que l'arrêt d'abolition du congrès fut prononcé par le premier président son père. L'un et l'autre étaient liés avec Boileau, Racine, Bourdaloue, et tous les hommes distingués qui, à cette époque, composaient la société de Bâville.

Le second fils du premier président, Chrétien, deuxième du nom, fut successivement conseiller au parlement (1704),

Digitized by Google

avocat général (1707), président à mortier (1723), premier président de la cour des aides (1746), chancelier de France en 1750. Il avait distingué sa branche par le nom de Blancménil, seigneurie dépendante de la terre de Malesherbes.

C'est de lui qu'est né, le 6 décembre 1721, Chrétien-Guillaume Lamoignon de Malesherbes. Cet héritier d'un nom si cher à la magistrature fut élevé chez les jésuites, qui dans le même temps faisaient aussi l'éducation de Voltaire et du prince devenu roi sous le nom de Louis XVIII. Malesherbes put connaître encore le père Porée et profiter de ses conseils. Sa destination naturelle était de suivre la carrière de son père; il s'y prépara sous la direction du célèbre abbé Pucelle, conseiller clerc au parlement de Paris, neveu de Catinat, habile homme que Malesherbes appelait toujours le *dernier des Romains,* quand il parlait de la magistrature. Ce fut auprès de lui qu'il s'instruisit des premiers éléments de la politique, de la véritable situation de la monarchie, du droit public de la France, et de l'étendue des devoirs qu'il aurait à remplir.

On touchait à la seconde moitié du XVIIIe siècle; à cette époque fervente et déjà si agitée, où toutes les pensées qui gonflaient les esprits cherchaient à se faire jour à travers les obstacles qu'on s'efforçait de leur opposer; où toutes les idées étaient tournées vers des plans d'amélioration et de changement, avec une ardeur qu'aucune expérience encore n'avait appris à régler.

La société politique offrait le singulier spectacle d'une constitution incertaine, dont tous les éléments étaient en lutte; où les pouvoirs publics, sans définition exacte, n'a-

Digitized by Google

vaient de contre-poids que dans leurs prétentions réciproques, en sorte que ce qui s'opposait à l'usurpation faisait ou préparait le combat.

On conçoit le ravage qu'avait dû porter la logique dans ces institutions que la logique n'avait point créées, et que les faits seuls avaient produites selon les exigences du moment, sans s'inquiéter des contradictions et des disparates, et sans nul souci des embarras de l'avenir. — D'un côté, la liberté poussée jusqu'à la témérité par les philosophes! l'égalité entrevue, et déjà invoquée avec ivresse! De l'autre, la résistance opposée jusqu'à l'absurde par les classes privilégiées : les exagérations réciproques, accrues par la défiance et par l'opposition des intérêts; l'irritation produite par la domination orgueilleuse d'un seul culte, et par l'oppression de tous les autres; l'administration rendue odieuse par l'emploi de moyens arbitraires et violents contre les personnes et contre les biens; les mœurs perdues; les finances obérées, et l'excès des dilapidations et des dépenses sur le point d'amener un déficit, avec tous les mécontentements, toutes les plaintes qu'entraîne inévitablement à sa suite l'accroissement des impôts!....

C'est au milieu de toutes ces complications qu'allait se trouver le jeune Malesherbes; au niveau de son siècle par sa philosophie et ses lumières, exempt de l'aveuglement de sa caste, en garde contre l'entraînement des esprits trop exaltés; voulant la monarchie et la liberté; destiné, pour son malheur, à devenir le ministre mal écouté d'un roi, honnête homme sans doute et ami de son peuple, mais faible et irrésolu, obsédé par sa cour et dominé par un parti, là où il aurait fallu un roi fort, un roi capable de planer au-

Digitized by Google

dessus de tous ces conflits, de choisir avec indépendance et dextérité entre les bons avis et les mauvais conseils, et de puiser dans des concessions sages et opportunes le droit de refuser ce qu'il eût été dangereux d'accorder.

Mais n'anticipons point, Messieurs; suivons M. de Malesherbes dans les différentes phases de la carrière qu'il est appelé à parcourir; et après avoir rapidement jalonné notre route, nous reviendrons, s'il le faut, sur nos pas, pour considérer plus attentivement les points les plus dignes d'occuper votre attention.

Le père de Malesherbes voulut qu'il débutât par une fonction qui était regardée comme une excellente école pour les jeunes magistrats, celle de substitut du procureur général.

Le 3 juin 1744, étant dans sa vingt-quatrième année, il fut nommé conseiller au parlement, à la quatrième chambre des enquêtes.

Le 14 décembre 1750 (à vingt-neuf ans), son père ayant été nommé chancelier, il lui succéda dans la première présidence de la cour des aides. C'est comme chef et organe de cette cour qu'il porta devant Louis XV les remontrances de 1770 et de 1771.

En même temps que M. de Malesherbes succéda à son père dans la première présidence, il fut placé par lui à la tête de la librairie, dont la direction était dans les attributions du chancelier.

Lors de la suppression du parlement et de la cour des aides, en 1771, une lettre de cachet exila Malesherbes dans sa terre.

Rappelé sous Louis XVI, en 1775, après le rétablissement

Digitized by Google

de la magistrature, il reparut à la tête de la cour des aides, et présenta, cette même année, les célèbres remontrances de cette compagnie relatives aux *impôts*. Elles produisirent une sensation prodigieuse. Le gouvernement s'en émut au point qu'il fit enlever la minute du greffe pour en empêcher la publication. Toutefois le roi, dans sa réponse officielle, promit de s'occuper des *réformes proposées*, ajoutant que ce serait le *travail de tout son règne*.

En même temps, le monarque conçut une telle estime pour M. de Malesherbes, qu'il voulut absolument qu'il entrât dans le conseil des ministres. Malgré sa répugnance personnelle et les vifs regrets de la cour des aides, Malesherbes se démit de sa première présidence le 12 juillet 1775. Il entra dans le cabinet comme ministre secrétaire d'État de la maison du roi et de Paris, à la place de la Vrillière, qui remplissait cette fonction depuis cinquante et un ans (5 *bis*).

On a remarqué, comme une singularité, que Malesherbes avait ainsi occupé deux places les plus opposées à ses goûts. — Ami de la liberté de la presse, à une époque où l'on osait à peine en prononcer le nom, il devint le chef de la censure; — ami de la liberté individuelle, on lui confia le ministère qui délivrait les lettres de cachet. — Nous verrons comment il usa de ces différents pouvoirs.

Il est des temps malheureux où il est bien difficile qu'un honnête homme puisse rester longtemps ministre. Dès que son caractère est connu, il a contre lui tous ceux que sa probité empêche de faire leurs affaires et dont sa droiture contrarie l'ambition ou les projets; surtout s'il annonce l'intention de réformer quelques abus, à l'instant même il voit se former contre lui la ligue intraitable de tous ceux qui

Digitized by Google

sont en possession d'en profiter. Les intrigues eurent bientôt dégoûté Malesherbes; il sortit du conseil, ainsi que son ami Turgot, avec lequel il était entré et avec lequel il se hâta de se retirer lorsqu'ils virent, l'un et l'autre, que leurs vues de bien public, sans cesse traversées par d'autres influences, ne pouvaient pas prévaloir. Malesherbes surtout s'y déplaisait, et il a dit de lui-même : « qu'un magistrat, ami de la « règle, accoutumé à résister à tous les excès de pouvoir dans « l'intérêt des principes, et à lutter contre les abus de l'ad- « ministration, était peu propre à des fonctions ministérielles, « et qu'on avait eu tort de les lui confier. » Il donna sa démission le 12 mai 1776.

Les lettres et les sciences occupèrent ses loisirs. Il était devenu membre de l'Académie des sciences en 1750, de celle des inscriptions en 1759, et de l'Académie française en 1775. Sa réception fut brillante; son discours produisit un grand effet : on applaudit surtout avec un véritable enthousiasme le passage où il parle de l'*opinion publique* (dont il se faisait sans doute une juste définition) comme d'une souveraine sous l'autorité de laquelle dorénavant tout devra plier. — « Il s'est élevé, dit-il, un tribunal indépendant de « toutes les puissances, et que toutes les puissances respec- « tent; qui apprécie tous les talents, qui prononce sur tous « les genres de mérite; et dans ce siècle éclairé, dans un siècle « où chaque citoyen peut parler à la nation par la voix de « l'imprimerie, ceux qui ont le talent d'instruire les hom- « mes et le don de les émouvoir, les *gens de lettres*, en un « mot, sont, au milieu du public dispersé, ce qu'étaient les « orateurs de Rome et d'Athènes, au milieu du peuple « assemblé. »

Digitized by Google

Désormais sans fonctions publiques, et maître de son temps, Malesherbes entreprit des voyages pour son instruction et son agrément. Il parcourut différentes contrées de la France, de la Hollande et de la Suisse; allant à pied, explorant tous les sites, les plantes, les cultures, les mœurs, les lois, en gardant un incognito qui lui valut plus d'une anecdote où son amour-propre, d'abord compromis en apparence, finissait par être largement indemnisé. Il rapportait avec lui tout ce qui lui avait paru susceptible d'être utilement transporté dans sa patrie. Assez instruit en histoire naturelle et surtout en botanique pour lutter même avec Buffon, on conçoit tout ce qu'il dut recueillir de notions utiles (*).

A son retour en 1787, peu de temps après la convocation de l'*Assemblée des notables*, on rappela Malesherbes au ministère. Mais comme on voulait seulement se couvrir de la faveur de son nom pour donner couleur aux actes du gouvernement, on ne lui confia aucun pouvoir. Il fut ministre sans portefeuille; triste condition dans un cabinet! Les avis qu'il donna furent à peine écoutés, les mémoires qu'il prenait la peine de rédiger furent à peine lus, et, chose bien plus étrange, qu'on croirait difficilement si elle ne nous était attestée par des témoignages irrécusables, il n'avait pas même la faculté d'entretenir le roi hors la présence du premier ministre, tant celui-ci était jaloux de son autorité et craignait de voir partager son crédit.

(*) Voyez le catalogue des œuvres de Malesherbes, dans les notes placées à la suite de ce discours.

Digitized by Google

Lassé d'une position aussi fausse, Malesherbes se hâta de la quitter, en abjurant pour toujours tout exercice du pouvoir.

Il se retira à Malesherbes, d'où il ne sortit que pour défendre Louis XVI, et bientôt après pour le suivre à l'échafaud.

Telle est en bref, Messieurs, la vie de Malesherbes. Elle complète noblement la biographie des Lamoignon. Mais à l'instant même se présente une réflexion douloureuse, et qui remplit l'âme d'un sentiment d'amertume. La mémoire de Malesherbes est l'objet d'un respect universel, et pourtant, il faut bien le dire, lui aussi a trouvé des détracteurs. Tous admirent sa vertu, mais quelques-uns ont critiqué ses opinions. Plusieurs ont tracé son panégyrique, l'ont présenté comme un sage!... D'autres ont mêlé de vives censures à leurs éloges.

M. Boissy d'Anglas, ce courageux ennemi de l'anarchie, après avoir consacré à la mémoire de ce vertueux magistrat deux volumes qu'il adressait à ses enfants comme un encouragement à bien faire, se vit obligé d'en composer un troisième pour répondre aux attaques dirigées contre les deux premiers.

Les critiques si injustement prodiguées au biographe de Malesherbes et tout leur artifice peuvent se réduire à ceci :

Malesherbes a partagé les illusions des philosophes, il s'est fait réformiste; il a par le fait contribué à la révolution. Lui-même, ajoute-t-on, l'a reconnu; il s'en est repenti, mais il a expié ses erreurs par une mort sublime! — A ce titre seulement, on veut bien *l'amnistier!*

Ainsi on loue sa mort, mais on blâme sa vie! — Un illustre

Digitized by Google

écrivain a voulu tout concilier, en disant : « que la philoso-
« phie réclame la première partie de cette vie; la religion
« se contentera de la dernière. »

Pour moi, Messieurs, je ne crois pas qu'il soit besoin ici de transaction. La vie et la mort de Malesherbes sont également honorables; elles se servent mutuellement de sanction : le patriotisme et la vertu réclament Malesherbes tout entier.

Voyons en effet, puisqu'il faut descendre à l'apologie, voyons quelles sont les opinions auxquelles M. de Malesherbes a attaché son nom.

Je trouve quatre questions principales qu'il faut reprendre pour juger si M. de Malesherbes, au temps où il a vécu, et du point où il était placé, a dignement compris les devoirs de sa position.

— C'est : la liberté religieuse,

La liberté de la presse,

La liberté individuelle,

Et toutes les difficultés qui se rattachent à législation des impôts.

Ces questions sont peu nombreuses, mais elles ont conservé tout leur intérêt par leur liaison avec les réformes opérées depuis et celles qui s'agitent encore à présent.

I. *Liberté religieuse.*

Aujourd'hui tous les cultes sont libres : chacun reçoit de la loi et du magistrat *la même protection.* Il semblerait monstrueux qu'il en fût autrement : personne n'oserait proposer

Digitized by Google

de revenir à l'intolérance; on le proposerait en vain. Mais en était-il ainsi du temps de Malesherbes?

La révocation de l'édit de Nantes, si l'on s'était borné à retrancher de cet édit les dispositions politiques qui plaçaient les protestants en face du gouvernement comme une sorte de puissance rivale avec laquelle il fallait traiter, n'aurait pu être blâmée par aucun esprit raisonnable, ami du pouvoir autant que de la vraie liberté. Il suffit, pour en être convaincu, de relire cet édit et de se demander ensuite si un gouvernement bien réglé, ayant le sentiment de sa nationalité, de sa force et de sa grandeur, pouvait laisser subsister indéfiniment des stipulations qui le tenaient en état permanent de *capitulation*. De ce nombre étaient les dispositions qui accordaient aux protestants des *places* dites de *sûreté*, qui leur permettaient de tenir des *assemblées politiques*, de lever entre eux des *contributions*, d'avoir des *juges spéciaux*, et qui les constituaient en manière de *république* au sein de la *monarchie*.

On pouvait donc abroger ces stipulations; on le devait même, *afin qu'une secte dans l'Église ne fût plus un parti dans l'État* : — mais en ressaisissant ainsi l'intégralité du pouvoir politique, il fallait laisser aux Français protestants, comme aux autres citoyens, la liberté de leurs croyances, le libre exercice de leur culte, et la jouissance commune de leurs droits naturels, civils et politiques.

Mais non; ce qu'avaient voulu surtout les esprits intolérants et mystiques qui avaient provoqué la révocation absolue de l'édit de Nantes; ce que voulaient principalement les promoteurs des mesures violentes prises à la suite de cette révocation, c'était l'abolition immédiate du culte protestant,

Digitized by Google

la persécution contre les sectateurs de ce culte, et leur expulsion du royaume, avec confiscation de leurs biens, s'ils refusaient de rentrer dans le giron de l'Église catholique. En un mot ils voulaient pouvoir dire : *Il n'y a plus de protestants en France.*

Je ne veux pas, Messieurs, affliger les esprits, aujourd'hui calmes sur ces questions, en remettant sous vos yeux les contraintes morales et matérielles, les supplices, les exécutions militaires, les spoliations employées à l'appui de la révocation de l'édit. On ne voit plus les dragons se ruer sur des populations inoffensives, en criant : *L'abjuration ou la mort!* On n'entend plus les cris des victimes! L'histoire en a été tracée par d'autres; il suffit d'y renvoyer (6).

Mais pour les hommes les moins instruits de cette partie de nos annales, un fait immense, un fait désastreux demeure acquis : c'est l'exil volontaire ou forcé d'une masse considérable de protestants, et avec eux la ruine de nos manufactures, de notre industrie, de nos richesses commerciales; c'est la langueur et l'affaiblissement qui succédèrent de toutes parts à l'application de ces mesures odieuses, condamnées par la politique autant que par la justice et par le véritable esprit du christianisme; car, en blâmant de tels actes, il faut surtout insister sur ce qu'ils ont eu d'inique et d'immoral.

Les choses en étaient venues à ce point, à la fin du règne de Louis XIV et sous celui de Louis XV, que pour les protestants restés en France il y avait, non pas seulement exclusion de toute participation aux droits politiques, mais il n'y avait pas même d'*état civil.*

Le mariage, ce contrat primitif, sans lequel on ne conçoit

Digitized by Google

pas de société civilisée, ne pouvait pas être légalement célébré, ni légalement constaté; les relations du père aux enfants demeuraient incertaines aux yeux de la loi. — La raison en est simple, la tenue des registres de l'état civil était abandonnée aux *prêtres catholiques*, et pour ces nouveaux officiers de l'état civil, il n'y avait de mariage possible que le mariage canonique; il n'y avait de naissance constatée que celle des enfants que l'on soumettait au baptême; et à leurs yeux ces enfants étaient réputés *bâtards* quand le mariage des parents n'avait pas été célébré en face de l'Église. — Pour les protestants qui ne voulaient pas abjurer, ou mentir à Dieu et aux hommes en se disant faussement catholiques, il n'y avait donc point de famille; leurs mariages, célébrés *au désert*, étaient destitués des effets civils.

Et cependant protection est due par l'État à tous les citoyens! Le mariage est de droit naturel avant d'être de droit ecclésiastique : le contrat a précédé le sacrement; la paternité, la filiation légitimes sont la base de l'état social, la source des bonnes mœurs; regarder les enfants des protestants comme bâtards, leurs femmes comme des concubines, leurs mariages comme n'existant pas aux yeux de la loi, était donc tout à la fois une injustice envers les personnes, un outrage à la morale, une violation du droit.

A la vérité, quelque tolérance de fait s'était peu à peu introduite par la force de l'opinion. La jurisprudence (7), plus humaine que les édits, avait quelquefois égard à la possession d'état. Servan venait de faire entendre sa voix ardente dans son éloquent plaidoyer *pour une femme protestante!*... Mais Malesherbes ne se contentait pas, pour les religionnaires, d'une pure condescendance de fait, toujours précaire et

Digitized by Google

dépourvue de garanties. Il remontait à la source du droit, il la démontrait avec évidence, il voulait que leur état civil fût *l'œuvre de la loi;* il y est parvenu (8); et si cette conquête lui a attiré la haine de l'intolérance, elle lui a mérité la reconnaissance d'une classe nombreuse de citoyens, et celle de tous les amis éclairés de l'humanité.

Malesherbes avait étendu sa sollicitude sur les israélites; il avait composé en faveur de ceux-ci un mémoire rempli des plus curieuses recherches. Il y démontrait que les vices qu'on leur a si souvent reprochés avaient pris, en grande partie, leur source dans les avanies et les spoliations dont, à diverses époques, les gouvernements les avaient frappés. La possession des immeubles offrait trop de prise aux confiscations; les maîtrises et les jurandes, les corps d'arts et métiers n'admettaient que des catholiques; car en ce temps-là on exigeait des *certificats de catholicité*, comme depuis on a exigé des *certificats de civisme;* il ne restait donc aux juifs que le trafic de l'argent. Traités en ennemis par les catholiques, ils ne pouvaient pas les regarder comme frères; entre eux, la règle *Non fœnerabis fratri tuo* ne pouvait recevoir d'application; ils étaient *usuriers* par nécessité de position.

Aujourd'hui, catholiques, juifs, protestants de toutes les nuances (9), tous sont citoyens, égaux devant la loi pour leurs droits religieux, politiques et civils. Nous trouvons que cela est bien; — approuvons donc le publiciste qui, cinquante ans avant notre Charte, a revendiqué des libertés qui forment actuellement un des articles fondamentaux de notre droit public constitutionnel.

Digitized by Google

II. *La liberté de la presse.*

La liberté de la presse, qui s'exerce si diversement sur le compte des personnes et des choses, a été elle-même fort diversement jugée. Depuis l'invention de l'imprimerie, elle a eu des amants dissolus, des adversaires outrés, des amis raisonnables. Tantôt elle a subi les atteintes du despotisme, tantôt elle a réagi avec licence contre le pouvoir et contre les lois.

A l'époque où M. de Malesherbes fut placé à la tête de la librairie, la presse était régie par la législation la plus bizarre et la plus absurde; on peut dire aussi la plus arbitraire et la plus inconséquente.

Trois censures contradictoires pesaient sur les libraires et sur les auteurs. Si l'on échappait à la censure du clergé, on tombait sous celle des parlements; si l'on échappait aux arrêts, on rencontrait les mandements et les lettres de cachet. On censurait les écrits et l'on poursuivait les auteurs; les parlements faisaient brûler les livres par la main du bourreau, depuis qu'on n'osait plus brûler les écrivains eux-mêmes; mais on les exilait, on les embastillait (10). On faisait tout pour étouffer la pensée, pour l'empêcher de se produire; et cependant la publicité était du goût de tout le monde, même de celui de ses persécuteurs (11). Après l'oppression qui s'était fait sentir vers la fin du règne de Louis XIV, arriva la licence qui se montra effrontément sous la régence et pendant tout le règne de Louis XV. A cette époque, on vit un désaccord complet entre les mœurs et les lois!...

Digitized by Google

Jamais on ne poursuivit autant les auteurs, et jamais aussi on ne rechercha avec plus d'avidité les livres condamnés! C'était un moyen infaillible de les mettre en vogue. Aussi Lauraguais avait la hardiesse d'écrire au parlement : « *Honneur aux livres brûlés!* » — Un auteur satirique, qui avait reçu 30,000 fr. pour un pamphlet supprimé, priait le ministre d'en faire saisir un second qu'il allait mettre sous presse, afin de compléter, disait-il, la somme de 60,000 fr. dont il avait besoin pour vivre tranquille, promettant qu'après cela il cesserait d'écrire. — Malesherbes s'érigea en arbitre de toute cette situation. — Il reconnut que, dans l'usage de la presse, il y avait un droit positif à côté d'inévitables abus. Des abus qu'il fallait punir quand ils se manifesteraient, mais un droit qu'il fallait protéger; en un mot, il regarda la liberté de la presse comme un principe; la censure comme un moyen absurde et impuissant (12); la répression des délits de la presse comme une chose de droit commun.

Lisez tous ses écrits sur cette matière; il arrive à cette solution, la meilleure qu'on ait pu trouver, même dans ces temps modernes où l'on a tant cherché à concilier le maintien de la règle avec la répression de l'abus.

En effet, il est de la nature des choses que la liberté de la presse, comme toutes les autres libertés, ait ses inconvénients à côté de ses avantages. En considérant les services qu'elle peut rendre et le mal qu'elle fait, on peut dire d'elle ce qu'Ésope a dit de la langue : Il n'y a rien de meilleur et rien de pire. — *La presse en soi n'est autre chose que l'esprit de celui qui écrit.* S'il est instruit et honnête homme, elle produira des vues utiles, elle proclamera des vérités profitables.

Digitized by Google

— Mais elle sera méchante avec le méchant, passionnée avec l'homme de parti, haineuse avec l'homme atrabilaire, calomniatrice avec l'envieux, scélérate si l'auteur est un scélérat.

« La presse, disait un journaliste, est l'état de ceux qui « n'ont pu s'en faire un autre. » Par là même aussi, c'est l'état des mécontents, c'est le refuge du désappointement, et quelquefois le pis-aller de la misère! C'est là ce qui fait trop souvent la mauvaise presse, qu'on ne saurait assez distinguer de la bonne (*).

L'honnêteté publique, la pureté des mœurs entrent pour beaucoup dans le bien et le mal que la presse peut faire; car le mal est plus ou moins grand selon qu'il est plus ou moins bien accueilli; et il ne l'est malheureusement que trop dans les temps d'agitation et de crise, où chacun est ravi de voir ses propres passions exprimées par d'autres en termes qu'on rougirait d'employer soi-même, mais qu'on applaudit en secret, et dont on se montre d'autant plus satisfait qu'ils font plus de mal aux personnes qu'on déteste ou au gouvernement que l'on voudrait voir renverser.

Toujours est-il, même en présence de ces dangers, qu'il en est de la presse comme des autres libertés. Il n'en est pas une dont les hommes ne puissent abuser. Mais, de même qu'on est obligé de laisser à chacun la liberté de parler, d'agir et de se mouvoir, sauf à punir celui qui vole, qui tue,

(*) Cette distinction est sagement marquée dans un passage du discours que l'un des hommes les plus éminents et les plus recommandables du parlement anglais, sir Robert Peel, adressait, au mois de juillet dernier, aux électeurs de Tamworth. (Voyez ci-après la note 12 *bis*.)

Digitized by Google

qui insulte; de même, pour la presse, on est obligé de laisser imprimer, sauf ensuite à punir, s'il y a lieu (*).

Tels étaient les principes de Malesherbes. Il les a professés dans ses écrits et pratiqués dans ses fonctions; nous pouvons également donner des exemples de sa sévérité envers les libellistes et de sa prédilection pour les véritables gens de lettres.

Affaire Varennes. — Varennes, secrétaire des états de Bourgogne, était devenu l'instrument des ministres de Louis XV, qui souffraient avec peine que les déprédations des traitants fussent poursuivies et dévoilées par la cour des aides. Varennes, pour plaire à ses protecteurs, publia un libelle calomnieux et virulent contre les magistrats, d'abord sous le voile de l'anonyme. L'ouvrage était écrit avec talent; Varennes en avait beaucoup. Il fit une grande sensation, et fut condamné à être brûlé par la main du bourreau. Ce succès scandaleux enhardit l'auteur, qui ne craignit pas de se faire connaître. Malesherbes, instruit de son audace, le fit décréter d'ajournement personnel. Celui-ci opposa aux huissiers un *ordre du roi* qui lui enjoignait de rester à Versailles. Malesherbes fit continuer la procédure dans Versailles même, et Varennes fut condamné par contumace.

Les ministres persuadèrent au roi que cet acte de vigueur devait être réprimé. Louis XV, pour en témoigner son mécontentement, décora le coupable du *cordon de Saint-Mi-*

(*) Malesherbes donne cet exemple : « Parce qu'il y a des incendiaires, faudra-t-il interdire aux hommes l'usage du feu ? »

Digitized by Google

chel (et cela, je pense, n'a pas peu contribué au discrédit où cet ordre est tombé depuis). Aussitôt Malesherbes fit décréter Varennes de prise de corps, et l'arrêt définitif allait être rendu, lorsque le monarque lui fit expédier des *lettres d'abolition* qu'il envoya à l'enregistrement de la cour des aides. Varennes fut obligé d'y comparaître à genoux, et le premier président prononça, de son tribunal, ces paroles dignes et sévères : « Varennes, le roi vous accorde des lettres de grâce; « la cour les entérine, la peine vous est remise; mais le crime « vous reste : retirez-vous. »

Voilà les sévérités de Malesherbes. — Mais s'agissait-il de l'*Encyclopédie*, de Buffon, de Montesquieu; alors la protection du directeur de la librairie leur était acquise; il résistait à toutes les suggestions de l'intolérance, bravait les clameurs hypocrites des courtisans, et protégeait de tout son pouvoir la liberté des publications (13).

Lors de son admission à l'Académie française, j'ai dit qu'il fut nommé *par acclamation;* j'aurais pu dire que ce fut *par reconnaissance*, car il avait été le protecteur le plus sincère de tout ce qui était marqué au coin du génie et du talent.

Il avait une sympathie véritable pour ceux qui cultivaient honorablement les lettres. Que d'auteurs il a aidés de ses conseils ou secourus de ses bienfaits (14)! Aussi, lorsqu'à la retraite du chancelier son père, il quitta la direction de la librairie après dix-huit ans d'exercice, les écrivains les plus éminents lui exprimèrent leurs regrets en même temps que leur gratitude; et parmi ces écrivains il faut compter Rousseau, Voltaire et les rédacteurs du *Journal des savants* (14 *bis*).

Digitized by Google

III. *Liberté individuelle.*

Après la *liberté de conscience* et la *libre expression de la pensée,* la liberté du corps, la *liberté individuelle* tient le premier rang parmi les droits que l'homme a le plus d'intérêt de voir respecter. Eh bien! l'on peut dire que la liberté individuelle est celle dont on se jouait le plus avant 1789.

Qui ne connaît le déplorable abus qui se faisait alors des *lettres de cachet!* Dans notre patrie, dans ce royaume des Francs, la liberté des citoyens pouvait, à chaque instant, être compromise par une de ces lettres, c'est-à-dire par un ordre d'emprisonnement, non motivé, non suivi d'interrogatoires, sans traduction devant le magistrat, et cela, pour un temps indéfini, quelquefois dans d'horribles cachots.

Chose non moins étrange! la délivrance de ces lettres de cachet était regardée comme une *prérogative* essentielle de la couronne, un *droit régalien*, au point qu'on disait, indifféremment, une *lettre de cachet*, ou *un ordre du roi* (15). La Vrillière, type des courtisans faciles et complaisants, en avait expédié, pendant son ministère seul, plus de cinquante mille! — Malesherbes lui succéda.

Déjà, comme président de la cour des aides, il avait saisi l'occasion de réclamer contre l'étrange abus que l'on faisait de ces lettres sous le nom des fermiers généraux. En 1767, un particulier nommé Monnerat avait été emprisonné de cette manière, à la requête des employés des fermes, sur un simple soupçon de contrebande, et avec des circonstances si atroces, que la cour des aides s'en émut. Rendu à la liberté

Digitized by Google

au bout de vingt mois de détention arbitraire dans les cabanons de Bicêtre, Monnerat rendit contre les fermiers généraux une plainte qu'il adressa à la cour des aides. Après avoir essayé de lui rendre justice, cette cour, indignée de voir que sa juridiction était entravée par un *arrêt d'évocation* (du 25 juin 1770), arrêta (le 14 septembre suivant) des remontrances. La cour signale d'abord et dénonce d'une manière générale l'abus qu'on faisait des lettres de cachet. Venant ensuite à l'affaire de Monnerat, elle fait un récit touchant et animé des souffrances du prisonnier, et ne craint pas, pour frapper l'imagination du jeune roi, d'entrer dans la description des abominables cachots où cet infortuné avait été plongé : .... « Il a été conduit dans la prison de Bicêtre, « et il a été détenu *vingt mois!* Mais la longueur excessive de « cette détention illégale n'est pas encore la circonstance la « plus digne de toucher Votre Majesté. Il faut que vous le sa- « chiez, Sire, il existe dans le château de Bicêtre des cachots « souterrains creusés autrefois pour y enfermer quelques fa- « meux criminels, qui, après avoir été condamnés au dernier « supplice, n'avaient obtenu leur grâce qu'en dénonçant leurs « complices; et il semble qu'on s'étudiât à ne leur laisser « qu'un genre de vie qui leur fît regretter la mort. On vou- « lut qu'une obscurité entière régnât dans ce séjour : il fallait « cependant y laisser entrer l'air absolument nécessaire pour « la vie; on imagina de construire sous terre des piliers per- « cés obliquement dans toute leur longueur, et répondant à « des tuyaux qui descendent dans le souterrain; c'est par ce « moyen qu'on a établi quelque communication avec l'air « extérieur, sans laisser aucun accès à la lumière. Les malheu- « reux qu'on enferme dans ces lieux humides, et nécessaire-

Digitized by Google

« ment infects quand un prisonnier y a séjourné plusieurs « jours, sont attachés à la muraille par une lourde chaîne, et « on leur donne de la paille, de l'eau et du pain. Votre Majesté « aura peine à croire qu'on ait eu la barbarie de tenir plus « d'un mois, dans ce séjour d'horreur, un homme qu'on *soup-* « *çonnait* de fraude. Suivant le récit de Monnerat lui-même « et la déposition d'un témoin, il paraît qu'après être sorti de « ce souterrain qu'on appelle *cachot noir*, on l'a tenu encore « longtemps dans un autre cachot moins obscur, et que c'est « une *attention* qu'on a toujours pour la santé du prisonnier, « parce qu'une expérience, qui n'a pu être acquise qu'au prix « de la vie de plusieurs hommes, a appris qu'il y avait du dan- « ger à passer trop subitement du cachot noir à l'air libre et « à la lumière du jour. » Monnerat, sorti de prison, s'était pourvu en dommages-intérêts contre les fermiers généraux : et c'est une telle cause dont on avait enlevé la connaissance à la cour des aides, par un arrêt *d'évocation!*...

Ces remontrances toutefois ne restèrent pas sans effet; elles amenèrent plus tard la déclaration du 30 avril 1780, qui, en attestant la sollicitude du monarque pour le soulagement de l'humanité, constate aussi l'excès des abus auxquels il s'efforçait de remédier. On y voit que « *le roi, touché depuis longtemps de l'état des prisons dans la plupart des villes,* destine à Paris l'hôtel de la Force pour renfermer spécialement les prisonniers arrêtés pour dettes civiles; donne dès à présent des secours dans les autres prisons, et se propose de détruire *tous les cachots pratiqués sous terre*, ne voulant *plus risquer que des hommes accusés ou soupçonnés injustement, et reconnus ensuite innocents par les tribunaux,* aient essuyé d'avance une punition rigoureuse par leur seule dé-

Digitized by Google

tention dans des lieux ténébreux et malsains... « Notre justice « jouira même d'avoir pu adoucir pour les criminels ces *souf-* « *frances inconnues et. ces peines obscures* qui, du moment « qu'elles ne contribuent point au maintien de l'ordre par la « publicité et par l'exemple, deviennent *inutiles à notre jus-* « *tice, et n'intéressent plus que notre bonté.* »

Devenu ministre de la maison du roi, Malesherbes s'empressa de visiter les prisons (16), la Bastille, Vincennes, Bicêtre, et d'élargir tous les prisonniers d'État qui n'avaient pas mérité d'être traduits devant les tribunaux.

S'il n'était pas en son pouvoir d'abolir l'institution des lettres de cachet, il fit au moins tout ce qu'il put pour en prévenir l'abus; non-seulement il s'interdit à lui-même l'usage de ces lettres, mais il chercha, pour l'avenir, à y appliquer quelques garanties, en proposant que, dans les cas où l'on croirait absolument devoir recourir à ce moyen extrême, « on « établît, du moins, pour juger la nécessité et les causes de « l'emprisonnement, une espèce de tribunal composé des ma- « gistrats les plus probes et les plus instruits, dont l'opinion « devait être *unanime* et fondée sur des motifs énoncés et « bien constatés. » C'était un acheminement à l'institution d'un tribunal légal qui plus tard eût remplacé la commission qu'il proposait à titre d'essai (17).

Tels étaient les procédés du régime contre les abus duquel Malesherbes s'efforçait de lutter. Qui ne louerait ses efforts pour substituer là encore les formes protectrices de la justice aux formes arbitraires et violentes du despotisme? N'écrivait-il pas d'avance, en 1770, autant qu'il était en lui, cet article de notre Charte : « La liberté individuelle est garantie, per- « sonne ne pouvant être poursuivi ni arrêté que dans les

Digitized by Google

« cas prévus par la loi, et dans les formes qu'elle prescrit. »

Qui donc aujourd'hui, à moins d'être partisan de la tyrannie, adversaire déclaré de nos institutions dans leurs résultats les plus moraux, ennemi des hommes enfin, dans ce qui constitue leurs droits les plus précieux, oserait dire que Malesherbes s'est mépris en revendiquant pour les citoyens les garanties de la justice et de la loi?

Mais je n'ai cité qu'un des actes auxquels Malesherbes a attaché son nom comme président de la cour des aides. N'oublions pas qu'il la présida pendant vingt-cinq ans, et que, pendant tout ce temps, il déploya le plus noble caractère, et ne cessa, d'accord avec sa compagnie, de signaler courageusement toutes les misères dont le peuple était accablé, et tous les abus qui s'attachaient alors à la perception des impôts.

IV. *Des abus en matière d'impôts.*

La cour des aides était instituée pour connaître de tout ce qui concernait les impôts. Son origine se rattache à celle des commissaires anciennement départis par les états généraux pour surveiller la *levée* et l'*emploi* des subsides qu'ils avaient accordés; et, sous ce point de vue, la compétence traditionnelle de cette cour semblait mieux établie que la prétention du parlement de Paris de représenter les états généraux *au petit pied.*

De toutes les parties de l'administration publique sous l'ancien régime, celle qui avait trait aux contributions publiques était la plus arriérée, celle qui entraînait le plus de vexations et d'abus.

Digitized by Google

Le mode le plus vicieux était, sans contredit, l'institution des fermiers généraux. Moyennant une somme fort disproportionnée avec les recettes, payée au trésor royal, ces nouveaux publicains devenaient propriétaires de l'impôt, et le faisaient recouvrer pour leur compte avec l'inexorable rigueur de l'*intérêt privé*. Véritables pachas de l'impôt, après les bourses données au sultan, il n'est pas d'avanies et de vexations auxquelles les citoyens ne fussent exposés de la part de leurs suppôts et de leurs employés. Saisie des biens, saisie des personnes, visites domiciliaires, emploi fréquent des lettres de cachet sur un simple soupçon de fraude, traitement pareil à celui de Monnerat, abus dont Malesherbes a signalé l'excès et la généralité dans cette phrase demeurée célèbre : « Aucun citoyen n'est assuré de ne pas voir sa li-« berté sacrifiée à des vengeances personnelles; car personne « n'est assez grand pour être à l'abri de la haine d'un mi-« nistre, ni assez petit pour n'être pas digne de celle d'un « commis des finances. »

La cour des aides avait une prérogative qu'elle partageait avec les autres cours souveraines, celle d'adresser directement au roi des *remontrances* au sujet des édits bursaux ou de leur exécution.

Ce droit n'était sans doute écrit dans aucune constitution, puisqu'il n'y en avait pas d'écrite; mais, introduit par le cours des choses, il avait pour lui la sanction du temps; et, disons-le franchement, la royauté elle-même n'avait pas d'autre titre pour la plupart des attributions et des empiétements dont se composait sa prérogative.

L'origine de cet usage est facile à comprendre. Quand les rois eurent trouvé commode de ne plus convoquer (18) les

Digitized by Google

assemblées nationales connues sous le nom d'*états généraux,* ils furent bien aises d'aller demander aux parlements des simulacres de sanction pour l'enregistrement de leurs édits : ces cours elles-mêmes furent flattées d'exercer ce genre de pouvoir qui grandissait leurs attributions ; et elles voulurent l'exercer avec indépendance pour l'exercer avec honneur.

La nation, privée de l'antique représentation de ses états, s'estimait heureuse de voir les magistrats élever quelquefois la voix en sa faveur, et faire parler ses misères; car au fond, les remontrances étaient au moins le *droit de pétition* (19).

Les rois répondaient comme ils voulaient, mais enfin ils étaient obligés d'entendre, et du moins *le roi savait!*

C'est ce droit de remontrances que la cour des aides fut appelée à exercer plusieurs fois, dans les circonstances les plus solennelles, sous la présidence de M. de Malesherbes.

« Jamais, dit un historien, le droit public de la France « n'avait été présenté avec plus d'art ni plus de profondeur « que dans ces remontrances. On eût dit, en les lisant, que la « constitution du royaume posait sur des bases immuables. « Malesherbes effrayait les ministres ambitieux, qui essayaient « de les renverser, en *substituant l'action instable du despo-* « *tisme à la marche lente et régulière d'une monarchie.* »

J'ai déjà parlé des remontrances de 1770 et 1771, dans lesquelles la cour des aides protestait contre le coup d'État révolutionnaire du chancelier Maupeou, et réclamait, dans l'intérêt public, en faveur de l'inamovibilité des magistrats (*). D'autres remontrances qui rentraient plus directe-

(*) Voyez sur ce point la lettre de Malesherbes à M. Boissy d'Anglas, dans les notes jointes au discours, page 1301.

Digitized by Google

ment dans les attributions de la cour des aides, sont celles qui furent présentées à Louis XVI le 6 mai 1775. Ces remontrances concertées, disait-on, avec Turgot, et rédigées pour l'éducation du jeune roi, avaient pour objet de provoquer les remèdes qu'il convenait d'apporter aux vices et aux abus énormes qui existaient dans le recouvrement des impôts.

Il ne serait pas sans intérêt, Messieurs, d'analyser quelques-uns de ces griefs, ne fût-ce que pour faire remarquer, par opposition, toute la supériorité du régime actuel; ce serait aussi le meilleur moyen de montrer avec quel courage Malesherbes osait signaler le mal, et avec quelle sagacité prévoyante il indiquait les moyens d'y remédier.

Assurément, si, en 1775, la nation eût été en possession de s'imposer elle-même par le vote de ses représentants; si chaque province avait conservé le droit d'avoir un conseil départemental pour la répartition entre les différentes paroisses et communautés; et si le pouvoir des intendants, réduit à une simple surveillance administrative pour assurer l'exécution des lois, n'avait pas pesé d'une manière arbitraire et abusive sur les populations, les remontrances de 1775 n'auraient pas eu lieu, car les griefs auraient manqué.

Mais il n'en était pas ainsi. Prenons pour exemple la *taille,* c'est-à-dire le plus ancien des impôts directs, et qui pendant longtemps fut le seul. Pour arriver à la perception de cet impôt, on publiait ce qu'on appelait le *brevet de la taille,* acte d'autorité absolue, arrêté dans le conseil des finances sur le rapport et presque toujours sur l'avis seul du contrôleur général. Ce brevet imposait les circonscriptions connues sous le nom de *généralités.* La répartition entre les diverses élections de la même généralité se faisait ensuite

Digitized by Google

par la seule volonté du ministre et de l'intendant des finances, sur le rapport de l'intendant de chaque province, et sans autre information. La troisième répartition, qu'on appelait le *département*, avait lieu entre les paroisses et communautés de chaque élection; mais, au lieu de se faire par des répartiteurs généraux qu'on appelait jadis des *élus*, parce qu'ils étaient en effet *élus* par chaque province, les intendants avaient encore trouvé le moyen d'y procéder seuls à l'aide de *commissaires* choisis et envoyés par eux dans chaque localité. Il ne restait plus que la répartition individuelle, celle qui s'opérait entre les contribuables de chaque paroisse. Ce dernier droit n'avait pas été enlevé aux communes, mais il y était souvent porté atteinte de plusieurs manières; par exemple, en envoyant des commissaires qui, sous prétexte de réparer les injustices des répartiteurs communaux, faisaient faire en leur présence ce qu'on appelait un *rôle d'office*, où les uns étaient surimposés, d'autres dégrevés à volonté : « et cela est tellement reconnu, disent les remontrances « (p. 660), que souvent les intendants donnent des *instructions* « *imprimées* pour prescrire à leurs commissaires les règles « suivant lesquelles ils veulent que la répartition soit faite. » Ce n'est pas tout : à côté du brevet qui fixait le principal de la taille, il y avait un brevet *additionnel*, tenu *secret*, où l'on portait, comme *accessoires*, des impositions *nouvelles*, avec faculté encore à l'intendant de dégrever les uns et de reporter la surcharge sur d'autres : source également funeste de faveurs et d'injustices.

La cour des aides passe aussi en revue ce qui regarde les autres impôts. Elle réclame contre l'énormité des *droits de contrôle* (p. 635) : « Vous saurez, Sire, que les vexations au

Digitized by Google

« sujet de ces droits ont été portées à un tel excès, que, pour « s'y soustraire, les particuliers sont réduits à faire des actes « sous signature privée plutôt que par-devant notaire, et que « dans le cas où il est indispensable de contracter en forme « authentique, on exige souvent des rédacteurs d'altérer les « actes par des clauses obscures ou équivoques, qui donnent « ensuite lieu à des discussions interminables ; en sorte qu'un « impôt établi sous le spécieux prétexte d'augmenter l'authen- « ticité des actes et de prévenir les procès, force au contraire « vos sujets à renoncer souvent aux actes publics, et les entraîne « dans des procès qui sont la ruine de toutes les familles. »

La cour s'élève contre la *capitation* et les *vingtièmes*, « deux « impôts où les ministres et leurs subordonnés se sont, dit- « elle au roi, arrogé le droit *de taxer vos sujets ou de modé-* « *rer leurs taxes à volonté :* ce qui donne lieu à un despo- « tisme odieux à la France, et honteux pour une nation « libre (p. 686). » — Et elle reprend (p. 691) : « La *capitation,* « imposition vicieuse, à cause de l'arbitraire qui y règne. Il est « tel, que les excédants de la capitation, dont la somme est « incertaine et variable, sont entièrement à la disposition du « gouvernement, *et c'est cette somme qui est réservée depuis* « *longtemps pour les* DÉPENSES FAVORITES ET SECRÈTES. »

Quant à l'impôt des *vingtièmes*... « Cet impôt, dit la cour, « qui est aujourd'hui l'*objet des plus fortes réclamations du* « *peuple,* est surtout odieux par *l'inquisition qu'on exerce* « *pour le lever* (p. 673); parce que cet impôt (p. 677), n'étant « pas d'*une somme fixe à répartir,* mais étant exigé de chacun « *en raison du produit présumé de ses biens* (impôt de quo- « tité), au lieu de laisser les contribuables faire cette évalua- « tion contradictoirement entre eux (p. 675), les intendants

Digitized by Google

« font faire cette évaluation par des *commissaires* qui opèrent « capricieusement, et qui cherchent d'autant plus à accroître « les cotes des contribuables, que l'administration promet à « chacun de ses préposés (p. 678) une gratification ou de l'a- « vancement lorsqu'il a fait augmenter la totalité des cotes « dans son département ! En effet, dit la cour, sans cet encou- « ragement, quel serait l'homme qui irait s'exposer gratuite- « ment à la haine de tout un pays? » — « Il faudra donc, dit- « elle encore (p. 678), il faudra donc couvrir la France d'une « armée de ces sortes de préposés; et si jusqu'à présent le « nombre de ces commis n'est pas si considérable, c'est que « l'impôt n'est pas encore perçu *avec toute la rigueur dont « il est susceptible, et à laquelle il est certain qu'on le portera « un jour, si l'on n'y met un frein.* »

Après avoir signalé le mal avec cette vigueur (20), et sondé la profondeur de la plaie, on propose les moyens d'y porter remède.

Malesherbes demandait, au nom de la cour des aides et dans un intérêt national, *ce que nous avons aujourd'hui :* c'est-à-dire que l'impôt fût également réparti entre tous les contribuables; qu'il le fût par l'autorité des *élus* dans chaque département et dans chaque paroisse, et non pas *d'office* par les commissaires de l'intendant; que les rôles fussent publics, afin que chacun pût vérifier s'il ne lui était pas porté préjudice; enfin il demandait qu'il y eût des tribunaux indépendants pour juger les réclamations.

La cour insistait principalement sur la nécessité de faire voter l'impôt par une *assemblée nationale* (*). « Ce serait,

(*) Voyez la note 19, ci-après, page 1299.

Digitized by Google

« disent les remontrances, le moyen le plus simple, le plus « naturel, le plus conforme à la constitution de cette monar- « chie. Personne, Sire, ne doit avoir la lâcheté de vous tenir « un autre langage : personne ne doit vous laisser ignorer que « le vœu unanime de la nation est d'obtenir ou des états gé- « néraux ou au moins des états provinciaux. »

Ainsi, ce que voulait la cour des aides, ce que voulait Malesherbes, ce sont les choses reconnues depuis les plus justes, les plus sages, et aujourd'hui les plus légales, à tel point, qu'aucun ministre, aucun ordre de fonctionnaires ne pourraient s'en écarter impunément. Est-ce donc un petit mérite d'avoir conseillé ces mesures en 1775, et dès cette époque, de les avoir tout à la fois signalées comme équitables, envisagées comme nécessaires, présentées comme irrésistibles?

Devenu ministre une seconde fois, Malesherbes professa les mêmes doctrines, et ne cessa de travailler à les remettre sous les yeux du roi. C'est dans cette vue qu'il composa son mémoire sur la *nécessité de diminuer les dépenses,* dont l'exagération imprudente amène forcément à sa suite l'augmentation des impôts et le récri des populations! « On se sou- « vient, dit-il dans ce mémoire, que le roi est parvenu au « trône avec un projet formel d'économie, et l'on voit cepen- « dant que jamais la dissipation des finances n'a été portée si « loin (21)!...

« Le roi, dit Malesherbes, reçut ce mémoire avec bonté; « je sais qu'il l'a lu avec attention, mais il ne m'en a jamais « parlé depuis. Je crois qu'il n'entrait pas dans la politique « du premier ministre que j'eusse aucune conférence par- « ticulière avec le roi. » Et cependant, Malesherbes était

Digitized by Google

son collègue au ministère. Mais telle était alors la singulière constitution du cabinet! Le premier ministre, sorte de grand visir, avait seul l'oreille du roi; il absorbait toute l'influence, et résumait en lui presque toute l'action ministérielle. Cela montre combien l'Assemblée constituante eut raison de dire dans sa loi sur l'organisation du ministère (*): « Tous les ministres sont membres du conseil du « roi, et il n'y aura *pas de premier ministre;* » chose fort différente, en effet, d'un simple *président du conseil* qui n'a que sa voix parmi ses égaux, et qui même peut fort bien, comme cela s'est vu souvent en Angleterre, n'être que l'homme politique le moins influent dans le cabinet.

Malgré ces interpositions de personnes, Malesherbes ne se découragea pas. Il fit un dernier effort et prépara un nouveau mémoire destiné encore à être mis sous les yeux du roi. Ce mémoire présenté à Louis XVI, en juillet 1778, après le refus que ce prince avait fait une première fois de la démission de Malesherbes, était intitulé : *Mémoire sur la situation présente des affaires* (22).

De bons juges en cette matière ont considéré ce mémoire comme une *introduction toute faite à l'histoire de la révolution.* « Si la famille de Malesherbes, dit un des hommes « qui ont le plus vécu dans son intimité, se détermine un « jour à le publier, on y trouvera des matériaux précieux « pour l'histoire, et des *prédictions multipliées de tout ce « qui est arrivé depuis sa rédaction.* »

Il est divisé en trois chapitres : 1° de la nécessité de calmer promptement les inquiétudes de la nation; 2° des

(*) Décret du 27 avril 1791, art. 13.

Digitized by Google

moyens de les calmer ; 3° des inconvénients que l'on peut trouver à ce que l'auteur propose : — c'est la réfutation des objections.

L'auteur, qui avait déjà conseillé la convocation des états généraux dans les remontrances de 1775, et même dans celles de 1771, insiste de nouveau avec force sur l'imminence de cette convocation. « On l'a *promise* à la nation ; cette promesse ne peut pas rester *illusoire!* »

Malesherbes entre dans des détails fort étendus sur la constitution des états généraux. Il montre tout ce qu'elle avait de vicieux, d'inconciliable avec l'état présent des esprits, et avec ce goût d'égalité qui se manifestait de toutes parts et qui exigeait une représentation homogène, sans distinction d'*ordres* ni d'*états*. « Il faut que le roi songe, dit-il, que « ce qui s'est passé dans d'autres siècles n'est pas applicable « au siècle présent, parce qu'il s'est répandu sur toute la « surface de la terre, ou du moins parmi toutes les nations « qui se communiquent leurs sentiments par la lecture, un « esprit d'indépendance inconnu à nos ancêtres. Depuis quarante ans, on ne cesse de discuter les droits respectifs des « souverains et des peuples, et *il n'est point de particulier « qui n'examine sous quelles conditions il est obligé à l'obéissance.* »

Dans un paragraphe spécial, Malesherbes se demande : *Qu'est-ce que la nation?* Et la manière dont il résout cette question n'est pas autre que celle dont Syeyès a résolu celle-ci : *Qu'est-ce que le tiers état?* — Mais à Malesherbes appartient la priorité.

On le voit, Malesherbes ne dissimulait rien ; il parlait hardiment, au risque de déplaire, mais avec le désir sincère

Digitized by Google

d'éclairer l'esprit du roi et de le sauver. Il vérifiait le jugement de Montaigne sur ceux qui acceptent le rôle pénible de dire la vérité aux rois. « Communément, dit ce mora-
« liste gentilhomme, les favoris des rois regardent à soy
« plus qu'au maistre ; et il leur va de bon, d'autant qu'à
« la vérité, la plupart des offices de la vraye amitié sont
« envers le souverain en un rude et périlleux essay ;
« de manière qu'il y fait besoin, non-seulement de beau-
« coup d'affection et de franchise, mais encore de cou-
« rage. »

Malesherbes avait épuisé tout ce qu'il avait d'éloquence et de sentiment pour éclairer Louis XVI sur le danger de la situation ; l'inutilité de ses efforts (23) l'affecta douloureusement, et dut nécessairement réveiller dans son âme le goût de la retraite. Témoin obligé des erreurs que commettaient sans cesse ceux entre les mains desquels résidait le pouvoir, privé de tout moyen de leur faire ouvrir les yeux et d'arrêter l'effet de leur criminelle impéritie, il devait à la France, il se devait à lui-même de ne pas paraître la partager ; il sollicita vivement et il obtint enfin la permission de se retirer. C'est alors que Louis XVI, ne pouvant le retenir, lui dit en soupirant : « Vous êtes plus heureux que moi, vous
« pouvez abdiquer ! »

Je me suis plu, Messieurs, à constater jusqu'où avaient été les prévisions de M. de Malesherbes et la libéralité de ses conseils ; mais je ne laisserai point aux adversaires de ses opinions le droit d'en conclure que ce fut un réformateur imprudent et irréfléchi.

Non, Malesherbes avertissant le roi à *huis clos*, en lui dévoilant l'*état réel des choses* dans un mémoire *confiden-*

Digitized by Google

tiel (*), n'était pas un novateur indiscret. Il agissait avec moins d'éclat que l'auteur de la Charte de 1814, lorsque ce prince, alors frère du roi, disait dans l'assemblée générale des représentants de la commune de Paris, à la séance du 26 décembre 1789 : « ... Depuis le jour où, dans la seconde « assemblée des notables, je me déclarai sur la question « *fondamentale* qui divisait les esprits (la double représen- « tation du tiers), je n'ai pas cessé de croire qu'*une grande* « *révolution était prête ;* que le roi, par ses intentions, ses « vertus et son rang suprême, devait en être le *chef*, puis- « qu'elle ne pouvait être avantageuse à la nation sans l'être « également au monarque ; enfin que l'autorité royale devait « être le rempart de la liberté nationale, et la liberté natio- « nale être la base de l'autorité royale. »

Je sais bien que Louis XVIII n'a pas, plus que Malesherbes, trouvé grâce devant ces esprits obstinés que cinquante ans de faits n'ont pas éclairés, que trois expulsions de la branche aînée n'ont pas convertis, et qui sont toujours à déplorer la destruction de l'ancien régime, et à maudire la révolution. Mais c'est aux hommes qui ont à cœur de défendre les véritables principes de cette révolution, et de *retenir le bien que la Providence en a fait sortir,* de proclamer qu'elle fut aussi juste en droit qu'inévitable en fait. Il le faut, à peine de mentir à l'évidence et de faire le procès à nos institutions actuelles dans les points fondamentaux, dans ceux où il est évident que le changement, c'est-à-dire le redressement des griefs nationaux, était le plus équitable et le plus universellement désiré.

(*) Voyez les notes 21 et 24.

Digitized by Google

Aussi, bien loin de se donner un démenti à lui-même et de se repentir de ses opinions, comme l'ont faussement répandu les détracteurs de sa gloire, Malesherbes s'en est toujours applaudi, et il en a laissé un témoignage irrécusable dans une lettre qui a presque le caractère de *testament politique*, lettre admirable qu'il écrivait le 22 novembre 1790, à M. Boissy d'Anglas, et qui forme l'apologie de sa conduite comme ministre et comme magistrat.

Il débute ainsi : « Ma façon de penser est la conséquence « de celle *que j'ai toujours eue....* » — et il termine par ces mots : « Après le compte que je viens de vous rendre, « Monsieur, *de ma vie passée*, il ne me reste qu'à demeurer « LE MÊME, *tant que je vivrai.* » — Cette lettre, au surplus, mérite d'être lue en entier (24).

Après avoir payé sa dette à l'État, comme administrateur, comme magistrat, comme ministre, Malesherbes vivait retiré dans sa terre, exilé par sa volonté en 1788, comme il l'avait été par un coup d'État en 1771.

Dans cette paisible retraite, à l'ombre des arbres qu'il avait plantés (25), au sein d'une famille dont il était adoré, entouré d'amis parmi lesquels il comptait les hommes les plus distingués d'une époque où il y avait tant de gens d'un esprit éminent, Malesherbes coulait doucement les jours de sa vieillesse, occupé de sciences, d'arts, de botanique, d'agriculture, pour laquelle sa famille eut toujours un goût marqué (26); rédigeant par intervalles des notes, des mémoires, des observations utiles. Par une vie si douce, si admirablement remplie d'actes de bienfaisance, et surtout dégagée de toute ambition, sans places, sans pouvoir, mais en possession d'une immense considération, dans cette situation que les

Digitized by Google

anciens regardaient comme le plus heureux terme des fonctions publiques (*otium cum dignitate*), Malesherbes méritait réellement le titre de *philosophe*, dans la bonne et vertueuse acception du mot. C'était, a dit un de ses biographes (27), *le meilleur des hommes*. Il se montrait à tous avec cet air de bonhomie spirituelle dont la scène s'est emparée, et qu'elle a fait applaudir à tous les cœurs doués de quelque sensibilité, sous le modeste nom de *Monsieur Guillaume* (28).

Malesherbes pouvait donc se dire heureux, et Delille avait raison de tracer pour lui ces beaux vers :

> Heureux qui, dans le sein de ses dieux domestiques,
> Se dérobe au fracas des tempêtes publiques;
> Et dans un doux abri, trompant tous les regards,
> Cultive ses jardins, les vertus et les arts!

Tout à coup le bruit des factions déchaînées avec plus de fureur vient troubler le calme enchanteur de cette délicieuse retraite. Louis XVI, arrêté à Varennes, est ramené prisonnier à Paris. — La Constitution avait prévu le cas possible d'une *abdication* ou d'une *déchéance*, mais elle avait en même temps proclamé l'*inviolabilité* de la personne du roi; et, quoi que puissent penser ou dire ceux qui sont avides du sang des rois, il n'était entré dans la pensée d'aucune loi que le roi constitutionnel des Français pût être jugé ni qu'on pût jamais lui faire son procès.

Quand déjà la famille de ce malheureux prince était dispersée, quand tous les courtisans avaient disparu, tous les serviteurs, hors le fidèle Cléry! quand tout avait fui, les uns par crainte, d'autres pour aller chercher à l'étranger des

Digitized by Google

vengeurs de leurs querelles et des soutiens de leurs prétentions! Malesherbes, qui n'approuvait point l'émigration (29), et qui l'avait déconseillée à tous ceux des membres de sa famille sur lesquels il avait autorité (30), Malesherbes resté à son poste de citoyen, qui allait devenir un poste d'honneur, se hâta d'écrire au président de la Convention cette lettre dont le texte a mérité de passer à la postérité :

« Paris, le 11 décembre 1792, l'an 1er de la république.

« J'ignore si la Convention nationale donnera à Louis XVI « un conseil pour le défendre, et si elle lui en laissera le « choix. Dans ce cas-là, je désire que Louis XVI sache que, « s'il me choisit pour cette fonction, je suis prêt à m'y dé« vouer.... J'ai été appelé deux fois au Conseil de celui qui « fut mon maître, dans le temps que cette fonction était « ambitionnée par tout le monde; je lui dois le même service « lorsque c'est une fonction que bien des gens trouvent « dangereuse... »

La démarche de Malesherbes allait droit au cœur de Louis XVI; il fut agréé. L'infortuné monarque connut alors que celui qui avait été son conseiller le plus sincère était aussi resté son ami le plus fidèle!

Je ne retracerai devant vous, Messieurs, aucune des circonstances de ce douloureux procès, suivi d'une condamnation où certes les moyens d'annulation n'auraient pas manqué (31), s'il eût été permis de soumettre la sentence à une *révision*, et d'admettre une forme usitée dans les anciennes républiques, comme suprême recours : *l'appel au peuple!*

Après la mort de son malheureux roi, Malesherbes re-

Digitized by Google

tourna à sa maison des champs, mais sans y trouver cette fois le charme qui avait accompagné sa première retraite.

Le repos qu'il y cherchait fut bientôt converti en deuil par l'arrestation de son gendre, le président Pelletier de Rosambo. Le lendemain ce fut son tour. On l'arrêta, non pas seul, mais avec sa fille aînée, sa petite-fille et le mari de celle-ci, M. de Chateaubriand. Tous ensemble furent conduits dans une prison qui, par dérision sans doute, avait reçu le nom de *Port-Libre* (32).

A quoi servirait de raconter en détail ce que chacun sait de cette arrestation, du mouvement spontané de ces bons villageois qui se constituaient garants de la *bonne conduite* de M. de Malesherbes, et qui s'offraient naïvement pour ses *cautions* et ses otages; de l'honneur que voulurent lui faire les prisonniers, se levant tous à son aspect quand il entra dans la maison d'arrêt? — Qui n'a retenu dans sa mémoire et le mot admirable que sa fille, marchant au supplice, adressa à Mlle de Sombreuil : « *Mademoiselle, vous avez eu le* « *bonheur de sauver la vie de votre père; j'aurai du moins* « *la consolation de mourir avec le mien;* » — et ce qu'il dit lui-même lorsque, dans ce fatal trajet, la faiblesse de sa vue éclairant mal ses pas, son pied vint à heurter contre une pierre : « *Voilà un mauvais présage; un Romain, à ma* « *place, serait rentré chez lui.* » — Il devait périr victime de sa fidélité et de son zèle! Pour un homme aussi vertueux, c'était la palme du martyre!!!..

Malesherbes a mérité l'épitaphe qu'une main royale a voulu tracer elle-même au bas du monument qui décore la grande salle du palais de justice :

Digitized by Google

STRENUE SEMPER FIDELIS,
REGI SUO
IN SOLIO VERITATEM,
PRÆSIDIUM IN CARCERE,
ATTULIT.

Ce peu de mots retracent les deux plus grands actes de sa vie : la vérité dite à son roi sur le trône, et la défense de son roi prisonnier (33) !

Je m'arrête ici, Messieurs; j'en ai dit assez pour mettre en relief le noble caractère et les principaux traits de la vie de M. de Malesherbes. Je n'ai point épuisé mon sujet; le détail en serait immense!... D'autres, d'ailleurs, s'en étaient chargés avant moi. — MM. Dubois, Delisle de Sales, et Gaillard qui fut aussi membre de notre Académie, ont écrit des *Notices historiques* pleines d'intérêt sur la vie publique et privée de M. de Malesherbes; — M. Boissy d'Anglas semblait avoir tout dit! — Quelques orateurs venus ensuite ont porté le sujet à toute sa hauteur. M. Hello s'en est emparé dans un discours éloquemment écrit et rempli de solides pensées; — vous-mêmes avez, dans votre séance du 9 août 1831, décerné le prix d'éloquence à un jeune avocat, auteur de l'*Éloge historique* de notre héros! — Que me restait-il donc à tenter pour ne pas répéter mes devanciers! Une chose m'a surtout frappé : c'est la controverse dont plusieurs de ces écrits sont devenus l'objet : elle a fait naître en moi la pensée de venger M. de Malesherbes des reproches de ceux qui avaient méconnu son caractère public ou travesti ses opinions les plus chères. J'ai lu tous ses ouvrages imprimés et quelques frag-

Digitized by Google

ments de ses manuscrits; je les ai soigneusement analysés, je me suis imbu de leur substance; c'est l'auteur même que j'ai voulu faire parler. Pour cela, il a fallu, je l'avoue, faire une *dissertation* bien plus qu'une *oraison funèbre,* argumenter plutôt que se laisser aller à des mouvements oratoires! Mais enfin j'aurai atteint mon but si, descendant à l'apologie pour satisfaire aux exigences d'une époque où la vertu la plus pure a souvent besoin d'être défendue, j'ai montré Malesherbes comme il s'était révélé lui-même, et si j'ai pu mériter votre approbation en retraçant les actes d'une si belle vie, terminée par une si belle mort!

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTES.

---

(1) La famille de Lamoignon tire son nom du fief de *Lamoignon*, situé dans le faubourg de Donzy, en Nivernais. Il y a, tout près de cette ville, une prairie appelée *pré Lamoignon*. Les anciens du pays se rappellent même avoir vu les ruines d'une vieille tour également appelée *tour Lamoignon*. — Cette famille possédait encore, dans le Nivernais, d'autres terres : celles d'Arthe, de Nannay, et le fief de Cœurs sur les confins de Varzy et de Marcy. Voyez la Biographie de Moréri.

(2) Guillaume de Lamoignon, dans une vie manuscrite de Chrétien de Lamoignon, son père, dit en parlant de Charles de Lamoignon, son aïeul : « Nous le regardons, en quelque sorte, comme le fondateur de notre « branche, parce qu'il a commencé à la mettre dans la robe, où elle a eu « dans la suite tant d'avantages, et parce que c'est lui qui a fait l'acquisi- « tion de la terre de Bâville. »

(3) Ce fait est confirmé par ce que dit Morvilliers, ancien garde des sceaux, à madame de Lamoignon, veuve de Charles, lorsque L'Hospital vint à mourir : « Vous voyez, Madame, qu'on est bien embarrassé pour « trouver un digne successeur à M. le chancelier de L'Hospital; *il était tout « trouvé, si M. de Lamoignon eût vécu.* » (*Vie du premier président de Lamoignon*, page 128.)

(4) Celui de ces poëmes que possède la Bibliothèque royale a pour premier titre : *Cliviades Nivernius*, c'est-à-dire le prince de Clèves, duc de Nevers, dont le poëte déplore la mort prématurée. Ce poëme est imprimé

Digitized by Google

sur petit in-4°, en 20 pages. Le jeune auteur y fait des vœux pour la paix; il redoute et déplore les malheurs des guerres civiles : *calamitatum Galliæ deploratio;* mais, au besoin, il n'eût pas craint la guerre contre les étrangers, dont il peint les manœuvres et les intrigues, et il se montre plein de confiance dans le succès des armes françaises. Il termine ainsi :

Summe Deûm miserere, tuos in bella ruentes
Junge piis populos vinclis, et fœdere certo :
Aut si non Gallos optatâ vivere pace
Fata sinunt, sique ardet inextricabile bellum,
Ante tuas aras armatus corruat hostis,
Auspicioque tuo conspersis sanguine templis
Compositum hostili taceat sub funere bellum.

(5) *Dixième fils.* — Charles de Lamoignon avait eu *vingt enfants*, treize garçons et sept filles. Catherine Marion (fille de l'avocat général Marion, autre Niverniste, contemporain de Charles de Lamoignon) eut aussi (de son mariage avec Antoine Arnault, célèbre avocat qui plaida, en 1594, en faveur de l'Université de Paris contre les Jésuites) *vingt enfants célèbres*, disent les biographes.

(5 *bis.*) « La Bretagne se trouvait dans le département de la maison du Roi » (Delisle de Sales, page 39), et Malesherbes s'en autorisa pour faire obtenir à la famille de La Chalotais réparation des outrages faits dix ans auparavant à la magistrature de Bretagne en sa personne par le duc d'Aiguillon.

(6) Rigueurs exercées contre les protestants. — M. Boissy d'Anglas s'est beaucoup étendu sur ce sujet dans son premier volume. — Il cite des faits nombreux et dont quelques-uns sont atroces. — Tome I, page 15 jusqu'à 44; à la fin du même volume, note 3, jusques et compris la note 13. — Delisle de Sales cite aussi plusieurs traits de barbarie commis envers les protestants, surtout à la page 164. On peut enfin consulter l'ouvrage de Rulhières, *Éclaircissements historiques sur les causes de la révocation de l'édit de Nantes et sur l'état des protestants en France depuis le commencement du règne de Louis XIV.*

Digitized by Google

Dans ces temps de démence et de crimes, il n'y a que deux hommes qui aient constamment prêché la tolérance : le maréchal de Vauban et Fénelon. Vauban proposait ouvertement de *révoquer l'édit de révocation de l'édit de Nantes.*

(7) Les parlements éprouvaient tout l'embarras de cette situation, mais sans se rendre un compte bien exact de la nature diverse des compétences et de la division des pouvoirs. C'est parce qu'ils sentaient que les prêtres catholiques étaient *délégataires de la puissance publique*, quant aux actes de l'état civil, qu'ils rendaient des arrêts pour forcer les curés à conférer des *sacrements sans lesquels cet état civil ne pouvait pas être obtenu ;* par exemple, la confession pour arriver à mariage, l'extrême-onction pour arriver à l'acte de décès. Il eût été plus simple de retirer au clergé les registres de l'état civil, et de les confier à des fonctionnaires laïques, sur lesquels alors le Parlement aurait eu une action non contestée ; et le clergé, de son côté, aurait conservé sans mélange ses règles propres et ses scrupules particuliers ; mais on n'en était pas là, et le clergé sentait trop quel puissant levier on avait mis dans ses mains, pour qu'il consentît à s'en dessaisir.

Cela explique pourquoi depuis il a tant regretté de l'avoir perdu, et tant désiré de le ressaisir sous la restauration ! Mais aussi l'expérience du passé est là pour attester l'immense danger qu'il y aurait eu à lui confier de nouveau un tel pouvoir.

Sur toute cette matière, Malesherbes fait une réflexion politique fort sage : « Les évêques doivent certainement être consultés par le roi sur ce « qui intéresse la religion ; mais sous quelque aspect qu'on les considère, « on ne doit point *négocier* avec eux. Comme ministres de l'Église, il ne « leur est pas permis d'avoir aucune condescendance ; et, comme sujets « du roi, il ne leur appartient pas d'exiger des conditions. » (Malesherbes, *Premier mémoire sur les protestants*, pages 102 et 103.)

(8) L'*état civil* fut rendu aux protestants par l'édit donné à Versailles le 28 novembre 1787, enregistré au parlement de Paris, le 29 janvier 1788. — Le préambule *résume* les principes posés par Malesherbes dans ses deux

Digitized by Google

Mémoires. Le législateur « proscrit toutes ces voies de violence, qui sont « *aussi contraires aux principes de la raison et de l'humanité qu'au véri-* « *table esprit du christianisme*.... Il veut mettre un terme à ces *dange-* « *reuses contradictions entre les droits de la nature et les dispositions de la* « *loi*.... A l'avenir, les sujets non catholiques résidants dans le royaume « *tiendront de la loi* ce que le *droit naturel* ne permet pas de leur refuser, « de faire constater leurs naissances, leurs mariages et leurs morts, afin de « jouir, comme tous les autres citoyens, des *effets civils* qui en résultent. » — Quelle condamnation, ou plutôt quelle flétrissure infligée par cet édit à toutes les violences des deux règnes précédents!

(9) Ainsi s'est accomplie la parole du chancelier de L'Hospital, dans une de ses harangues : *Multi erunt cives, qui non sunt christiani.*

(10) Il y a mieux que cela : « MM. de Maupeou, père et fils, le père alors premier président au parlement, le fils président à mortier, sollicitèrent et obtinrent, en 1757, une loi portant *peine de mort pour des délits d'imprimerie;* le prétexte était que des écrits séditieux avaient pu provoquer l'attentat du 5 janvier de la même année... » (Gaillard, p. 69.)

Le mémoire de Malesherbes *sur la librairie* a pour objet principal de faire réformer cette loi de 1757.

(11) Malesherbes lui-même nous dépeint cette manie de curiosité dans son mémoire sur la liberté de la presse, p. 320 :

« Les ministres d'État, les évêques qui donnent des mandements contre « les livres, les magistrats qui les dénoncent, ont souvent la fantaisie d'avoir « les premiers un livre qui n'est pas permis. Ils ont leurs libraires ou col- « porteurs affidés qui sûrement les servent avec beaucoup de zèle. Quel- « quefois même un libraire, qui fait une entreprise secrète, en fait confi- « dence à ses protecteurs, et prend la liberté de leur faire présent d'un « exemplaire plusieurs jours avant que le public ait entendu parler du « livre.

« Il n'y a guère d'amateurs de livres qui ne soient sensibles à cette atten-

Digitized by Google

« tion. C'est un petit hommage que presque personne ne refuse, et qui « donne de la bienveillance pour celui de qui on l'a reçu. »

(12) Pour avoir une idée de l'absurdité de la censure et de la condition misérable des *censeurs* qu'on voulait rendre *responsables* de tout ce qui déplaisait dans les choses qu'ils laissaient imprimer, il suffira de rapporter l'exemple suivant donné par Malesherbes dans son mémoire sur la librairie. « Un censeur a été inquiété pour avoir laissé passer cette phrase ba- « nale et devenue proverbe, que *le soldat français est conduit par l'hon-* « *neur*. C'était le temps où l'on voulait introduire dans les troupes françaises « la *peine des coups de plat de sabre*, et l'on regarda cette phrase comme « une *critique indirecte* de la nouvelle discipline. » Et puis, écrivez sous l'empire de la censure! — Charte de 1830 : « La censure est abolie ; elle « ne pourra jamais être rétablie. »

(12 *bis*.) Sir Robert Peel aux électeurs de Tamworth :

« Personne plus que moi, disait cet orateur, n'estime et n'apprécie la « presse périodique anglaise. Je reconnais toute son influence sur la marche « des affaires publiques, et il est impossible que des hommes de talent « qui se vouent à la polémique dans les journaux, n'exercent pas une « grande influence sur les affaires publiques, toutes les fois qu'ils se re- « tranchent dans leur sphère légitime d'action. Mais rien n'est mieux fait « pour neutraliser la juste et légitime influence de la presse, pour diminuer « le contrôle qu'elle exerce sur les hommes publics, et pour ruiner la con- « fiance du public dans ses assertions ou ses arguments, que l'emploi par « elle de mensonges qui n'ont d'autre but que de flétrir le caractère de ses « adversaires politiques. »

(13) Malesherbes apportait dans la direction de la librairie toute l'impartialité du magistrat ; « aussi tous les partis, dans leur injustice ordinaire, se plaignent-ils de lui tour à tour. » (Notice de Gaillard, p. 63.) — On trouve dans la correspondance de Voltaire des plaintes assez fréquentes et assez amères, de ce que M. de Malesherbes ne lui permettait pas tout, et refusait d'être un philosophe *de secte*, c'est-à-dire un de ses humbles

Digitized by Google

sujets. — « Quand les jésuites furent opprimés, Malesherbes les plaignit; il les avait condamnés, quand ils avaient été intrigants et oppresseurs. » (Gaillard, *ibid.*) — M. de Voltaire, au contraire, ne se piquait pas du tout d'impartialité : il demandait la liberté *pour lui*, il eût voulu l'avoir absolue; mais quand il s'agissait de *ses adversaires*, c'était une autre affaire. Il a mérité que Malesherbes dît de lui, dans son grand mémoire sur la librairie : « C'est un crime, aux yeux de M. de Voltaire et des auteurs de l'*En-* « *cyclopédie*, de laisser paraître les ouvrages de Fréron, de Clément, de « Palissot, de Sabatier !... »

On trouve à ce sujet, dans les *Mélanges de philosophie, d'histoire et de littérature* de M. de Feletz, t. V, p. 107, quelques faits assez curieux extraits des Mémoires de l'abbé Morellet et dont je veux enrichir la fin de cette note. « Les encyclopédistes, ne respectant rien, exigeaient fort impérieusement qu'on les respectât en tout; ils se plaignirent vivement à M. de Malesherbes des critiques qu'on se permettait contre leurs ouvrages. D'Alembert surtout *criait, tempêtait, jurait,* nous dit l'abbé Morellet. M. de Malesherbes écrivit à ce sujet, à l'abbé Morellet et à d'Alembert, deux lettres qui sont admirables. Il fait sentir très-finement au plus déraisonnable d'entre eux, à d'Alembert, que c'est moins les reproches d'irréligion qui lui sont faits par Fréron, que les critiques de sa traduction de Tacite, qui l'irritent; il lui prouve que la critique littéraire doit être permise, et que ce n'est point au magistrat à juger si elle est équitable et juste; qu'il est impossible de défendre la cause de la religion sans démasquer ceux qui l'attaquent : « Ces principes, ajoute-t-il, vous paraîtront sûrement fort « durs, et je connais trop la sensibilité des auteurs sur ce qui intéresse « leur amour-propre, pour me flatter que ni vous, ni aucun homme de « lettres maltraité par la critique, les adopte; mais, après y avoir long- « temps réfléchi, j'ai trouvé que ce sont les seuls que je puisse suivre avec « justice, et sans m'exposer moi-même à tomber dans la partialité. » Lui-même s'abandonne noblement à la critique, même dans ses fonctions de ministre : « S'il y a quelque partie de mon administration qu'on trouve « répréhensible, ceux qui s'en plaignent n'ont qu'à dire leurs raisons au « public. Je les prie de ne me pas nommer, parce que ce n'est pas l'usage « en France; mais ils peuvent me désigner aussi clairement qu'ils vou-

Digitized by Google

« dront. » Ne fût-ce que pour lire ces deux lettres, il faudrait avoir les Mémoires de l'abbé Morellet — et les piquants articles de M. de Feletz.

(14) « Malesherbes, pendant son trop court ministère, donnait tous les vendredis une *audience publique* au Louvre, et personne ne s'en doutait, tant il offrait de cette charmante simplicité des temps antiques dans sa manière de se vêtir, d'accorder des grâces, et même de les refuser. Tout le monde, excepté lui, sortait content de son audience; c'est là qu'il lui arriva plus d'une fois, quand un homme de lettres peu fortuné venait solliciter quelque encouragement pour d'utiles travaux, de lui faire entendre que le roi lui accordait une gratification, tandis qu'il la faisait lui-même aux dépens de sa bourse; mode ingénieux de ménager la délicatesse, et de sauver à l'obligé l'embarras de la reconnaissance. » (Delisle de Sales, page 48.)

(14 *bis*.) *Lettre de J. J. Rousseau à Malesherbes*, au moment où il quitta la direction de la librairie. « En apprenant votre retraite, *j'ai plaint les « gens de lettres*, mais je vous ai félicité. En cessant d'être à leur tête par « votre place, vous y serez toujours par vos talents; par eux, vous embel- « lissez votre âme et votre asile. Occupé des charmes de la littérature, vous « n'êtes plus forcé d'en voir les calamités; vous philosophez plus à votre « aise, et votre cœur a moins à souffrir. »

Nota. Outre cette lettre, il faut encore en lire quatre autres que Rousseau adresse à M. de Malesherbes, et où il lui donne une grande marque de confiance et d'estime, en lui dévoilant le caractère de son âme et la bizarrerie de son esprit, bien mieux que dans ses *Confessions*. « On voit, dit Boissy d'Anglas (note 16 du t. I), qu'en écrivant ces lettres, Rousseau n'a jamais perdu de vue le désir et même l'espoir de mériter le suffrage de celui à qui il les adresse, et c'est pour cela qu'il ne se sépare point d'une sorte de parure qu'il croit nécessaire à son succès, tandis que dans ses *Confessions* il a cédé principalement au désir de paraître un homme différent des autres, et qu'alors il a pu se montrer à ses lecteurs dans une entière nudité. »

Voltaire, lettre à M. d'Argental, du 14 octobre 1763, dit que « M. de

Digitized by Google

« Malesherbes *a rendu service à l'esprit humain*, en donnant à la presse « plus de liberté qu'elle n'en a jamais eu. Nous étions déjà presque à moi- « tié chemin des Anglais ! »

Journal des Savants, société dont d'Aguesseau suivait si assidûment les séances, et dont Malesherbes avait été président. — « M. de Malesher- « bes était non-seulement un chef qui nous honorait, mais un arbitre plein « de lumières et de goût, qui nous instruisait, qui nous éclairait; il était « plus encore, il était notre ami, oui, notre ami, et ce titre que nos cœurs « lui donnent, le flattera plus que tous les respects dus à sa naissance et à « son rang. Quel autre a mieux mérité des lettres ? Quel autre les a servies, « encouragées, récompensées avec plus de zèle, de discernement et d'é- « quité? Quel autre surtout a mieux su dispenser aux gens de lettres, à « proportion de leur mérite, cette considération et ces égards, prix le plus « flatteur de leurs travaux, que l'ignorance seule est en possession de leur « refuser, mais dont tant de gens sont ou prodigues ou avares, sans « choix et sans convenance ? Le *Journal des Savants*, en particulier, lui a « des obligations essentielles sur lesquelles il nous siérait mal de nous taire. « Sa modestie aura beau vouloir rejeter nos justes éloges, son cœur géné- « reux ne pourra se refuser à la douceur de voir que nous sentons le *bien* « *qu'il nous a fait;* il en jouira en nous voyant jouir, il nous aimera sans « doute toujours; nous lui sommes trop tendrement attachés pour ne pas « en être bien sûrs, comme il doit l'être de notre éternelle reconnaissance! »

(15) Les lettres de cachet étaient regardées comme un *droit régalien*, — « comme un reste du *droit patriarcal* de juger et de punir qu'avaient les rois des deux premières dynasties. » (Delisle de Sales, p. 6.) — « Vers le commencement du règne de Louis XIV, ce prince répondit à un ministre qui lui représentait l'illégitimité des lettres de cachet : *Je ne les aurais point établies, mais quelquefois je m'en sers.* » (*Idem*. p. 110.)

Voyez plusieurs articles historiques fort intéressants publiés dans la *Gazette des Tribunaux* du mois d'octobre dernier, sous le titre de Lettres de cachet. — Ordres du roi.

(16) Gaillard, p. 88. « Il vida les prisons d'État. »

Digitized by Google

Delisle de Sales, pages 48 et 49, dit que Malesherbes aurait voulu voir la Bastille rasée, et sur sa place voir élever une statue à Louis XVI.

Donjon de Vincennes. — « Malesherbes, en le parcourant, y trouva la plupart de ceux qui y étaient renfermés *depuis quinze ans*, les uns en démence et les autres arrivés à un tel degré de frénésie qu'on ne pouvait, sans danger, briser leurs fers. » (D. de Sales, p. 48.) — Ce fait répond à ces gens qui excusent tout, et qui prétendent qu'il n'y avait *presque pas* de prisonniers d'État, et qu'ils étaient *fort bien traités !*

(17) Dubois, p. 13 et 67. — C'est sans doute de là qu'est venue sous l'Empire l'idée de la *commission sénatoriale* de la *liberté individuelle.* — Et les *dispositions* de la loi du 26 mars 1820 qui, pour l'emprisonnement *des suspects*, exigeait *comme garantie* la signature de *trois ministres!* ce qui faisait dire à M. de la Bourdonnaie que la seule différence entre la loi nouvelle et l'ancienne, c'est qu'au lieu d'un seul *cachet* il y en aurait trois. (Voir mon plaidoyer dans l'affaire de la *Souscription nationale*, édition de Warée, p. 354.) — Mais il y a cette autre différence, que la commission de Malesherbes, sous un gouvernement absolu, était une amélioration, tandis que les commissions de l'Empire et de la Restauration étaient une dérision en face des principes constitutionnels proclamés par ces deux gouvernements.

(18) « Dans toutes les monarchies du monde, *le droit d'imposer est le « sujet de la grande dispute entre le souverain et le peuple*, et la politique « des souverains est d'éviter, autant qu'ils peuvent, les assemblées natio- « nales pour se soustraire au vœu de la nation. » (Malesherbes, cité par Dubois, p. 8.) Puisque telle était la politique du temps, il fallait au moins administrer sobrement les deniers publics, contrôler les dilapidations, s'interdire les prodigalités de bâtiments, de chasse, de maîtresses, et autres folies des deux règnes précédents, qui, en créant un déficit, ont enfin rendu indispensable ce qu'on redoutait le plus, le rappel des états généraux.

C'est donc parce qu'on abusait des finances de l'État qu'on craignait si fort le contrôle des assemblées nationales! C'était une altération profonde

Digitized by Google

de l'ancienne constitution de l'État, et la cour des aides a raison de rappeler, à cette occasion, par quelle dégradation de principes on était arrivé à priver la nation de toutes ses garanties.

— Autrefois l'impôt en France n'était de la part du peuple qu'un *don gratuit*, librement voté et par lequel la nation venait *en aide* au gouvernement. Le nom de la *cour des aides* n'a pas d'autre étymologie.

Le clergé seul s'était maintenu en possession de ce droit; et de sa part, on doit le dire, ce n'était pas une usurpation, mais un vestige de nos anciennes libertés; il en était de celle-là comme de toutes les autres libertés gallicanes qui ne sont pas des priviléges, mais l'ancien droit préservé d'atteinte et d'usurpation.

En l'absence des états généraux, les rois avaient usurpé le droit d'imposer la nation à leur bon plaisir; mais l'excès, dans l'exercice de cette faculté, avait réveillé le souvenir du droit. Les cours se lassaient de servir de plastron à ces abus par l'emploi trop souvent réitéré d'enregistrements forcés; on commença à reparler des états généraux, du droit qu'*eux seuls* avaient de représenter le corps de la nation et de voter l'impôt, de la nécessité de les convoquer, et, en les convoquant, de les composer de manière à surmonter l'injuste résistance des privilégiés, et d'arriver à la plus équitable de toutes les règles : « L'obligation imposée à tous de contribuer aux « charges publiques, chacun en raison de ses facultés. »

— Malesherbes, à l'esprit duquel toutes les questions se présentaient toujours sous le point de vue de la *moralité*, ne pensait pas que l'impôt dût sans nécessité être poussé à ses dernières limites; il préférait cette maxime de Montesquieu : « Que ce n'est point à ce que le peuple *peut* « donner qu'il faut mesurer les revenus publics, mais à ce qu'il *doit* don- « ner. » Dans tous les cas, ajoutait-il, si on les mesure à ce qu'il peut donner, il faut du moins que ce soit à ce qu'il peut donner toujours.

Voilà pourquoi il n'aimait pas les impôts de guerre prorogés et continués durant la paix.

— Un de ses principes financiers, justifié par l'expérience et retenu par

Digitized by Google

l'école moderne, c'est que les gouvernements prudents doivent éviter de surcharger l'impôt foncier, et viser plutôt à lever des impôts indirects. La raison en est que, en cas de guerre, ceux-ci diminuent aussitôt sans qu'on puisse maintenir ou accroître le taux de leur perception, puisqu'ils se prennent sur des consommations volontaires; de sorte que le gouvernement ne peut plus s'en prendre qu'à l'impôt foncier; or, comment augmenter cette ressource, si, déjà en pleine paix, cet impôt a été porté au taux le plus élevé.

(19) *Droit de pétition.* — Remontrances de 1775.

P. 654. « L'anéantissement des *corps réclamants* était un premier pas « pour anéantir le droit de réclamation lui-même; on n'a cependant pas « été jusqu'à prononcer en termes exprès que tout recours au prince, toutes « démarches pour les provinces, fussent défendus; mais V. M. *n'ignore « pas* que toute requête dans laquelle les intérêts d'une province ou ceux « de la nation entière sont stipulés, est regardée comme une *témérité pu- « nissable*, quand elle est signée d'un seul particulier, et comme une *asso- « ciation illicite*, quand elle est signée de plusieurs. »

P. 655. Il avait cependant fallu donner à la nation une *satisfaction apparente* quand on avait cessé de convoquer les états : aussi les rois avaient-ils annoncé que *les cours de justice tiendraient lieu des états;* que les magistrats seraient les représentants du peuple. Mais, après leur avoir donné ce titre *pour consoler la nation de ses anciens et véritables représentants*, on s'est souvenu, dans toutes les occasions, que les fonctions de juges étaient restreintes à leur seul territoire, et à la justice contentieuse, et on a mis les mêmes limites au droit de représentation.

P. 665. Ainsi tous les abus possibles pourront être commis dans l'administration, sans que le roi en soit jamais instruit, ni par les représentants du peuple, puisque dans la plupart des provinces il n'y en a point; ni par les cours de justice, puisqu'on les écarte comme incompétentes dès qu'elles veulent parler de l'administration, ni par les particuliers à qui des exemples de sévérité ont appris que c'est un crime d'invoquer la justice de leur souverain.

Malgré ces obstacles, le *cri public*, genre de réclamation qu'on ne peut

Digitized by Google

jamais entièrement étouffer, était toujours à craindre pour les administrateurs... et c'est pour cela qu'on a fait tant d'efforts pour introduire partout l'administration clandestine?

Or voici ce que Malesherbes entend par administration clandestine (p. 650) : « C'est un abus né de la dextérité avec laquelle les ministres et les chefs de l'administration *se retranchent derrière le nom du roi*, s'écriant *qu'on porte atteinte à son autorité dès qu'on leur résiste* (p. 653); en sorte que ceux qui se plaignent de l'injustice, ne savent jamais si ce n'est pas manquer à la puissance suprême que de l'invoquer. (P. 692.) Les administrateurs font exécuter leurs caprices par leurs commis, personnages absolument inconnus dans l'État (p. 658), et qui cependant parlent et écrivent au nom des ministres, ont comme eux un pouvoir absolu, un pouvoir irrésistible, et sont même, encore plus qu'eux, à l'abri de toutes recherches, puisqu'ils sont beaucoup moins connus. »

(20) « Malesherbes déploya dans ces remontrances une vigueur romaine, « qui tenait plus d'une république naissante que de la décrépitude d'une « monarchie. » (Delisle de Sales, p. 5.)

(21) Le *Mémoire sur la nécessité de diminuer les dépenses* n'était pas destiné à la publicité; Malesherbes en donne cette raison : « S'il peut pro- « duire quelques fruits, il faut que ce soit au roi seul qu'on les attribue; « si l'on ne peut pas persuader le roi des vérités qui y sont contenues, il « ne faut pas qu'on sache qu'elles lui ont été présentées. »

Nota. Cette diminution des dépenses fut conseillée en présence du *déficit* alors avoué et déclaré (Gaillard, p. 92). Mais la cour des aides avait déjà prédit en 1775 ce qui arriverait.

Excès des dépenses. — « On se propose sans cesse d'y mettre un frein, « et tout le monde applaudit, dans la spéculation, à ces projets de réforme; « mais, dans l'exécution, tous les ministres, tous les ordonnateurs des dé- « penses s'y refusent, et ils sont appuyés par tous ceux qui en profitent. » (Remontrances de 1775, p. 686.)

(22) Il paraît que Louis XVI n'a connu ce dernier mémoire que *dans la prison du Temple!* Il n'était plus temps!...

Digitized by Google

(23) On peut dire, des conseillers de tout roi faible ou entêté, ce que le poëte a dit de la Cassandre de Priam, et de ses avertissements toujours méconnus :

> Tunc etiàm fatis aperit Cassandra futuris
> Ora, Dei jussu non unquam credita Teucris.

(24) *Lettre de M. Malesherbes à M. Boissy d'Anglas* :

« Ma façon de penser est la conséquence de celle que j'ai *toujours eue*.... « Ce n'est pas mon éloge pour le passé que j'entreprends, c'est la justification de mes sentiments *actuels*... Dans le temps que la magistrature était « l'idole de la nation, on m'a donné, ainsi qu'à plusieurs de mes confrères, « des éloges dont je n'ai jamais été engoué, parce que je les trouvais exagérés... Je me restreins à ce que je crois qui m'est dû. — Si j'ai quelques « droits à l'estime publique, c'est pour avoir été le défenseur des droits du « peuple *dans un temps où ce rôle ne conduisait pas, comme à présent, à « devenir une puissance de l'État* ; c'est pour avoir combattu, le plus fortement que j'ai pu le despotisme ministériel, lorsque par ma position je « pouvais aspirer aux faveurs du roi promises par les ministres. — On m'a « rendu la justice que, dans cette espèce de combat, je m'étais conduit avec « franchise, et que *je n'avais pas mêlé aux attaques publiques des négociations secrètes*. — On m'a su gré particulièrement de ce qu'étant magistrat, « je n'ai jamais réclamé pour la magistrature aucune prérogative qui pût « faire ombrage aux autres citoyens ; *parce que je n'ai insisté sur l'inamovibilité des charges de juge*, que parce que je regardais ces droits comme « la sauvegarde de nos propriétés, de la liberté et de la vie des citoyens ; « de ce qu'en revendiquant pour le corps de la justice la prérogative de « porter au souverain les plaintes du peuple, j'ai toujours observé que cette « éminente fonction n'était réservée aux magistrats que *parce que la nation « n'avait pas de représentants choisis par elle*. » Et en cela, je dois le dire, l'opposition de la cour des aides a toujours été plus libérale et plus désintéressée que celle du parlement de Paris.

Malesherbes continue : « Lorsque des circonstances singulières m'ont « fait parvenir *malgré moi* au ministère, on m'a encore su gré de *n'avoir « pas changé* de principes en changeant d'état. Pendant mon second minis-

Digitized by Google

« tère, je n'avais aucune fonction active, je n'avais que le droit de parler, « et ce que j'ai dit n'a pas été publié; mais le secret du conseil n'est pas « assez bien gardé pour qu'on ait ignoré que ni les égards pour ceux qui « étaient plus puissants que moi, ni l'amitié, ni les liens du sang, ni aucun « autre motif ne m'ont empêché de m'opposer de toute ma force à des « actes d'autorité qui ont indisposé la nation. — Dans plusieurs occasions « je ne me suis pas tenu à parler; j'ai remis des *mémoires au roi*, après les « avoir *communiqués* à ceux qui étaient d'un autre avis que moi. Il en existe « des copies en différentes mains. *Si on les publie* un jour, ou si on fait le « récit de ce que j'ai dit quelquefois avec assez de force pour qu'on puisse « l'avoir retenu, on saura que, dans le temps où il fut aisé de prévoir qu'il « allait y avoir une convocation d'états généraux, *j'ai averti le roi* que « l'ancienne forme des états ne devait pas subsister, parce qu'elle intro- « duirait *une aristocratie également funeste à lui et au reste de la nation*... « Qu'il me soit permis d'ajouter que, m'étant retiré du conseil immédiate- « ment après avoir donné cette déclaration de mes sentiments, et n'ayant « jamais songé à entrer dans une assemblée nationale, on ne peut pas dire « de moi, comme on l'a dit de quelques autres, que j'aie abandonné les « prétentions d'un ordre où je serais confondu dans la foule, pour entrer « dans une carrière où j'espérais de jouer un rôle plus brillant.... Après le « compte que je viens de vous rendre, Monsieur, de ma vie passée, il ne « me reste qu'à demeurer le *même* tant que je vivrai. »

(25) Voyez dans ces jardins, fiers de se voir soumis
A la main qui porta le sceptre de Thémis,
Le sang des Lamoignon, l'éloquent Malesherbes,
Enrichir notre sol de cent tiges superbes.

Le poëte fait allusion à la fameuse allée de *bois de Sainte-Lucie*, dont Malesherbes était si fier, et où il avait grand soin de conduire tous ceux qui venaient le visiter.

(26) Le goût des Lamoignon pour l'agriculture est attesté par ces vers que le père Vanière, dans le cinquième chant de son *Prædium rusticum*,

Digitized by Google

adressait au premier président Guillaume de Lamoignon, et qui s'appliqueraient aussi bien à M. de Malesherbes, son petit-fils :

Huc ades, ignaris mecum succurre colonis
Quæque domi servas, studii monumenta *paterni*,
Scripta super plantis in publica commoda profer,
Lamonide : *genitor* nam cum tuus alta teneret
Regna fori, sacræ Themidis legumque supremus
Arbiter, ad curas animum demisit agrestes.
— (Et pendant les vacances)... vacuasque forensibus horas
Litibus autumno decorandas scriptor in agros
Contulit. . . . . .
Nosque Bavillæo quas idem rure serendis
Arboribus leges dabat et præcepta sequemur.

(27) Gaillard, à la fin de sa notice. — Delisle de Sales, parlant de sa touchante bonhomie, appelle Malesherbes le *La Fontaine des hommes d'Etat.* (Voyez ci-après, page 1315, ce qui est dit de *M. Guillaume.*)

(28) Caractère de Malesherbes.

« C'était un beau spectacle pour la philanthropie, que de voir ce vieillard vénérable, au milieu de ses plantations, s'entretenant, la tête nue et une serpette à la main, avec les ouvriers qui balbutiaient avec une timidité respectueuse son éloge ; s'informant de leurs peines, et pour leur donner plus d'assurance, *y joignant le récit des siennes.* Sa popularité était dans son âme, autant que dans ses principes. Il croyait que l'homme le moins favorisé du côté de l'entendement tenait toujours, par quelque point d'originalité, à une nature primordiale : tel est le fondement de son mot bien connu, qu'*il n'avait rencontré personne, dans quelque classe du peuple que ce fût, avec qui il n'eût appris quelque chose qu'il ne savait pas.* » (Delisle de Sales, p. 66.)

Je ne citerai qu'un trait de la bienfaisance de M. de Malesherbes : elle était poussée si loin, que son homme d'affaires était obligé de limiter sa dépense, et de lui assigner une somme fixe pour ses deniers de poche.

« Un jour, dit M. Dubois (page 165), je fus témoin de reproches que lui « faisait un homme de bien, son ami, auquel il avait confié la gestion de

Digitized by Google

« ses affaires. Il en avait reçu, le matin même, la somme qui devait lui « servir pour ses dépenses d'un mois, et il l'avait donnée à un indigent. « Malesherbes lui peignait la malheureuse situation de celui qu'il avait se- « couru, avec le même intérêt et la même chaleur qu'un autre aurait mis « à plaider sa propre cause et à solliciter le secours... Puis il ajouta : « *Vous « voyez bien, mon ami, que je ne pouvais pas faire autrement.* »

(29) Dans le plaidoyer pour Louis XVI, l'avocat Desèze dit, au sujet de l'émigration dont on avait fait un texte d'accusation contre le roi, comme l'ayant favorisée : « Dans tous les actes publics du gouvernement, Louis n'a « cessé de témoigner *la plus forte opposition à l'émigration*, et *il l'a tou- « jours combattue*, non-seulement par toutes ses proclamations nationales, « mais par toutes ses relations à l'étranger. J'invoque à cet égard, etc. » (Suivent les faits apportés en preuve.)

(30) Je tiens le fait d'un des membres les plus honorables et les plus distingués de la famille Le Pelletier d'Aunay, qui n'a pas émigré.

(31) Par exemple, l'incompétence du tribunal, la qualité de certains juges, la manifestation violente de quelques opinions avant le jugement, le défaut de liberté dans la délibération (voyez Boissy d'Anglas); l'absence d'une majorité suffisante pour condamner (voyez mon mémoire sur cette question dans l'affaire du maréchal Ney).

J'avais déjà exprimé mon opinion sur cette incompétence *dans mes observations sur la législation criminelle*. Après avoir rappelé le texte du décret du 23 décembre 1789, portant, article 19, que « le pouvoir judiciaire « ne pourra EN AUCUN CAS être exercé par le roi, ni PAR LE CORPS LÉGISLATIF, « mais par les *seuls tribunaux établis par la loi*, » — j'ajoutais (pages 12 et 13) : « Le procès de Louis XVI ne fut donc pas seulement d'une sou- « veraine injustice, en ce que ce malheureux monarque n'avait pas mérité « la mort; mais ce fut une monstrueuse *illégalité*, parce que ceux qui se « firent ses juges *n'avaient pas le droit de le juger*. » — Joignez à cela cette éloquente apostrophe qu'on lit dans le plaidoyer de Desèze : « Je cherche parmi vous des juges, et je n'y vois que des accusateurs !... »

Digitized by Google

(32) L'arrestation de Malesherbes eut lieu en décembre 1793 ; sa mort est du 22 avril 1794. Voici ses qualités au procès : — « A comparu Chré-« tien-Guillaume Lamoignon-Malesherbes, âgé de 72 ans, ci-devant noble, « ex-ministre d'État, et *en dernier lieu défenseur officieux de celui qui a « régné sous le nom de Louis XVI.* » — Suit l'interrogatoire : « Avez-vous conspiré?... »

Le nom de Malesherbes est resté populaire. Aussi a-t-on remarqué que son monument fut respecté au milieu de l'effervescence qui s'attaquait à d'autres emblèmes jusque dans le sanctuaire de la Justice et dans celui de la Religion !

Nota. La fin de ce même discours (tel qu'il a été lu devant la Cour de cassation à son audience de rentrée) contenait l'éloge de Chauveau-Lagarde, défenseur de la reine et de madame Élisabeth. Cet illustre avocat a aussi défendu les Girondins, le duc du Châtelet, mademoiselle Desille, les vierges de Verdun, et les vingt-sept accusés de Tonnerre. Il fut le conseil de Bailly et de madame Rolland. Enfin il défendit Charlotte Corday. Voyez les *Esquisses de la vie de M. Chauveau-Lagarde*, par Louis-Aimé Martin, publiées dans le *Journal des Débats* du 22 mars 1841, réimprimées in-8°, chez Lenormant, 1841.

« ... A peine la défense de la reine était-elle terminée, que les défenseurs « (Chauveau-Lagarde et François Ducoudray) furent saisis par des gen-« darmes. » (Aimé Martin, notice précitée.)

(33) « Je prie MM. de Malesherbes, Tronchet et Desèze, de recevoir ici « tous mes remercîments et l'expression de ma sensibilité, pour tous les « soins et les peines qu'ils se sont donnés pour moi. » (Testament de Louis XVI, fait au Temple le 25 décembre 1792.)

Digitized by Google

Digitized by Google

OUVRAGES DE M. DE MALESHERBES.

Discours de réception de M. de Malesherbes à l'Académie française, du 16 février 1775, *Du rang que tiennent les Lettres entre les différents ordres de l'État*. Ce discours se trouve dans les mémoires de l'Académie (t. II, p. 67), ainsi que la réponse de l'abbé de Radonvilliers. Malesherbes succédait à Dupré de Saint-Maur.

Premier mémoire sur le mariage des protestants, fait en 1785, sans nom d'auteur ni d'imprimeur. Ce mémoire est de Malesherbes, il contient 132 pages in-8°. A la suite de ce premier mémoire, et comme pièce à l'appui, est un mémoire de M. Joly de Fleury, dont la touche est un peu plus ferme, sur la même question ; on y a joint le texte des arrêts du conseil des 9 août 1683, 16 septembre 1685, et 11 décembre 1685.

— Second mémoire sur le mariage des protestants, composé en 1786, par M. de Malesherbes, imprimé en 1787, avec l'indication à Londres. Il contient 178 pages.

— Lettres sur la révocation de l'édit de Nantes. 1796, in-8°.

— Mémoire sur les Juifs, resté manuscrit. « Je ne connais aucun ou-« vrage sur cette matière (dit Dubois, *Note*, p. 78) qui renferme des re-« cherches aussi multipliées et aussi curieuses. J'ignore le sort de cet « ouvrage. » — Dans le second Mémoire de Malesherbes sur les protes-

Digitized by Google

tants, on trouve (pages 101 et 102) une longue note *sur les juifs* qui résume la doctrine de Malesherbes à leur égard.

— Mémoires sur la librairie et *sur la liberté de la presse*, par M. Lamoignon de Malesherbes, ministre d'État. Paris, chez Agasse, imprimeur, 1809, in-8°. Ces mémoires sont au nombre de six. Une table imprimée à la fin fait connaître la distribution des matières et des diverses questions traitées par l'auteur.

— Mémoires pour servir à l'histoire du droit public de la France en matière d'*impôts*, ou Recueil *de ce qui s'est passé de plus intéressant à la cour des aides* depuis 1756 jusqu'au mois de juin 1775, avec une table générale des matières, bien faite et qui présente sous une forme historique l'analyse complète des matières. A Bruxelles, 1779; in-4°.

« Ce livre ne s'est jamais vendu que clandestinement, comme tous les bons livres de cette époque. » (Delisle de Sales, Préface, p. xl.)

Ce premier volume (dit M. Barbier dans son Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes) est le recueil de toutes les opérations du sage et vertueux Malesherbes pendant sa première présidence de la cour des aides, c'est-à-dire pendant 25 ans, de 1750 à 1775.

Il a été publié par M. Auger, avocat, sous l'inspection de M. Gabriel Choart, président de la cour des aides de Paris. Imprimé à Paris sous la date de Bruxelles.

Les morceaux qui avaient été retranchés dans cette édition ont été ensuite imprimés dans le même format sous le titre de *Lacunes*. C'est ce qui forme un supplément de dix pages. On le trouve joint à un petit nombre d'exemplaires; il faut y faire attention.

Les remontrances contenues aux pages 140 et suivantes, 447 et suivantes, 552 et suivantes, sont de M. Lemoine de la Clastière, conseiller de la cour des aides de Paris.

Mais les remontrances de 1771 et de 1775, et d'autres encore, sont de M. de Malesherbes.

Nota. Par arrêt de la cour des aides, du 25 février 1779, rendu au

Digitized by Google

rapport de M. Dionis du Séjour, et sur le réquisitoire de M. Boula de Mareuil, ce recueil a été *supprimé* comme contraire à l'autorité de la cour, au respect dû à ses décisions, et au secret de ses délibérations. Au fond, la cour n'était pas fâchée que l'*indiscrétion* eût été commise, elle regrettait seulement que l'édition fût *incomplète*, et qu'on n'eût pas rempli les lacunes de la première édition publiée format in-12.

Mémoire *sur les arrêts de surséance* et les *sauf-conduits*, grande source d'abus.

Mémoire *sur les ordres du Roi.* — Observations sur les *lettres de cachet.* (Dubois, page 67.)

Autres Mémoires préparés pour l'Assemblée nationale, cités par Dubois, pages 115, 116, 117.

Œuvres inédites de Malesherbes, 1808, in-12. — 1822.

Observations de Lamoignon-Malesherbes *sur l'histoire naturelle générale et particulière de Buffon et Daubenton*, Paris, an VI (1798), 2 vol. in-8°. — En tête du premier volume est une introduction de M. Abeille.

Mémoire sur les moyens d'améliorer l'économie rurale en France, 1790, in-8°.

Mémoire sur la manière d'utiliser les différentes espèces de landes.

Observations sur le mélèze et le mahaleb, ou bois de Sainte-Lucie, publiées par Varenne de Fanille. (Dubois, page 118.) Malesherbes provoque la formation de sociétés d'agriculture avec une société centrale à Paris.

— Idées *d'un agriculteur patriote, sur le défrichement des terres incultes*,

Digitized by Google

sèches et maigres, *connues sous les noms de landes*, *garrigues*, *gâtines*, *friches*, etc., recueillies par Tessier, dans ses *Annales de l'agriculture française*, t. X, nivôse an x, p. 9 et suivantes. — Cet ouvrage a été composé en vue des *domaines congéables* de la ci-devant Bretagne, dont quelques orateurs peu instruits avaient demandé l'abolition. Malesherbes donne l'historique de ce genre de conventions. Il montre que « ces domaines tiraient *leur origine*, etc. »

— Nouvelle édition de la grande histoire naturelle de Pline l'ancien, *projetée* par Malesherbes sur le plan le plus vaste, qui en eût fait une encyclopédie des sciences naturelles. Ce plan est développé par M. Abeille dans son Introduction aux observations de Malesherbes sur Buffon, et après lui par Delisle de Sales, p. 254 et suiv.

— Mémoire pour Louis XVI. 1794; in-8°.

— Défense de Louis, prononcée à la barre de la Convention nationale, le mercredi 26 décembre 1792, l'an 1er de la république, par le citoyen Desèze, l'un de ses défenseurs officieux. A Paris, de l'Imprimerie nationale, 1792.

Le même plaidoyer réimprimé dans les Annales du barreau français; édition de Warée, t. II, p. 88 ét suiv.

La minute originale porte les signatures suivantes : Louis, Desèze, Lamoignon-Malesherbes, Tronchet.

— Tous les biographes de Malesherbes s'accordent à dire qu'un grand nombre de ses écrits périt ou disparut lors de l'invasion de son domicile et de la saisie de ses papiers par les autorités révolutionnaires. Ceux qui ont été sauvés ou recouvrés sont entre les mains de son petit-fils, M. de Rosambo.

La politique *naturelle ou Discours sur les vrais principes du Gouvernement*, par un ancien magistrat; Londres, 1783. 2 vol. in-8° ordinairement

Digitized by Google

reliés en un, avec cette épigraphe tirée d'Horace : *Vis consili expers mole ruit sua.*

Sur l'exemplaire que j'ai entre les mains, et qui porte sur le titre la signature d'un homme savant et fort exact : Bailly, *juge de cassation*, on trouve au-dessous de ces mots : *par un ancien magistrat*, l'addition suivante, qui est de la même main : *M. de Lamoignon de Malesherbes.* Je livre ce fait à la critique des bibliographes, jusqu'à plus ample informé.

Digitized by Google

Digitized by Google

OUVRAGES COMPOSÉS SUR M. DE MALESHERBES.

MALESHERBES. — *Bonum virum facile crederes, magnum libenter.* Tacit. *in vita Agricolæ.* Paris, 1803, in-8°, sans nom d'auteur. Mais cet auteur est Delisle de Sales. — Dubois, souvent cité par lui, l'a cité à son tour dans sa 3e édition. — Voy. la note de Dubois, p. 2.

VIE OU ÉLOGE HISTORIQUE *de M. de Malesherbes*, suivie de la *Vie du premier président de Lamoignon*, son bisaïeul; écrites l'une et l'autre d'après les mémoires du temps et les papiers de famille; par Gaillard, de l'Académie française. Paris, 1805; in-8°. — L'auteur termine par cette phrase : « Voilà ce que sait sur M. de Malesherbes l'homme qui l'a le mieux connu « et le plus aimé pendant près de cinquante ans dans toutes ses fortunes « diverses. »

Cet intéressant opuscule est suivi de la *Vie de M. le premier président Lamoignon*, écrite d'après les mémoires du temps et ses papiers de famille. Elle a paru d'abord en 1789, en tête d'une édition nouvelle des Arrêtés de Lamoignon.

NOTICE HISTORIQUE sur *Chrétien-Guillaume de Lamoignon de Malesherbes*, par J. B. Dubois, 3e édition. Paris, 1806; in-8°, avec cette épigraphe tirée d'Horace :

Multis ille quidem flebilis occidit;
Nulli flebilior quam mihi.

Digitized by Google

☞ Dubois (Jean-Baptiste), littérateur et agronome, né à Famigny en Bourgogne, l'an 1753, mort à Moulins, en 1808, directeur des droits réunis du département de l'Allier, et membre d'un grand nombre de sociétés savantes. Il fut appelé en 1772 à Varsovie pour y professer le droit public dans l'école des cadets. Frédéric II lui fit accueil, s'efforça de le retenir, et le fit entrer à l'Académie de Berlin. De retour à Paris, *il fut chargé de l'éducation de Lepelletier de Rosambo*, petit-fils de Malesherbes. Dès lors il s'attacha à ce grand homme et lui resta fidèle au delà de la tombe... Aussi dit-il dans sa notice, p. 1 : « Personne n'a plus et mieux aimé mon respec- « table ami que moi; j'ai eu l'avantage de le suivre, pour ainsi dire, à « chaque pas dans sa vie politique et privée... » — Dubois eût partagé le sort de son ami (voir la *Notice* de Dubois, p. 145 et 146, note 1), si sa nomination au comité d'agriculture ne l'eût soustrait au décret d'accusation que le comité de sûreté générale avait lancé contre lui.

« La *notice sur Malesherbes*, toujours copiée et souvent défigurée dans « les brochures postérieures qui ont traité le même sujet, a un droit par- « ticulier à l'estime publique : c'est celui d'avoir paru dans des temps ora- « geux où il y avait du courage à dire du bien de Malesherbes. » (Delisle de Sales, préface, p. XLI.)

Les auteurs de la *Biographie des Contemporains* par Arnaud, Jay, Jouy, lui ont rendu le même témoignage.

Essai *sur la vie, les écrits et les opinions de M. de Malesherbes, adressé à mes enfants*, par M. le comte de Boissy d'Anglas. — 1819, 2 vol. in-8°, avec un 3e de supplément, contenant une réponse à la *Biographie universelle.*

Parmi les attaques dirigées contre la mémoire de Malesherbes, il faut ranger une *lettre imaginaire prétendue écrite par Louis XVI à Malesherbes*, et dans laquelle le rédacteur anonyme a glissé, *par insinuation*, de fausses impressions sur la conduite et les opinions de l'ex-ministre. Cette lettre est analysée et réfutée par Delisle de Sales dans ses mélanges sur Malesherbes, p. 124 et suiv. Ceux qui fabriquent de pareilles pièces font de la calomnie avec le mot (*historique*), qu'ils flanquent en marge de leurs assertions.

Digitized by Google

ÉLOGE HISTORIQUE *de Chrétien-Guillaume Lamoignon de Malesherbes :* discours qui a remporté le prix d'éloquence décerné par l'Académie française, dans sa séance du 9 août 1831. Par M. A. Bazin, avocat à la Cour royale, avec cette épigraphe, tirée de Perse, satire 3 : *Virtutem videant.*— M. Bazin a aussi composé une *Histoire de Louis XIII*, à laquelle l'Académie a accordé un prix.

ÉLOGE HISTORIQUE *de Malesherbes*, par M. Rozet. — Paris, Théophile Barrois, 1831, in-8°. — *Incorrupta fides, nudaque veritas.*

ÉLOGE *de Malesherbes :* discours prononcé à l'audience solennelle de rentrée du 3 novembre 1835, par M. Hello, procureur général près la cour royale de Rennes.

MALESHERBIANA, ou Recueil d'anecdotes et pensées de Chrétien-Guillaume de Lamoignon-Malesherbes. — Par Cousin, d'Avallon. — Paris, an x (1802), in-32.

M. GUILLAUME, ou le *Voyageur inconnu*, comédie en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles, représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 1er février 1800. Par MM. Barré, Radet, Desfontaines, Bourgeuil.

Scène IV. — CÉCILE : — Mais enfin, M. Germain, quel est-il, votre maître?
GERMAIN : — Ce qu'il est?

Un jour il est agriculteur,
Un jour il est naturaliste,
Un jour il est littérateur,
Un autre jour grand publiciste;
Et tous les jours il nous fait voir
Combien sa science est profonde;
Et tous les jours, matin et soir,
C'est le meilleur homme du monde.

Scène XXIII. « ....Je suis bien véritablement Guillaume, mais on ajoute ordinairement à ce « nom celui de *Lamoignon-Malesherbes.* »

Digitized by Google

Nota. Malesherbes, dans ses voyages, pour se mettre plus à l'aise, se faisait réellement appeler *M. Guillaume.*

Le songe de Malesherbes. Pièce de vers composée par un élève du lycée de Dijon, qui avait concouru pour un prix fondé par François de Neufchâteau.

Cette pièce se trouve à la suite de la notice de Dubois, p. 168.

Ma prison, petit poème de M. Alex. de Ségur. On y trouve ce vers sur Malesherbes :

L'honneur de ton supplice a couronné ta vie.

☞ Beaucoup d'autres écrivains se sont exercés sur Malesherbes, mais il faut appliquer à plusieurs d'entre eux cette remarque de Gaillard, p. 111 : « Des écrivains vertueux sans doute, puisqu'ils ont le besoin de célébrer « la vertu, se sont hâtés d'écrire la vie de M. Malesherbes, avant le temps « et sans les instructions suffisantes, n'ayant connu que sa vie politique, « et n'ayant point vécu avec lui ; ils l'ont voulu peindre tel qu'ils l'ont « imaginé ; ils ont parlé de Socrate, de Phocion, de Caton, et je m'y at- « tendais bien ; mais il n'était ni Socrate, ni Phocion, ni Caton ; il était « M. de Malesherbes, et c'était une assez belle existence. »

Le même cite, p. 115 et suiv., plusieurs exemples d'erreurs graves commises par ces prétendus biographes.

Catalogue des livres de la bibliothèque de M. de Malesherbes, disposé par Jean-Luc Nyon, avec table alphabétique des matières et des auteurs. Paris, 1797, in-8°. — 7413 ouvrages.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

II. DISCOURS SUR LES PRIX DE VERTU (1840-1849).

Pages:

Discours de M. de Salvandy, directeur de l'Académie française. 11 juin 1840. 795
Discours de M. de Jouy, directeur de l'Académie française. 17 juin 1841. . . 815
Discours de M. le comte Molé, directeur de l'Académie française. 30 juin 1842. 833
Discours de M. Flourens, directeur de l'Académie française. 20 juillet 1843. 853
Discours de M. Scribe, directeur de l'Académie française, 29 août 1844. . . . 867
Discours de M. Dupin, directeur de l'Académie française. 11 décembre 1845. 885
Discours de M. Viennet, directeur de l'Académie française. 10 septembre 1846. 909
Discours de M. de Tocqueville, directeur de l'Académie française. 22 juillet 1847. 931
Discours de M. Saint-Marc Girardin, directeur de l'Académie française. 17 août 1848. 955
Discours de M. de Sainte-Aulaire, directeur de l'Académie française. 5 juillet 1849. 969

III. RAPPORTS DES SECRÉTAIRES PERPÉTUELS (1840-1849).

Rapport de M. Villemain, secrétaire perpétuel de l'Académie française, sur les concours de l'année 1840. 989
Rapport de M. Villemain, secrétaire perpétuel de l'Académie française, sur les concours de l'année 1841. 1003
Rapport de M. Villemain, secrétaire perpétuel de l'Académie française, sur les concours de l'année 1842. 1019

Digitized by Google

Pages.

Rapport de M. Villemain, secrétaire perpétuel de l'Académie française, sur les concours de l'année 1843 1037
Rapport de M. Villemain, secrétaire perpétuel de l'Académie française, sur les concours de l'année 1844 1049
Rapport de M. Villemain, secrétaire perpétuel de l'Académie française, sur les concours de l'année 1845 1065
Rapport de M. Villemain, secrétaire perpétuel de l'Académie française, sur les concours de l'année 1846 1083
Rapport de M. Villemain, secrétaire perpétuel de l'Académie française, sur les concours de l'année 1847 1097
Rapport de M. Villemain, secrétaire perpétuel de l'Académie française, sur les concours de l'année 1848 1113
Rapport de M. Villemain, secrétaire perpétuel de l'Académie française, sur les concours de l'année 1849 1125

IV. PIÈCES EN VERS LUES EN SÉANCES PUBLIQUES PAR LES MEMBRES DE L'ACADÉMIE (1840-1849).

Fables inédites, lues dans la séance publique du 2 mai 1840, par M. Viennet. 1141
Fables lues dans la séance publique du 3 mai 1841, par M. Viennet 1151
Le Havre, épître à madame Charles Persac, lue dans la séance publique du 2 mai 1842, par M. Ancelot 1161
Fragment d'une épopée de Jeanne d'Arc, chant du siége d'Orléans, lu dans la séance publique du 2 mai 1843, par M. Alexandre Soumet 1175
Discours en vers sur l'emploi de la mythologie, lu dans la séance publique du 5 janvier 1843, par M. Ch. de Lacretelle 1185
Fables, par M. Viennet, lues dans la séance publique du 2 mai 1844 1193
Fables inédites, par M. Viennet, lues dans la séance publique du 2 mai 1845. 1201
Fables inédites, par M. Viennet, lues dans la séance publique du 2 mai 1846. 1209
Fables inédites, par M. Viennet, lues dans la séance publique du 3 mai 1847. 1219
Fragments d'une épître sur la peine de mort, par M. de Pongerville, lus dans la séance publique du mercredi 25 octobre 1848 1229
Fables inédites, par M. Viennet, lues dans la séance publique du 25 octobre 1849. 1235
Éloge de Chrétien-Guillaume Lamoignon-Malesherbes, l'un des quarante de l'Académie française, lu dans la séance du 4 novembre 1841, par M. Dupin. 1245

FIN DE LA TABLE DE LA DEUXIÈME PARTIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google